"LE FLAMBEAU SE RALLUME", *roman complet et inédit par* Gouraud d'ABLANCOURT

LA REVUE MODERNE

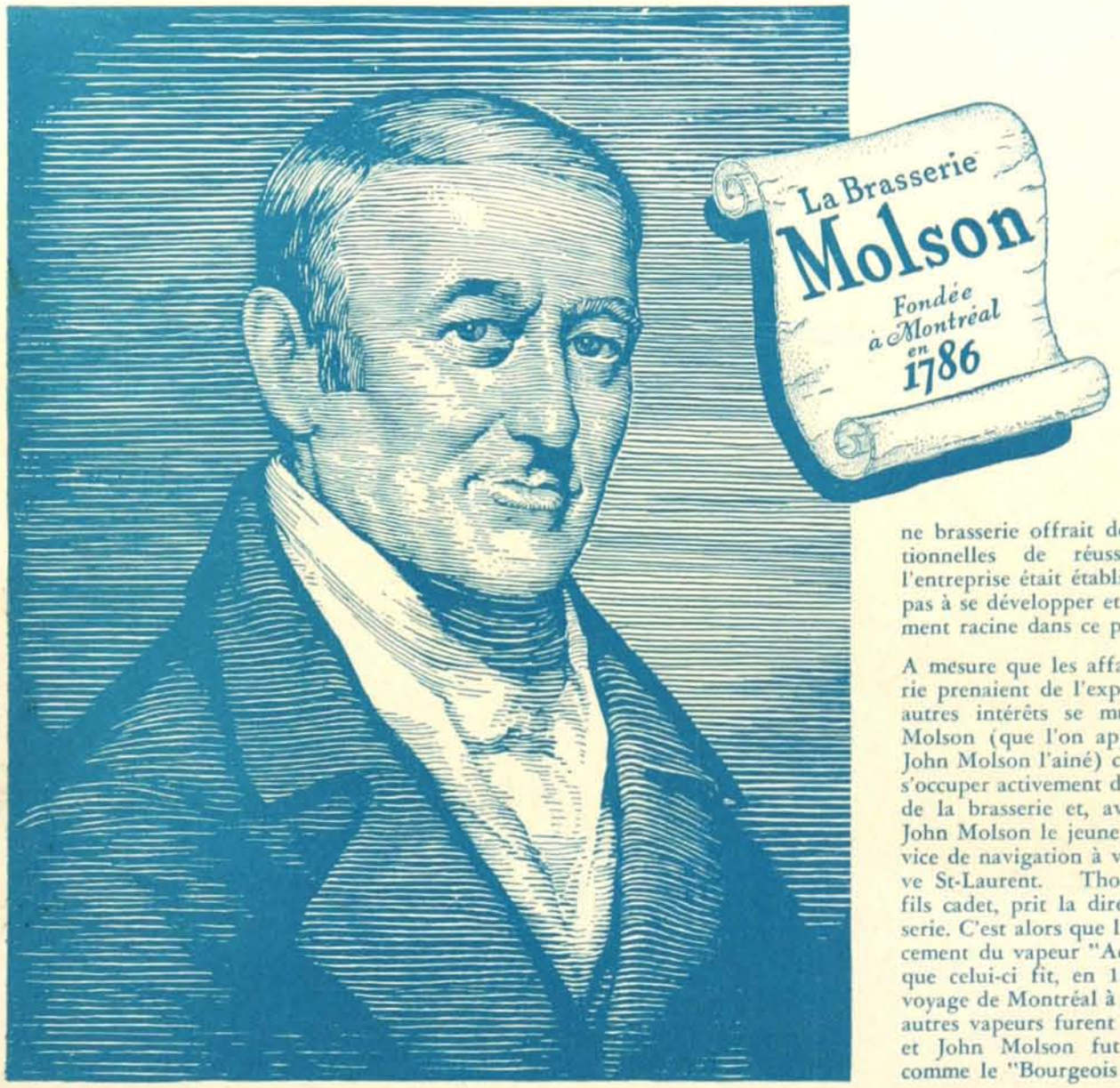
15c

17e Année
ONTRÉAL, CANADA
uin 1936 — No 8

=MARC LUSSIER=

LES JEUNES VEDETTES D'HOLLYWOOD • VOYEZ NOTRE CONCOURS DE PHOTOS

CENT CINQUANTE ANS DANS LA RUE NOTRE-DAME



EN mai 1782, un jeune homme de dix-huit ans, originaire des régions marécageuses, du Lincolnshire, s'embarqua pour le Canada. Il trouva à Montréal une situation qui le convainquit bien vite que la fondation d'une brasserie offrait des chances exceptionnelles de réussite. Dès 1786, l'entreprise était établie et elle ne tarda pas à se développer et à prendre solidement racine dans ce pays nouveau.

A mesure que les affaires de la brasserie prenaient de l'expansion et que ses autres intérêts se multipliaient, John Molson (que l'on appelait maintenant John Molson l'ainé) cessa peu à peu de s'occuper activement de l'administration de la brasserie et, avec son fils ainé, John Molson le jeune, il établit un service de navigation à vapeur sur le fleuve St-Laurent. Thomas Molson, son fils cadet, prit la direction de la brasserie. C'est alors que l'on assista au lancement du vapeur "Accommodation" et que celui-ci fit, en 1809, son premier voyage de Montréal à Québec. Plusieurs autres vapeurs furent ensuite construits et John Molson fut bientôt désigné comme le "Bourgeois des Steamboats".

Quand survint la guerre de 1812, John Molson l'ainé servit comme capitaine dans le 5ème bataillon de la Milice d'Elite, tandis que John Molson le jeune s'enrôlait comme cornette dans la troupe royale de Montréal de Cavalerie Volontaire. C'est ainsi que s'établissait la tradition militaire dans la famille Molson.

Les entreprises des Molson continuèrent à prospérer avec la ville et le pays, durant la deuxième et la troisième décades du siècle dernier. John Molson l'ainé sut trouver dans maints nouveaux domaines des champs fertiles pour le déploiement de sa grande activité. C'est ainsi qu'en 1826 il fut choisi comme président de la Banque de Montréal, poste qu'il occupa durant une période excessivement difficile.

Le même esprit de vision qui avait contribué à introduire au Canada la navigation à vapeur, se tourna bientôt vers la réalisation du transport sur rails. Bien que retiré des affaires, John Molson l'ainé s'intéressait activement avec ses fils à la construction d'un premier chemin de fer au Canada. Il mourut en janvier 1836, à l'âge de 72 ans, et ce fut au mois de juillet de la même année que le premier chemin de fer à vapeur fut inauguré entre Laprairie et St-Jean.

LA BRASSERIE MOLSON LIMITÉE

Ce qu'on pense de...

LA REVUE MODERNE

Mademoiselle Gaétane Mailloux, de Rivière-du-Loup, nous écrit: "Mon enthousiasme pour votre revue va toujours grandissant. Je me permets de vous le dire, car c'est l'expression non seulement de mon humble appréciation mais de celle de beaucoup de personnes que je connais ici..."

En répondant à l'un de nos concours, M. Antonio Nadeau, de Cap-de-la-Madeleine ouest, mentionne: "Vous trouverez ci-inclus le coupon de votre revue, qui, laissez-moi vous le faire remarquer en passant, s'améliore de mois en mois. Elle constitue aujourd'hui, et je ne suis point le seul à le constater, la première publication française du genre au Canada".

Une fidèle lectrice de Saint-Prime, Mlle Clotilde Mainville, nous dit dans une récente lettre: "Je joins mes humbles félicitations aux nombreux témoignages que vous recevez pour les progrès marqués de LA REVUE MODERNE... Je note depuis quelque temps une plus belle tenue typographique et un lien plus étroit entre collaborateurs et lecteurs..." Suivent plusieurs intéressantes considérations et d'utiles suggestions que nous ne manquerons pas de mettre à profit.

Nous regrettons ne pouvoir publier "in extenso" la longue et très intéressante lettre de Mademoiselle Simone Gauthier, de Québec. Cette lectrice fait un brillant exposé de ses opinions bien personnelles au sujet de la littérature du Canada français. Retenons toutefois ces quelques lignes d'appréciation: " 'La Revue Moderne' est très intéressante; je vous félicite d'avoir eu la bonne pensée d'y publier des romans écrits par des Canadiens français..."

Mademoiselle Juliette B., de la 4ième rue, Québec, une abonnée de LA REVUE MODERNE, mentionne dans une lettre: "... je vous prie d'agréer mes humbles félicitations pour l'amélioration que vous avez apportée à cette revue et l'intérêt nouveau qu'elle suscite."

Un industriel de la vieille capitale nous écrivait aussi récemment et nous reproduisons de lui ces quelques lignes: "Veuillez croire que monsieur X... apprécie hautement l'œuvre que vous poursuivez avec dignité, méthode et persévérance. Il semble déjà convaincu de la supériorité de cette revue mensuelle canadienne-française qui compte déjà parmi les plus importantes et les plus intéressantes au Canada français..."

Et voici l'appréciation toute spontanée de M. Simon J., de Saint-Hyacinthe: "Au milieu de la vague d'américanisme qui déferle sur notre province et risque de faire sombrer jusqu'à nos meilleures traditions, il est reposant à l'esprit de constater les efforts de votre revue pour conserver une place plus large aux choses de chez nous. Vous avez dû recevoir déjà de très élogieux commentaires à propos de votre exposition des arts domestiques. Permettez-moi d'y joindre l'expression de mon admiration. De passage à Montréal, je n'ai pas manqué de rendre visite à cette exposition. Et jamais je n'ai mieux compris toutes les ressources que nous pouvons tirer de notre petite industrie. Vous avez eu le grand mérite de contribuer à les mettre en valeur. Cette initiative de LA REVUE MODERNE est d'ailleurs digne du reste."

Et cette autre d'une de nos lectrices de Verdun qui signe B. P. et dont nous extrayons les passages suivants: "... je lis depuis plusieurs années "La Revue Moderne", mais depuis quelques mois je constate avec le plus grand plaisir que ce magazine s'est considérablement amélioré à tous les points de vue et je fais des vœux pour que cette nouvelle formule se continue... les pages de votre revue sont plus vivantes et plus intéressantes que jamais..."

Mlle G. R. de Québec nous fait la remarque suivante: "Votre revue peut être lue sans crainte par tous et pourtant elle n'est pas du tout ennuyeuse... me permettrez-vous toutefois de mentionner que "La Revue des Livres", où M. Rumilly commente la production littéraire mensuelle avec un jugement si sûr, me semble bien courte? Votre collaborateur ne pourrait-il analyser chaque mois quelques ouvrages de plus? Quant au reste, vos chroniques sont du plus vif intérêt et je les attends impatiemment d'un numéro à l'autre."

FORCE

le Brandy

...DONNE AU VIN "OLD NIAGARA" SA

FORCE

TOUT EN LUI CONSERVANT SA SAVEUR

Pur vin, pur brandy! A la saveur du vin, le brandy ajoute un bouquet, un moelleux incomparables.

Un super-vin d'une super-valeur! et, à son prix, pas cher pour autant. Satisfaction, résistance, vigueur, entrain — voilà ce que vous apporte le vin au brandy "Old Niagara".

AU BIEN-ÊTRE ET AU RÉCONFORT QUE PROCURE LE BON VIN EST AJOUTÉE TOUTE LA FORCE VIVIFIANTE DU BRANDY.

MAINTENANT EN VENTE

26 oz. 50c

40 oz. 75c

TYPE PORTO (VIN ROUGE)

TYPE SHERRY (VIN BLANC)

OLD NIAGARA

Vin au Brandy

CANADIAN WINERIES, LIMITED

Niagara Falls, Ontario

Etablissements à STAMFORD — TORONTO — ST. CATHARINES — OAKVILLE

LEWISTON, N. Y.

4F

Que pensent, que veulent les jeunes?

Enquête sur les tendances de la jeune génération canadienne-française

PLUS que jamais on se préoccupe chez nous de ce que pensent les jeunes, de la manière dont ils entrevoient leur avenir et dont ils comptent le préparer. C'est qu'en effet la question est doublement angoissante.

Au point de vue individuel, nos jeunes gens abordent la vie en pleine crise économique. Ils risquent fort de ne pas trouver de débouchés, de ne pouvoir employer leurs talents, leur bonne volonté, de ne pouvoir se marier et s'établir.

Au point de vue national, il est bien certain que nous, Canadiens français, avons bien des points à redresser, et que s'il y a des rayons d'espoir et des motifs de confiance, les motifs de crainte et d'alarme ne manquent pas non plus.

Double handicap, si l'on ose dire, double menace, qui pèsent sur nos jeunes. Comment réagissent-ils là-devant?

Accusent-ils leurs aînés? Haussent-ils les épaules en pensant que tout s'arrangera? Sont-ils effrayés et accablés? Estiment-ils au contraire que la situation peut se surmonter et que les difficultés actuelles doivent être pour eux comme un tremplin leur permettant de bondir plus haut?

Il est d'un intérêt capital de le savoir. Et c'est pourquoi LA REVUE MODERNE a entrepris cette enquête.

Une vaste enquête

Nous avons interrogé un certain nombre des jeunes hommes les plus représentatifs de leur génération. Des jeunes hommes de vingt cinq ans, d'autres d'une vingtaine d'années, d'autres de seize à dix-huit ans. De jeunes chefs de file, présidents de groupes ou d'associations; des éditeurs et rédacteurs de journaux universitaires; des champions des débats inter-universitaires; et d'autres, surtout parmi les plus âgés, qui se sont déjà distingués d'une manière individuelle, par exemple dans les lettres. Nous n'avons pas oublié les jeunes filles, qui ne sont pas les moins importantes.

Nous publierons dans notre prochain numéro plusieurs réponses, exposant ces points de vue divers, avec une belle franchise. On verra que, dans l'ensemble, les jeunes ont des opinions tranchées et n'ont pas peur de les exprimer. Ce mois-ci nous publions une seule de ces réponses, plus longue que les autres, mais d'un très vif intérêt et dont on admirera la forme élégante. Elle nous vient de M. Rex Desmarchais.

Rex Desmarchais

Ce tout jeune romancier s'est fait remarquer par "L'Initiatrice" et par "Le feu Intérieur". Il a ensuite témoigné de l'intérêt qu'il porte aux questions nationales par son troisième volume "Culture et tradition". Il applique aux situations sociales, le goût de l'analyse qu'il avait d'abord appliqué à des personnages imaginaires. Nous lui avons naturellement demandé d'insister sur le point de vue de la jeunesse intellectuelle. Et voici la réponse de Rex Desmarchais:

A quoi tend la jeune génération canadienne-française? (Il est entendu qu'il s'agit, n'est-ce pas, de l'élite de la jeune génération? Le reste ne compte pas, adopte les tendances qu'on lui impose).

Pour ne considérer que la jeunesse bachelière, saurait-on, à moins de verser dans l'arbitraire excessif, trouver une tendance commune à l'ensemble des bacheliers? Les uns aspirent à ceci, les autres à cela, les troisièmes à autre chose. Il y a une grande variété d'idéaux confus. Certains (et c'est le bon nombre) ne visent qu'à la réussite personnelle. Parmi ceux qui veulent, ou prétendent vouloir, servir l'intérêt national existent des divisions profondes sur les moyens, même sur le but. Tel groupe réclame le séparatisme, tel désire une action au sein de la Confédération; tel groupe affirme que la politique doit s'en tenir à la politique, tel, que la politique dans une étroite dépendance de la religion. Les uns ne proposent rien moins qu'une refonte de l'homme; les autres estiment qu'il suffit de lui donner de nouveaux cadres... Dois-je m'accuser d'un jugement mesquin? je vois dans tous ces mouvements de la jeunesse beaucoup plus de

REX DESMARCHAIS

vanité littéraire et oratoire, beaucoup plus de besoin d'agitation et de publicité que de goût réel pour l'intérêt national. Le nationalisme aussi peut devenir un pavois à l'individu...

Seule une époque d'anarchie comme la nôtre explique cet appel aux jeunes, cette attention que leur prêtent, ou affectent de leur prêter, les hommes jeunes et les hommes mûrs. En un temps normal, je veux dire plus heureux, les jeunes gens dépenseraient leur surcroît d'énergie en des sports moins dangereux. Depuis qu'on nous a ouvert la scène publique, nous devenons bruyants, prétentieux, nous rêvons d'y jouer le premier rôle. Il y a là de notre part un curieux mélange de fatuité et de naïveté. Le spectacle en serait assez amusant s'il n'engendrait ces deux conséquences-ci: a) les agitations de la jeunesse ajoutent à la confusion qui règne et est très suffisante; b) cette agitation se produit au détriment des vertus indispensables de travail et de méditation, les seules capables de mûrir la personnalité du jeune homme.

Le point de vue littéraire

Je juge sans complaisance cette jeunesse dont je suis moi-même, que j'aime parce qu'elle est la mienne, mais que je m'impose d'observer froidement. Je dis ce que j'y discerne de bon, de médiocre, de mauvais.

Le goût de l'étude, le dédain de la publicité. Des jeunes hommes de ma connaissance ont ce goût, pratiquent ce dédain. Voilà, à mon sens, ceux qui sauvent notre jeunesse par ailleurs un peu trop tête folle, un peu trop outrecuidante et naïve dans ses entreprises de restauration... Le point de vue littéraire m'est cher, vous le dites justement. La littérature, c'est le seul moyen dont je dispose de fixer mes rêves, d'affermir mes idées. Si j'avais les dons du peintre et du sculpteur, je confierais aussi mes rêves à la toile, au marbre. Hélas! Je dois me contenter d'admirer les œuvres d'art. Il me reste pour m'exprimer et me définir la plume et le papier: la littérature. S'il m'est permis d'apporter le témoignage de mon expérience personnelle, je dirai qu'une vocation d'écrivain ne connaît ni difficultés, ni espoirs. J'écris par nécessité intérieure, sans tenir compte des obstacles, sans rien attendre du dehors. Donner des contours à ses rêves (par les fictions et les œuvres romanesques), affiner, rendre plus rigoureuse sa pensée (par les essais, les études, etc...) n'est-ce pas là une source de joie, une suffisante récompense? D'ailleurs, l'écrivain canadien-français ne peut guère attendre une rémunération matérielle de son travail. Ceci est un fait, un fait brutal qui se moque de toute récrimination. Même "lancé" dans les meilleures conditions, un volume ne rapporte jamais la fortune à un écrivain canadien-français. Est-ce pour les quelques dollars qu'il lui vaudra que l'écrivain s'imposera tant de peine? Est-ce pour la considération qu'il en tirera? Il obtiendra le suffrage, souvent silencieux, de quelques esprits d'élite, très clairsemés. Le reste de nos gens n'a souci ni de belle prose, ni de pensée juste. Somme toute, c'est dans le plaisir d'écrire, dans l'ascension vers un idéal qu'il s'est lui-même fixé, que l'écrivain trouve sa couronne de lauriers. J'ai sur un rayon particulier de ma bibliothèque six ouvrages français. Je les relis sans lassitude. Je suis bien tranquille; je sais que je n'égalerai jamais de si admirables modèles. Mais ces proses de diamant m'incitent à rendre plus pure, plus ferme la mienne, à serrer de plus près, lorsque j'écris, la rigueur et l'harmonie de ces pages immortelles...

La jeune génération canadienne-française ne manque pas de talents littéraires. Entre plusieurs noms, je cite au hasard: L. Parizeau, Claude Robillard, André Laurendeau, J.-L. Gagnon, Dollard Dansereau, Pierre Dansereau, Guy Jasmin, etc., etc. Mais nous manquons de discipline et d'une sûre orientation. La fermeté des idées n'est pas à la hauteur de la faculté d'expression. Presque tous, je crois, nous avons découvert la littérature française — et notre goût d'écrire — à travers les écrivains français de l'après-guerre. Nous avons élu pour maîtres Gide, Proust, Mauriac, Green, Duhamel, de Lacretelle, Morand, Cocteau. Il serait intéressant de relever dans nos écrits les pastiches inconscients que nous avons commis — en nous croyant très originaux. Je ne dis pas que ce fussent là de mauvais maîtres... Encore la littérature française ne date-t-elle pas d'eux. Nous aurions dû commencer par le commencement, choisir nos lectures suivant l'ordre chronologique: depuis le XVIe siècle. Ainsi nous aurions connu les maîtres authentiques de la pensée et du style, notre formation eut été solide, complète. Mais nous n'avions de guides que notre ignorance et notre caprice. Dès le collège, un enseignement mort, arbitraire, nous avait détourné des écrivains classiques dans lesquels nous ne voyions que des auteurs scolaires. Nous y revenons aujourd'hui — mais après quel détour! quels tâtonnements! quelle perte de temps!...

(Suite à la page 41)

LA REVUE MODERNE

MEMBRE ABC

FONDÉE EN 1918

Louis-H. DUCLOS
Président et Directeur
Paul GIRARD
Contrôleur
BUREAU À:
Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

Editée et imprimée par
LA REVUE MODERNE INC.
320 est, rue Notre-Dame, Montréal
Téléphone
HArbour 6195*

RÉDIGÉE EN COLLABORATION
François ROGER
Secrétaire de la Rédaction
MARJOLAINE
Pages Féminines
PRIX D'ABONNEMENT:
Canada: 1 an $1.50 — États-Unis: 1 an $2.00

17e Année — MONTREAL, CANADA, JUIN 1936 — N° 8

L'actualité à travers le monde

Deux Problèmes

DANS son dernier livre, l'auteur-politicien français Philippe Henriot considère objectivement le cas de la nouvelle génération, et ses réactions, dans les divers pays du monde, au cours de l'époque difficile que nous traversons. Sans partager entièrement les vues de M. Henriot, nous croyons fermement à la réaction des jeunes devant le mur de difficultés qu'a édifié la crise économique et politique. Que faire de nos jeunes? Le problème se pose depuis longtemps. Depuis longtemps, on cherche à le résoudre au Canada, et particulièrement dans la province de Québec. Mais les autorités chargées de veiller sur toutes les classes, toutes les catégories de la société ont-elles seulement songé à leur demander, à ces jeunes, ce qu'ils pensent, ce qu'ils réclament? LA REVUE MODERNE *croit faire oeuvre utile en instituant une enquête sur cette question d'une brûlante actualité. Les jeunes trouveront dans ses pages l'opportunité de se faire entendre, de plaider leur cause. Si la Revue ne partage pas nécessairement toutes les opinions qui seront avancées au cours de cette enquête, elle les respectera scrupuleusement. Et j'estime qu'afin de mieux connaître les données du problème, ceux de ma génération profiteront de la lecture de "ce que pensent, ce que disent" nos jeunes compatriotes.*

* * *

Les activités de LA REVUE MODERNE *au sujet de* LA MAISON MODERNE *ont suscité de nombreux commentaires. Encore ce mois-ci, nous avons voulu recueillir différents points de vue relatifs à l'industrie de la construction. Mais de tous les exposés, celui de M. Emery Sauvé, président de la Ligue des Propriétaires de Montréal nous a particulièrement frappé. M. Sauvé, dont on lira dans une autre page les déclarations, se plaint à très juste titre des difficultés sans cesse croissantes auxquelles sont en butte les propriétaires de la province, et de Montréal en particulier. Les impôts s'alourdissent constamment. Les revenus s'affaissent en proportion équivalente. Il arrive que des propriétaires, assaillis de réclamations, négligent le paiement de leurs taxes la première année, ne peuvent s'exécuter l'année suivante, ne trouvent pas non plus le moyen de verser l'intérêt de leurs hypothèques, et voient finalement leur maison vendue à l'enchère publique. Dans vingt pour cent des cas, des trusts en immeuble deviennent acquéreurs en vertu des hypothèqu s détenues.*

Ne serait-il pas judicieux de fournir au propriétaire l'occasion d'acquitter ses impôts par versements mensuels? On construit des maisons, on vend des automobiles selon cette méthode. Les autorités ne pourraient-elles l'adopter aussi afin de dégrever un peu des budgets particuliers qui ne parviennent plus à s'équilibrer? La question, il me semble, vaut d'être étudiée. Les idées les plus simples donnent souvent les plus heureux résultats.

Louis H. Duclos

* * *

Les Canadiens Français dans l'Ouest

LES examens annuels de français battent leur plein dans les provinces de l'Ouest. On sait qu'ils sont organisés, à grand effort et à grand mérite, par des associations de pères de famille, cultivateurs pour la plupart, qui tiennent à stimuler, dans un milieu étranger, l'amour de leurs enfants pour la langue française. L'effort est d'autant plus grand que, depuis plusieurs années, la situation matérielle de ces cultivateurs est difficile au point d'être en plusieurs endroits tragique. La circulaire de l'Association Canadienne française de l'Alberta commence ainsi: "En dépit de la faillite presque totale de la récolte dans notre province..." Et dans la circulaire de l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan, nous lisons: "Depuis six ans, plus de la moitié de la province est absolument sans récolte..."

Pour cette oeuvre de survivance, qui est si noble et qui nous touche tant, nos frères de l'Ouest demandent notre concours. Livres et cotisations peuvent être envoyés à l'une et à l'autre des associations que nous venons de citer, celle de l'Alberta: 10010, *Cent neuvième rue à Edmonton, celle de la Saskatchewan à Vonda.*

Nous engageons tous ceux de nos lecteurs qui le peuvent à répondre à ces appels.

* * *

Notre raportage au pénitencier de St-Vincent-de-Paul

TOUT ce qui paraît dans LA REVUE MODERNE *soulève de plus en plus d'intérêt, et les rédacteurs, comme la direction, en sont flattés. Nous ne pouvons remercier individuellement tous les lecteurs qui nous ont adressé des compliments et encouragements, en particulier pour la série de reportages que nous avons fait paraître depuis quelques mois.*

On a pu constater que ces reportages cherchent la vérité plutôt que la sensation. Nous désirons faire la petite mise au point suivante, en ce qui concerne la publication de notre reportage à Saint-Vincent-de-Paul:

a) Notre visite du pénitencier date du mois d'avril 1933, à une époque où les permissions s'accordaient beaucoup plus facilement qu'aujourd'hui; ce qui explique que nombre de confrères, s'y prenant trop tard, n'ont pu obtenir la même faveur.

b) Le préfet du pénitencier n'est pour rien dans la publication de nos notes qu'il a pu lire, comme tout le monde, une fois la revue publiée. Si nous avons donné une impression favorable à l'excellente tenue du pénitencier, et, en particulier, au beau type d'officier qu'est le colonel Piuze, c'est, à notre habitude, en absolue sincérité et en absolue indépendance, parce que cela est conforme à la vérité.

c) Enfin un certain nombre de renseignements que nous avons publiés, et qui ne l'avaient jamais été auparavant, nous ont été fournis par des détenus libérés, qui ont eu la franchise de reconnaître qu'ils ont été l'objet, pendant leur séjour au pénitencier, d'un traitement sévère comme il est naturel en un tel lieu, mais juste et humain. Si cela contraste avec les ragots publiés par ailleurs, on peut être sûr que l'imagination, l'exagération, ne sont pas dans nos notes à nous.

R. R.

Sommaire

Que pensent, que veulent les jeunes? 4
L'actualité à travers le monde 5
Le succès de notre grande exposition 6
La scène et l'écran 8
Le petit monde des artistes à Hollywood 9
Notre concours de cinéma 10
En cour du recorder, par Gabriel Langlais 11
Coeur d'homme, coeur de femme, nouvelle 12
Le Flambeau se rallume, roman complet 13
La Maison Moderne. — M. Jean-Marie Gauvreau parle d'ameublement. — Un exposé de M. Emery Sauvé 23-26
Une installation en trois actes 27
Ce qu'on pense de "La Revue Moderne". — Billet de Jovette 28
Showers de cuisine 29
Vous resterez jeune et belle 30
Faut-il légaliser les loteries? par Léon Trépanier 32
La revue du Bridge 33
En feuilletant les livres, par Robert Rumilly 34
La dernière mode 36-38
Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 37
Les idées pratiques 42
La Femme chez elle 46
La petite poste 48
Nos mots croisés 50
Le tricot 52
Le coin des enfants 55
Le courrier du mois, par Marjolaine 58

MAGNIFIQUE SUCCES DE NOTRE EXPO

Plusieurs personnalités d'envergure assistent à son inauguration • Une phalange d'intéressants exhibits • Les démonstrations du métier à tisser • La section du gouvernement de Québec • Bienveillants commentaires

● La photo de droite montre l'une des sections de l'exposition-vente des Arts Domestiques de "La Revue Moderne", tenue chez Morgan. Au premier plan, on voit le métier à tisser gracieusement prêté par le ministère provincial de l'Agriculture pour la durée de l'exposition. On remarquera également l'intérêt avec lequel on examine les exhibits de nos exposantes.

● Plusieurs personnalités assistaient à l'inauguration du 18 mai. On remarque ici, de gauche à droite, MM. Esdras Minville, Louis-H. Duclos, Léo Cox, Henry Morgan, A. J. Galt Durnford, O.-A. Bériau, Wilfrid Bovey, le ministre Athanase David, Madame O.-A. Bériau et M. Frank Lizotte. Au premier plan: Mme N. K. Laflamme, Mlle Ethel M. Smith, Mme George Currie et Mlle Helen Drummond.

SANS CONTREDIT, l'avant-dernière semaine de mai 1936 aura fortement contribué à faire mieux connaître et apprécier aux Montréalais les produits de la petite industrie de chez nous. Des milliers de personnes ont en effet visité l'exposition-vente des Arts Domestiques de LA REVUE MODERNE, tenue chez Morgan durant toute la semaine, et bon nombre de nos concitoyens des deux langues ont rapporté à leur foyer des objets de toute sorte qui resteront à la gloire de nos arts manuels.

Personnalités présentes

Le succès s'avéra certain dès la cérémonie d'inauguration officielle. Comme le prouve avec une simple éloquence l'une des photos de cette page, plusieurs personnalités d'envergure y assistaient. Le secrétaire provincial, l'hon. Athanase David; le colonel Bovey, directeur des relations extérieures à l'Université McGill et apôtre dévoué de la cause de la petite industrie dans la province; M. O.-A. Bériau, directeur de l'Artisanat pour le Québec; M. Esdras Minville, président du comité régional de la petite industrie; M. Leo Cox, président du club des Annonciers de Montréal; M. Henry Morgan, M. Galt Durnford, de la Canadian Handicraft Guild avaient tenu à être présents.

On s'attendait à voir à cette exposition un avantageux exposé des divers produits domestiques de nos campagnes; on y vit un choix indiscutablement supérieur à tout ce que l'on avait précédemment remarqué à un événement du genre. Si LA REVUE MODERNE a pris l'initiative d'entreprendre l'organisation d'une telle exposition, les mérites du succès n'en reviennent pas moins à tous ceux et à toutes celles qui ont assuré ce succès par leur enthousiaste collaboration, par l'envoi d'exhibits qui ont, toute une semaine, fait l'orgueil des nôtres.

Intérêt général

La photo supérieure de cette page montre l'un des angles de la section réservée à l'exposition. Elle donne également une excellente idée de l'intérêt porté par les visiteurs aux produits exposés, dont on a vu une liste assez élaborée dans notre édition précédente. On notera de plus que les démonstrations du métier à tisser, propriété du gouvernement provincial, n'ont pas manqué de retenir l'attention des visiteurs. Et nous avons rencontré des personnes de la meilleure société qui n'avaient jamais eu, auparavant, l'opportunité de voir fonctionner cet appareil qu'on trouvait autrefois dans la majorité des foyers de la province de Québec.

Le but pratique de cet événement n'a pas manqué non plus de provoquer une vive satisfaction chez les personnes qui nous avaient fait parvenir leurs travaux. Dès les deux premiers jours de la semaine, la salle de vente fut prise d'assaut; on y a acheté des pièces vraiment artistiques qu'on ne saurait trouver parmi les articles produits quotidiennement par l'industrie uniformisée. Nulle machine moderne, nul outillage perfectionné ne peut en effet remplacer ce que la Canadienne fabrique de ses dix doigts agiles. Certaines robes de laine, certains tapis au crochet, certains exhibits de bois ou de métaux ouvrés ont tout de suite retenu l'attention.

Le Livre d'Or

Le ministère provincial de l'Agriculture, n'ayant pas voulu rester étranger à un événement de cette envergure, avait retenu toute une section du local de l'exposition pour y disposer d'autres produits de la petite industrie de chez nous. Cette section réservée a suscité un intérêt considérable. Des connaisseurs y ont longuement examiné quelques fauteuils de styles différents et des travaux sur bois remarquables.

Disons enfin que plusieurs centaines de signatures ont été apposées au *Livre d'Or* de l'exposition. LA REVUE MODERNE a de ce fait recueilli un témoignage précieux de l'admiration manifestée par les Montréalais pour les produits de notre petite industrie, et du succès qu'ont permis l'enthousiasme des exposantes et l'excellente organisation des magasins Henry Morgan, qui méritent sincèrement nos plus vives félicitations et un cordial merci.

On lira, non sans un vif intérêt, dans la page voisine, les opinions d'un Canadien français dont chacun connaît l'attachement aux choses de chez nous, et celle d'un Canadien anglais dont le titre assure assez la compétence en ce qui concerne notre industrie rurale. Ces opinions, par leur exposé, soulignent bien l'importante du mouvement dont LA REVUE MODERNE n'a pas hésité à prendre l'initiative. Elles indiquent également comment des arts ruraux on peut faire, dans notre province, une industrie de base, dont les résultats multiples permettront de secouer la dépression qui retarde le développement économique de notre groupe ethnique.

TION-VENTE DES ARTS DOMESTIQUES

L'opinion de M. Guy Vanier • Pourquoi les arts domestiques sont à la base de notre économie rurale • Garder notre cachet particulier à notre profit • Redressement de la situation grâce à la crise • Dans les grands centres

Chez
Henry Morgan
•

D'AUCUNS ont souvent dit: "La petite industrie . . . oui, évidemment, cela peut intéresser le touriste qui veut sortir des sentiers battus; mais en somme, qu'est-ce que cela représente pour la province de Québec? On n'est plus au temps où une famille vivait d'elle-même... De nos jours, le cultivateur vend sa récolte et achète tout au magasin, comme on loue ses services en ville pour se procurer aussitôt le nécessaire . . ."

Voilà ce que M. Guy Vanier, ex-président de la Société Saint-Jean-Baptiste et professeur à l'Ecole des Sciences Sociales et Politiques, appelle "l'hérésie économique des nôtres". Et quand on a le privilège d'entendre quinze minutes notre distingué compatriote parler des Arts domestiques, d'une cause qui lui est chère, on se rend bientôt compte de la justesse de ses opinions.

Intéressantes observations

Pas de mots inutiles: des faits. Et ces faits sont d'autant plus précis que M. Vanier, infatigable voyageur, a parcouru presque toutes les provinces du Dominion, presque toutes les régions de notre province. Or, que dit-il?

— Le peuple canadien-français possède un esprit ingénieux et inventif. Par contre, il lui manque l'esprit du travail, quelquefois la culture, et souvent la direction. Ne vous est-il jamais arrivé comme à moi d'interroger l'un de nos compatriotes sur ses aptitudes de travail? Il répond aussitôt: "Moi, je peux faire n'importe quoi." Et de fait, cet ouvrier peut travailler le bois et poser la brique, ouvrer des métaux et confectionner les choses les plus délicates. Ce qui prouve bien qu'il ne manque aucunement d'ingéniosité ni d'aptitudes.

Un fait probant

M. Vanier raconte qu'au cours d'un voyage dans l'est de la province, il a vu, dans un modeste et pauvre village, une église entièrement construite par les hommes de la place, église d'autant plus remarquable qu'à l'intérieur, chapiteaux et décorations murales, finement exécutés dans le bois, pouvaient rivaliser avec les travaux d'artisans habitués à cet art délicat.

"Autrefois, comme chacun le sait, dit M. Vanier, une famille de campagne vivait de ses propres ressources; elle possédait peu d'argent mais ne se procurait que très rarement un article en magasin. Il n'y a pas si longtemps, dans la famille d'un mien ami, on disait à la jeune fille ou au jeune homme qui réclamait un article dont on ne pouvait assurer la production sur la ferme: "Attends, les poules vont pondre, on te l'achètera". Comme vous voyez, on ne possédait pas grand capital; en tout cas, on ne dépensait pas l'argent avant qu'il ne soit gagné!

"Mais graduellement, le cultivateur a délaissé son système, le seul vrai, à mon sens, pour se diriger vers les grands centres où il trouvait bon prix pour ses récoltes. Cette méthode nouvelle ayant pris trop d'ampleur, l'ouvrier de la terre est devenu commerçant. Vendre ses produits pour en acheter d'autres. Acheter ce dont il a besoin au lieu de le produire. La crise est venue. Les prix se sont avilis. Les récoltes se vendent peu et mal. Le fermier ne rencontre plus ses obligations. On reconnaît l'hérésie économique pour revenir graduellement à la petite industrie indispensable. Bref! le fermier peut vivre en majeure partie, et très bien, remarquez-le!, de ce qu'il produit. On remarque donc un renouveau marqué de la petite industrie et, d'autre part, un nouvel intérêt des citadins pour les arts ruraux."

M. Vanier envisage ensuite les arts domestiques au point de vue du tourisme.

Soyons nous-mêmes

— On l'a dit et répété, déclare-t-il, le touriste cherche ici l'original, et non pas ce qu'il voit quotidiennement chez lui. Refrancisons nos méthodes, ayons des auberges rurales dans le vrai style canadien, avec des noms français; des menus écrits dans notre langue; cessons de lui offrir à chaque tournant des "hot-dogs", etc. Il laissera chez nous des millions de dollars dont nous avons grand besoin. La province offre une nature abondamment variée et intéressante au suprême. Pourquoi ne pas garder chez nous le cachet original et particulier qui plaît tant au visiteur?

Dans les villes

"Enfin, conclut M. Guy Vanier, les femmes apprennent, dans nos villes même, à mieux compter sur leur ingéniosité. On assiste aujourd'hui à un spectacle bien étrange. On voit de grands gaillards de vingt et de vingt-cinq ans qui mènent une existence anormale et dangereuse au point de vue social parce qu'ils ne peuvent se procurer du travail. On voit des pères de famille perdre toute autorité sur leurs filles parce que ces dernières apportent seules de l'argent au foyer. On voit des jeunes filles manœuvrer des ascenseurs pendant que leurs frères sont en proie au désœuvrement démoralisateur. Peut-on blâmer vraiment ceux qui réclament la femme au foyer?"

— Ceux qui contribuent au développement des arts domestiques . . .

— Méritent d'être hautement félicités. C'est le cas de LA REVUE MODERNE. Je ne formule qu'un dernier vœu: qu'on n'hésite pas, un peu partout, à suivre son exemple.

Développer l'industrie rurale, c'est faire oeuvre utile

M. A. T. GALT DURNFORD, président de la Canadian Handicraft Guild pour la province de Québec, nous écrit, en marge de notre exposition des Arts Domestiques:

"Le peuple de la province de Québec et de tout le Dominion commence à apprécier de mieux en mieux l'utilité des arts domestiques dans la vie quotidienne. On réalise maintenant que les produits de la petite industrie meublent et décorent même nos foyers avantageusement, en leur donnant un cachet original, et souvent artistique. Mais contrairement à l'opinion de plusieurs, les arts domestiques ne se limitent pas aux travaux de couture et de crochet, de tissage et de peinture. Ils comprennent encore les métaux ouvrés, la sculpture du bois, la fabrication de meubles, etc.

"Tous ces travaux manuels s'effectuent actuellement dans la province de Québec; il convient d'ailleurs de féliciter les nôtres pour le progrès très marqué qu'ils ont réalisé dans ce domaine.

"Accroître la demande pour les produits de l'industrie rurale, c'est procurer du travail à un bon nombre des nôtres. C'est donc faire œuvre utile. Plusieurs magasins, dans un bon nombre de villes, offrent en vente ces magnifiques produits. Toutefois, sachons nous mettre en garde contre une production trop rapide, qui compromettrait la valeur de chacun de ces produits. Le mouvement n'aura réellement de valeur que si l'on maintient, dans la production, un haut standard de qualité. Il serait autrement voué à l'échec.

"En qualité de président de la Canadian Handicraft Guild pour la province de Québec, je félicite vivement ceux qui aident au développement de notre industrie rurale, soit par l'exposition de ces produits, soit par le bon exemple qui consiste à acheter ces produits, soit par l'éducation de la génération nouvelle. Pour LA REVUE MODERNE, je formule donc mes meilleurs vœux."

On a remarqué l'insistance particulière de M. Durnford quant à la qualité, quant à la perfection que doivent garder les produits de nos artisans ruraux si l'on veut donner à la vogue nouvelle des arts domestiques une permanence dont nous serons les premiers à bénéficier. M. Durnford a donc éprouvé un plaisir certain à la visite de notre belle exposition, puisque les exhibits affirmaient hautement par leur fini, le souci de nos compatriotes ruraux de ne produire que des travaux dignes de leur compétence. Concluons en souhaitant que la recrudescence de l'enthousiasme général pour les choses de chez nous justifie le dévouement de ceux qui aiment et veulent assurer la prospérité de notre belle et chère province de Québec.

LA SCÈNE ET L'ÉCRAN

MONIQUE ROLLAND
tient le premier rôle féminin de "La souris bleue"

LE TITRE

LONGTEMPS on hésita avant d'arrêter celui de *"Sous les yeux d'Occident"*.

A diverses reprises, on envisagea de ne pas conserver l'appellation du célèbre roman de Joseph Conrad qui semblait à certains insuffisamment explicite, trop indirect.

D'aucuns proposèrent: *"Ames Slaves"*, d'autres: *"Le traître"*. Puis, tour à tour, on évinca: *"Fatalité"*, *"Le héros"*, *"Razumov"* et *"La tragique aventure de Razumov"*.

Finalement, ce fut le producteur, André Daven, qui l'emporta. Il estimait avec juste raison que l'œuvre de Conrad était trop connue en France et dans le monde entier pour qu'on en perdît le bénéfice. Surtout *"Sous les yeux d'Occident"* exprimait assez bien la façon dont il convenait de "regarder" les événements du film, ces événements qui se déroulent dans une région si lointaine, région dont les habitants ont une mentalité diamétralement opposée à la nôtre.

Mais, ce ne fut qu'après mûre réflexion et moult discussions, qu'en fin de compte, *"Sous les yeux d'Occident"* demeura, sur l'écran, *"Sous les yeux d'Occident"*.

ON VA PRESENTER

"Les pattes de mouche". Cette étonnante et joyeuse aventure pourrait être du Courteline tant les différentes péripéties en sont, tantôt comiques, tantôt attendrissantes. Et que de situations drôles autour de ces *"Pattes de mouche"* qui à chaque instant risquent de faire éclater le drame. C'est là ce que l'on appelle maintenir le spectateur en haleine. Mais, bien que la fameuse lettre passe de mains en mains, de cachette en cachette, le drame demeure une menace et c'est tant mieux pour tout le monde...

J'ai eu l'avantage de voir tourner deux scènes de cette bande. L'une dramatique, avec Renée Saint-Cyr et Pierre Brasseur; l'autre comique avec Jonny Burnay et Charles Deschamps. Il est inutile de dire que ces artistes s'acquittent on ne peut mieux de leur tâche.

* * *

La scène montrant Pierre Brasseur qui croit s'être débarrassé de la "terrible" lettre est jouée avec un tel naturel qu'il sera difficile au spectateur de ne pas se laisser prendre au jeu. Quant à la seconde scène, celle de Jonny Burnay et Charles Deschamps, c'est le débordement d'un comique irrésistible.

En ce qui concerne les décors dans lesquels se déroule cette histoire, il n'est pas exagéré d'avancer que l'A. C. E. s'est surpassée. Quelle minutie jusque dans les plus petits détails! C'est toute l'époque 1890 qui a été ressuscitée.

En somme ce scénario de Roger Vitrac, mis en scène par Jean Gremillon ne peut pas ne pas plaire au public. Ce dernier y trouvera, chose peu courante, une atmosphère dramatique et de quoi se distraire agréablement.

A la campagne... avec Tino Rossi

Fuyant la ville bruyante, Tino Rossi est allé se reposer dans un coin charmant de l'Ile-de-France. Je l'ai surpris dans sa promenade et j'ai, en bavardant, fait avec lui une bonne petite marche matinale.

— "Comment avez-vous découvert le lieu de ma retraite? demanda-t-il.

— "N'y a-t-il pas un dieu pour les journalistes?

— "C'est vrai, fait-il en souriant. Alors, que voulez-vous que je vous dise? La vie est belle, j'adore la campagne, je flâne au soleil, je me repose, et je chante.

— "Et puis?

— "Cela ne vous suffit pas? C'est une interview en règle, alors?

RAYMOND ROULEAU
sera bientôt classé au rang de vedette pour avoir obtenu de beaux succès dans les derniers films où il a joué.

★

— "Tout à fait.

— "Eh bien! voilà. J'ai débuté à Aix, poussé par des amis qui m'avaient entendu. J'étais alors étudiant. J'ai abandonné l'Université pour me payer des leçons de chant. Quelques mois après, je débutais sur une scène de Marseille. Le succès dépassa mes espérances. Je fis beaucoup d'enregistrements de disques. Paris m'entendit avant de me voir. Puis ce fut tout de suite le cinéma et mon premier film: *"Marinella"* (que nous verrons sur les écrans de France Film).

— "Etes-vous content?

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

ROGER KARL, qui prend de plus en plus d'importance, et à juste titre, au cinéma français.

— "Je suis le critique le plus acerbe de mon métier. J'aspire toujours au mieux, et il arrive souvent que je sorte mécontent de scène, alors que le public applaudit follement.

— "Quels sont vos goûts?

— "Maintenant, c'est de l'indiscrétion! Eh bien! sachez que j'adore la cuisine marseillaise, en particulier, et toutes les bonnes et belles choses, en général.

Le hasard de nos pas nous avait ramenés au charmant cottage enfoui dans la verdure où habite Tino Rossi. Comme nous passions le seuil, une question vint encore à mes lèvres:

— "Que pensez-vous de vos admiratrices?

Le célèbre chanteur hésita une seconde:

— "Je pense, me dit-il en souriant, que j'ai une femme délicieuse, et je n'ai pas d'opinion à ce sujet!

Un acteur puissant: Roger Karl

Il s'est imposé à force d'énergie, de persévérance et de talent aussi, naturellement. Il a gravi les échelons du succès sûrement. Il ne s'est pas arrêté en route. D'abord des petits rôles, et vite des créations plus importantes; puis, quand il est apparu sur l'écran, on l'a reconnu, bientôt, on l'a réclamé: il est maintenant grand premier rôle. Roger Karl est vedette, et il n'en conçoit aucune fierté. Toute sa carrière a suivi une progression tellement logique! Le succès devait obligatoirement récompenser tant d'efforts et de volonté.

Depuis longtemps déjà, Roger Karl est un artiste de théâtre en grand renom et on a pu voir sa haute silhouette puissante dans maintes pièces. L'année dernière encore, il a créé la *Judith*, de Giraudoux.

Il a fait du cinéma muet: *"Le Courrier de Lyon"*, *"L'Homme du Large"*, d'autres films encore. Le parlant est venu. Berlin, sans cesse, a fait appel à Roger Karl. Nous l'avons vu successivement dans *"L'Or"*, *"Barcarolle"*, *"Un homme de trop à bord"* (nous le verrons dans *"La Gondole aux chimères"* sur les écrans de France-Film), *"Le Golem"*.

J'avais rencontré Roger Karl aux studios Paramount, où Abel Gance réalisait *"Lucrèce Borgia"*. Tour à tour traître ou détective, Karl était, cette fois, le pape Alexandre VI, à la dignité superbe, à la vie tourmentée. Imberbe, les cheveux blancs, vêtu de l'ample et somptueuse robe pontificale, Roger Karl était méconnaissable; un tel personnage l'avait tenté. Roger Karl ne se contente pas d'apprendre son texte et d'en saisir toute la finesse du rôle, il en étudie la psychologie.

★ LE PETIT MONDE DES ARTISTES A HOLLYWOOD ★

Dans les parterres de Beverly Hills • Les candides romances de Shirley Temple, petite déesse de l'écran • Bébé Leroy, benjamin des étoiles d'Hollywood

Par Louise-G. Gilbert

IL y a des fleurs dans les parterres de Beverly Hills à Hollywood. Dans un "garden party" où se trouvaient réunis la magnifique gerbe des enfants acteurs, j'ai eu beaucoup de plaisir à faire plus amplement connaissance avec une trentaine de petites étoiles. Je vous les présenterai ici, à tour de rôle, et je suis assurée que vous les aimerez autant que j'ai trouvé charmants ces enfants pour qui les répétitions sont un autre genre de jeux.

BEBE LEROY

C'est par le plus jeune que je veux commencer les présentations. Il est mignon, et pendant que je serre la petite main qu'il me tend tout de suite, il m'apprend qu'il a eu quatre ans le 12 mai dernier. C'est déjà un petit homme qui possède toute une biographie. Il n'avait pas trois ans lorsqu'il aperçut Shirley Temple, et oublia de pleurer comme c'était son tour, dans une prise de scène. Ce qui est fort prometteur, augurèrent les directeurs de Paramount.

Il est né à Los Angeles et il est devenu le bébé le plus fameux de l'écran. Il débuta dans "*A Bed Time Story*" où il fallait avoir un enfant ressemblant à Maurice Chevalier. Ce fut une trouvaille. Il possède maintenant un vocabulaire assez riche.

— "Que feras-tu lorsque tu auras grandi", lui demandai-je?

—"Play baseball", fit-il les yeux brillants et faisant le geste de lancer la balle multicolore qu'il tenait en sa main. En attendant d'être un "as", il brisera bien quelques vitres, mais il y parviendra un jour aussi bien qu'il est parvenu à faire rire des milliers de personnes. Sa maman voudrait en faire un ingénieur. Mais comme tout cela est encore loin!

SHIRLEY TEMPLE

Tout de suite ce nom fait entrevoir deux jolies fossettes, des yeux rieurs, des cheveux d'or, et une personnalité tellement attachante, qu'à elle seule, Shirley fait accourir vers l'écran jusqu'aux plus récalcitrants. Shirley Temple n'est qu'une enfant qui aura sept ans en avril, mais elle est déjà une grande actrice.

Les mots intéressants de Shirley ne se comptent plus; elle est douce et ne s'amuse jamais de ce qui pourrait peiner les autres. Lorsque j'arrive près d'elle, elle est occupée à expliquer à Sybil Jason, sa petite rivale de la Warner Bros, comment on réussit dans l'élevage des lapins. Elle en possède seulement mille!

— "Ne te rappelles-tu pas de moi?"

— "Oh, yes, you are from Canada and you came to my little bungalow last year."

L'an dernier, Shirley avait répondu à la question que je lui posais: "Que veux-tu être plus tard?" — "Have a baby", dit-elle.

VIRGINIA WEIDLER
est actuellement très occupée, car c'est l'heure du repas sur la ferme Paramount.

SHIRLEY TEMPLE
en compagnie de son ami favori dans "The poor little Rich Girl", son prochain film.

★

Il y a quelques semaines, H. G. Wells, en visite à 20th Century-Fox, se trouva à assister à l'une des scènes de "Captain January". Shirley qui se reposait entre deux scènes demanda avec discrétion qui était le visiteur. "C'est l'un de nos plus grands hommes", lui répondit-on.

Après un moment de pause, Shirley murmura:

— "No, God is the greatest man; et après lui vient le gouverneur."

Shirley est bien entourée à ce "garden party". On dirait qu'en ce moment Freddie Bartholemew possède ses faveurs. Elle l'écoute et elle admire son accent anglais.

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

Ici, le petit Leroy envie ses aînés, David Holt et Billy Lee, capables, eux, de monter sur des échasses.

Un jour qu'il s'agissait de la faire photographier avec Gary Cooper, et que l'on était embarrassé à savoir lequel devait aller vers l'autre, (les étoiles sont bien sensibles lorsqu'il s'agit d'égards), Gary Cooper qui se trouvait à cent pas de Shirley dit à l'agent de publicité: "Je m'y rends dans un moment". Mais la petite étoile apprenant que Cooper venait à sa rencontre, reprit:

— "Non, je vais aller vers lui, il est une grande personne et je ne suis qu'une petite fille".

Pour le maintien de l'admirable état de santé de Shirley, il ne lui est pas permis, et elle le comprend parfaitement, qu'elle ait ses petites tentations de gourmandise comme tous les enfants, de manger des friandises entre les repas. Ses desserts sont très limités.

Un jour qu'elle se trouvait à table dans "Captain January", elle ne put s'empêcher de remarquer:

— "Ce serait beaucoup moins dûr si l'on employait de la crême falsifiée puisqu'il ne faut pas en manger."

Shirley s'instruit, petit à petit. Elle sait maintenant écrire plusieurs mots avec facilité. Il lui arrive souvent d'en demander l'épellation à sa maman, mais elle parvient à se tirer d'affaire. Son passetemps favori en ce moment consiste à écrire à ceux qui sont ses compagnons de travail dans la nouvelle production, "*The Poor Little Rich Girl*". "Thank you", sont les deux mots qui reviennent le plus souvent. Elle remercie sa coiffeuse, sa lingère, le directeur et le "cameraman". La plus typique de ces notes semble celle-ci:

"Dear Mr. Seitz, thank you for protecting my eyes from those awful lights. Yours, Shirley Temple."

Le destinaire, paraît-il, a placé la missive reconnaissante tout près de son cœur.

Shirley est l'idole de tout le monde. Elle demeure bébé et se développe tout à la fois. Elle est née actrice et reste sincère, ce qui ajoute à son charme. Elle reçoit à peu près deux mille lettres par jour. Et bien que de tous les points du monde on vient la visiter à 20th Century-Fox, elle demeure admirablement inconsciente de son importance à l'écran. Sa facilité d'apprendre et sa mémoire sont remarquables. C'est une enfant vive et saine.

(*A suivre le mois prochain*)

★ NOTRE GRAND CONCOURS DE CINEMA FRANCAIS ★

Succès formidable

NOTRE grand concours de cinéma français est clos. Il a remporté un succès que nous pouvons qualifier de formidable et dont nous sommes fiers. Il a révélé, pour ceux qui pouvaient en douter encore, l'intérêt croissant porté par les Canadiens français au film français. Et s'il a pu stimuler encore cet intérêt, nous nous en réjouissons.

Le film français, comme le livre français, comme le journal et la revue de langue française, c'est de l'esprit français, c'est-à-dire conforme à nos origines, à notre génie, au sens dans lequel nous devons développer notre personnalité canadienne-française. Dans un de nos meilleurs journaux, le *Droit*, d'Ottawa, M. Victor Barrette, rédacteur-en-chef, a souhaité ces temps-ci d'avoir plus de films français pour la population canadienne-française de l'Ontario, et d'Ottawa en particulier.

Le dépouillement

Plusieurs milliers de lettres, dont certaines sont assez longues, ne se dépouillent pas en quelques jours. Nous n'avons pu terminer le dépouillement des réponses à notre concours. Nous publierons le mois prochain les résultats définitifs, c'est-à-dire le nombre de voix recueillies par chacun des artistes favoris, et le nom des gagnants parmi nos lecteurs.

Actuellement, les positions sont les suivantes. Bien entendu, elles peuvent être modifiées d'ici la fin du dépouillement. Voici le nombre de voix de chacun (nous avons dépouillé un peu plus de la moitié des réponses).

Vedettes masculines

	VOIX
Charles Boyer	491
Harry Baur	276
Jean Murat	112
Pierre-Richard Wilm	109
Henri Garat	107
Pierre Blanchar	107
Henri Rollan	40
Albert Préjean	38
Jean-Pierre Aumont	38
Raimu	29
Constant Rémy	27
Fernand Gravey	26
Armand Bernard	15
Victor Francen	15
Fernandel	14
Jean Servais	10
Maurice Chevalier	9
Jean Gabin	9
Georges Milton	9
Jean Kiepura	8
Sacha Guitry	7
Pierre Brasseur	6
André Baugé	5
Victor Boucher	5
Jean Galland	4
Larquey	3

Vedettes féminines

Annabella	301
Madeleine Renaud	240
Gaby Morlay	237
Simone Simon	235
Edwige Feuillère	190
Danièle Darrieux	84
Marcelle Chantal	45
Lilian Harvey	45
Renée Saint-Cyr	20
Kate de Nagy	19
Orane Demazis	17
Lucienne Le Marchand	17
Brigitte Helm	9
Marie Bell	6
Suzy Vernon	4
Florelle	4
Yvonne Printemps	3
Meg Lemonnier	3
Elvire Popesco	2
Anny Ondra	2
Alice Field	2

Nous répétons que notre dépouillement n'est pas terminé. Il y a des chances pour que le classement définitif des vedettes ressemble à celui-ci, mais il ne sera pas forcément identique. Annabella, et surtout Charles Boyer, ont une forte avance sur les autres. Seront-ils rattrapés, ou bien au contraire la correspondance qu'il nous reste à dépouiller accentuera-t-elle cette avance? Nous le saurons le mois prochain, en même temps que nous publierons les prix. Ceux-ci seront attribués de la manière suivante. Pour avoir des prix, il faudra avoir désigné les vedettes gagnantes, tant masculine que féminine. Et pour départager les gagnants, si un bon nombre de personnes ont désigné les gagnants, nous tiendrons de la manière dont les participants au concours auront motivé leur choix pour décerner les prix.

En attendant, continuons de publier quelques exemples des réponses que nous avons reçues.

Tout comme celles que nous avons publiées dans nos éditions antérieures, nombre de réponses accusent un excellent jugement et plusieurs de belles dispositions littéraires pour légitimer leur préférence.

La variété des choix

Donnons une idée de la variété des choix.

Une correspondante qui signe Paula de Saint-Laurent choisit Jean Murat et Elvire Popesco. Mlle Simonne Jean, de Québec, préfère Pierre-Richard Wilm et Edwige Feuillère, et se rencontre, dans cette double préférence, avec Mlle Yvette Leduc, de Montréal, avec M. Georges Labrecque, des Trois-Rivières, et d'autres. Mme Duquette de Ville-Lasalle, vote pour Jean Murat et Annabella. Mlle Quevillon, d'East-Templeton, nomme Pierre Brasseur comme vedette masculine; et, comme vedette féminine, après hésité entre Danielle Darrieux et Simonne Simon, choisit la première qui lui a fait une impression particulièrement excellente dans "Petite Gosse", "Mon Cœur t'appelle" etc. Mlle Gabrielle Husereau se décide pour Fernandel et Paulette Dubost.

Ces opinions, prises au hasard parmi beaucoup d'autres, donnent une idée de la variété des goûts; elles contribuent aussi à montrer l'intérêt porté par tous au cinéma français.

Citons maintenant quelques opinions motivées de manière solide.

De Fernand Gravey à Charles Boyer

Mlle Madeleine Corbeil nous écrit:

"Il y a deux sortes d'artistes. Il y a ceux qui, ayant remporté un premier succès dans un rôle l'exploitent à fond, sans penser qu'ils pourraient être aussi bons ou supérieurs dans un autre. Mais Fernand Gravey n'est pas de ces artistes. Il est de ceux dont l'esprit est toujours à l'affût de quelque chose d'inédit, qui ont une constante volonté de renouvellement. C'est pour ces raisons que je préfère Fernand Gravey à bien d'autres.

"Ma vedette féminine favorite n'est autre que la charmante Annabella qui, ayant joué très souvent des rôles dramatiques, s'en est tirée aussi bien que des rôles de comédienne. Elle est simple et son jeu est très naturel; c'est pourquoi je la préfère à toute autre."

Tandis que voici le choix de Mlle Bernadette Paquet:

"Je suis une admiratrice fervente de Charles Boyer. Pourquoi? Parce qu'il possède au plus haut point le don d'émouvoir. Quand il joue, il nous fait oublier tout ce qui n'est pas lui. Ses rôles, il les vit avec une intensité, une vérité saisissante. Il se rencontre rarement chez un acteur une telle force d'expression, une telle maîtrise, une telle perfection dans le jeu. Outre cela, ses traits sont tout à fait sympathiques, ce qui ne gâte rien.

"Mon actrice? Edwige Feuillère. Ce qui nous attire vers elle, c'est tout d'abord sa beauté, sa grâce, son élégance. Il se dégage de toute sa personne un pouvoir de séduction très grand. Elle met dans son jeu une retenue qui ajoute à son charme. Ses rôles lui conviennent bien: ses premiers films, et surtout ses trois derniers "Toi que j'adore", "Barcarolle", "Stradivarius" font ressortir son talent incomparable".

Nous arrêterons là nos citations prises entre beaucoup d'autres. Nous en donnerons encore quelques-unes le mois prochain, en publiant les résultats définitifs du concours. On voit que les réponses ont été très nombreuses et très bonnes. Elles témoignent d'un goût excellent, et montrent de manière éclatante l'intérêt croissant porté par notre public au cinéma français. Au mois prochain!

●

Un Trifluvien écrit...

M. Jean De Celles nous écrit des Trois-Rivières:

"Je suis avec beaucoup d'intérêt votre concours, et je tente même d'y prendre part. Voici mon opinion:

"Harry Baur est l'acteur français qui me plaît le plus, par sa taille imposante, par sa figure où l'on sent passer toute la force d'un homme sûr de lui, par son naturel, par la puissance qu'il sait mettre dans son regard, sa voix et son geste. Il est vrai qu'il achève sa carrière; mais croyez-moi, messieurs du concours, malgré ce désavantage ses prochaines apparitions sur l'écran ne feront que doubler sa popularité. Il est le seul acteur capable d'interpréter Jean Valjean et Rothschild, c'est tout dire.

"Madeleine Renaud est, par ailleurs, celle qui emporte mon vote. Il ne faut pas s'étonner que cette délicieuse artiste de la comédie française ait conquis la sympathie des Canadiens tant dans la Maternelle que dans Maria Chapdelaine. Comme le disait Henri Rollan dans "La Marche Nuptiale": "Je ne saurais exprimer ce que cette petite a d'attachant dans le regard et les manières". Je me contente de ce jugement.

"Et permettez, Messieurs les juges, que mon dernier vote aille au film parlant français."

Les plus belles photos d'enfants

Nous engageons nos lecteurs et lectrices à nous envoyer dès maintenant leurs plus belles photos d'enfants.

Nous ne disons pas forcément les photos de beaux enfants, mais les belles photos d'enfants. C'est-à-dire que nous tiendrons compte, pour les juger, de la pose, du cadre, du cachet artistique de la photo.

Nous publierons tous les mois, à partir du prochain numéro et jusqu'à nouvel ordre, quelques-unes de ces photos. Nous acceptons les photos faites par des professionnels, mais nous ne donnerons de prix qu'aux meilleures photos faites par des amateurs.

Nos correspondants sont priés de marquer au dos de chaque photo le nom et l'adresse de l'enfant.

Ceux qui désirent que la photo leur soit retournée sont priés de le spécifier, de bien donner leur adresse, et d'inclure un timbre-poste.

Comme nous l'avons dit, nous offrirons quelques jolis souvenirs aux personnes qui nous auront fait parvenir les plus belles photos.

Des concours analogues ont été organisés aux Etats-Unis ou en d'autres parties du pays. Montrons que les Canadiens français ne se distinguent pas seulement par la vivacité de leurs familles nombreuses, mais qu'ils savent aussi soigner leurs enfants et les faire valoir. N'hésitez pas à nous envoyer de jolies photos, dès maintenant.

EN COUR DU RECORDER

Choses vues et entendues

Par **Gabriel LANGLAIS**

IL n'est pas vrai que tous les chemins conduisent à Rome; il y en a, et ce qu'ils peuvent être mal entretenus, qui conduisent en Cour du Recorder ou encore derrière les barreaux de la Sûreté municipale.

Le fait est banal, il est presqu'insignifiant, mais il doit se produire tellement souvent qu'il vaut la peine qu'on le signale. Son récit servira à faire ressortir, dans l'écrin précieux de nos agents de la paix, une perle qui n'aurait jamais dû quitter son huître!

Il peut avoir 17 ou 18 ans. Il est à l'emploi de LA REVUE MODERNE à titre de messager. Son nom importe peu. Il n'a pas de dossier judiciaire, il est honnête, et met consciencieusement ses deux jambes au service de la Revue. Bref, c'est un messager parfait.

Or un bon jour qu'il n'avait apparemment pas stoppé assez vite derrière un tramway, un agent, que l'on a su après, être un inspecteur pour les chiens, s'avisa de le tancer — on a lu sans doute les "mémoires d'un caniche", on pourra lire un jour celles d'un inspecteur pour les chiens... Notre agent interpelle donc le messager, lui demande comme au plus vil des roquets s'il est en possession de ses papiers de circulation..., de ses plaques, et que sais-je encore. Ce dernier, refoulant la forte envie qu'il avait d'aboyer, lui répond qu'il a son permis, mais que les plaques de sa bicyclette lui ont été volées trois jours auparavant.

Vers Scotland Yard

Sherlock Holmes fronce les sourcils — je ne l'ai jamais vu mais on me dit qu'il n'a rien du "Bel au Bois dormant"... Je dis bien, il fronce les sourcils, et la main sur le collet du galopin, se dirige du côté de Scotland Yard. Les toutous en contravention avec la loi se font rares, pourquoi ne pas se reprendre avec l'homme, cet animal peccable?...

Toujours est-il que le messager, l'air plus malheureux qu'un barbet que l'on a pris en défaut, a beau protester de son innocence, rien n'y fait. Le loup comme dans la fable, se plaint de ce que l'eau est brouillée, et si ce n'est pas lui, bien ce doit être son frère... On écroue donc l'agneau dans la cellule municipale, où, Pellico moderne, il forme le projet de rédiger ses Mémoires.

On l'a questionné au préalable. On lui a demandé par exemple s'il avait un dollar en poche. Pourquoi? Concordia seule le sait. On le fouilla pour voir s'il ne mentait pas, on espérait peut-être que s'il avait menti, il en resterait quelque chose... Enfin, on lui permit d'appeler son patron qui intervint sur-le-champ. Le jeune homme comparaît. On exige de lui un cautionnement de $2.00 d'abord, et de $5.00 ensuite. Et finalement, après comparution, enquête, interrogatoire, et contre-interrogatoire, et grâce à l'aimable intervention du lieutenant Leduc, et du personnel du bureau des licences de l'Hôtel-de-Ville, on le remet en liberté, on l'exonère de tout blâme, on lui rembourse son argent, et le magistrat va jusqu'à lui verser cinquante sous de sa poche.

Une tempête dans un verre d'eau!

Une excellente occasion

Je vous l'ai dit au début, le fait est banal, et si je lui attache cette importance c'est qu'il démontre, sans équivoque possible, la sottise de cet inspecteur pour les chiens, sottise condamnée et ridiculisée par ses supérieurs et par le Recorder lui-même. Mais il m'intéresse surtout parce qu'il m'a fourni l'occasion d'une visite imprévue à la cour du Recorder.

Je me souviens qu'étudiant en droit, je m'étais rendu dans ce temple de la justice. Je me souviens d'y avoir rencontré des dames qui fréquentent ce que personne n'oserait appeler un taudis; des parieurs, à Montréal, sur chevaux qui courent de l'autre côté du 45e; des vagabondes, des flâneuses, des narcomanes, des maris qui refusent de pourvoir; des Juifs qui n'observent pas la loi du dimanche; des directeurs de cinéma qui admettent des enfants dans leurs boîtes; des marchands qui vendent des cigarettes à des adolescents, et surtout des chauffeurs d'automobiles en mal de vitesse ou encore accusés d'avoir stationné là où il ne le fallait pas. Je me souviens d'avoir rencontré tout ce monde interlope, mais un enfant accusé par un inspecteur pour les chiens, du délit criminel de n'être pas en sa possession de plaques, j'ai peut-être la mémoire bien courte, mais il me semble qu'il n'y en avait

pas dans le hall, pas plus du reste que d'inspecteur pour les chiens. C'est qu'on n'admet pas les chiens en Cour du Recorder! Et ces souvenirs d'autrefois ne gâtèrent en rien les impressions de ma récente visite.

Toujours la même scène

Le décor est toujours le même. Les acteurs, les actrices, les vedettes, les pistons, tout le personnel se meut encore sous les mêmes arcs, du même labyrinthe, dans le même désordre qui n'a rien de l'art, je vous l'assure, et dans le même brouhaha qu'il y a cinq ans. Et tout cela est si vrai que si vous avez lu "Dante aux enfers", vous allez me comprendre. C'est l'impression que je garde de la Cour du Recorder. Des *Enfers*, ou peut-être mieux, une sorte de *Purgatoire*, à l'entrée duquel se tient un ange bleu, à boutons dorés, et à visière tout à fait céleste.

Et c'est la procession des âmes en peine! Des âmes qui se croient perdues, qui ne demandent toutefois qu'à expier. Un ascenseur les conduit au premier plancher. Là, deux anges aux mains potelées, au regard candide, mais à la voix de contrebasse, dirigent les âmes, où elles sont appelées à expier.

C'est à y perdre le fil d'Ariane. Un murmure continuel de voix qui n'ont d'harmonieux que leur ensemble, est seul interrompu de temps à autre par le cri irrespectueux d'un Thésée municipal impatienté: "T'nez-vous sû l'bord, les m'sieurs", ou encore: "Tout le monde sû c'bord-là!" Heureusement que la Cour du Recorder n'est pas par définition, un "groupement d'âmes délicates", car elles trouveraient à s'offusquer d'un tel langage. Tant bien que mal les fantômes s'orientent, bougent, vont et viennent, se placent "sû le bord", changent de bord, vont à tribord, à babord, et ça recommence!

Mais il n'y a pas que les âmes en peine. Il y a aussi les anges-gardiens, les avocats en toge noire, ou plus souvent en habit de rue, chargés de plaider la grâce des criminels. Maître un Tel va serrer la main du guichetier, ou de l'agent Machin dans l'espoir de *n'obtenir* pour son client, que les frais. De nos jours on ne *paie* plus, on "obtient" les frais. Déceptions, joies, poignées de mains, clins d'œil. On parle, on se démène! On se tient "sû l'bord" même quand ce n'est pas le bon, l'essentiel c'est de ne pas tomber. Et on sort de là ahuri, avec un mal de tête, des visions, on entend des voix. On a l'impression nette d'avoir gagné son ciel après une heure de séjour dans ce purgatoire.

Sachons récompenser...

Pauvre messager, je comprends tes alarmes!

Le bonhomme La Fontaine était sage. Du gland qui tomba un jour sur le nez d'un dormeur, il sut en tirer une leçon. Si nous faisions comme lui. Voyons un peu, en toute honnêteté quelle récompense pourrait bien mériter cet inspecteur très brave. Il est tout à fait regrettable pour lui que l'avis d'un journaliste soit condamné à l'avance. Le journaliste propose et l'autorité dispose... Car si on me demandait ce que je pense, si on me disait: "De quelle façon récompenseriez-vous cet inspecteur?" je proposerais pour lui une promotion. Décidément le rayon canin ne lui va pas! Son flair extraordinaire, — quand il cherche un chien, il trouve un messager — ses qualités de fin limier font de lui un candidat tout moulé pour l'inspection des poubelles. On ne devrait, près des reverbères... où il doit sans doute récupérer son gibier, laisser gaspiller son talent. *Le bel officier* qu'il ferait dans le rayon des objets perdus et à retrouver, moyennant récompense! Car il l'a prouvé, les chiens ne sont pas son fait, et les licences encore moins!

Allez-y quand même!

Et voilà, citoyens de la ville de Montréal! Même si vous êtes un honnête contribuable, même si sans ronchonner vous faites toujours bonne figure de cochon de payant, même si votre chien ne mord pas, même si le toutou de Madame a sa plaque, même si fiston a immatriculé sa bécane, même si votre épouse, quand elle s'avise de conduire la bagnolle, ne passe jamais sur la lumière rouge, même si jamais un inspecteur pour les chiens ne vous a mis la main au collet, rendez-vous un jour en Cour du Recorder. Ça vaut tous les spectacles!

Et si sur les lieux, *le bel officier* promu vous demande ce que vous y faites, répondez-lui sans broncher, comme ce loustic un jour, à un agent de la circulation:

"Je viens chercher le moyen de ne pas passer sur une lumière rouge. Je ne sais pas de quel mal je souffre, mais chaque fois que j'approche un de ces réflecteurs, toutes les lumières rougissent!..."

O pudeur admirable d'un sémaphore-robot!

O chiens, ô temps, ô mœurs, ô licences!

COEUR D'HOMME, COEUR DE FEMME

Nouvelle inédite par Marie Paulownia

DES gouttes de pluie tombent du ciel qu'un brouillard assombrit. Comme il fait triste aujourd'hui! Et un peu de ce froid du dehors pénètre l'âme de Mireille... Son âme où achève de vivre le rêve de ses vingt ans.

La vraie souffrance ne pleure pas; elle n'a que des serres qui vous déchirent et vous étouffent et qui parfois aussi vous tuent.

. . . . . .

Il est là, anxieux de la voir si pâle; pourtant elle sourit.

— Bonsoir Claude.

Il la regarde... il la regarde encore... il la regarde mieux... Ces yeux lourds du poids de son cœur, où tremble un émoi, où pointent des larmes qui ne coulent pas, ces yeux qui ne mentent jamais et qu'il connaît bien, ces yeux-là le fixent et l'inquiètent.

— Mireille...

— Tu tardes à venir, et je me sens si seule! Ce soir surtout... il en est comme ça où tout nous attriste. Et puis ce temps... peut-être aussi un peu de fatigue nerveuse.

— Une cure dans le Nord te serait bonne; tu t'y refuses toujours.

— Je ne partirai qu'avec mon mari, tu le sais bien Claude. Que ferais-je loin de toi?

— Tu trouverais davantage le repos qui t'est nécessaire. Ici, les thés, le théâtre, les bals te réclament à chaque instant du jour.

— C'est toi qui le veux, mon ami.

— Comment ne pas suivre la marche des exigences mondaines? Tu n'es pas convaincue?

— Si, puisque je "suis le mouvement".

— Moqueuse, allons dîner.

. . . . . .

Le repas va prendre fin; ni lui ni elle ne parle. Et ce silence continu entre eux semble étrange à Claude.

— Décidément la ville ne te vaut plus rien.

— Tu n'aimes donc plus tes montagnes? et ce lac où se regardaient les arbres, ces bois tellement riches d'oiseaux... Tu ne te rappelles plus la douceur des nuits de là-bas, la beauté du ciel quand des milliers d'étoiles y priaient. "Regarde-les, me disais-tu, elles sont un peu moi-même, puisque je les possède toutes". Et ces courses folles sous les pins, ces glissades sur les eaux bleues...

— Cela ne me suffirait peut-être plus...

— Je ne comprends pas.

— C'est qu'hier, toutes ces choses nous étions deux à les apercevoir; tandis que maintenant le lac me paraîtrait immense, la forêt vide de nos pensées, le ciel fermé à tout sourire.

— Enfant, tu es lasse et vêts de noir les objets qui t'entourent.

. . . . . .

Ainsi tous les soirs ils sont dans la bibliothèque. D'habitude ils y causent, lui de ses ambitions neuves de jour en jour, du bonheur de l'avoir là, tout près, d'un livre nouvellement édité... elle de la douceur des heures, de la joie qui chante sur les murs, dans les fenêtres largement ouvertes. Et leurs lèvres courent de sujets en sujets. Mais ce soir, ils ne se disent rien. Les flammes s'agitent dans l'âtre. Mireille les voit peut-être, mais sa pensée ne s'y attarde pas. Brusquement elle se penche et saisit la tête de Claude entre ses paumes; son regard brun fouille les yeux bleus, et n'y voit que du ciel... Les prunelles de l'homme seraient-elles plus que celles de certaines femmes des abîmes de mensonge?

Claude retire ces mains qui le brûlent...

— Tu as la fièvre.

— Je crois que si.

— Viens te reposer.

— Nous ne sortons plus?

— Tu dormiras, et demain j'aurai retrouvé ma petite femme.

— Et toi ce soir?

— Je ne serai pas long. On nous attendait, tu sais...

— Ne me laisse pas seule, Claude. Tout est si triste! Et cette pluie qui n'arrête pas...

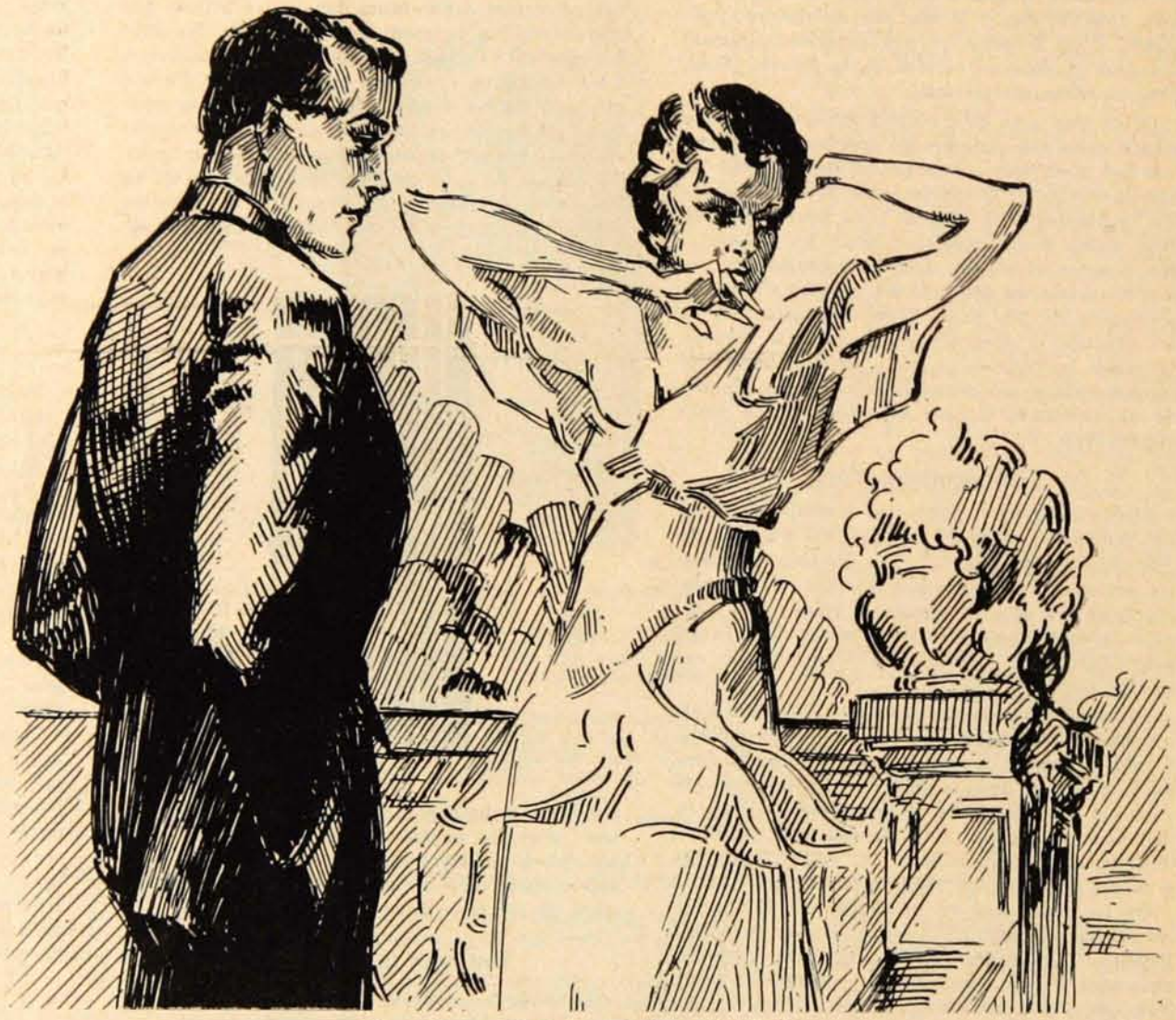
— Mais puisque je reviens.

— Alors je te suis.

— C'est d'une imprudence...

— Amène-moi, veux-tu?

. . . . . .



"Un mouvement d'effroi la jette de côté"

La glace renvoie la fine silhouette de Mireille. Les grands yeux ont de chaudes clartés, et ce visage fermé ne semble déjà plus le sien. Allons, il ne faut pas se souvenir... Elle essaie de chanter, bouleverse tout... Les femmes n'ignorent pas ces voies de chasser les pleurs quand elles veulent être jolies. Ça va mieux; elle croit pouvoir descendre.

Claude l'attend; Mireille lui sourit. Ce sourire l'anime, elle veut rire même, mais ne réussit qu'à lui montrer une pauvre petite face baignée de larmes, et vaincue elle s'abat sur cette poitrine qui s'offre et pleure, pleure enfin; son corps d'enfant en est tout secoué.

Ils sont restés ce soir-là.

. . . . . .

Elle va quitter la ville; les médecins ont ordonné un séjour de plusieurs mois dans les Laurentides. Mireille ne cherche plus à lutter. Trois semaines de sorties fréquentes où elle ne se rendait plus lui ont donné la certitude du doute; surtout ne les avait-elle pas vus ensemble? La rencontre aurait pu être un fait du hasard, mais le regard dont il enveloppait cette femme ne pouvait tromper, lui.

Claude n'a jamais su.

Tant que l'on pleure, il est permis d'espérer; mais elle va toujours maintenant sans larmes, sans idées, indifférente à la vie qui bouge autour d'elle, sans but, sans plaisir, sans chagrin, ne sentant que du froid qui fait plus frêles ses épaules.

Avant de partir ils assisteront au bal des DuVerger; c'est la volonté de son mari.

. . . . . .

Elles sont là la brune et la blonde; l'une provocante, l'autre lointaine et fière. Claude craint, et un peu de cette crainte passe dans son regard; Mireille y puise encore une fois le courage de tendre sa petite main. A quoi bon, tout le monde doit savoir; n'importe une vraie femme se doit de se soucier plus encore de sa dignité que de son amour bafoué. La dentelle de sa robe aussi blanche qu'elle-même frémit.

Heureusement Jean Duranleau, un ami d'eux, et pour qui l'infidélité de Claude n'est plus chose cachée, s'incline devant Mireille.

Le *Rêve d'Amour* de Liszt les entraîne.

Ils dansent depuis longtemps déjà. Lui songe à la fragilité de cet être de grâce et de beauté, et ses bras inconsciemment la pressent davantage; elle retient son souffle. Une intuition lui dit qu'elle est aimée de cet homme, et un moment la tentation lui vient de se servir de cette arme contre son mari; elle la repousse aussitôt, et honteuse de cette lâcheté même s'enfuit sur la terrasse.

Il l'a suivie. Ensemble ils goûtent le charme de cette nuit d'étoiles. La brise se fait douce et caressante, emporte une infinité de parfums qu'elle prend un peu partout, de ces roses sûrement qui se balancent au-dessus de leur tête... L'heure est troublante! Ils la vivent, lui dans un regard à elle, Mireille dans son âme pour Claude. Et parce qu'elle est encore une toute petite fille, s'imagine dans un grand lit blanc. Son époux est là, qui pleure enfin et qui prie. Mais il se fait déjà tard; le pardon et le regret ne peuvent la retenir indéfiniment... la minute arrive où elle va partir pour toujours. Il doit faire mal de laisser tant de bonheur retrouvé; pourtant elle est heureuse; heureuse de sa venue à lui, heureuse de ses pleurs, de ses sanglots, heureuse de tout puisque ce visage adoré se crispe d'amour et de douleur pour elle. L'aimerait-elle encore? La révolte gronde en son cœur... cela seul serait si bon! Non, non surtout... Un mouvement d'effroi la jette de côté.

— Qu'avez-vous?

— Un oiseau qui passait, j'ai eu peur, c'est tout. Ecoutons la nuit.

Maintenant son corps repose glacé. Tout autour rien; rien que des

(*Suite à la page* 40)

ROMAN COMPLET
ET INÉDIT

Par

Gouraud
d'Ablancourt

● **Au tournant de la rue apparaissait un jeune homme. Il vit l'accident et accourut vers la jeune fille.**

Le Flambeau se Rallume

LE Capitaine Roland d'Orval, instructeur à Saint-Cyr, tomba si malheureusement de cheval qu'il se tua net. Il laissa une jeune femme de vingt ans dont il était la lumière, le bonheur, la ressource et une fillette de quatre ans. S'il eut le temps, en sa dernière étincelle de vie, d'apercevoir la détresse où il laissait ces deux êtres tant aimés, avec quel désespoir dut-il s'en aller de ce monde où il vivait heureux. Mais comme nul ne peut préjuger de ce qui se passe pour l'âme après sa fuite de l'humanité, laissons celui qui se trouvait en présence de la Divine Miséricorde et regardons ici-bas, vers les deux abandonnées.

La mère, surprise en pleine quiétude, eut une crise de terrible douleur, puis devant la nécessité de soutenir et élever son enfant, elle réagit très vite se voyant seule en face du devoir. Orpheline dès l'enfance, elle n'avait aucun parent proche. Bien que peu fortunée, elle avait épousé Roland d'Orval officier d'avenir, privé lui aussi des auteurs de ses jours.

Il ne possédait pour tout bien qu'une modeste maison située dans l'ancien Passy que la pioche des démolisseurs menaçait. Cette maison se dressait dans le milieu d'un assez vaste jardin dont les beaux arbres dominaient l'étroite rue Berton juste à la limite des "Seigneuries d'Auteuil et de Passy" ainsi que le marquait une haute pierre rustique accotée au mur extérieur vis à vis l'entrée du logis. Curieux logis antique fermé d'une épaisse porte arrondie en haut, munie d'un lourd marteau de fer représentant une fleur de lis.

La construction basse à un seul étage, gardait encore à demi effritées, de fines sculptures au-dessus des fenêtres. Cette maison était jadis la "Folie" de quelque gentilhomme.

Ce fut là que la baronne d'Orval vint se réfugier avec son enfant, lorsqu'elle dut quitter l'élégant appartement qu'elle occupait à Versailles avant son veuvage.

Fortifiée par sa tendresse envers sa petite Rolande, Madame Célanie d'Orval travaillait pour réparer les vieux débris. Vaillante, adroite, elle savait tirer parti de peu. Elle n'avait gardé pour tout service qu'une bonne alerte et gentille, prise à l'Assistance publique et qu'on appelait Marilou.

Bien qu'elle n'eût encore que quinze ans, on pouvait lui confier le soin de Rolande qu'elle aimait de tout son cœur.

Dès lors, l'existence s'arrangea plus facile dans la petite maison à peu près confortable. La Baronne d'Orval surmonta son chagrin pour que sa fille n'eut pas en grandissant une impression de tristesse.

Vers l'âge de douze ans, elle lui fit suivre des cours de musique et de littérature continuant à se charger seule de l'étude des sciences. Marilou, sa besogne active achevée, n'aimait rien tant que de venir, son aiguille en main, écouter les leçons et elle les retenait si bien qu'elle pouvait même souvent aider Rolande à ses devoirs.

Rolande grandissait, devenait une belle jeune fille.

L'étroite rue Berton, démolie dans sa partie déclive du côté du quai, garde encore son ancien aspect à partir du coude en haut de la pente. De là jusqu'à sa terminaison, elle est plane et si étroite que deux passants de front rasent les deux murs qui enclosent les jardins d'où les vignes vierges et les lierres retombent des sommets.

Il y passe peu de promeneurs, ses rares habitants y circulent comme chez eux. A l'entrée, une boutique d'alimentation fournit le nécessaire à ces isolés de la grande ville. Souvent Rolande allait aux provisions. Il lui plaisait de causer un instant avec la fille de la marchande: Françoise qui était de son âge. Or la récolte des raisins finie, Marilou dit à sa jeune compagne qu'elle continuait à traiter familièrement comme du temps où elle la portait dans ses bras:

— J'ai besoin d'un litre de lait pour faire le riz ce soir. Je cours le chercher.

— Non, donne-moi la boîte au lait, j'y vais.

Rolande vive, alerte, joyeuse, sortit avec son chapeau de jardin, sa tenue d'intérieur dans la rue déserte et s'en alla de son pas rapide et souple. En cinq minutes, elle fut au but.

Tout en causant Françoise versa le liquide blanc dans la boîte de sa cliente.

Rolande, sa boîte balancée au bout du bras, marchait distraitement.

Soudain, un gros chien galoppant à toute allure, heurtait la boîte à lait et la faisait tomber dans le ruisseau qui passe au milieu de la rue. Le liquide se répandit et le récipient en verre se brisa.

— Sale bête! cria Rolande, tandis que l'animal continuait sa course appelé par un coup de sifflet impérieux.

Le Flambeau se Rallume

Au tournant de la rue, du côté des chantiers, apparaissait un homme. Il vit l'accident, et accourut vers la jeune fille:

— Oh! Mademoiselle, excusez-moi, j'appelais mon chien. Comme je suis confus du mal qu'il a causé. Je vais aller le réparer à la crémerie du coin. Faites-moi l'honneur de m'accompagner, ou bien voulez-vous me dire où je devrai porter la bouteille?

— J'habite tout près... mais je vais retourner d'où je viens. Voyez l'animal, il lèche tranquillement le ruisseau de lait. Quelle énorme bête.

— C'est un chien des Pyrénées. Il y a quelques mois, quand je l'ai acheté, il tenait dans mon chapeau. Il n'est pas méchant. Ici, Rex, demandez pardon.

L'animal levait vers la jeune fille sa belle grosse tête; son maître lui prit une patte et la posa sur la main de Rolande en disant: — Pardon, je ne le ferai plus Mademoiselle.

— Ça non, fit celle-ci en riant, j'espère ne plus te croiser rue Berton, vilain Rex, tu as pourtant un bien beau nom.

— Cette rue est curieuse, on la détruit, je le regrette. Vous y demeurez Mademoiselle?

— Oui, la porte ronde, à gauche là-bas.

— Je l'ai remarquée, elle a un merveilleux marteau formé d'une grosse fleur de lis.

Le fronton de la porte représente un blason à demi effacé et une couronne dont il manque la moitié.

— Nous croyons que ce sont les armes du chevalier Loys d'Auteuil. On reconnaît le champ de sable, le chef est illisible, mais en pointe il y a une Croix de Malte.

— J'ai relevé tout cela, Mademoiselle, voyez le dessin sur mon carnet. A l'intérieur, il doit y avoir d'autres curiosités.

— Peu, le temps a fait son œuvre.

Ils avançaient tout en causant. Françoise, toujours sur le pas de sa porte, les regardait venir.

— Vous n'habitez pas le quartier Monsieur, demanda Rolande.

— Non. J'étais venu voir ces maisons qu'on construit dans la partie basse de votre rue. Je voulais constater comment on installe des terrasses où pourront aborder les avions... dans les temps à venir.

— Vous êtes architecte Monsieur?

— Non Mademoiselle, je suis ingénieur, occupé pour le moment au Ministère des travaux publics.

Ils arrivaient au but, la jeune marchande souriait à sa cliente:

— Qu'est-ce qui vous ramène Mademoiselle Rolande?

— Un accident. Imaginez que les morceaux de ma boîte à lait sont dans le ruisseau heureusement à sec, car mon lait a fait les délices du chien de Monsieur.

— Je vais vous en donner d'autre. Une bouteille cachetée n'est-ce pas?

— Oui Mademoiselle, s'empressa d'accepter le maître du coupable. Donnez plutôt deux bouteilles.

Et tendant un billet bleu à Françoise, il ajouta: — La boîte à lait a été cassée, voulez-vous bien aussi en garder le prix.

Rolande examinait l'ingénieur qui agissait avec tant de délicatesse. C'était un garçon d'apparence robuste à la physionomie ouverte, intelligente, aux yeux bruns droits et francs. Il se chargeait des deux flacons.

— Je vous les rendrai devant votre porte, Mademoiselle, dit-il.

Pendant le court trajet, le jeune homme osa: — Me permettrez-vous, Mademoiselle, de voir le côté intérieur de votre porte. Je cherche, avant qu'ils disparaissent sous la pioche du démolisseur, les souvenirs encore marqués sur les vieux logis.

— Certainement Monsieur, les pierres parlent.

Grande fut la surprise de Mme d'Orval en voyant sa fille rentrer en compagnie d'un jeune homme chargé de deux bouteilles de lait et suivi d'un animal de force respectable. En deux mots la petite aventure lui fut contée. Puis le laitier d'occasion salua très bas la mère et la fille, reçut la permission de revenir dessiner les sculptures qui l'intéressaient et partit rapidement.

Le lendemain à l'heure du déjeuner, le lourd marteau de la porte d'entrée soulevé de l'extérieur retomba sur son clou avec un bruit qui fit tressauter les trois femmes.

— Ah! bien, il sait se faire entendre, celui-là, bougonna la servante accoutumée aux coups discrets des habitués.

Elle alla voir d'autant plus vite que d'autres coups impatients l'appelaient.

— Patientez donc, cria-t-elle en regardant par le guichet.

Mais elle resta stupéfait de découvrir le gros chien de la veille grimpé contre le vantail qui soulevait avec sa tête le marteau d'appel et faillit tomber sur elle à l'ouverture brusque de la porte.

— Toi, sale bête, quelle sottise viens-tu faire encore?

Mais Rex avait au cou un gros paquet blanc d'où émergeaient des roses thé entourées de feuilles et de boutons. Sur le papier une carte était épinglée: "*Roger Trémont*" et au-dessous écrit au crayon: "Rex s'excuse de sa maladresse d'hier et prie Madame d'Orval de bien vouloir accepter ces fleurs."

L'Amour Doux et Cruel

● **Lecteurs et lectrices de "La Revue Moderne" nous sauront gré de publier le mois prochain un inédit complet de Marie de Wailly, secrétaire générale de l'Académie féminine des Lettres, de Paris.**

Chacun trouvera un charme attachant à la lecture de L'AMOUR DOUX ET CRUEL. Une variété de situations d'un choix heureux, la nature des personnages et l'habileté de l'analyse psychologique en font un roman de premier plan.

L'AMOUR DOUX ET CRUEL est l'une des meilleures sélections de LA REVUE MODERNE *pour* 1936.

Rolande avait détaché le ruban qui retenait le bouquet au cou de l'animal, lequel aussitôt libéré s'enfuyait au galop par l'entrée restée ouverte. Marilou le vit tourner au coude de la rue, elle referma la porte et vint admirer les belles roses d'automne que Mme d'Orval arrangeait dans un vase.

— Il s'appelle Roger Trémont, lisait Rolande sur la carte. Son attention est charmante.

Bientôt d'agréables relations s'établirent entre les d'Orval et Roger Trémont. Le jeune homme n'avait plus sa mère. Son père remarié, consul de France à Melbourne, l'avait envoyé en France au Lycé Janson de Saille d'où il avait passé à l'Ecole Centrale. Il vivait à Paris chez une arrière grande tante, la vicomtesse des Courtils, délicieuse vieille qui l'aimait tendrement et à laquelle il rendait son affection de tout son cœur. Un soir il l'amena en voiture à l'orée de la rue Berton inaccessible aux équipages. Puis, lui prenant le bras, ils entrèrent tous les deux par la vieille porte d'accès à la "Folie" que Marilou prévenue tenait ouverte à l'heure marquée. La baronne des Courtils venait solliciter la main de Rolande pour son enfant d'adoption: Roger Trémont. Toute la fortune de l'ingénieur résidait en son talent, son courage, sa confiance en Dieu. Mais n'est-ce pas la meilleure et la plus sûre des richesses de compter sur soi. Mme d'Orval accepta avec bonheur. Cette union la rassurait sur l'avenir. A présent, pensait-elle, je pourrai mourir en paix. Quant au fiancé, il était radieux.

Au bout de l'année d'une union d'amour et de bonheur, un beau bébé vint ajouter la joie de sa tendresse à celle de ses parents. Le jeune ménage habitait la "Folie" avec Mme d'Orval et Marilou qui prétendait élever Roland, le nouveau venu comme elle avait élevé sa mère. L'harmonie régnait toujours entre ces cœurs sincères et aimants. Mais le père avait davantage d'ambition, il se sentait capable d'exercer sa carrière plus grandement. La routine peu rétribuée du Ministère, ne lui permettait pas d'augmenter leur modeste train de vie. Roland grandissait, il lui faudrait une bonne instruction. D'autre part la maison, toujours menacée d'être démolie, ne recevait plus de réparations et manquait de confortable. Un jour, après une rafale de vent qui avait semé dans le jardin une jonchée d'ardoises venues du toit, l'ingénieur dit au repas du soir:

— Un de mes camarades, l'ingénieur Louis Dupré part au Canada. Il va diriger une grande entreprise de construction d'avions. Il y fera fortune.

Rolande et sa mère d'un geste levèrent les yeux sur le jeune homme, sa femme lui sourit:

— Va toujours, dis ta pensée. Oh! je la devine. Tu trouves notre existence précaire et tu penses: Je peux faire mieux.

— Oui, je le peux. J'étais des premiers aux examens de sortie de l'Ecole Centrale et je végète dans un bureau.

— Louis me propose de partager avec moi un poste où il y a place pour deux. J'aurais de superbes bénéfices. Notre existence serait aisée, l'avenir assuré.

— Seulement il faudrait s'expatrier, gémit la grand'mère.

— Pour quelques années seulement. La fabrique bien en train, nous pourrions, mon associé et moi, alterner notre service de surveillance et revenir en France tous les deux ans.

— Tu peux toujours étudier la chose, conseilla Rolande. Ce n'est pas demain qu'il faut partir.

— Non. Mais le mois prochain pour arriver là-bas avant l'hiver.

— Là-bas, où?

— Au Canada, près de Québec, au bord du Saint-Laurent, pays français, on y parle notre langue, la vie est facile, les gens pieux, loyaux, de relations agréables.

— Ça me tenterait, dit Rolande, Mais maman...

— Eh bien, une fois installé là-bas, nous viendrions chercher belle-maman ici.

La conversation s'arrêta avec la fin du repas, la graine était semée. Chacun de son côté y pensa. Ils avaient tous les trois des natures confiantes, énergiques, aux décisions promptes.

Moins d'un mois plus tard, le jeune ménage s'embarqua à Bordeaux sur l'*Ile de France*. Mme d'Orval s'était résignée à rester à Paris avec pour consolation le bébé, que sa fille lui laissait redoutant pour cet être fragile le dur hiver du Canada. Il avait été solennellement convenu que dans un an, Rolande reviendrait chercher sa mère et son fils avec ou sans son mari, s'il ne pouvait s'absenter.

— Etrange destinée, se dit Mme d'Orval, me voilà comme il y a dix-sept ans, seule avec un bébé et la brave Marilou.

La traversée fut parfaite.

Louis Dupré attendait ses amis à l'arrivée, il les conduisit à l'appartement qu'il leur avait prépré dans la ville haute.

Roger Trémont se mit tout de suite à l'ouvrage. La fabrique à peine achevée, l'organisation des ateliers incombait à son associé, lui s'intéressait passionnément à la construction des machines.

Au chantier, il y avait en construction trois modèles: Le Saint Laurent, France-Canada, Terre et Ciel. Celui-là devait être lancé solennellement le jour de Pâques. Avant, les deux ingénieurs feraient une longue ascension d'essai. Ils se donnaient à leur travail avec toute la fougue de leur enthousiaste jeunesse. Les administrateurs de l'entreprise appelée: *L'Ultima* encourageaient les ingénieurs français, leur donnant de beaux appointements en attendant leur participation aux bénéfices. Roger avait pu envoyer à Mme d'Orval un gros chèque pour l'aider à son déménagement. La pauvre "Folie" déjà condamnée avait été définitivement expropriée dans un délai de trois mois. Rolande pleurait la vieille maison où son heureuse enfance gardait tous ses souvenirs.

— Ne pleure pas les choses, lui disait son mari, c'est bien assez de pleurer les gens quand ils disparaissent.

On attendait avec impatience l'époque favorable pour la fête de l'envolée après les mois sombres. Un matin d'avril, un prêtre vint bénir le véhicule céleste, sans faste, les deux associés seuls et Rolande, Louis n'étant pas marié, assistaient à la courte cérémonie pieuse. Ils devaient le soir, à la tombée probable du vent, faire un vol pour apprécier la résistance du moteur à la durée de son action. Ils choisirent la nuit pour ne pas émouvoir le public avant la journée du triomphe. Tous les deux seuls s'enlevèrent au dernier son de l'Angelus. Ils pensaient revenir au premier son de l'aurore. Mais la fatalité en avait décidé autrement. Une rafale traversa soudain la nuit claire, les tourbillons firent virevolter l'appareil qui s'effondra.

C'était la ruine de l'Ultima, les deux ingénieurs tués, la confiance disparut. Les appareils déclarés instables, les administrateurs ne voulurent plus exposer leurs capitaux.

Décrire la douleur de Rolande est chose inutile; elle eut une fièvre cérébrale dont seule la science et le dévouement du docteur Clément Fauvel purent la tirer après trois mois d'incertitude sur l'état mental de l'infortunée. Tout l'accablait, l'isolement sans protecteur en ce pays éloigné du sien. Plus de ressources, la fabrique arrêtée, liquidée, elle était obligé d'abandonner le pavillon réservé aux deux directeurs de l'usine. Trop malade pour s'occuper d'elle-même, le médecin l'avait fait transporter à sa clinique. Elle se laissait conduire sans un mot de protestation, elle vivait dans une sorte de rêve qui avait débuté par d'horribles cauchemars, une agitation désespérée que les soins attentifs de Clément Fauvel étaient parvenus à adoucir. Il l'avait amenée à la tranquillité d'une existence matérielle où la pensée se perdait en choses puériles.

Cependant l'été fleuri, le chaud soleil, la bienveillance des religieuses qui s'occupaient d'elle et surtout l'extrême bonté du Docteur, ramenaient peu à peu cette âme qui avait failli s'envoler.

Un soir, où Rolande était étendue sur une chaise longue dans le jardin du couvent près d'un massif de roses, les yeux perdus dans les nuages rouges du couchant, elle vit se dessiner sur le fond éclatant du proche horizon, une silhouette amie qui venait le long de l'avenue. Elle se souleva un peu et tendit les mains au Docteur:

— Vous! l'ami des heures noires, restez un peu près de moi, j'ai des choses à vous dire, j'ai réfléchi, je me rappelle... hélas! le drame qui a détruit tout mon bonheur.

— Pas tout, mon enfant. A votre âge l'horizon clair n'est pas fermé. Vous voilà guérie, il ne reste qu'à reprendre des forces, de la volonté aussi. L'épreuve passée, payée à la fatalité, il faut comprendre le devoir de vivre.

— C'est justement ce qui m'inquiète: Ma mère, mon fils.

— Votre mère vous a écrit, j'ai dû répondre à des pages angoissées, il a fallu avouer la catastrophe, je l'ai fait avec le plus de consolation possible. J'ai parlé de vous comme étant hors de danger,

Le Flambeau se Rallume

j'ai promis que vous alliez écrire. Aussi, à présent que vous le pouvez, faites-le.

— Oh! tout de suite. Je dois retourner en France.

— Pas encore. Vous devez avant vous raffermir en santé.

— C'est vrai. Je me sens bien faible. Seulement Docteur si parfait pour l'infortunée que je suis, dites-moi où en sont mes ressources. Mon mari avait de beaux appointements. Aujourd'hui, que me reste-t-il. Vous le savez?

— Oui. N'ayez aucune inquiétude.

— Je voudrais rentrer chez moi, dans ma triste maison.

— A Paris?

— Oui. Mais avant de partir, il faut que je règle mes dettes. Mon séjour dans ce couvent, les soins et... mon docteur.

Il sourit: ne vous tourmentez pas de cela mon enfant. Votre servante a mis dans des caisses en sûreté vos objets personnels, les meubles de votre appartement à Québec appartenaient à l'administration. Le bureau de votre mari contenait quelque argent, cette somme a été mise sous enveloppe cachetée. M. Primesaut le syndic de la liquidation, vous la remettra.

— Mais où puis-je aller désormais? je n'ai plus de gîte.

— Vous êtes bien ici. Confiez-moi le soin d'arranger vos jours.

— Quel ami vous êtes! Pourtant il va me falloir trouver un moyen de gagner ma vie, mon voyage de retour, ma mère ne peut m'aider.

— Je le sais. Laissez-vous guider. Dans quelques jour, quand vous serez définitivement remise, apte à penser, je vous ferai part d'une idée qui vous rendrait heureuse.

— Dites-le tout de suite.

— Non. Donnez au fruit le temps de mûrir avant d'en goûter la saveur. Je vais vous quitter, j'ai des courses obligées à faire. Ecrivez votre lettre, voici celles de Madame d'Orval. Vous me pardonnez de les avoir ouvertes, il le fallait. Ensuite promenez-vous dans le jardin. Je reviendrai dans une semaine. Bonsoir, ma chère petite.

Le digne homme serra la main que Rolande lui tendait avec un confiant sourire et il s'en alla vite.

Elle se mit à lire les messages de sa mère et bien des larmes encore coulèrent de ses yeux.

Malgré tout, l'état de convalescence, la reprise de vie amène une sensation de bien-être chez ceux qui ont failli mourir. On reprend goût aux choses, la nature semble sourire, le cœur bat plus chaud, la pensée revient lucide, un sentiment de reconnaissance s'épand en soi. Rolande avait un entourage gai, les Religieuses s'intéressaient à elle, lui parlaient de manière à écarter le souvenir de la catastrophe qui avait brisé son avenir. Elles l'occupaient de leurs travaux utiles: la recherche et la culture des plantes, leur préparation pharmaceutique et cela intéressait la jeune femme. Elles lui disaient aussi à quel point le docteur Fauvel faisait du bien autour de lui, savant estimé, généreux. On l'appelait de très loin en consultation.

Alors l'image du médecin qui pendant sa longue maladie l'approchait chaque jour, se profilait devant ses yeux subjectivement. Elle voyait sa haute taille penchée sur le lit de souffrance où elle s'agitait, son clair regard adouci de pitié, son visage imberbe aux traits réguliers où peu de rides marquaient l'âge moyen, ses cheveux courts, sa main qui se posait sur le front de sa malade comme une caresse et les paroles d'encouragement qu'il prononçait, ses prunelles sombres fixées sur les siennes: — Vous êtes beaucoup mieux, vous n'avez pas de fièvre. Voyez le chevrefeuille qui entoure votre fenêtre, écoutez les oiseaux qui chantent. Imaginez que vous suivez l'avenue jusqu'au quai et que vous voyez les vagues du Saint-Laurent.

Un soir de mai, quand les cloches de l'église sonnaient le mois de Marie, Clément Fauvel parut, il n'avait pas sa blouse blanche de praticien, mais un complet de bonne coupe. Rolande venait de prendre son léger repas et restait encore un peu au balcon avant de rentrer dans sa chambre. Elle sourit à l'arrivant et, lui désignant du geste une place en face d'elle:

— Il y a longtemps que vous n'étiez venu, docteur, d'où arrivez-vous?

— Je suis allé servir de témoin à mon ami Euverte Courvalon qui se mariait hier. Il a épousé une Canadienne d'origine anglaise: Ellen Lesly.

— Et vous, docteur, vous êtes marié?

— Non. J'ai beaucoup voyagé, beaucoup travaillé, je n'ai pas eu le temps.

— On a toujours le temps d'accomplir ce qui plaît.

— Peut-être, mais il faut découvrir la compagne rêvée ou vieillir sans autre amour que sa carrière... ce que j'ai fait jusqu'à présent. Mais en voyant mon camarade de collège si heureux d'être arrivé au but normal, en somme, d'une existence d'homme, j'avoue l'avoir envié.

— Rien ne vous empêche de l'imiter.

Il soupira:

— Oui, mais je suis seul.

— Regardez autour de vous. Vous devez avoir beaucoup de relations.

— Sans doute. Seulement croyez-vous qu'une femme intelligente, jolie, sérieuse, répondrait au désir du vieux médecin, car j'ai quarante ans Madame.

— Eh bien, à cet âge on suit encore la voie ascendante de la colline des jours; c'est la plénitude des forces.

— Vous pensez ce que vous dites?

— Mais certainement. Il y a ici même au couvent, les six nièces de la Mère Anastasie, elles ont encore à la maison beaucoup de frères et des petites sœurs. Il y a de nombreuses et belles familles en ce pays béni de Dieu.

— En effet, moi je suis fils unique, un oiseau rare vous voyez. Encore une raison pour me créer une famille.

— La fête dont vous arrivez a semé en vous des graines de fleur d'oranger.

— Si vous voulez. Maintenant que vous voilà guérie, je vous conduirai visiter les serres de notre ville où fleurit la flore des pays chauds.

— J'aimerais cela, mais vous n'avez pas le temps.

— Je le prendrai. Jamais je n'ai rien fait pour mon propre agrément, j'ai été admirer les merveilles, j'ai vu les beautés et aussi... les laideurs de la terre, pour mes travaux. Ce serait à vous que je devrais un peu de ce que mes semblables s'offrent au cours de l'existence. Voulez-vous m'y aider?

— Je serai une triste compagne. J'ai tant de chagrin.

— Assez de philosophie pour ce soir, ma chère enfant, ne veillez pas, allez dormir. Demain, je viendrai vous prendre en auto après le déjeuner et nous irons visiter les champs d'expérience florale à Ottawa.

Elle lui tendit la main: — Bonsoir, vous décidez de mes occupations, de... ma vie, vous réglez mes heures.

— Cela ne vous déplaît pas?

— Non, puisque vous m'avez sauvée, que vous mettez en moi des germes de pensée si j'ose dire et que, pendant votre absence, j'ai un thème guérisseur à suivre.

Il sourit: — Pour cette nuit voici le sujet, un seul mot: Amour dans tous les sens qu'il implique et remplit toute une vie. A demain.

Il s'enfuit et de loin, avant de franchir l'angle qui le dérobait à ses yeux, il se retourna, eut un geste affectueux comme l'envoi d'un baiser.

Le lendemain, pendant qu'ils se reposaient dans l'immense serre située au milieu du jardin d'acclimatation, Rolande, avec sa confiance d'enfant que l'adversité n'avait pas déçue, car nul ennemi n'avait croisé sa vie, dit tout simplement à Clément Fauvel le grand souci de ses lendemains qui se résumait en ces deux points:

— Il faut que je gagne de l'argent pour vivre dans ma patrie près de ceux que j'aime tant. Mais j'aurai grand chagrin de vous quitter.

Elle le regardait franchement et lui aussi la contemplait si confiante, si jolie, si privée de soutien. Alors tout simplement, il osa:

De la santé emmagasinée *pour 1956*

QUEL sera l'état de santé de vos petits garçons et de vos petites filles dans vingt ans?

La période de préparation pour avoir une bonne santé à l'âge adulte, c'est l'enfance. Et c'est au grand air que les enfants doivent être. Ils se développent en courant, et faisant de longues marches à travers la campagne, en faisant de la lutte, de la natation, du patin, du ski, de la bicyclette, en jouant au ballon, à la balle au camp, au tennis, etc. Des exercices de gymnase ou exécutés chez soi, suppléent aux jeux de plein air.

Bien que la majorité des petits garçons et des petites filles qui jouissent d'une bonne santé, n'aient pas un pressant besoin de prendre une part active aux jeux, un grand nombre de ces jeunes, pourvu qu'ils soient bien dirigés, y amélioreraient leurs muscles, leur habileté et leur beauté. La manière dont votre enfant s'assied, marche, court, se tient debout, la posture qu'il a dans son lit, peuvent déterminer longtemps d'avance s'il sera droit et aura une belle prestance quand il sera à l'âge adulte, ou s'il aura des os difformes ou une tenue défectueuse.

La lumière solaire est l'un des auxiliaires les plus puissants de votre enfant. Elle est nécessaire à la santé et à la croissance. Mais la lumière solaire qui passe à travers du verre ordinaire, perd sa valeur réelle et bienfaisante. Un soleil blafard fait plus de bien quand vous êtes dehors, qu'un soleil brillant dont les rayons ne vous arrivent qu'à travers une fenêtre close. Les rayons solaires contribuent à prévenir le rachitisme Le grand air est aussi important pour l'enfant, que la qualité et la quantité de sa nourriture.

Faites passer votre enfant à la visite du médecin, à des intervalles réguliers, afin de voir si le petit a des défectuosités qui, négligées, nuiront à sa croissance et à son développement.

Le développement normal du corps pendant l'enfance, est d'une très grande importance pour le moral aussi bien que pour le physique. Un enfant qui prend une part active aux jeux, peut acquérir l'esprit de justice, d'honnêteté et d'endurance, esprit qui contribuera à son succès et à son bonheur quand il sera grand.

Faites venir la brochurette gratuite "La santé par l'exercice" qui est publiée pour aider les parents comme les enfants, à jouir d'une bonne santé. Ecrivez au Service des Brochurettes. 6-R-36

Conservez votre santé — Faites-vous examiner périodiquement

METROPOLITAN LIFE
INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT

BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Des Chaussures Bien Entretenues Font l'Apparence

Des chaussures élégantes, de belle forme, bien polies sont la base d'une mise soignée. Comptez sur Nugget pour donner de la beauté à vos chaussures. Il enrichit le cuir d'un lustre intense, le conserve souple et flexible, avec l'apparence de neuf. Il l'imperméabilise, l'empêche de se fendiller, en prolonge la durée et le rend confortable. Cela paie d'appliquer Nugget sur les chaussures d'hommes, de femmes et d'enfants.

POLI À CHAUSSURES

NUGGET

Il y a une nuance de Nugget pour chaque genre de chaussure

180F

Loue, Vend, Répare, Achète

clavigraphes de toutes marques

Spécialité: Contrat d'inspection mensuelle. Papier carbone, rubans, papeterie.

Téléphone: LA. 7595

General Typewriter Service Limited

1063, rue BLEURY

ACHETEZ UN ARROSOIR AUTOMATIQUE DURABLE

L'authentique **Rain King**

protège votre gazon, améliore votre jardin

Les meilleurs arrosoirs automatiques

Les Rain King font un meilleur travail et durent plus longtemps. Tuyaux patentés — pas de tiges ou d'écrous pouvant se détacher et se perdre. **Résistant, solide, de bonne apparence.** Plusieurs modèles. Prix à partir de 95 sous. Demandez les arrosoirs **RAIN KING** à votre marchand.

NÉVRALGIE
RHUMATISME
RHUME
GRIPPE

seront immédiatement enrayés par l'usage des capsules

U-No

ABSOLUMENT INOFFENSIVES
En vente partout, 25c la boîte

Laboratoire U-No, Montréal

Distributeurs: LYMANS Ltd.
Echantillon envoyé sur demande

Le Flambeau se Rallume

— Et moi aussi, j'aurai grand chagrin de vous quitter.

— Oui on s'attache à ceux qu'on a rendus à la vie. La Mère Anastasie dit que, sans vous, je serais morte.

Et elle ajouta avec une émotion naïve:

— Vous avez été un père pour moi. Dans mon cœur je vous aime comme si vous l'étiez.

Elle avait pris sa main, la porta à ses lèvres, mais lui, d'un mouvement vif, l'approcha contre lui et, doucement baisa sa joue rosée.

— Alors c'est entendu, sourit-il, vous êtes mon enfant chérie?

Elle se tut un instant les prunelles humides, la gorge serrée.

— Et pourtant il faut que je vous quitte. Là-bas j'ai maman. Quelle singulière situation est la mienne, mes meilleures tendresses sont aux antipodes.

— J'envisage un moyen de tout concilier.

— Oh! je m'y rallie, dites.

— Transformer ma paternelle affection en celle plus chaude d'un époux.

— Ah! quelle idée! Moi, l'épave perdue, sans ressources, à l'autre bout de la terre où je suis née, vous la sauveriez une fois de plus de la détresse et de l'abandon?

— Certes, et avec bonheur.

— Ah! mon ami, quel horizon vous m'ouvrez, mais je serais ingrate envers mon pauvre Roger.

— Ça non, en rien, Roger est parti et sa dernière pensée terrestre a été de se dire: Que deviendra ma chère Rolande, puis cette pensée s'est achevée dans le ciel et il a lu l'avenir. Réfléchissez un peu comme les choses s'arrangent pareilles au projet primitif. Vous quittez votre mère pour un an, au bout de ce temps, vous l'allez chercher pour l'amener au Canada où la fortune et le bonheur vous attendent tous. Qu'est-ce qu'il y a de changé? une créature mortelle remplacée par une autre qui vous offre les mêmes avantages.

— Mais c'est un rêve!

— Tout est rêve en ce monde qui peut-être n'existe pas, disent certains philosophes.

Elle sourit, mit sa main sur celle de Clément: — Je vous aime de tout mon cœur.

— Amour de reconnaissance...

— Ne dites pas des mots dont le sens m'échappe. Vous avez lu en ma pensée quand elle était vacillante, vous y avez replacé la raison, à présent, voyez votre œuvre, lisez encore en moi. Il y a trois places de prises. Mes deux bien aimés de France et vous qui rayonnez sur nous. Il l'attira encore tout près de lui d'un bras caressant:

— Donc, arrangeons les choses. Dans six mois vous serez libre de disposer de vous-même et nous nous marierons ici à Québec. Je vous prendrai, petite oiselle perdue loin du nid et je vous arrangerai une existence paisible et confortable. En sortant d'ici, tout à l'heure, je vous emmènerai chez moi, dans la ville haute où j'ai mon hôtel avec un grand jardin, une serre, des fruits et des fleurs. Tout ce que j'ai sera vôtre.

Elle eut un geste d'indifférence:

— Maman et mon Rolland...

— J'y venais. Après notre installation, nous irons les chercher à Paris.

— Ah! quel bonheur! Vous êtes l'Unique, celui qui sait guérir toutes les peines. Et moi, hélas! comment pourrais-je reconnaître tant de bonté, moi qui n'ai rien à vous offrir.

— Plus que tout cela, ma chérie, vous-même.

Un assez long silence leur permit de s'absorber en leur pensée. Tous les nuages étaient envolés de l'horizon si noir de la petite française.

Elle disait mentalement à son Roger:

— C'est toi qui as voulu ce qui m'arrive, tu l'as demandé à Dieu.

L'hiver glacé passa tout blanc de neige. Rolande devait rester au couvent jusqu'au printemps où le docteur Fauvel viendrait l'enlever pour la conduire à l'autel.

Le grand acte d'union eut lieu en juillet dans la vaste église décorée de fleurs, emplie de chants. Toute la ville appréciait le célèbre docteur, toute la ville connaissait la catastrophe de l'avion: "Terre et Ciel". Le joli dénouement intéressait la foule, les époux étaient comblés de cadeaux. Rayonnants tous les deux, car Rolande dont la pensée suivait l'ordre mental de son mari, croyait voir Roger souriant l'approuver de réparer sa désertion prématurée.

Les nouveaux époux avaient le soir même de leur mariage envoyé à Mme d'Orval, un message par avion pour lui annoncer leur bonheur, et leur intention de s'embarquer en août sur le paquebot "Les deux Frances" pour aller faire près d'elle leur première visite de noce.

Seulement, en août une bombe éclatait sur le vieux continent:

La guerre était déclarée. Presque toutes les contrées de l'Europe allaient s'armer, même l'Amérique s'y joindrait. Les voyages d'agrément devenaient impossibles sur la mer semée de torpilles.

— Attendons, dit Clément, la guerre ne saurait être longue.

Mais les mois passaient et la lutte continuait plus dure. Les détails des combats étaient horribles. Rolande tremblait pour sa mère et son enfant. Avaient-ils fui la capitale? Aucune lettre ne lui parvenait, aucun cablogramme. Un groupe d'ambulancières de la Croix Rouge canadienne allait partir pour la France. Rolande voulut s'y joindre mais son mari la retint:

— Mon trésor chéri, tu ne peux pas faire une pareille folie, songe que tu n'as pas le droit de disposer de toi, une petite vie invisible encore dépend de la tienne. Avant six mois, un autre amour comblera le nôtre.

Rolande gémissait puis se calmait enveloppée de tendresse, de tout ce que pouvait créer pour elle l'affection d'un mari. Une des jeunes infirmières, en route pour Paris, emportait un long message pour Mme d'Orval, un portefeuille garni de billets bleus, une lettre de chaude recommandation de la part du docteur Fauvel pour le Consul général du Canada afin qu'il protège Mme d'Orval en cas d'invasion.

Qu'advint-il de tout cela? L'été parut et finit, l'hiver lui succéda et au premier jour du printemps Rolande mit au monde une belle petite fille, à laquelle son père donna le nom de Martha qui était celui de sa propre mère. Les époux furent heureux un jour! puis comme Clément, son bébé dans les bras, s'approchait de sa femme pour le lui donner, il vit sa bien-aimée pâlir, sa tête se pencha, ses yeux se fermèrent. Une ambolie venait d'arrêter les battements de son cœur.

FIN DU PROLOGUE

I

SEUL près du berceau de son enfant, cet homme si fort qu'était le docteur Clément Fauvel, restait atterré. A peine avait-il le courage de relever son front lourd vers le ciel.

Après toute une vie de travail qu'il voyait défiler devant ses yeux intérieurs, il avait cru avoir droit à une récompense trouvée dans le bonheur du foyer.

"Mon Dieu, se disait-il, vous m'aviez doué pour accomplir une mission sur terre, chaque être créé en a une, la mienne ne m'a donné qu'une seule déception, celle de me croire apte à fonder un foyer. Vous ne l'avez pas voulu et je reste seul auprès d'un berceau.

Ses yeux troublés de larmes s'arrêtaient sur l'être charmant endormi, il se pencha, mit ses lèvres sur la joue tiède.

— Ma fille! le résumé de toutes mes tendresses, l'unique consolation d'une existence dont le moteur est le devoir sans amour. Puis soudain, comme un éclair jaillit de son âme:

— Qu'est-ce donc que la vie pour que l'homme cherche à y trouver le bonheur, Dieu ne nous l'a pas promis pour en jouir pendant cette fraction de notre éternité. Nous sommes là pour accomplir le but devant lequel le Divin Créateur nous a placé.

Ce bébé qui commence l'épreuve, a maintenant un cœur, un corps, une vie spéciale, il est entré dans l'humanité, soyons-lui accueillant, que mon reste de forces lui facilite sa tâche. Clément resta longtemps près de sa fille, il étudia ses traits qui rappelaient les siens, il éprouva à travers sa philosophie des vibrations de tendresse paternelle, il alla prendre dans la chambre de sa femme le petit Christ d'argent qui ne la quittait jamais et il le suspendit au-dessus du berceau. Ce Christ, au revers duquel était inscrite la date de 1860 et les mots: "Ricordo di Pio nono" avait été rapporté de Rome à Mme d'Orval par le chanoine d'Orval oncle de son mari, comme souvenir de la béatification du fondateur de l'abbaye d'Orval en Lorraine. Rolande le gardait précieusement, à présent il serait en possession de sa fille qui le conserverait à son tour.

La guerre faisait rage, les Américains s'étaient joints au conflit, le sang mêlé des divers peuples coulait sur la terre de France. Clément ne pouvait écrire à la mère de sa femme, ni lui envoyer les quelques caisses contenant les objets de ses enfants trépassés au loin. Lui ne garderait rien pour Martha qui, vraisemblablement ne connaîtrait jamais sa grand'mère. Née sur un autre continent, elle y vivrait près de son père. Ce fut à l'Armistice, seulement en 1918, que le docteur put accomplir cet envoi, dont il ne reçut aucune réponse. Tant de choses en France étaient changées, brisées, tant de gens avaient disparu qu'il ne s'en étonna ni ne s'en préoccupa. Sa fille lui témoignait une absolue tendresse, elle avait près de quatre ans à cette époque et montrait déjà une intelligence vive, primesautière, une gaîté pleine d'entrain, une santé florissante.

Clément Fauvel avait encore devant lui de beaux jours de soleil!

Martha élevée dans un milieu où tout le monde était à ses ordres, n'était pas un petit tyran. Il n'y avait que sa gouvernante anglaise Miss Fancy Troot qui l'agaçait et avec laquelle les relations étaient ennuyeuses.

Martha, ni craintive ni peureuse, vive et souple, excellait à tous les sports. Elle patinait, ramait, se lançait de haut avec ses skis, envoyait un caillou très loin juste où elle voulait. Mais tout cela laissait peu de temps à l'histoire, la géographie, le calcul. Alors le père eut une idée géniale, il fit venir un cinéaste, lui commanda une série de tableaux représentant les principales scènes de l'histoire du Canada d'abord. Ensuite il voulut avoir les villes, leur naissance rapide en série de vues animées. Il y eut les fleuves où passent les bateaux, les rapides, les aspects d'été et d'hiver.

Cette fois Martha fut enthousiasmée. Son institutrice expliquait les vues, le lendemain le même sujet était présenté, mais c'était au tour de l'élève à faire le boniment, en langue française, ou anglaise selon le pays qui se déroulait. Le docteur ravi de son succès commanda des leçons complètes dans les grandes capitales de l'Europe où ce genre d'étude était en honneur. Il se les fit envoyer avec un professeur ad hoc. L'enfant était désormais conquise, ce jeu de science la passionnait. Le système admis était excellent, il contreignait l'élève à apprendre et parler les langues dont l'image représentait l'action. Ce genre d'étude ne lui causait aucune fatigue, elle l'aimait tant que souvent elle rassemblait les enfants des écoles pour leur détailler elle-même les choses qui passaient sur la toile. A quinze ans, Martha possédait une instruction supérieure sans avoir pour cela renoncé à ses sports favoris.

Vers ce temps, la société des sciences fondée par Edison, eut plusieurs congrès auxquels le docteur Fauvel se rendit. Il y trouva la réalisation de merveilles que le savant électricien lui montra. Ensemble, ils eurent l'idée d'autres inventions. Le savant Américain supplia Clément Fauvel de venir habiter New-York et de travailler avec lui. Le docteur hésita d'abord, puis il se dit qu'en résumé sa tâche était achevée à Québec. Il y avait place pour lui à présent aux côtés d'Edison. Il pensait depuis longtemps à de nouvelles actions de la toute puissante électricité encore à l'enfance, bien qu'elle eut créé, semblait-il, des miracles. Rien ne l'empêchait d'aller passer quelques années à New-York. Sa fille y connaîtrait les plaisirs du monde.

Le Flambeau se Rallume

Elle n'avait pas encore voyagé autrement qu'en imagination. Quand il lui offrit d'aller en la splendide capitale, Martha accepta avec joie. Voir la réalité des projections, circuler, agir, toucher les choses réjouissait la jeune fille. Sa nature offrait un mélange du caractère français par sa mère et le lointain atavisme de son père dont les ancêtres, venus de Normandie, s'étaient implantés au Canada.

II

LES Fauvel s'étaient logés dans Broadway-Street. L'immense rue, [illegible] un peu Martha ainsi que leur appartement situé au dixième étage et le singulier service qui s'accomplissait mécaniquement. Il y avait dans le hall d'entrée, une série de boutons d'appel qu'il suffisait de presser pour qu'aussitôt une voix réponde dans le sens demandé.

M. Fauvel, aussitôt leur aménagement accompli, s'était informé d'un cours de musique, d'un cours de dessin, d'un autre de littérature et il avait rencontré le tout réuni à l'université de Colombia. Très occupé au laboratoire avec ses amis les savants, il voulait que sa fille ne fut pas isolée en la grande cité et il avait trouvé tout de suite un cercle de jeunes filles catholiques sous la direction du Père de Saint Grégoire, bénédictin de grand talent. Ce cercle assez fermé admit avec joie la fille du célèbre docteur Clément Fauvel, dont les journaux annonçaient la venue à New-York où le congrès international d'électricité allait mettre au jour de sensationnelles découvertes.

L'existence s'arrangeait facile. Trois années s'écoulèrent; seulement il arriva une chose tout-à-fait imprévue. Les savants chercheurs des mystères enfouis dans les secrets de la nature ne surent pas prévoir la force des engins qu'ils manipulaient et, un soir de fin de décembre, une formidable explosion détruisit les bâtiments, les machines et mirent en miettes les quatre Directeurs penchés sur leur besogne. Il fut même impossible de reconnaître leurs restes défigurés et brûlés. Les sauveteurs ne pouvaient approcher; des explosions partielles se manifestaient.

Martha était allée aider à préparer l'arbre pour la fête de Noël, chez une amie, Mme Worth à quelque distance de la ville, à Wimbledon. D'aussi loin, on perçut le bruit du sinistre apporté par la rafale dont les glaces du fleuve n'arrêtaient pas les ondes.

— Que se passe-t-il? s'émurent les membres de la famille réunis dans le vivoir.

— Je vais voir, dit Joe, l'aînée de la famille Worth.

Toute la famille sortit alors de la maison. A l'horizon, on voyait monter dans le ciel une grande lueur que le vent couchait, relevait, entraînait en spirale de plus en plus haute et fulgurante.

— Grand Dieu! s'exclama Archibald Worth, la ville brûle! Tout un quartier est en flammes.

— On dirait que c'est Colombia.

Martha frémit: — Je pars.

Elle courut au garage où était remisée sa petite voiture qu'elle conduisait elle-même.

— Non, non, intervint Mme Mary Worth, attendez le retour de Joe qui nous renseignera.

— Oui, Miss Martha, en *moto*, j'irai très vite. Ne vous effrayez pas.

Joe s'élança. On entendait des cloches sonner à toute volée. On vit pointer sur le chemin des lueurs de phares d'auto.

— Arrêtez! criaient les Worth angoissés, la ville est incendiée...

— Oui, on se sauve, on a peur, Colombia a sauté, le feu peut gagner...

Martha, sans rien écouter, sortait sa petite voiture du garage:

— Vous n'irez pas seule, suppliait Lilian Worth.

— J'irai, affirma la jeune fille en se plaçant au volant de sa puissante voiture.

Un quart d'heure après elle entrait dans Broadway-street. Aucune lumière n'éclairait la voie. On avait bloqué les usines de distribution d'électricité. La jeune fille éperdue, bondit chez elle. La concierge, les locataires de l'immeuble descendus presque tous, étaient sur les trottoirs:

— Mon père, fit-elle haletante, est-il rentré?

— Non, Miss Martha, mais ne vous effrayez pas, tous les secours sont là-bas.

La pauvre enfant remonta dans sa voiture, seulement au bout de la rue, la troupe qui encerclait le lieu du sinistre l'empêcha d'avancer. Nul ne pouvait franchir le barrage, des pompes lançaient des torrents d'eau. Tous les efforts de la pauvre enfant étaient vains, on la repoussait. Elle suppliait, offrait sa bourse, rien n'y faisait, le danger était extrême.

La nuit s'écoula sans que l'incendie fut vaincu, on avait pu seulement le circonscrire. Martha rentra chez elle avec le faible espoir d'y retrouver son père échappé au péril. Mais l'appartement était désert, les ascenseurs bloqués. Joe Worth attendait devant l'entrée.

— Oh! *dear Miss Martha*, dans quel état êtes-vous! Revenez vite chez nous, je vous en prie.

Martha n'écoutait pas. Elle était montée à ses appartements, et là, agenouillée devant le Christ du moine d'Orval, elle priait pour son père. Et comme Joe l'avait suivie insistant pour l'emmener dans sa famille, elle désigna du geste la porte de sortie qu'elle referma sur lui.

La journée s'écoula, les journaux parurent...

La plupart des amis des Fauvel téléphonaient chez le médecin pour des nouvelles.

La jeune fille faisait répondre que son père était absent. Vers le soir de cette affreuse journée, l'abbé Priou, aumônier du couvent français de l'Enfant Jésus, demanda à être reçu. Elle était épuisée, glacée, sans voix. Pour recevoir l'abbé Priou, Martha, aidée de sa femme de chambre, enleva ses vêtements détrempés et endossa une robe noire. Le prêtre attendait anxieux dans le salon. A son entrée la jeune fille, tendit ses deux mains à l'aumônier qui les serra chaudement:

— Mon enfant, ma chère enfant. Vous êtes une vaillante. Depuis plusieurs années je connais votre foi, votre cœur. Dieu vous afflige, mais vous savez que jamais une chrétienne n'est abandonnée de Lui.

— Oui, je le sais et tout ce que vous pouvez me dire est bien inutile. Mon père n'est plus, je reste seule au monde.

— Il faut réagir Mademoiselle, reprendre force et courage. Vous avez de grands devoirs ici-bas. Je vous conseille de venir à notre couvent passer quelques semaines, au milieu de nos religieuses, ensuite vous prendrez une décision en marge de votre vie nouvelle.

— A quoi bon, je n'ai plus le goût de vivre...

— Voyons, vous êtes jeune et forte, mon enfant, vous pouvez vous occuper d'œuvres de charité et accomplir beaucoup de bien. Continuez la vie exemplaire de votre père.

— Elle est achevée. Je voudrais savoir ce qui s'est passé... n'ai-je donc aucun espoir?

— Non, ma fille, tout est fini. Votre père et ses collaborateurs ont été vaincus par les forces inconnues qu'ils voulaient connaître. Ils n'ont pas éprouvé les affres des derniers moments. En une seconde l'éternité s'est ouverte pour eux. Le docteur Fauvel catholique pratiquant, a mené sur terre une existence utile et bienfaisante, suivez sa voie. Votre père bien-aimé, peut vous protéger encore, ne vous découragez pas. Je reviendrai vous chercher demain. Il y aura une grande cérémonie religieuse après demain. Vous devez y être au premier rang.

Martha affaiblie par le coup qui l'avait frappée en pleine quiétude, se laissait conduire comme un automate. Elle figura aux obsèques, entendit des discours, des paroles de sympathie, de dévouement. La famille Worth la combla de prévenance, mais elle avait l'esprit obscurci par la violence de l'émotion, elle n'aspirait qu'à la paix dans la soli-

"Sur les Ailes de la Fumée"

RELATIVEMENT peu de gens savent que la cigarette, qui est maintenant si populaire, est en réalité d'invention moderne lorsqu'on mesure son existence par l'infinité des temps. A la Turquie revient la distinction d'avoir introduit la cigarette pendant la Guerre de Crimée en 1885, et les officiers français et anglais l'ont introduite dans les cercles fashionables de leurs contrées respectives.

Ce n'est que plus tard qu'un Américain inventa une machine pour faire les cigarettes qui permettait de les vendre à un prix qui serait à la portée de tout le monde, qu'elles devinrent réellement populaires. A partir de cette date, elles ont augmenté en popularité, et aujourd'hui, au Canada, les cigarettes représentent 60 pour cent de tout le tabac utilisé dans le Dominion. Environ 5 billions de cigarettes sont fabriquées annuellement au Canada. Un statisticien à l'imagination vive a calculé que les cigarettes fabriquées par l'Imperial Tobacco Company pendant 12 mois, si on les plaçait bout à bout, feraient le tour du Globe plus de cinq fois, soit, en d'autres termes, 100,000 milles de cigarettes.

Ce qui précède ne représente que quelques-uns des faits intéressants mentionnés dans la plaquette "SUR LES AILES DE LA FUMEE" qui vient d'être publiée par la Division de Québec de l'Imperial Tobacco Co. Sur la couverture, on peut lire que la plaquette présente quelques faits intéressants et peu connus au sujet du tabac. Le fumeur — et son nom est légion — connaît peu la romance qui s'associe à l'histoire de cette herbe délicieuse, à sa culture; à l'art purement technique de sa préparation et les phases nombreuses par lesquelles les différentes marques de cigares, cigarettes et tabacs doivent procéder avant d'atteindre le consommateur dans des paquets attrayants, et avec toutes les qualités subtiles et délicieuses que chacune de ces marques possède. Cette plaquette "SUR LES AILES DE LA FUMEE" pour ainsi dire lève le voile, et révèle une histoire qui fournit un nouveau chapitre à la littérature se rapportant à une vieille industrie maintenant hautement modernisée. Le chapitre de l'histoire du tabac est des plus intéressants, et il semble que cette herbe fragrante a eu des champions parmi les sages les plus érudits et les gens de lettres les plus brillants du monde. Cependant, "SUR LES AILES DE LA FUMEE" va plus loin, cette plaquette décrit les variétés de tabacs, les développements qui sont survenus dans la Province de Québec depuis le Régime Français; ce qui a été fait pour améliorer la qualité du tabac et en augmenter le rendement au profit des planteurs et à la satisfaction des consommateurs. Un des intéressants chapitres traite de la science de la préparation et de la maturation du tabac. Un autre chapitre intéressant est celui qui traite des avantages et bénéfices dont jouissent les employés des fabriques de la Compagnie dans la Province de Québec, qui est le centre le plus important de l'industrie. On donne un aperçu des efforts de la Compagnie pour s'en tenir rigidement à sa politique d'acheter au Canada ses approvisionnements des différents matériaux, provisions, machinerie, etc.

"SUR LES AILES DE LA FUMEE" devrait être accueillie avec empressement par tous ceux qui, avec Charles Kingsley, s'accordent à déclarer que le tabac est "le compagnon de l'homme solitaire, l'ami du célibataire, la nourriture de l'homme affamé, le cordial de l'homme triste, le sommeil pour celui qui souffre d'insomnie, la chaleur pour le frileux".

Frontenac

LA FORCE DE LA BIÈRE

Frontenac White Cap

EST TYPIQUE DE L'ÉNERGIE QUI CARACTÉRISE LA RACE CANADIENNE, C'EST UNE BIÈRE QUI ÉGAYE ET STIMULE.

FRONTENAC BIERE White Cap ALE

C'est la Reine des Bières

Le Flambeau se Rallume

tude. Après une semaine de retraite au couvent de l'Enfant Jésus, elle voulut rentrer chez elle. Aucune suggestion ne changea sa décision, elle savait vouloir.

III

UNE fois seule, Martha entra dans le cabinet de travail de son père.

Elle s'assit dans le fauteuil devant le bureau, regarda les objets laissés par lui, le buvard, les plumes, le stylo dont il se servait d'habitude. Ces choses lui rappelaient tellement son père disparu. Elle s'accouda sur le pupître le front dans les mains.

Malgré le stoïcisme dont elle voulait faire preuve, Martha ne pouvait arriver à retenir ses larmes. Elle se leva, fit le tour de la chambre de son père, regarda dans la glace au-dessus de la cheminée, où si souvent s'était reflétée la noble figure du médecin... elle ne vit rien que son visage si pâle! La bonne vint lui annoncer qu'elle était servie. Martha remercia la brave fille et se rendit à la salle à dîner. Elle apprit que Joe Worth venait deux fois par jour aux nouvelles. Il y avait encore une quantité de lettres, des amies la suppliaient de les recevoir. Lilian Worth et sa mère surtout étaient pressantes. Elle consentit à les recevoir. Joe les accompagnait, il ne cessait de se mettre à sa disposition pour n'importe quelle commision. Mme Worth assurait que Martha ne pouvait se passer de l'aide d'un homme dévoué, respectueux, instruit pour régler ses affaires. Mais l'orpheline refusait. Chaque soir elle se rendait à la chapelle des religieuses de l'Enfant Jésus pour assister à l'office et au salut. Joe connaissait cette sortie quotidienne, il se trouvait presque toujours sur le chemin où à l'église. Impatientée de cette insistance, Martha entra désormais par le couvent dans la chapelle et prit place au chœur des Religieuses.

L'hiver s'accomplit dans sa rigueur glacée. Martha avait pris le dessus de sa détresse. Elle s'était attachée à lire les papiers de son père, à classer ses travaux, grandement intéressée par son journal de voyage qui relatait ses séjours accomplis à l'étranger et tout particulièrement en France. Dès lors, elle prit la résolution de s'y rendre dans un an environ. Les assiduités de Joe Worth ne lui inspiraient aucune idée de mariage, elle venait d'avoir ses vingt-et-un ans, nul ne dérangerait ses projets. Elle irait en Italie, en Espagne, à Paris. Si elle pouvait retrouver sa grand'mère, quelle joie!... pour elles deux peut-être...

Indépendante et libre, elle irait où bon lui semblerait. En attendant, elle ferait un tour à St-Michel du Lac, aussitôt après les fêtes de Pâques. Elle écrivit alors au dévoué Côme, surintendant de la ferme de son père d'aller la chercher à la petite gare de St-Michel, le lundi de Pâques. Elle passa ensuite la Semaine Sainte chez les Religieuses françaises de l'Enfant Jésus. Mme Worth l'avait instamment priée de venir partager avec elle et les siens le Pudding pascal à sa villa de Wimbledon. Martha accepta pour ne pas peiner son amie Lilian et elle partit en auto, le jour de la Résurrection après la messe du matin. Combien souvent, dut-elle se roidir contre elle-même pour ne pas penser au souvenir tellement douloureux que lui rappelait son voyage de Noël.

IV

LA semaine Sainte avait été un repos et un apaisement pour l'orpheline, elle croyait toujours quand elle priait le bon Dieu et simplement quand elle était seule, sentir la présence de son père. Elle le voyait subjectivement. L'affection protectrice de l'aumônier et des religieuses lui était douce. Elle avait pris la résolution d'aller passer une quizaine de jours sur la ferme de son père. Ensuite elle déciderait son départ pour le vieux continent au mois de mai. Elle louerait son appartement pour un an et s'en irait, libre comme l'oiseau, au pays de sa mère. Sa nature gaie, alerte, de parfait équilibre reprenait le dessus après le choc de la nuit de Noël, et elle se réjouissait de son prochain séjour en France. Elle s'était fait recevoir à New-York membre du cercle Elyseum qui avait une filiale dans toutes les grandes capitales de l'Europe. Elle descendrait à l'Elyseum-club de Paris, situé avenue des Champs-Elysées, et se présenterait munie de sa carte et d'une lettre de la Présidente de l'Association Mme Lytton, adressée à la Duchesse de Rambouillet, présidente du groupe de Paris.

Le jour de Pâques se passa très agréablement chez Mme Worth, on avait joué au tennis par un temps merveilleux, assisté au salut à l'église de Wimbledon où Lilian, qui avait une jolie voix, avait chanté le cantique O Filii et Filiae... puis Martha était repartie seule dans sa petite voiture après le souper sans vouloir accepter la conduite de Joe.

Le lendemain elle prenait le rapide qui devait, le soir, la déposer à St-Michel. Après la lecture des journaux elle s'assoupit sur sa banquette. Le train était bondé, aussi lorsque le garçon du restaurant annonça le déjeuner, chacun se hâta d'aller prendre place aux petites tables du wagon-restaurant. Quand Martha y parvint, il lui sembla ne voir aucun couvert disponible et elle allait retourner à son wagon pour attendre le second service, lorsqu'elle sentit la pression d'une main sur son bras. Elle se retourna vivement et aperçut Joe Worth debout à une petite table près de la fenêtre.

— J'avais au départ, retenu nos places, Miss Martha. Je vous savais dans le train et je prévoyais l'invasion des touristes, un lundi de Pâques.

— Cela m'est égal d'attendre le second service.

— Ne soyez pas méchante, dear Miss Martha, supplia-t-il, asseyez-vous en face de moi, voyez nous empêchons les gens de passer. Venez vous asseoir ici.

Force fut à la jeune fille de se résigner. Les égards de ce garçon l'agaçaient au lieu de lui plaire. Il se rendait antipathique comme cela arrive si souvent quand l'exagération s'en mêle. Joe n'avait pourtant rien de repoussant, physiquement il était bien, moralement aussi, bon fils, frère complaisant, il occupait une situation florissante dans l'entreprise des automobiles Ford. Seulement elle entendait éviter la recherche exagérée d'un homme indifférent d'abord, importun maintenant à cause de son insistance à vouloir s'imposer.

— Vous allez à Saint-Michel du Lac? fit le jeune homme, ce sera un séjour charmant en cette belle saison.

— C'est encore trop tôt, Monsieur.

— Permettez-moi de vous offrir à boire. Vous aimez les voyages, Miss Martha?

— J'aime le but où ils me mènent et je les supporte.

— Vous n'avez pas idée d'aller visiter l'Europe?

— Peut-être.

— Pour moi, c'est un de mes rêves les plus chers. J'aimerais voir Rome et Paris, Londres et Vienne.

Martha ne répondit pas, elle prenait des œufs frits qui lui étaient offerts. Ces questions l'ennuyaient. Lui, inlassable continuait.

— Avez-vous remarqué dans le bassin, un splendide navire qu'on achève de parer. Il est, dit-on, le summum du confort moderne. Il fera sa première traversée en mai pour gagner un port français: Cherbourg ou Bordeaux. Il paraît que déjà la moitié des cabines sont retenues.

— Ah! fit Martha intéressée. Est-il à classe unique?

— Je le crois. Mais les cabines sont quand même très cher à cause des raffinements du confort et de l'élégance. Un de mes amis espère s'y embarquer. Il se marie en avril et compte faire ainsi son voyage de noce.

— Comment s'appelle ce bateau?

— L'Atlantic, tout simplement. Vous resterez plusieurs jours sur la ferme de votre père?

— Je n'ai encore rien décidé.

— Vos cultures sont superbes, dit-on, vous employez des machines agricoles du dernier modèle. Votre ferme devrait être fort intéressante à visiter.

Martha ne répondit pas, elle regardait à travers les vitres, les paysages pittoresques que livrait la course vertigineuse du train. Elle comprenait très bien que Joe cherchait une invitation, seulement elle ne pouvait se rendre à la suggestion du jeune homme. Elle accomplissait un pélerinage en ces lieux où s'était écoulée son enfance. Une présence étrangère causerait un trouble en sa pensée. Elle mangeait distraitement et répondait à peine aux frais de conversation du pauvre Joe.

Le repas fini, Martha s'enfuit dans son wagon, Joe Worth passait fréquemment dans le couloir, guettant un signe qui ne venait pas. La jeune fille ne songeait nullement à lui, elle avait fermé les yeux absorbée en elle-même, ses deux ''Moi'' en présence. Elle n'avait jamais songé aux affaires d'intérêt du vivant de son père qui lui donnait tout ce qu'elle voulait. A présent, les hommes d'affaires, le notaire, le banquier réglaient les choses, mais aujourd'hui il lui venait à l'idée de s'occuper de ses biens. Maître Côme tenait à la mettre au courant de sa fortune et l'avait suppliée de venir examiner les comptes, les superbes rendements de ses terres. Alors Martha allait s'intéresser à ce dont elle n'avait vu que les résultats, c'est-à-dire ses moyens de subsistance.

Elle n'avait encore aucun désir de mariage, sa solitude ne lui pesait que par l'absence de celui qu'elle avait perdu. Associer à sa vie un étranger n'avoir plus un moment de liberté, de réelle solitude, dépendre d'un être qui agirait chez elle en propriétaire, dérangerait les choses, changerait ce qui était, innoverait, détruirait les aspects auxquels ses yeux étaient habitués, l'effrayait. Elle se rappelait avoir vu son amie Ellen Hallart mariée récemment à Edmund Sterford, pleurer devant les arbres abattus de son parc parce que Monsieur l'avait ordonné sans même l'en aviser.

Martha n'était nullement romanesque. Les sermons entendus et les lectures faites pendant ses divers séjours chez les Religieuses avaient conduit son esprit aux recherches mystiques. Pourquoi la vie?

Les êtres nés sur terre venaient chargés d'une mission, d'une œuvre. Les innombrables humains ne pouvaient entrer et sortir de ce monde sans avoir fait autre chose que leur salut, s'ils étaient bons, ou leur perte s'ils étaient mauvais... Les hommes comme son père avaient accompli un travail utile à l'humanité, mais elle?... Se marier et fonder une famille était un but, la conservation de l'espèce étant dans le plan du Créateur.

Etre religieuse, instruire la jeunesse, prier, se concentrer en méditations, comme elle avait essayé de le faire, sans y parvenir d'ailleur, car la distraction emportait sa pensée. Non. Alors quoi inventer? Tout l'a été dès avant le déluge. Et Martha secouait sa tête brune. A quoi bon, chercher, vouloir, connaître, la sagesse ne veut-elle pas qu'on aille comme ''la feuille que le vent pousse'' le cœur très haut sur la voie de la Destinée dont nous saurons le pourquoi quand elle sera finie. All right! comme disent les Anglais.

Les paysages couraient emportés à une allure extrême, partout la vie. Des êtres, des végétaux, des roches moussues, des nuages semés dans l'atmosphère bleue. Le train s'arrêtait rarement, sur cette boule terrestre qui nous roule sans arriver nulle part.

Martha avait repris ses journaux pour s'extérioriser d'elle-même. A quoi sert de creuser ce qu'on ne peut jamais découvrir, n'est-il pas plus simple, meilleur de laisser aller aujourd'hui sans songer à demain qu'on ne verra peut-être pas. A l'heure du thé, elle se hâta de se rendre au wagon-restaurant, espérant éviter la rencontre importune de celui qu'elle fuyait. Elle y parvint, elle le croisa dans le couloir.

— Ah! Miss Martha, s'écria-t-il, revenez avec moi que je vous offre un verre de porto, une cigarette.

— Je ne prends jamais ni l'un ni l'autre.

— Alors permettez-moi de vous faire une petite visite dans votre wagon?

— Il n'y a pas de place.

— Mais si, pendant que vos voisins sont au thé.

Le Flambeau se Rallume

— Leurs places sont marquées, c'est impossible. Good bye.

Et elle continua de marcher dans l'étroit couloir en sens inverse du jeune homme qui eut un gros soupir: — Vous ne comprenez pas...

La nuit était venue quand le rapide stoppa une minute à Saint-Michel du Lac. Vivement la portière s'ouvrit et Martha son sac en main, sauta sur le quai.

Côme Romain la guettait, il saisit le léger bagage:

— Oh! Mademoiselle, enfin!

Elle se pencha vers ce brave homme qui l'avait vu naître, l'aimait comme son enfant et elle mit un baiser sur la joue hâlée.

— Je suis heureuse de vous retrouver, mon bon Côme, tout va bien à la ferme?

— Très bien, en grande joie de vous avoir ici. Venez vite, j'ai l'auto, le vent est glacé dans cette coulée.

Ils franchirent le portillon, montèrent lestement en voiture, l'homme prit le volant, sa compagne près de lui. Ils démarrèrent sans s'occuper des autres voyageurs descendus à la gare, pourtant il y en avait un qui les regardait filer et se perdre dans l'ombre qui se refermait sur eux ne laissant visible que la lumière rouge de l'arrière. Ce voyageur déçu était Joe Worth, le malheureux ne savait où aller. Il n'y avait aucun hôtel dans le voisinage, ni service de voitures pour se rendre à la ferme. Il n'y avait, il est vrai que quatre kilomètres de distance.

Le pauvre garçon s'en alla au clair de lune.

V

L'AUTO stoppa devant la résidence du docteur Fauvel, sorte de vaste manoir. Les domestiques l'accueillirent avec respect.

Le lendemain, il y eut fête, à la ferme. Martha avait l'âme heureuse, elle fit à cheval une randonnée sur les terres de la ferme.

De retour, elle descendait de cheval, aidée d'un de ses domestiques, lorsqu'elle eut un recul:

— Encore vous!

Cette exclamation s'adressait à Joe Worth, qui se tenait près de la porte et s'inclinait en souriant.

— Miss Martha, il est du devoir d'un ami de veiller sur une jeune personne seule en voyage. J'ai suivi le conseil de ma mère et de ma sœur en venant ici.

— Je suis loin d'être seule, je suis assez entourée, je crois.

— Pourquoi accueillir mal mon dévouement...

— Je ne vous demande rien. J'aime ma liberté, Monsieur et n'admets pas qu'on me poursuive.

— J'ai fait le trajet à pied depuis la gare, cette nuit.

— Eh bien, refaites-le de jour.

Elle entra dans la maison sur ces paroles peu aimables et envoya sa servante prier Monsieur Côme, le surintendant de la ferme, de s'occuper du visiteur, de le garder à sa table et de le faire reconduire au premier train.

— Si j'avais jamais l'idée du mariage, se dit l'indépendante créature, cet être là me la ferait passer.

L'infortuné Joe avait obtenu de maître Côme, la permission de rester au souper. Il n'y avait aucun train pour le ramener à la ville avant le lendemain.

Martha n'avait pas à s'occuper de lui, elle s'était amusée de la réception donnée en son honneur.

Joe Worth la revit de loin après le bonsoir, mais il n'osa l'aborder, la jeune fille l'avait oublié.

Le lendemain de ce jour où de part et d'autre la sympathie avait rayonné dans tous les cœurs, il restait encore la visite de l'hospice, fondé par son père. LÀ, vivaient en toute tranquilité d'anciens employés de la ferme. L'hospice comprenait un dispensaire où les moindres blessures étaient soignées, une salle des malades, heureusement peu achalandée.

Après la visite à l'hospice la journée s'acheva en promenade dans les bois qui abritaient le chalet du Nord.

VI

RENTREE chez elle où l'attendaient ses serviteurs, Martha prit lentement un léger repas.

Lorsqu'elle sortit de table, elle se rendit à sa chambre. Elle voulait être seule pour lire les cahiers de son père dont elle n'avait encore pu feuilleter que les premiers.

Elle prit celui qui s'intitulait: ''Mes aventures en France''.

Au moment où elle préparait son départ, ces feuillets lui seraient précieux. L'écriture du Docteur révélait son esprit clair. Il était alors jeune, il étudiait la vie en y joignant autant que possible l'utile à l'agréable.

Fragment du Journal de Clément Fauvel

''J'avais dû accompagner le célèbre chirurgien M... aux environs de Limoges, dans un château, où il allait opérer un riche industriel. J'étais son aide habituel et préféré. Notre travail réussit au-delà de nos espérances.

Le Docteur, toujours surmené, dut repartir le soir même de son action, me laissant quelques jours de plus pour surveiller le malade. Mes soins donnés le matin, j'étais libre, et j'en profitais pour me promener dans le pittoresque Limousin, aux claires fontaines intarissables, aux grandes chataigneraies séculaires. Un jour, j'avais pris le train à la station de Saint-Priest-Taurion et j'étais descendu à celle d'Ambazac pour aller visiter une fabrique sise à quelques kilomètres de là. On y faisait un papier spécial et je voulais en emporter quelques échantillons à un de mes amis de Chicoutimi qui fabriquait aussi du papier. Ce m'était un charme de marcher à travers les sentiers escarpés, entre les champs de sarrasins parfumés, sous les pommiers couverts de fruits. J'étais jeune, heureux de ma liberté, d'entendre chanter les oiseaux, de respirer l'air embaumé, d'oublier les tristes spectacles que ma carrière de médecin m'obligeait à contempler. Je grimpais lestement les rudes pentes, je redescendais dans les vallons, demandant mon chemin aux bergères qui, tout en gardant leurs moutons, ramassaient les châtaignes tombées. Seulement ces bergères me faisaient des discours en leur patois dérivé de la langue d'oc et je ne comprenais pas grand chose. Enfin j'arrivai à un village nommé Bussin. Il dominait le Taurion. En face de moi, je voyais éployée au bord de l'eau, la papeterie du Maureix que je cherchais. Seulement, j'en étais séparé par la rivière encaissée entre des falaises dénudées d'abord, ensuite couvertes de broussailles. Une bonne femme qui avait été nourrice à Paris, parlait à peu près le français, elle m'expliqua de filer jusqu'à un château dont j'apercevais une tour aux créneaux effrités. Arrivé là, je n'aurais plus qu'à me laisser glisser par la ''cheminée'' où dégringolent les bois qui s'en vont flotter sur le Taurion. Au bas, il y avait un pêcheur qui passait les bûcherons dans un bateau plat, apte à sauter les chaussées, j'en pourrais profiter. Je suivis le conseil et marchai le long de l'étroit sentier au-dessus du torrent souvent dégradé et barré par des roches qu'il fallait contourner. Je m'amusais infiniment, je sifflais: ''Tipperary it is a long way...'' mais il faisait une chaleur accablante, de noirs nuages assombrissaient l'horizon, les oiseaux se taisaient, la brise n'agitait plus les feuilles j'entendais le bruit de l'eau sur les galets de la rive et soudain un orage terrible éclata. Une rafale violente me fit trébucher, une cinglée de larges gouttes d'eau me fouetta la figure, mon béret s'envola. J'ai vu de beaux ouragans dans nos forêts canadiennes, je ne m'effraie pas de la lutte contre les éléments, mais en ce pays, je ne savais plus où j'en étais, je me heurtai à une barrière à demi pourrie que je passai facilement et je me trouvai dans un parc mal entretenu que de vagues allées dénonçaient. Evidemment, le

La vapeur puissante prévient de coûteux dommages par les mites

La protection que le Di-chloricide assure à votre linge d'hiver contre les dommages par les mites est due à la *vapeur* puissante qui pénètre chaque pouce carré du tissu, chaque pli, chaque couture ainsi que la doublure. Il tue non seulement les papillons, mais aussi les larves qui causent le dommage. Et il empêche les œufs de mite d'éclore.

Le Di-chloricide est d'emploi facile et agréable et il ne laisse pas d'odeur de boule à mites. Parsemez simplement des cristaux sur vos manteaux, fourrures, costumes, chandails, vêtements de laine, couvertures ou draperies dans des coffres ou malles. Le mode d'emploi est écrit sur chaque boîte.

***Mlle Nora Foley, ménagère en chef de l'un des hôtels les mieux connus du pays, a été témoin de cette épreuve concluante. Voici ce qu'elle déclare: "J'ai vu mettre dans une boîte de bois, avec des larves de mites vivantes l'une de mes précieuses draperies doublées de laine. L'on répandit ensuite des cristaux de Di-chloricide sur la draperie puis l'on ferma hermétiquement la boîte. Plusieurs jours après, quand la boîte fut ouverte, chaque larve de mite était morte et la draperie n'avait subi aucun dommage."**

Demandez aujourd'hui même Di-chloricide à votre pharmacie et n'acceptez pas de succédané si vous voulez obtenir les résultats que donne Di-chloricide. Il coûte peu et peut vous épargner des centaines de dollars. Merck & Co., Limited, Fabricants Chimistes, Montréal.

(*Suite de la page* 19)

château était tout près. J'y trouverai, me dis-je, l'hospitalité due à tout voyageur en péril. Aveuglé d'eau, déchiré aux ronces, j'avançai sans savoir où j'allais. Enfin, me voilà devant un pavillon rustique dressé là, au sommet de la falaise à pic du côté de l'eau. J'y cours, un auvent domine l'entrée. Je m'y jette et la porte cède. Ah! me voilà donc abrité! Il fait très sombre, je suis dans un vestibule encombré de sièges de jardin, de tables rustiques, d'outils de jardinage. A la lueur d'un éclair, j'aperçois une portière d'étoffe à demi relevée qui dégage la vue d'une autre pièce. J'allais y entrer, lorsqu'une voix de femme s'écrie:

— C'est toi Pierricou, ah! je t'attends depuis tant d'heures! Et maintenant voilà l'orage. Entre donc vite. Tu as la petite...

Je me renfonçai derrière les choses n'osant me montrer. Cette créature pourrait s'effrayer. Comme nul ne lui répondait, elle reprit:

— Mais que fais-tu? avance. J'ai peur toute seule ici. Tu n'es pas là, c'est donc le vent qui a ouvert la porte.

Je perçus un gémissement, un sanglot, un cri de bébé et la voix tremblante reprit: — Tiens, mon trésor, bois le bon lolo de ta maman, bois le pour la dernière fois mon fils!

Une accalmie de la tempête me permit d'entendre un pas précipité venant du dehors, une ombre se dessina sur le peu de clarté que livrait la porte ouverte et une voix d'homme dit:

— Me voilà Catissou, prends la fille, donne vite le gars, je l'emporte au château et je reviens au galop te joindre. Il faut filer lestement, le train de Paris va passer dans une heure.

— Ah! Pierricou, cela me fend le cœur: abandonner mon fils!

— Tais-toi, sotte, j'ai les cent mille billets bleus. Nous sommes riches, ton garçon sera riche, noble, comblé d'honneurs.

— Mais cette pauvre petite qu'on nous donne...

— C'est bon, je file, sors de là, il ne pleut plus. Prends l'allée en face j'ai attaché l'âne au bout. On suivra la grande route. Je donne le marmot, le père m'attend, il guette mon retour au château...

L'homme s'enfuit en courant, je vis Catissou qui pleurait à fendre l'âme, quitter l'abri, chargée d'un panier soigneusement recouvert.

Elle attira le battant derrière elle. Une clef grinça dans la serrure rouillée et moi, ahuri, je restais là. Que venait-il de se passer?... Un drame? un crime? ou bien une bonne action, un sauvetage... En tous cas, j'étais enfermé, la nuit était venue sous les arbres.

Comment trouverais-je mon chemin? L'homme avait dit: "La route est très proche, le train part dans une heure." Il fallait que, moi aussi, je prenne un train pour rentrer où mon devoir m'appelait. J'avais mon briquet, je l'allumai, la porte n'était guère solide. Je voyais le pène de la serrure encastré dans un trou fait au chambranle de bois. Avec mon couteau, je l'eus vite dégagé. J'étais libre, mais je voulus visiter la pièce, à la lueur faible de mon lumignon, je vis le canapé où était assise tout à l'heure Catissou. Il y restait un voile de dentelle qui probablement abritait le bébé.

La pluie avait cessé, hors le parc, un peu de clarté montrait la ligne sinueuse du sentier remontant dans les terres. Je le suivis et finis par aboutir à la route départementale.

Qu'étaient devenus les gens qui me précédaient... J'étais au bas d'une grande côte et, soudain tout en haut, j'aperçus nettement détachée au sommet sur le fond encore rouge du couchant, la charrette traînée par un âne. Je forçai le pas, mais le petit équipage se mit à trotter et je le perdis de vue. J'étais fatigué; sous mes vêtements humides je grelottais, j'avais faim et soif. Enfin j'arrivai à la gare du chemin de fer. Quelques maisons s'élevaient en face de la gare, l'une, bien éclairée indiquait une auberge. Cet aspect de réconfort me redonna courage, j'allais pouvoir me reposer en attendant le passage de mon train. Celui de Limoges passerait à sept heures trois quarts. Il était à peine six heures et demie. J'entrai dans une vaste salle où il y avait des petites tables, une femme au comptoir et pas un client.

Je ne représentais guère un voyageur de belle allure, mais la dame du lieu s'empressa:

— Monsieur a été victime du mauvais temps. Que pourrais-je lui offrir? J'ai des châtaignes blanchies toutes chaudes, des galettes de blé noir avec du fromage blanc et du cidre mousseux.

— Du pain et un peu de viande froide si vous en avez.

— Ce n'est pas l'heure de dîner, Monsieur, le repas ne sera cuit que dans une heure.

— Donnez-moi alors des châtaignes et du cidre.

Le Flambeau se Rallume

Ce ne fut pas long, je reçus une profonde assiette de châtaignes fumantes parfaitement débarrassées de leur peau brune et grise et un pichet de cidre. Le tout était excellent. J'y faisais grand honneur. Un nouveau client entra. C'était un homme qui s'attabla en commandant: — Une bouteille de vin et du meilleur.

Je crus reconnaître la voix de Pierricou.

L'aubergiste s'empressait de le servir:

— Votre Dame est partie? demanda-t-elle.

— Oui, je l'ai mise dans le train, juste comme il s'ébranlait.

— Dommage qu'elle n'ait pas eu le temps de prendre quelque chose si elle voyage toute la nuit.

Il haussa les épaules: — C'est ce sale temps qui nous a mis en retard. A présent, je ramène la bourrique à Bussin Tout mon bien est vendu.

— Alors vous abandonnez le pays Monsieur.

L'homme avala un grand verre de vin, ses yeux brillaient. Il s'en versa un second, se mit à rire.

— On a fait un héritage, on s'en va dans la capitale. Il est bon votre claret, donnez m'en deux autres bouteilles que j'emporterai pour boire en route.

La brave femme hésitait, elle dit: — Faudrait pas boire d'affilée sans manger, il est grisant le claret.

Il rit davantage et tapant sur son gousset: — N'aie pas peur, la belle, on peut payer. Combien?

— Cinq francs la bouteille.

Il se servit encore une rasade, sortit de la poche intérieure de sa veste une liasse de billets bleus épinglés ensemble. Il en détacha un et le tendit à l'aubergiste.

— Voilà, me faut la monnaie.

— Milles francs! Je ne saurais vous la rendre.

— Voyons voir, j'ai peut-être assez de monnaie.

Il fouilla dans les poches de son pantalon exhiba une poignée de monnaie la jeta sur la table, acheva de boire sa bouteille: — Comptez...

— Il y en a trop.

— Gardez tout. Faut que je vous embrasse puisqu'on se quitte.

L'aubergiste recula, ouvrit la porte du dehors: — Allons filez, fit-elle.

Il riait aux éclats, elle le poussa doucement, referma le battant, revint à son comptoir après avoir raflé l'argent.

— Si c'est pas pitié, il va perdre toute sa galette.

J'avais achevé mes marrons blancs. Je réglai ma modeste dépense et je gagnai la gare. L'homme installé dans sa charrette partait en chantant sur la route cahoteuse. Et moi je montai dans le train que j'abandonnai à Saint-Priest-Taurion, je devais me hâter de rentrer au château.

Là m'attendait une triste nouvelle, un cablogramme de ma mère: "Reviens vite, ton père gravement malade."

Je fus bouleversé, je suppliai Mme de C... de me faire conduire tout de suite à Limoges. J'y prendrais l'express qui part à vingt-trois heures pour Paris où je serais à cinq heures cinquante du matin. J'aurais le temps de prendre le train du Havre à sept heures trente-cinq et j'arriverais au port à onze heures. Justement un paquebot à destination du Canada quittait le Hâvre, le samedi. Nous étions au jeudi, j'y serais à temps.

Tout mon voyage s'accomplit suivant mes prévisions.

... ...

Hélas! quand je rentrai à la maison, mon père bien-aimé venait de rendre l'âme. Dès lors, obligé de m'occuper de nos vastes entreprises agricoles, en plus de ma profession de médecin, je n'eus plus le loisir de songer à ma dernière aventure en Limousin. Je n'oublie pas cette étrange rencontre faite au kiosque des rives du Taurion. Elle me revient souvent à l'esprit comme une inquiétude, presqu'un remords.

La jeune fille s'arrêta de lire.

— L'étrange histoire! Je veux refaire en France toute la route qu'a parcourue mon père, je mets ce cahier dans mon sac de voyage.

VII

MARTHA se plaisait beaucoup sur la ferme de son père.

Un jour qu'elle se rendit à l'hospice, Sœur Ismène entraîna Martha dans le jardin d'hiver qui attenait à son pavillon. On avait débarrassé le vitrage des paillassons qui le défendaient contre la gelée, le soleil entrait à flots. Les trois autres murs étaient en troncs d'arbres juxtaposés, séparés d'une seconde rangée pareille, par du sable entassé à égale hauteur. Le toit était fait d'une couche épaisse de chaume, retenue contre les rafales par de grosses pierres plates. Ce lieu charmant et rustique, plaisait beaucoup à Martha. Il y avait là les cerisiers en fleurs. La Religieuse et la jeune fille s'assirent sur le banc de roseaux:

— Comme je suis contente de vous voir ici, ma Sœur, dit Martha, je suis presque votre compatriote.

— Oui, et tout à fait par le cœur, ma chère enfant. On me dit que vous voulez nous quitter?

— En effet, ma sœur, mais ce sera avec quelques regrets. N'avez-vous aucun désir de revoir vous-même votre pays?

— Aucun, je n'ai pas de chez-moi, pas de famille, la seule affection qui ait pris tout mon cœur à part l'amour de Dieu, m'est défendue... Mais il ne faut pas parler de ces choses, je m'oublie, je suis une déracinée. J'éprouve envers vous une attraction, mon enfant, un aimant. Votre idée de vous charger d'un souvenir de moi, m'a troublée. Si fort que soit notre vouloir humain, pour chasser de soi, la pensée troublante, il y a des reprises...

— Oh! ma Sœur, quel regret j'aurais de vous avoir causé une peine.

— Une peine... est-ce bien une peine de m'avoir remis devant les yeux les jours passés.

— Alors Sœur Ismène, si une confidence vous fait du bien, ayez foi en ma discrétion et donnez-moi la commission que vous aimerez me voir faire là-bas...

La Religieuse se tut un long moment, deux larmes tombèrent de ses yeux sur ses joues si pâles, qu'une teinte rose fugitive avait envahies. Martha toute attendrie mit sa main sur le bras de sa compagne:

— Je vais me retirer si vous le préférez, ma Sœur. Votre pensée attire peut-être près de vous, un être chéri qu'on aime à écouter dans la solitude. J'ai cru souvent avoir mon père avec moi, invisible mais présent.

— Vous dites une chose vraie. Les âmes de nos chers aimés nous soutiennent peut-être quand ils ont quitté la terre.

— Et quand ceux que nous aimons y sont encore et pensent à nous... la distance est vaine pour la télépathie.

— Je puis, en quelques mots vous conter ma triste histoire... triste? non car elle a déterminé ma vocation. J'aurais pu être heureuse selon le monde et l'heure venue quitter cette terre, sans avoir rien à offrir à Dieu. N'est-ce pas une grâce divine que de souffrir durant notre vie sur cette terre.

La Religieuse s'arrêta un moment et reprit: — "Je vous dis des choses que vous ne comprenez pas, vous enfant jeune et joyeuse, excusez moi.

— D'autant mieux que j'ai connu la plus grande douleur en perdant mon père bien-aimé. Parlez ma Sœur, soyez assurée que je peux, sinon tout comprendre, car mon unique douleur vient de la séparation, du moins plaindre les autres.

— J'étais orpheline, à l'âge où le chagrin glisse sur un cœur d'enfant, mais il y laisse une trace qui se révèle plus tard. On me donna pour tuteur, le comte Rémy de Luzac, cousin de mon père qui me prit chez lui en son château de la Roche-aux-loups en Limousin. Sa femme, ma tante, m'accueillit fort bien. Elle était très belle, bonne, mais superficielle aimant le monde, la toilette, les plaisirs. Elle s'amusait de moi comme d'un jouet, elle roulait mes boucles dans ses doigts, m'habillait de jolis costumes, m'apprenait à danser. Mon oncle, d'une nature froide, ne montrait d'expansion affec-

tueuse à personne, à peine à sa femme, pas du tout à son fils Tancrède... Tancrède! prononcer ce nom m'émeut malgré mes efforts, c'est que mon cousin était tout pour moi. Beau, intelligent, généreux, brave, il avait un cœur très doux qui ne rencontrait en ses parents aucune affection. Ils étaient prodigues envers lui, lui donnant les meilleurs professeurs et tout ce qu'il souhaitait, il avait un cheval de selle, un automobile, il voyageait avec son précepteur, bref il était comblé. Je puis dire qu'à mon égard, mon oncle et ma tante étaient excellents au point de vue matériel, mais ni Tancrède ni moi, nous ne trouvions le chemin de leurs cœurs. Les nôtres, auprès d'eux, n'avaient nul écho. Aussi nous nous aimions tendrement, nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre, nous consolant ensemble de ce que nos parents nous refusaient. Ils avaient une nature tellement opposée à la nôtre, même au physique que leur indifférence pouvait s'expliquer par ce contraste. Mon oncle, très brun, mince, de taille moyenne, d'assez faible constitution, n'aimant pas les sports, avait pour unique agrément la Société Mondaine et le Cercle l'Epatant où il jouait beaucoup. Ma tante était une beauté, rehaussée encore par son élégance, elle prenait de sa personne un soin extrême, elle fréquentait les Instituts de beauté, les salons, les théâtres. Il lui restait peu de temps pour s'occuper de nous. Tancrède était grand, robuste, il avait les cheveux blonds ardents avec de magnifiques yeux bleus. Il était habile à tous les exercices physiques. Au collège on l'aimait. A Saint-Cyr plus tard, il eut à l'examen de sortie, la cotte "amour".

Ma tante m'avait mise au couvent de la "Mère de Dieu" à Paris. Je m'y plaisais, j'y étais heureuse. Aux vacances, mon cousin et moi nous nous retrouvions et avec quelle joie!— Il avait cinq ans de plus que moi, il était le protecteur, l'ami, le confident. Quand il sortit, parmi les premiers, de l'Ecole, après trois mois de vacances délicieuses où pas un jour nous ne nous quittâmes, il fut nommé sous-lieutenant à Vincennes. J'allais dans le monde avec ma tante, mais elle n'était plus charmante comme jadis, j'étais jeune, elle était mûre... Un dimanche, Tancrède vint à la maison comme d'habitude. C'était en février, nous étions rentrés de la campagne après les premières chasses à courre. Ma tante voulait donner un bal. L'hôtel de l'Avenue du Trocadero offrait des salles de réceptions superbes, le Tout-Paris mondain était invité. Mon oncle voulait que son fils se marie bien que très jeune, mais il fallait un héritier pour le beau nom des Luzac.

Parmi les invités se trouvait une riche héritière à laquelle ma tante rêvait d'unir son fils. Elle était d'ailleurs charmante. Seulement, après une soirée délicieuse, où j'avais eu tant de plaisir à danser avec mon cher Tancrède, ma tante me dit sévèrement quand j'allai lui dire bonsoir:

— Ma nièce, je n'ai pas été contente de vous ce soir. Vous avez accaparé votre cousin qui avait mieux à faire que de s'occuper d'une parente pauvre qu'il voit bien assez à la maison.

Stupéfaite et désolée, je me sauvai dans ma chambre et sanglotai toute la nuit. Mon oncle avait sans doute fait la même observation à son fils. Le lendemain, Tancrède devait retourner au Régiment de bonne heure et n'osait me déranger si matin, alors il glissa sous la porte de ma chambre un billet: "Je t'aime mon Ismène, je n'aimerai jamais que toi. Tu seras ma femme ou je ne me marierai pas. N'aies aucune peine de ce que peuvent te dire mes parents. Mon cœur ne varie pas, il est à toi. Tancrède."

Je restai longtemps à lire et relire ces lignes. J'y étais encore, lorsque ma tante qui ne venait jamais chez moi, entra subitement. Elle m'arracha le papier que je tenais serré dans ma main. Elle en prit connaissance lentement, puis elle articula, les dents serrées: — "j'avais deviné le complot, mais je le briserai, faites vos paquets, la voiture va vous reconduire au Couvent, vous y prendrez le voile, je paierai la dot exigée."

Sans un mot de plus, elle me quitta.

La religieuse se tut un moment puis: — A présent, Martha, c'est fini, j'ai trouvé le calme, Dieu m'a prise parmi Ses servantes. Je suis... je dois être heureuse.

— Mais Tancrède?

— Il ne s'est pas marié, son père est mort. Il est à présent colonel.

— Sa mère vit toujours?

— Oui, elle a plus de soixante-quinze ans. Elle a su se conserver belle. Elle répond à mes lettres envoyées au jour de l'An chaque année. Elle est venue à ma profession de foi. Elle croit avoir fait mon bonheur en me donnant à Dieu. C'est juste. Je prie pour elle, à présent j'ai le cœur apaisé.

— Et Tancrède vous écrit-il?

— Plus maintenant. C'est par sa mère que je sais ce qu'il devient. Il m'a envoyé bien de tendres messages, seulement la Supérieure qui lisait les lettres adressées à ses subordonnées avant de nous les donner, m'a expliqué, avec une grande bonté, que je devais écrire une dernière fois à Tancrède pour lui dire de cesser toute correspondance avec moi. Evidemment cela troublait ma paix. Il m'envoya un dernier message. La Supérieure le décacheta et me dit: — Mon enfant, je ne puis me dispenser de vous remettre cette feuille de papier puisqu'elle vous est adressée, mais je vous supplie de ne pas la lire. Ayez le courage de la détruire. Elevez votre cœur à Dieu votre époux mystique, priez pour celui qui vous aime sur la terre afin qu'il se détache de vous. J'obéis, je ne lus pas la lettre, mais la brûler était au-dessus de mes forces, je la mis sous enveloppe cachetée... et je l'ai encore. Quand nous avons fui la France je n'ai pu m'en séparer.

— Ma Sœur, vous êtes héroïque. Une lettre de moi vous sera permise, je vous l'enverrai de France après avoir visité votre tante. J'entends l'appel aux Vêpres. Allons-y, je vous suis reconnaissante de votre récit et je vous aime, ma Sœur, je vous admire de tout mon cœur. Je suis désormais votre amie.

Elles marchèrent en silence. Côme, le surintendant de la ferme, suivi de ses fils, se rendait à l'église.

Martha, de retour à New-York, s'occupa avec empressement de son départ pour la France. Elle alla visiter le superbe navire *Atlantic* et y retint sa cabine. Il était temps, les meilleures chambres à l'arrière étaient déjà retenues. Elle en accepta une pimpante et jolie, meublée avec goût et confort.

Après avoir acheté son billet de traversée de New-York à Cherbourg, Martha se rendit à la banque d'Amérique pour y prendre un carnet de chèques et faire établir le virement de ses fonds sur la banque de France à Paris. Ensuite, elle s'occupa de son costume de voyage, le voulut pratique et solide en tweed gris, complet, genre tailleur, avec un chapeau de feutre assorti.

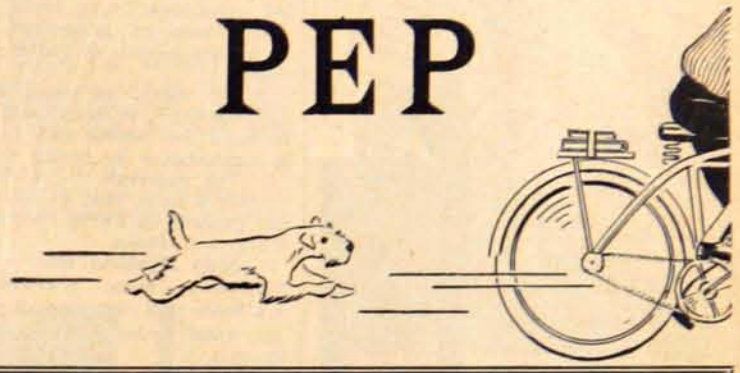
Les choses de toilette terminées, elle se rendit à l'agence de publicité afin de louer pour un an son appartement meublé. Ce fut vite fait, une famille italienne s'y installerait, le jour même du départ de Martha.

Après la jeune fille joyeuse de toutes ses décisions, prit un auto, pour aller rendre quelques visites d'adieu à ses amies intimes.

Elle omit les Worth, ayant eu la chance de rencontrer la mère et la fille à l'heure du thé à l'Elyséum-Club. Elle en prit excuse pour ne pas aller à Wimbledon. Elle n'aurait sûrement pas manqué d'y rencontrer l'indésirable Joe. La Présidente du Club, Mme Lytton, lui remit sa lettre de présentation pour la Présidente, la Duchesse de Rambouillet, à Paris.

A l'heure dite, Martha le cœur léger, son exubérante jeunesse en vibrations heureuses, partit de bon matin armée de son léger bagage pour se rendre au port. Sa grosse malle était embarquée de la veille. Ses billets en main, elle franchit facilement la passerelle de l'Atlantic, gagna sa cabine, suspendit à la cloison

ALLEZ-Y
avec
PEP



Meilleurs flocons de son

ASSEZ DE SON POUR VOUS TENIR EN FORME

TOUTE la famille aime les Flocons de Son PEP de Kellogg. De croustillants flocons de blé et de son grillés, conservant toute la valeur alimentaire du grain, les protéines, les vitamines. Et en plus, assez de son pour qu'ils soient légèrement laxatifs.

Dès demain matin, essayez un bol de ces meilleurs flocons de son, avec du lait ou de la crème. Des fruits tranchés ou du miel leur donnent une saveur encore plus riche. Ces flocons sont croustillants comme au sortir du four, prêts à servir, se digèrent facilement et s'assimilent rapidement.

Achetez chez votre épicier un carton de Flocons de son PEP. Servez-les le matin, le midi ou le soir. Les gens actifs les trouvent toujour délicieux. Préparés par Kellogg, à London, Ontario.

FLOCONS DE SON
PEP Kellogg

Un Produit Canadien

L'Huile 3-en-une ne fait pas que graisser; elle garde aussi les parties de l'instrument plus propres et les protège de la rouille. C'est la combinaison de trois huiles fines. Employez-là!

3-IN-ONE OIL

ANTALGINE

Maîtrise douleurs périodiques, rhumes, la grippe—n'affecte pas le coeur.

25¢

12

Corona Typewriter

(Dactylographe Corona)

Réglage de toucher

- Une qualité particulière au Corona: touche douce ou forte à volonté, au moyen d'un appareil situé sur la plaque supérieure.

Panier flottant

- Le panier des barres est déplacé instantanément et aisément vers la position majuscule. Le chariot reste immobile.

Portatif complet avec étui

- Se met facilement dans une malle. Tout indiqué pour le voyage. Pratique pour les journalistes, les écrivains, etc.

Wm. M. HALL & Co.

REGISTERED

302, rue Notre-Dame Ouest

Tél. MArquette 1295

MONTREAL

Le Flambeau se Rallume

son Christ, le portrait de son père et se dit qu'à présent, il lui fallait des fleurs pour orner sa cabine. Le bateau ne prendrait la mer que dans une heure, elle avait donc bien le temps de se rendre chez un fleuriste.

Les passagers affluaient gaîment, les officiers du bord s'en occupaient, ils les orientaient vers leurs cabines, les domestiques se pressaient auprès des voyageurs, réjouis de partir vers d'autres cieux.

A cet instant un jeune homme accourait essoufflé, et bondissait sur le pont, lorsqu'il fut arrêté net à l'entrée par le commissaire du bord:

— Vos papiers?

— Je n'en ai pas. Je viens de recevoir une dépêche de Paris, l'on m'y demande d'urgence, voyez.

— Mais Monsieur vous n'avez pas de passeport, nous n'avons d'ailleurs pas de place, ce que vous voulez n'est pas régulier.

Le jeune homme s'élançait vers le capitaine. — Capitaine, il faut absolument que je m'embarque. Je suis rédacteur à La *Vie Française*, le plus grand quotidien français. Je ne suis pas encombrant, je n'ai qu'une valise, voyez ma carte de rédacteur, mon carnet de séjour ici. Je paie de suite. Ne me donneriez-vous qu'un hamac...

— Attendez... si quelqu'un venait à manquer... Nous partons au premier coup de midi, il y a encore un quart d'heure avant qu'on ne relève la passerelle.

— Merci Capitaine, je suis sauvé.

Il s'en alla se perdre à travers les groupes, bien résolu à ne pas se laisser expulser. Une fois en route, on ne le jetterait pas à l'eau... Plusieurs passagers, appuyés sur le bastingage suivaient des yeux l'horloge dont l'aiguille s'avançait lentement vers le chiffre XII.

Les matelots, de chaque côté de la passerelle, n'attendaient qu'un signal pour la lever.

Et voilà Martha, chargée d'un gros bouquet de roses qui accourt, s'élance et, à l'instant même où elle met le pied sur le pont, a un recul, une geste d'impatience, se retourne en arrière et va sauter sur le quai avec ces mots de colère: — Encore vous! j'aime mieux rester que de vous avoir comme compagnon tout le temps du parcours.

Elle venait d'apercevoir Joe Worth à bord qui la regardait venir en souriant.

Martha, sans réfléchir, avait cédé à un premier mouvement d'irritation. A présent, elle est à terre, la cloche a sonné à bord, les musiciens du paquebot, groupés sur le spardeck jouent une aubade et les passagers, levant leurs chapeaux crient: Good-bye! Good-bye!

L'Atlantic prend sa voie sans une oscillation, le drapeau d'Amérique flotte au sommet du grand mat entre le bleu du ciel et celui de la mer.

Martha regarde filer... son bouquet de roses près de son visage crispé, son petit sac et son parapluie en main, elle demeure stupéfaite de son aventure, exaspérée contre cette insupportable poursuite d'un homme qu'elle ne peut souffrir. L'avoir près d'elle pendant toute la traversée en cet espace restreint d'un navire qu'il est impossible de quitter, le croiser à chaque instant, sur le pont, à table, au salon, Ah! non. Elle murmure rageuse: — Qui donc me débarrassera de cette colle.

Les curieux massés sur le quai se dispersent. Le soleil, chaud déjà, gêne la jeune fille, elle cherche un peu d'ombre vers les maisons. Que va-t-elle devenir à présent? Son appartement loué, elle est sans domicile, ses bagages partis, sa trousse, ses reliques, sa provision d'argent enfouis dans sa valise restée à bord. Elle a tout juste, dans son petit sac à main, quelques dollars...

— Me voilà bien, grogne-t-elle, et à cause de cet imbécile!

Il faut que je prenne un parti... Mais la jeune Américaine sait se débrouiller. Elle se dit: Je m'embarquerai par le prochain courrier, dans six ou huit jours. Je vais lancer un sans-fil au commandant de l'Atlantic pour lui dire de mettre en lieu sûr ce qui est dans ma cabine, de le joindre à ma malle, et de déposer le tout au bureau des messageries à son arrivée en France où j'irai le réclamer.

Ceci fait, j'essayerai d'éviter la rencontre des personnes que je connais car on m'accâblerait de questions. Je monterai dans le tram jusqu'au Family-House de Mme Frenchland, je lui demanderai l'hospitalité pour quelques jours. Je suis allée quelquefois jouer sur ses courts de tennis, elle ne reçoit que des étrangers, qui naturellement ne m'ont jamais vue. Allons-y. J'ai été une sotte... La première impulsion n'est pas toujours la bonne.

Ce programme arrêté Martha l'exécuta en tous points.

"Quo Vadis Domine?"

(A ma mère)

Rome alors se tordait dans un vaste brasier...
Néron, monstre d'horreur et de férocité,
Pour cacher son forfait et plaire à son envie,
Accusa les Chrétiens de cette ignominie.

Pierre, l'apôtre saint, que l'on pressait de fuir,
Hésite, car enfin il ne craint pas mourir;
Mais sa tâche ici-bas le retenait encore;
Et dès lors un matin il s'enfuit à l'aurore.

Comme il marchait, soudain, une forme apparut
Blanche comme la neige et toute lumineuse;
Et, d'elle s'approchant, il reconnut Jésus.

Or tombant à genoux, et, d'une voix pieuse:
" — Où t'en vas-tu, Seigneur?" (Quo vadis [Domine?)

Et Jésus de répondre: " — En la grande cité...
Car il faut à la croix encor que je me donne
Pour sauver mes brebis; toi, tu les [abandonnes..."
Et l'apôtre à ces mots dans Rome est retourné.

Rosario VENNE

Extrait d'une œuvre en préparation:
La chaîne aux anneaux d'or.

IX

MME AMY, vous avez bien une chambre pour moi n'est-ce pas?

— Pour vous, Miss Martha, oui, vous arrivez juste à pic. Je n'en avais pas ce matin, mais un de mes locataires est parti en voyage.

— Si vous le voulez bien, me voilà votre pensionnaire...

— J'en suis charmée, j'ai huit jeunes garçons et pas une demoiselle. Ils vont être ravis d'avoir à leur table une... disons une camarade. Vous êtes étudiante.

— Certainement. En quoi serais-je bien étudiante, se demandait Martha... en philosophie.

— Le dîner a lieu à huit heures, d'ici là, installez vous dans votre chambre, je vous y conduis.

Les deux femmes montèrent à l'étage, la propriétaire ouvrit une porte:

— Entrez, Miss Martha, la pièce n'est pas très luxueuse, mais chez moi tout est propre. Vous avez une valise?

— Rien. Tenez ce bouquet, je l'ai promené avec moi dans toutes mes courses et j'en suis ennuyée prenez, mettez-le sur la table.

— Merci. Quel parfum exquis! Voyez le lavabo! Eau chaude et eau froide, l'électricité, le bouton d'appel pour la femme de chambre. Vous n'avez pas une trousse...

— J'ai mon sac à main et mon parapluie, fit la jeune fille en riant de l'air stupéfait de la maîtresse de maison.

— Ma trousse voyage sur mer en ce moment, demain je prendrai un bain et j'irai chez le coiffeur, ma coiffure n'est pas encombrante, voyez.

Son chapeau enlevé, Martha secouait ses cheveux courts. Sa mauvaise humeur était passée, elle en était à s'amuser de son aventure. Comme elle n'avait rien à faire dans cette chambre nue, elle redescendit dans le hall. Ensuite elle pénétra dans la salle à manger où l'on dressait ses fleurs dans une corbeille. Les pensionnaires qui entraient avaient une exclamation admirative:

— Oh! les jolies roses! Seriez-vous fiancée, Mistress Amy, avec un lord pour le moins?...

La digne hôtesse veuve et âgée, riait.

— C'est un cadeau de Miss Martha Fauvel ici présente Messieurs. Elle nous fait l'honneur de partager notre home pendant quelques jours.

Les jeunes gens saluaient charmés:

— Un jour de fête Mme Amy quelles admirables fleurs!

— Prenez la place du milieu, Miss Martha, dit la maîtresse de la pension, je vous présente votre voisin de droite: Archibald Murey, un Ecossais d'Europe. A votre gauche: signor Cléto Pisani, de Rome. Les deux jeunes gens s'inclinaient. Chacun avait le type de son lieu de naissance. Un blond et un brun aux visages attrayants à regarder.

Amy Frenchland, continuait: Edmond van Pireboom de La Haye, Owen Franklin de Chicago, Albert Backhausen de Liège, Oswald de Berne, Epaminondas Valsamachi d'Athène. Mon huitième pensionnaire, qui occupait votre chambre, est parti ce matin sur l'Atlantic. C'est un parisien: Roland Trémont.

Roland Trémont, pensa Martha un nom qui me rappelle des choses... ma mère bien-aimée, avait épousé avant de se marier avec papa un ingénieur français de ce nom. Il y a peut-être en France beaucoup de Trémont comme il y a ici beaucoup de Smith. Tout de même maman avait eu un fils. Papa à ce sujet m'a dit peu de choses. Il lui était pénible de rappeler le passé. Renseignons-nous.

Et tout en se servant une tranche de rosbeef, Martha demanda:

— Ce nom de Trémont que vous venez de prononcer, Mme Amy ne m'est pas inconnu. Le garçon, qui le porte, a quel âge?

— Je crois qu'il est âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il est grand et svelte.

— Very nice boy, interrompit l'Ecossais.

— Il fait dans le journalisme, émit Albert Backausen.

— Que voulez-vous dire?

— Il est écrivain, reporter à La *Vie Française*, expliqua Owen Franklin, son métier l'a conduit ici pour une étude sur la vie ouvrière en Amérique. Il a été rappelé subitement par son directeur, ajouta M. Archibald.

(*Suite à la page* 29)

OUTREMONT

LA "VILLE-JARDIN"

Quel sera le style favori pour la Maison Moderne?

CE N'EST certes pas sans raison qu'on dit d'Outremont qu'elle est la "ville-jardin" du Québec. Et ce ne sont pas les trois photographies de cette page qui prouveront une exagération quelconque dans le choix de ce titre fort enviable.

Avec l'arrivée des premiers beaux jours, nous avons longuement visité cette "ville-jardin" qui fait l'envie de tous les montréalais, et même des touristes. Et cette visite minutieuse nous a valu d'y découvrir des beautés qu'on ne saurait apercevoir, en bien des cas, au cours d'une simple promenade en auto.

Elle nous a de plus fourni l'occasion de rencontrer les plus aimables personnes, dont M. Emile Lacroix, gerant de cette cité idéale. M. Lacroix n'a pas hésité à nous témoigner son enthousiasme pour les plans des deux maisons publiés dans LA REVUE MODERNE, et il nous a tout de suite fait miroiter les avantages qu'il y aurait de construire la maison moderne que vous connaissez dans la ville voisine. Il nous a même invités à causer plus longuement de la question avec les *pères de la cité*.

Nous aurions voulu discuter également de la chose avec M. Jos Beaubien, maire d'Outremont; il nous a malheureusement été impossible de le faire, ce dernier ayant dû faire un voyage assez prolongé en province.

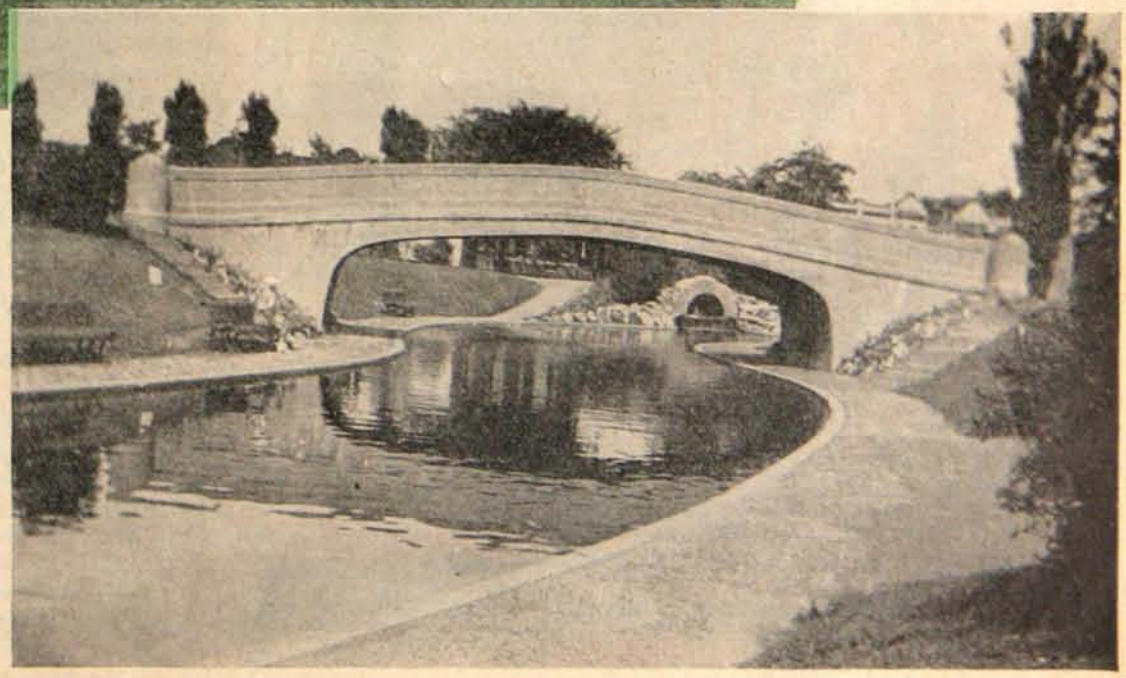
La Direction de LA REVUE MODERNE se trouve actuellement en pourparlers avec un entrepreneur en construction réputé, dont il faudra tenir compte de l'opinion quant au choix du site où s'érigera la maison-modèle. Plusieurs municipalités ont pris l'initiative d'offrir maints avantages pour l'édification, dans leurs limites, de cette maison. Mais quoiqu'il en soit, il semble bien que la cité d'Outremont doive rester en tête de la liste.

D'autre part, aucune décision formelle ne peut être arrêtée avant le mois prochain. Nous continuons de recevoir à nos bureaux nombre d'appréciations quant aux deux différents styles de maison dont la construction est projetée, et nous invitons, encore ce mois-ci, nos lecteurs à nous dire quel genre ils préfèrent, de la maison ultra-moderne ou de la maison classique modernisée. Jusqu'ici, les opinions nous semblent assez partagées à ce sujet. Les lecteurs de la revue doivent donc, en définitive, trancher la question, en nous faisant parvenir le plus tôt possible le coupon de l'une des pages suivantes, pour indiquer leur préférence.

Il est important que l'on sache le plus tôt possible quel genre de maison recueillera le plus de suffrages. Lequel l'emportera, de la maison ultra-moderne ou de la maison classique modernisée?

M. Emile LACROIX

diplômé en études commerciales et scientifiques du Mont Saint-Louis, bachelier ès-sciences, ingénieur en mines et administrateur de la cité d'Outremont, a témoigné d'un vif enthousiasme pour les plans de maison moderne de LA REVUE MODERNE *et souhaite voir cette maison s'ériger dans la ville-soeur.*



Ces trois photographies, prises au parc de la cité d'Outremont, indiquent assez pourquoi cette municipalité se voit décerner le titre de ville-jardin du Québec. En haut, l'étang tranquille près duquel il fait bon se reposer; au centre, le magnifique pavillon du parc; au bas, le pont moderne et rustique à la fois, au centre d'un parc où l'oeil se distrait de la monotonie des longues et uniformes artères de la métropole. Outremont est véritablement la perle de la grande île que nous habitons. D'ailleurs, combien envient le privilège d'aller y établir un foyer?

Nous avons demandé à

Aline Mayre

"SUR QUOI INSISTERIEZ-VOUS EN ACHETANT UN POÊLE DE CUISINE?"

elle a répondu

"Durabilité,

Email à l'épreuve

des taches"

C'est ce que vous offre un

POÊLE À GAZ

McCLARY

Naturellement, vous exigez de votre poêle de cuisine qu'il cuise à la perfection. Mais vous voulez aussi, et avec raison, qu'il soit moderne d'apparence et d'une beauté durable. Les lignes harmonieuses et les multiples commodités du nouveau Poêle à Gaz McClary à dessus genre table vous raviront sûrement. Vous serez enchantée de l'éclat de son émail à l'épreuve des taches, que vous choisissiez le fini blanc ou ivoire (les deux avec ornementation noire). Ce beau fini ressemble à celui d'une fine porcelaine; il est appliqué en une série de couches, chacune étant durcie et vitrifiée par la cuisson. Il suffit de l'essuyer avec un linge humide pour en enlever les taches.

Allez voir ce nouveau poêle chez un dépositaire McClary. Examinez son brûleur "Red-Hed" ainsi que son fourneau à contrôle de chaleur automatique, isolé et émaillé à l'intérieur. Le dernier mot de la commodité et de la beauté.

GSW GENERAL STEEL WARES LIMITED

MONTREAL TORONTO LONDON WINNIPEG CALGARY VANCOUVER

LE POINT DE VUE DES PROPRIETAIRES ACTUELS

SI ELLE ne constitue pas à proprement parler la base de notre prospérité, l'industrie de la construction n'en reste pas moins le baromètre de notre situation économique. C'est d'ailleurs parce qu'un nombre incalculable d'autres industries profitent du succès de la construction que les gouvernements, surtout celui d'Ottawa, cherchent à lui donner un essor nouveau. Depuis le début de la crise, c'est un fait, le "bâtiment ne va plus".

Mais si le gouvernement canadien cherche à développer la construction, à multiplier le nombre des petits propriétaires, il ne faut pas oublier le cas assez précaire de ceux qui possèdent déjà une ou plusieurs maisons, depuis quelques années.

Cette situation, M. Emery Sauvé, président de la Ligue des Propriétaires de Montréal, la résume brièvement, au cours d'une entrevue qu'il a bien voulu nous accorder.

— La construction revient-elle à une moyenne plus normale, lui demandons-nous.

— Hélas! non, répond M. Sauvé. D'ailleurs, cela se conçoit aisément. Les impôts accrus d'une année à l'autre, les salaires obligatoires des contrats collectifs ne sont pas de nature à aider la construction.

— Donc, pas d'amélioration notable?

— Aucune. Les propriétaires se ressentent déjà suffisamment de la situation déplorable où ils se trouvent sans "s'en mettre encore plus sur le dos".

Ils doivent payer des taxes de plus en plus élevées; or, pendant qu'on leur impose de plus lourdes obligations, leurs revenus, c'est-à-dire les loyers, s'affaissent graduellement.

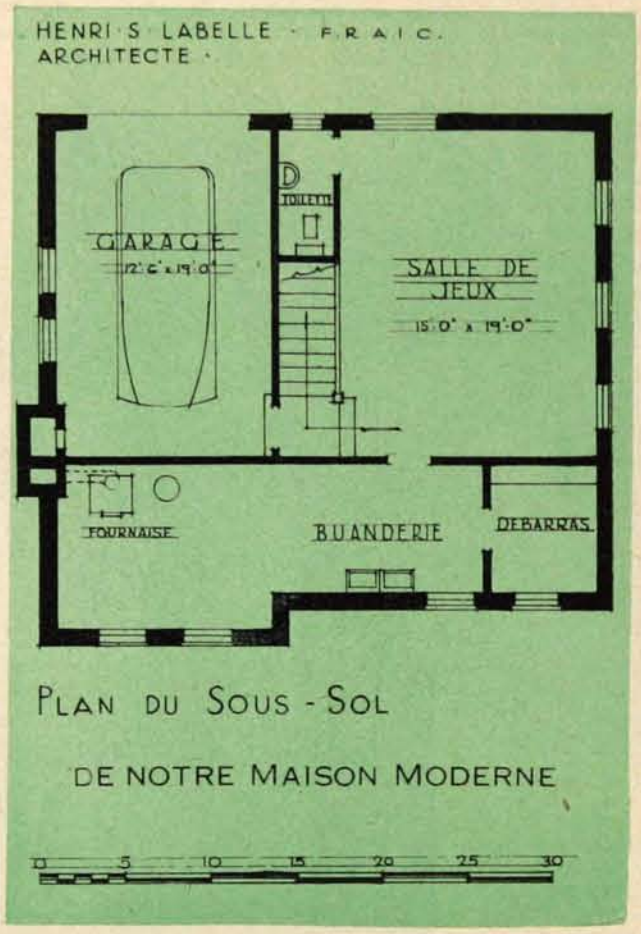
— La Ligue des Propriétaires fait-elle des démarches pour tâcher d'amender cette situation?

— Mais si! Nous demandons à Québec d'accorder aux propriétaires un moratoire de cinq ans pour acquitter leurs dettes pressantes et une réduction de l'intérêt prélevé sur les prêts hypothécaires. Il faut bien qu'on réalise qu'au train où vont les choses, le petit propriétaire ne pourra plus tenir le coup. J'en connais une quantité dont les pertes s'accumulent depuis trois ou quatre ans. Plusieurs se voient dans l'impossibilité absolue de régler leurs comptes. Et malgré cela, les taxes se font de plus en plus lourdes.

— Il n'y a pas que les taxes directes qu'on impose aux propriétaires?

— Il y a, par exemple, la taxe de vente fédérale. A six ou à huit pour cent, il faut bien l'ac-

(*Suite à la page* 26)



PLAN DU SOUS-SOL

DE NOTRE MAISON MODERNE

INFLUENCE ARTISTIQUE DANS L'AMEUBLEMENT

LE MOIS dernier, nous avons publié un exposé très élaboré sur la Maison Moderne. Nous le poursuivons dans la présente édition. Nous avons traité abondamment de la maison en tant qu'architecture, publication de plans, construction, en marge de la Loi fédérale sur le Logement, embellissement de la maison, etc.; n'était-il pas opportun de consulter maintenant un expert en ameublement? Et pouvions-nous mieux nous adresser qu'à M. Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'Ecole du Meuble et diplômé de l'Ecole Boulle de Paris? C'est pourquoi nous avons rencontré M. Gauvreau et lui avons posé, au sujet du meuble, des questions auxquelles il a répondu avec beaucoup de bienveillance.

— Que pensez-vous des plans de la Maison Moderne, publiés par la Revue?

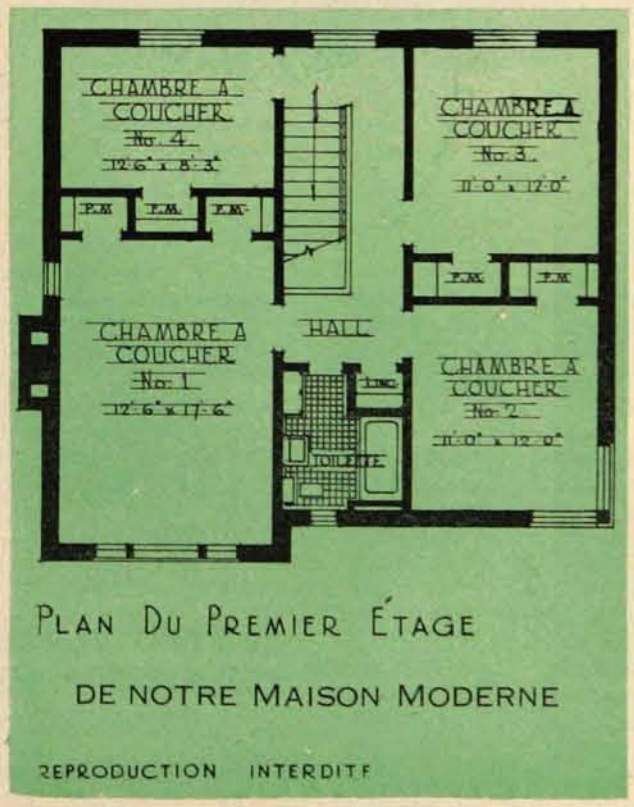
— J'ai toujours admiré les œuvres de M. Labelle. Il s'est toujours efforcé de sortir des sentiers battus et a manifesté son talent non seulement dans l'architecture civile, mais religieuse. Si l'on examine le plan en lui-même, il est très séduisant, d'une note moderne, simple mais élégante, qui est appelée à gagner la faveur de nos compatriotes.

— Croyez-vous que ces plans seront bien accueillis du public?

— Personnellement, je suis convaincu que c'est surtout chez l'élément jeune que la Maison Moderne connaîtra le plus de succès. Ma petite expérience de propagandiste de l'Art moderne m'a souvent fait déduire que les générations qui nous précèdent, sont généralement réfractaires à ces idées nouvelles pour quelques heureuses exceptions qui nous comprennent.

— Voulez-vous nous faire part de votre impression à titre d'artiste décorateur et d'ensemblier en examinant les plans et devis des deux formules de maison préparés par M. Labelle?

— Ces plans sont soigneusement étudiés et le projet en est si attrayant qu'il nous permet d'augurer de voir l'Art moderne en Canada français, franchir une heureuse étape de plus. Les coupes isométriques de ces plans permettent à l'ébéniste décorateur de se rendre compte tout de suite de l'espace dont il dispose, de l'encombrement des pans de mur et de suggérer à première vue, tel ou tel meuble que lui inspireront à la fois sa fantaisie et son esprit pratique. Ne l'oublions pas, si l'art décoratif moderne doit être de bon goût, il doit être également et avant tout utilitaire et pratique. Dans les deux projets présentés, je verrais très bien pour celui de la maison ultra-moderne des meubles aux lignes franchement architecturales s'harmonisant avec l'élégante composition de M. Labelle. Ici, l'on me permettra bien de glisser la marotte qui m'est chère, celle de voir nos bois de la province de Québec utilisés pour la confection de ces meubles. Si ces bois ne sont pas nombreux, nous en



Tout le charme d'une traversée transatlantique

CROISIÈRES OCÉANIQUES

de 9 jours — $70 ou plus

De Montréal

18 *et* 28 juillet
7 *et* 17 août

à New-York et retour

à bord du luxueux

"DUCHESS of ATHOLL"

(30,000 tonnes de déplacement)

Faites une de ces attrayantes croisières cet été, durant vos vacances. Neuf jours en charmante compagnie, à bord du princier paquebot *Duchess of Atholl* — une journée pour visiter New-York.

Amusements variés: natation, jeux de pont, cinéma parlant, concert, danse.

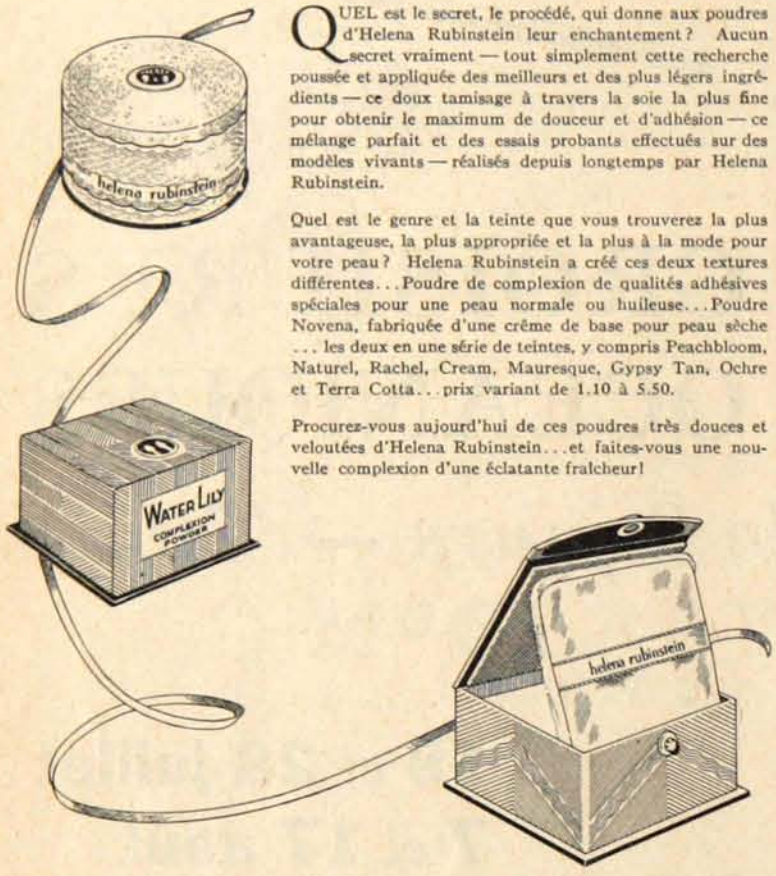
Cuisine délicieuse, confortables cabines et service empressé. Choix de 4 croisières. Le passeport n'est pas nécessaire.

Pour tous renseignements, adressez-vous à votre agence de voyages ou

Pacifique Canadien

Poudres Enchanteresses

par **helena rubinstein**



QUEL est le secret, le procédé, qui donne aux poudres d'Helena Rubinstein leur enchantement? Aucun secret vraiment — tout simplement cette recherche poussée et appliquée des meilleurs et des plus légers ingrédients — ce doux tamisage à travers la soie la plus fine pour obtenir le maximum de douceur et d'adhésion — ce mélange parfait et des essais probants effectués sur des modèles vivants — réalisés depuis longtemps par Helena Rubinstein.

Quel est le genre et la teinte que vous trouverez la plus avantageuse, la plus appropriée et la plus à la mode pour votre peau? Helena Rubinstein a créé ces deux textures différentes... Poudre de complexion de qualités adhésives spéciales pour une peau normale ou huileuse... Poudre Novena, fabriquée d'une crême de base pour peau sèche ... les deux en une série de teintes, y compris Peachbloom, Naturel, Rachel, Cream, Mauresque, Gypsy Tan, Ochre et Terra Cotta... prix variant de 1.10 à 5.50.

Procurez-vous aujourd'hui de ces poudres très douces et veloutées d'Helena Rubinstein... et faites-vous une nouvelle complexion d'une éclatante fraîcheur!

helena rubinstein

Salon et laboratoire à Toronto — 126, rue Bloor Ouest

PARIS LONDRES NEW YORK

★ L'INFLUENCE ARTISTIQUE DANS L'AMEUBLEMENT

avons tout de même suffisamment pour satisfaire les plus difficiles. Jusqu'à présent, nos bois ont été utilisés au petit bonheur, barbouillés de teintures infectes, enlevant au grain toute sa valeur. Le merisier rouge, l'érable clair, le cerisier et même l'orme et le frêne finis naturels constitueraient d'harmonieux ensembles dans un décor comme celui-là. Pour le second projet, qui s'inspire de l'architecture normande, adaptée à un canadianisme de bon aloi, nous verrions des meubles conçus dans le goût paysan en érable teinté comme la mode de cette année les a popularisés; le style colonial également conviendrait parfaitement et même le meuble franchement paysan selon les conceptions qu'en a réalisé l'Ecole du Meuble. Il ne faut pas non plus oublier les accessoires du meuble: étoffes, carpettes et tissus au coloris chatoyant comme on a pu en voir à l'Exposition des Arts domestiques chez Morgan. A propos, il convient de féliciter LA REVUE MODERNE pour sa propagande en faveur de nos artisans.

Prévoyez-vous un développement de l'industrie du meuble dans la province de Québec?

— Cinq ans durant, la section du Meuble de l'Ecole Technique et depuis qu'elle est devenue autonome sous le nom de l'Ecole du Meuble a toujours eu pour politique l'utilisation de nos bois et la formation d'experts en confection du meuble. D'ici quelques années l'Ecole du Meuble, se développant et se spécialisant de plus en plus, sera en mesure de fournir à notre population les artisans qu'il lui faut. Toutefois, il est nécessaire qu'en retour le public continue ses encouragements du passé et fasse travailler ces jeunes gens qui ne seront plus comme auparavant encerclés dans de grandes industries, mais qui seront affranchis et voudront être leur propre maître de petites ou de moyennes industries sur lesquelles comptent tant nos économistes comme remèdes aux maux qui nous affligent présentement.

M. Jean-Marie GAUVREAU
nous parle du développement artistique de l'industrie du meuble.

LE POINT DE VUE DES PROPRIETAIRES ACTUELS

(*Suite de la page* 24)

quitter quand un propriétaire effectue certaines réparations à sa maison. Et puis, à quoi bon citer? Il vous faudrait toute une page pour compléter l'énumération.

Puis, après une pause:

— Non, conclut M. Sauvé, ce n'est pas par de telles méthodes qu'on remettra la construction bien en train.

Et vraiment, quand on considère un peu la situation exposée, on est bien porté à partager l'opinion du président de la Ligue des Propriétaires!

Ceci vous intéresse si...

vous avez un terrain ou même simplement l'idée de devenir propriétaire en construisant AVEC L'AIDE DU GOUVERNEMENT FEDERAL.

Des centaines de personnes, à Montréal même, se hâtent de profiter de l'offre faite par le gouvernement d'Ottawa pour se construire une maison à des termes que seule la dépression économique a pu forcer les autorités politiques à adopter.

Avez-vous un terrain libre? Des projets quelconques? Un problème de construction à résoudre? Expédiez-nous sans aucune obligation pour vous, le coupon ci-dessous et vous recevrez, des compagnies chargées d'interpréter la loi fédérale sur le logement, tous les renseignements possibles en la matière. C'est une autre initiative de LA REVUE MODERNE, dans l'intérêt de ses lecteurs et lectrices.

LA REVUE MODERNE

Veuillez me fournir, sans aucune obligation de ma part, et sans frais d'aucune sorte, les ressources que je peux obtenir:

☐ **d'un terrain libre que je possède actuellement**
☐ **pour la modernisation de ma propriété**
☐ **de l'aide fédéral pour devenir propriétaire**

.....

.....

Indiquer sur les lignes pointillées les autres questions sur lesquelles il vous intéresse d'être renseigné et marquer d'un (X) l'item qui vous concerne.

NOM .....

ADRESSE .....

Mallez le coupon à Dept. La Maison Moderne
320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Une installation en trois actes

VOICI à l'intention des jeunes mariées, quelques idées pratiques pour l'installation d'un coquet appartement en l'espace de trois ans.

Une seule pièce suffit pour la première année. Une jeune maîtresse de maison prudente et prévoyante, songe d'abord à ne pas obérer son budget, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des idées bien définies sur le bon goût et les convenances.

Dans ces conditions, le jeune ménage s'installe d'abord dans une seule pièce, avec l'espoir d'avoir un plus grand appartement dans un an et peut-être toute une maison la troisième année. Pour des commençants au modeste revenu, il vaut mieux avoir tout ce qu'il faut dans peu d'espace, que d'occuper plusieurs pièces mal meublées.

Pour arriver à ce résultat, il faut commencer par préparer une liste minutieuse des différents meubles et articles à acheter, pour prévenir les lacunes et les pis aller à bon marché dont il faut se débarrasser plus tard; ensuite, être bien certain que chaque morceau de l'ameublement servira aux différentes *activités* de la pièce, et que tous pourront servir ailleurs à d'autres usages les années suivantes.

Il faut penser que dans cette pièce *principale* on dort, on dîne, on lit, on reçoit, on écrit, on joue aux cartes et on se repose. Le mobilier doit pourvoir à tous ces usages et fournir en même temps l'espace pour les vêtements, la lingerie personnelle et de maison, les accessoires de service, les livres, les papiers, et tant d'autres petites choses qui ne se détaillent pas.

Le diagramme de la première année représente les meubles de base qui sont nécessaires, tout ce qui doit être acheté, les accessoires non compris, bien entendu. Le coût est d'à peu près $435 dollars. Si on trouve la dépense un peu forte, on peut retrancher une des commodes, une table de bout et un fauteuil, sans nuire sérieusement à l'élégance de l'ensemble.

Le côté pratique de chacun de ces meubles c'est leur double usage. Le sofa devient un lit très confortable le soir; la plus petite chaise se change facilement de place et convient pour la chambre à coucher plus tard. A sa pleine grandeur, la table à dîner loge parfaitement six personnes; fermée, elle sert de table à cartes et a l'avantage d'être solide. Les trois commodes, si choisies de bonne qualité et profondes, logent largement dans les tiroirs préparés à cet effet, la lingerie, l'argenterie, les accessoires électriques, etc. La troisième peut servir de pupitre. Ensuite, une peut servir de buffet dans la salle-à-manger, une autre (avec miroir) dans la chambre, et la troisième, restée dans le vivoir, s'augmentera d'une bibliothèque basse. (Voir le troisième diagramme).

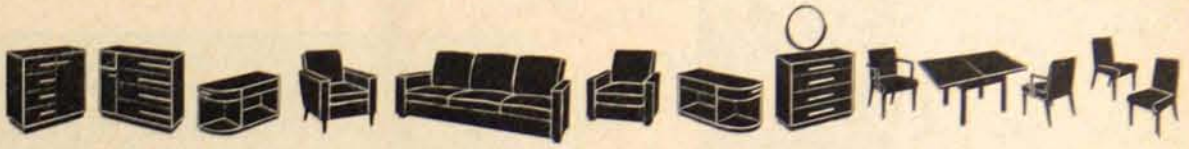
Deux pièces composent le diagramme de la seconde année: le vivoir et la chambre à coucher; c'est donc un mobilier de chambre à ajouter et remplacer par un fauteuil la petite chaise qu'on enlève du vivoir.

Pour la troisième année, trois pièces. C'est l'achat des principaux accessoires: une commode haute pour la chambre, une table-console, une bibliothèque tournante, une table à café, deux chaises de salle-à-manger.

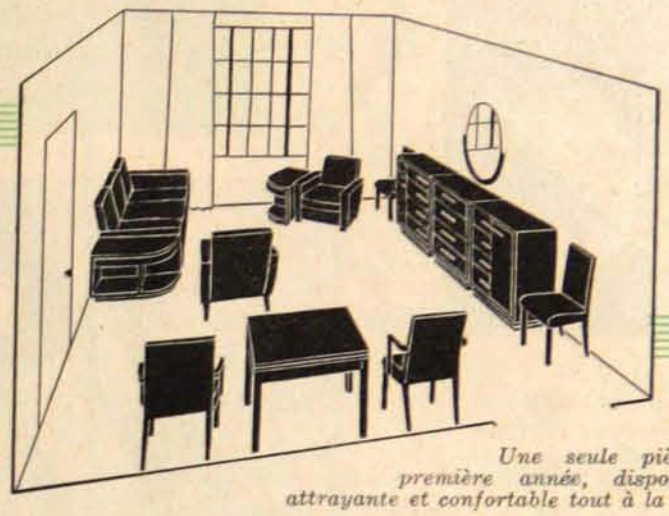
Bien entendu que ce plan n'est qu'une suggestion. Il peut, croyons-nous, être très utile aux jeunes ménages. Et nous ajouterons qu'avant de choisir la couleur de l'ameublement, la jeune femme doit savoir la couleur du papier-tenture qui servira de fond. Le jaune et le bleu, avec quelques touches de brun, de rouille, de beige et de vert, forment un ensemble harmonieux. Il est préférable de choisir un papier-tenture lavable; par exemple, jaune canari avec rayures argent et gris. La moquette en trois tons de bleu se marierait bien avec l'ensemble. Les draperies en mohair bleu et des touffes de fleurs rouille, vert et beige, donneraient une note de gaieté.

Le problème de l'espace limité fait qu'il est de plus en plus nécessaire que chaque meuble puisse servir à plusieurs usages. Si la table de bout peut *héberger* un radio, la table à dîner servir également pour une table de jeu et le sofa comme lit, la jeune maîtresse de maison a réussi à résumer son installation au minimum de l'espace.

Au moment de l'achat des meubles et autres choses, il faut se demander: "Cela convient-il? Cela convient-il aux conditions de ma maison et de ma situation?" Il faut aussi examiner l'apparence. Les bons meubles modernes se conservent bien. Ils sont simples, de lignes droites, sans placage, sans nids à poussière. Ils sont plutôt en relief par la beauté de leurs proportions et le grain du bois, que par l'artifice de leurs lignes et de leur fantaisie. (Courtoisie du Delineator)

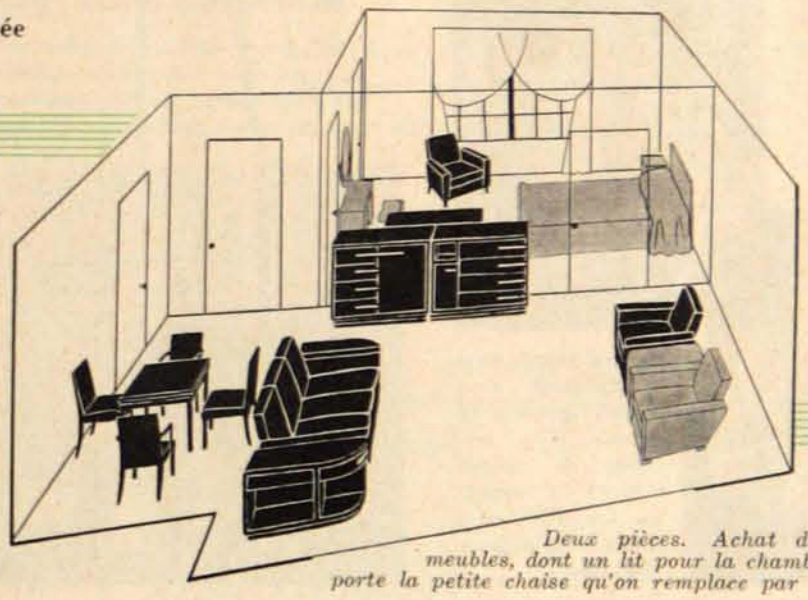


Première année



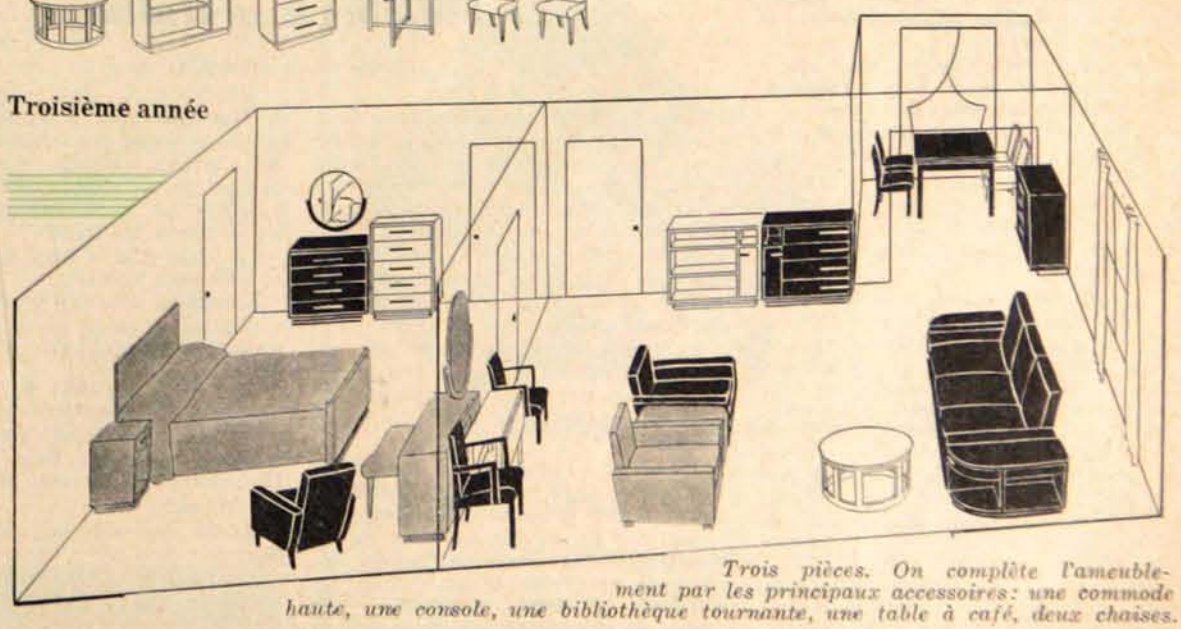
Une seule pièce. Ameublement de la première année, disposé de façon moderne, attrayante et confortable tout à la fois.

Deuxième année



Deux pièces. Achat de six nouveaux meubles, dont un lit pour la chambre où on transporte la petite chaise qu'on remplace par un fauteuil.

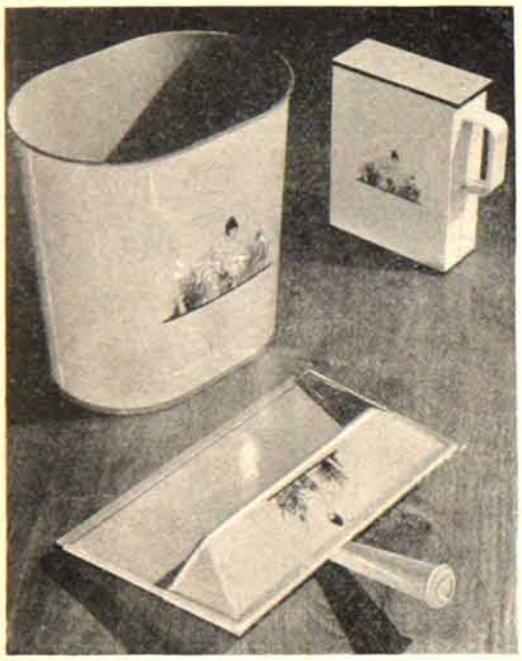
Troisième année



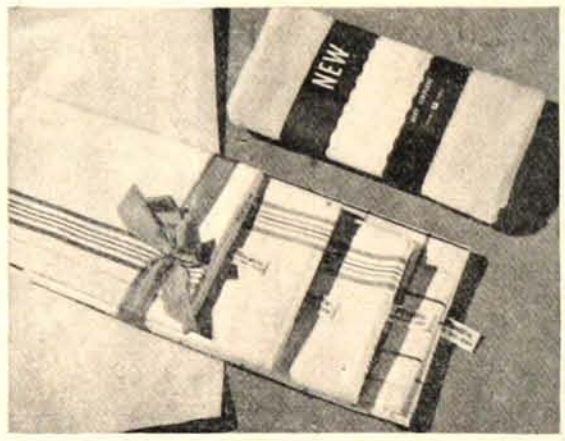
Trois pièces. On complète l'ameublement par les principaux accessoires: une commode haute, une console, une bibliothèque tournante, une table à café, deux chaises.

"Showers" de cuisine

Pourquoi ne pas préparer pour la fiancée un "shower" amusant et pratique ? Voici quelques suggestions de cadeaux très utiles à une nouvelle maîtresse de maison, et qui plaisent au mari.



Voici un porte-poussière, un panier à papiers, une jolie boîte pour les flocons de savon. On les trouve de couleurs différentes, avec d'amusantes décorations. On peut ainsi les assortir à la couleur de la cuisine de la fiancée.



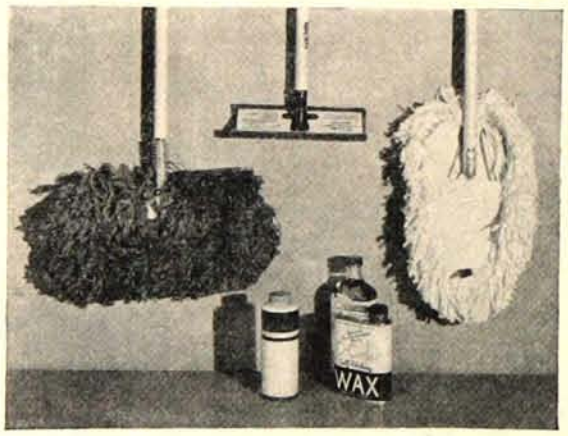
Des torchons de cuisine, très absorbants, qui simplifient l'ouvrage d'essuyer la vaisselle, et un paquet de tissu pour linges à épousseter, doux et sans filasse.

Poli pour plancher et pour meubles, cire qui polit par elle-même, avec équipement de vadrouilles, de plumeau, etc., pour tenir la maison propre.

Bouteille refrigérante avec couvercle en aluminium, pour l'eau, le thé glacé, et autres breuvages. A l'occasion, peut servir comme mélangeur pour coquetels.

"Ce que maman faisait" n'aura aucune chance d'intervenir si la jeune femme sert un bifteck grillé, sur ce nouveau plat-réchaud. On fait griller le bifteck dans le plat qu'on glisse dans les poignées de bois, et on le porte sur la table, succulent, chaud à point.

On se sert quotidiennement des grands ciseaux de cuisine. Les anneaux de ceux-ci servent à ouvrir les bouteilles et à enlever les couvercles vissés.



Les repas du mari "moderne" doivent être servis à temps. Une horloge électrique d'un joli style, pour la cuisine, est un cadeau parfait. (Courtoisie du Delineator)

Le Flambeau se Rallume

(*Suite de la page* 22)

— Il est venu au Canada? demanda encore Martha très intéressée. Il n'est pas marié?

— Non, j'aurais aimé lui pour marier ma sœur, reprit Owen, c'est un bon et joyeux garçon, le caractère français...

— Parlait-il de sa mère? osa Martha non sans dominer une émotion troublante.

— Non. Mais il recevait des lettres de sa grand'mère.

— Oh! savez-vous le nom de cette grand'mère?

— Non, fit l'hôtesse, bien que j'aie mis des lettres à la poste pour elle.

"Ce garçon est peut-être mon frère", se dit Martha, qui se retira après le dîner, sans accepter de jouer aux cartes avec ses camarades. Elle était préoccupée, voulait revoir en sa conscience sa journée, peser ses actes, comme elle le faisait souvent, car, en résumé, elle n'était pas contente d'elle ce soir.

Trois jours s'écoulèrent gaîment, les jeunes gens de nationalités diverses s'accordaient parfaitement.

Dans la journée, Martha jouait au tennis avec eux. Elle restait dans cette banlieue, ne voulant pas aller en ville. Elle travaillait volontiers avec Mme Amy, cousait le linge qu'elle avait dû acheter pour son voyage puisqu'elle n'avait aucun bagage. Elle s'était aussi fait livrer des objets de toilette indispensables commandés par téléphone. Le plus ennuyeux restait à faire: Aller demander à la banque une avance de fonds pour payer la traversée et régler sa note au Family-House.

La Gascogne partait le 10 mai, on était au 7, Martha se décida à se rendre en ville aussitôt après le déjeuner. Le tramway la déposerait tout près de la banque.

Après avoir pris le thé avec Mme Amy et mangé beaucoup de rôties, Martha saisit la voiture au passage.

Arrivée devant les bureaux de la compagnie des transatlantiques, elle remarqua un groupe de gens agités qui entraient, sortaient, parlaient. Une grande affiche annonçait le départ de la Gascogne pour le surlendemain. Le tramway bloqué par la foule, était forcé de s'arrêter. Martha descendit à la banque, on se pressait devant les télégrammes qui se déroulaient annonçant les dernières nouvelles.

La jeune fille se hâta vers le guichet où elle avait affaire.

L'employé distrait l'écoutait à peine:

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc ce matin? questionna-t-elle saisie d'appréhension.

— Il y a, répondit le caissier, que l'Atlantic a sombré.

— Ah! mon Dieu! s'écria Martha s'écroulant sur un banc. L'Atlantic! Mais les passagers sont saufs?

— Aucun.

Martha crut voir tout tourner autour d'elle.

— Alors, le pauvre Joe... le jeune français: Roland Trémont alors... et moi qui devais y être!

Elle sanglotait, oubliant pourquoi elle était là affalée dans ce hall où personne ne s'occupait d'elle. Enfin, après un long moment, elle revint au sens de la réalité. Elle n'allait pas s'abandonner comme une épave. Puisque la vie continuait, il fallait agir selon le devoir. Elle se dressa, un peu chancelante, vit à ses affaires, reçut l'argent et s'enfuit vers la porte où se balançaient le beau transatlantique: La *Gascogne*. Tous les navires avaient leur pavillon en berne. Rapidement, la jeune fille réserva sa cabine, la place ne manquait pas. Des touristes effrayés venaient rendre leurs billets et elle songeait: — Moi, j'ai été sauvée du naufrage et... par Joe Worth! Ah! comme les suites de nos actes irraisonnés sont graves!

Elle finit par rentrer au Family-House, tous les pensionnaires étaient réunis dans le hall, ils lisaient les journaux. Jamais on n'avait vu une catastrophe semblable. Le navire si beau, les passagers si gais, la mer si favorable... et tout était fini. Un incroyable accident! Martha prit le New-York-Hérald.

(*Suite à la page* 35)

JOVETTE

L'art moderne a fait ça!

Nous n'avons plus de salons, ma chère, l'art moderne a tout transposé au vivoir, à la cuisine et à la chambre de bain. Point. C'est vrai! l'Art moderne a fait ça... parce qu'un homme, qui n'était pas bête, a dit, une fois, ce qu'il pensait: "Un salon, c'est fait pour recevoir des gens qui auraient fait tout aussi bien de rester chez eux."

Peut-être n'était-il pas reçu dans vos salons, (et vous aviez bien tort, mesdames, de ne pas l'inviter, il s'en est vengé). Les mondaines l'ont cru, et un jour, on ne sait pas comment, tout a été chambardé dans les traditions. On y a mis du temps... et puis du temps... pour que ce soit certain, définitif, sans appel. Et aujourd'hui, que vous le vouliez ou non: plus de salon. Et quand il n'y a plus de salon, il n'y a plus de boudoir. Un studio: oui. Un vivoir et un fumoir, mais ne parlez plus jamais du boudoir surtout! ce petit coin mélancolieux où madame allait filer sa migraine, aux jours d'orage; où, pour une robe ratée, une femme pleurait pendant trois jours dans un mouchoir de dentelle parfumé de musc; où madame s'enfermait, rapport à ses bigoudis qui lui faisaient une tête de réprouvée. Le boudoir! oui, le boudoir où l'on était sûr de trouver, (quand on la surprenait) une dame négligée, en gilet de laine, qui accusait cinquante ans quand elle n'en avait que trente...

Ah! le boudoir, c'en était du joli, ce coin-là. Tout ce que l'ennui a imaginé sur la terre pour faire haïr la vie, se trouvait là. Là sur le guéridon, le roman qui déclanche une de ces mélancolies romanesques qui finissait par la neurasthénie; les vers insinueux qui sublimisent un héros, pour détruire le reste des hommes sentant le tabac de troupier et l'alcool à quatre-vingt-dix. Il y avait sur la console le flacon de sels, au cas d'évanouissements préparés par des névroses savantes et progressives. Sur le divan, des coussins qui grimaçaient: "Nous... nous voudrions bien nous faire nettoyer, on a soupiré et transpiré sur nous." (Madame faisait semblant de ne rien entendre). Sous la chaise-longue, de vieilles pantoufles très tristes, et plus triste que les pantoufles, une femme au milieu de tout cela, appelant sa bonne à tout instant pour lui dire: "Vous n'êtes qu'une imbécile".

Aujourd'hui, on a fait maison nette. On a fait la guerre à tout ce qui a pour mission d'entretenir le cafard et d'appeler la neurasthénie. Le vivoir étale ses fenêtres claires, il fait chaud là-dedans, il fait frais quand on veut, et le soleil peut entrer pour dire à madame: "Toi, ma jolie, si tu ne veux pas que l'on te supporte pendant les trois jours traditionnels du vague-à-l'âme, va faire un petit tour dehors; ou bien grouille-toi; fais de l'exercice physique. Passe tes shorts, et hop! en place pour la cabriole. Après, tu passeras sous la douche froide, et tu n'auras plus cet air engoncé que tu reproches à ta voisine. Ne t'aigris pas le caractère à tricoter des cravates et des bas que ton mari ne portera jamais. Trousse un gâteau puisque tu as tout ce qu'il faut dans la cuisine. Ou bien, — toi qui veux être svelte, gracieuse, — au lieu d'envoyer la bonne maman ramasser à la main les pelotons de mousse qui roulent sous les lits jumeaux, plie-toi... Allonge le bras, vas-y à plat ventre. Ce n'est pas très distingué, non, mais par exemple, dans trois semaines, tu ne souffriras plus l'humiliation d'entendre le colporteur des brosses Machin te demander, à la porte: "Puis-je voir madame?"

Madame! Vous l'avez entendu? il ne s'aperçoit pas que vous êtes madame... parce que la bonne est plus élégante. (L'insulte!) Enfin, il n'y a plus de salon, plus de boudoir, et ça ne dérange rien du tout: tout le monde s'en f...!

JOVETTE

LES nouvelles pâtes alimentaires CAPRI, introduites ces derniers mois pour les consommateurs canadiens-français, ont de suite conquis la faveur des gourmets.

Fabriquées dans des conditions hygiéniques exceptionnelles, elles sont faites de semoule pure, tirée du cœur de blé. Elles joignent à leur saveur délicate une qualité nutritive remarquable. Contenant une forte proportion de Vitamines B, elles constituent un créateur puissant d'énergie.

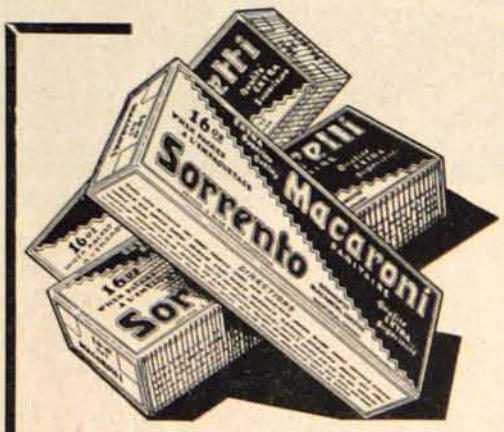
Les pâtes alimentaires CAPRI se recommandent tout particulièrement durant la saison chaude comme substitut à la viande.

Il existe une grande variété de plats délicieux dont l'ingrédient principal est, soit le macaroni, soit le spaghetti.

Pour une soupe légère on peut employer indifféremment l'une ou l'autre de nos cinq variétés.

"CAPRI"
le paquet sanitaire enveloppé de "Cellophane"

Exigez de votre épicier la marque "CAPRI"; cinq variétés en paquets de 10 onces.



Les pâtes alimentaires
"CAPRI"
vous sont offertes dans les variétés suivantes:

MACARONI
SPAGHETTI
VERMICELLE
COUDES
ALPHABETS

Les fabricants des fameuses pâtes alimentaires

Sorrento Macaroni LIMITÉE

Compagnie canadienne indépendante
MONTRÉAL

VOUS RESTEREZ...

Jeune et Belle

REPOSEZ-VOUS! Ne vous faites pas de soucis. Et vous garderez ces lignes idéales qui font votre jeunesse et votre beauté.

La formule moderne de la culture physique tend à répartir le poids également par des exercices effectués à genoux ou même couché. "Les exercices rigides portent à faux, déclarent les experts en soins de beauté. Le repos, la détente, voilà bien ce que nous avons le plus de mal à imposer à celles qui veulent garder le charme d'un corps souple et jeune."

Retenez donc avant toute autre chose qu'il vous faut vous reposer d'abord et exécuter ensuite vos exercices de culture physique en concordance avec les quatre illustrations de ces deux pages. Ces exercices, choisissez-les avec soin. Ne suivez pas une routine aussi désuète et inopportune que le serait le port d'un buste artificiel; plusieurs de ces exercices conviennent à nos frères sportifs, mais ne servent aucunement la cause de notre beauté. Les deux petites illustrations de ces pages montrent deux de ces exercices auxquels nous ne devrions pas nous adonner, parce qu'ils imposent une tension beaucoup trop forte aux muscles abdominaux.

Les meilleurs exercices sont ceux qui contribuent à la souplesse du corps, et non pas les autres qui développent anormalement certains muscles pour laisser les autres inactifs. Que ces exercices, au lieu d'exiger un effort insupportable, assurent la détente de tous vos muscles, qu'ils vous laissent aussi alerte mentalement que physiquement, et votre corps sera indemne contre "les outrages des ans".

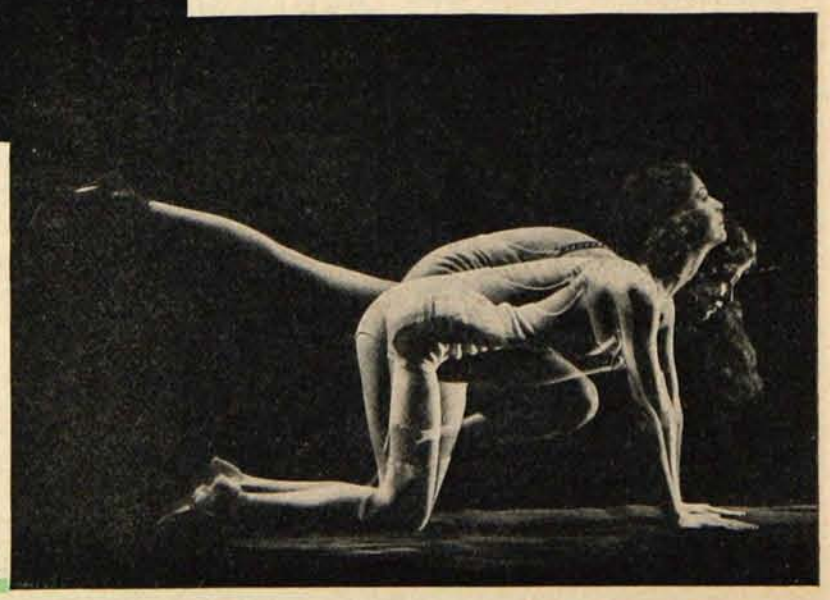
En réalité, la nouvelle formule, qui nous semble sans contredit la meilleure, exige autant de "travail", cela est sûr, que la routine d'autrefois. Mais ce travail se trouve si bien réparti dans le jeu des muscles que vous l'accomplissez sans effort.

Vos exercices physiques, pratiquez-les avec une progression systématique. Au début, ne répétez les mouvements que quelques fois. Le lendemain, consacrez-leur un peu plus de temps. Augmentez ainsi la somme de vos exercices jusqu'à ce qu'ils ne vous imposent aucune fatigue. En suivant ce conseil, vous atteindrez un résultat dont vous serez la première étonnée.

On entend souvent quelques-unes de nos compagnes négliger la culture physique sous prétexte qu'elles sont "trop fatiguées" pour s'y adonner. Hélas! ce sont elles qui en ont le plus grand besoin. Si vous appartenez à cette catégorie, Madame, faites vos exercices avant de vous retirer pour la nuit.

Choisissez la bonne méthode. Ne faites pas comme sur l'illustration de gauche. Plutôt, comme ci-dessus, mettez-vous à genoux, dos droit et tête relevée, et assoyez-vous très lentement sur vos jambes; après un repos, revenez lentement à la position du début.

A droite: 1. Position de départ sur les mains et les genoux, le dos horizontal; 2. Relevez le genou droit vers votre poitrine et baissez votre tête près du genou; 3. Etendez la jambe droite à l'arrière aussi haut que possible, en relevant la tête.



Conservez les lignes de votre jeunesse par des exercices appropriés

Il ne faut jamais chercher à réduire son poids que si cette réduction doit améliorer la santé en général, et le médecin est encore le meilleur expert en la matière. Consultez ce juge au lieu de risquer l'incertain.

Il est dangereux de maigrir trop rapidement. Nous connaissons une personne qui se fit maigrir de 35 livres en un mois. Six semaines plus tard, son médecin lui permettait à peine de s'asseoir dans son lit. N'établissez donc aucune diète sans consulter votre médecin; on n'insistera jamais trop sur ce point!

Un expert en diététique assure que le corps "brûle" deux fois plus de calories au cours d'une promenade paisible que pendant une séance de lecture; et le double, quand vous marchez vite, à comparer avec votre promenade à pas lents.

D'ailleurs, pour les soins de votre maison, vous devez exécuter tout le jour une quantité d'exercices. Les faites-vous correctement? Votre jeunesse et votre beauté peuvent s'améliorer tout en remplissant vos devoirs de maîtresse de maison.

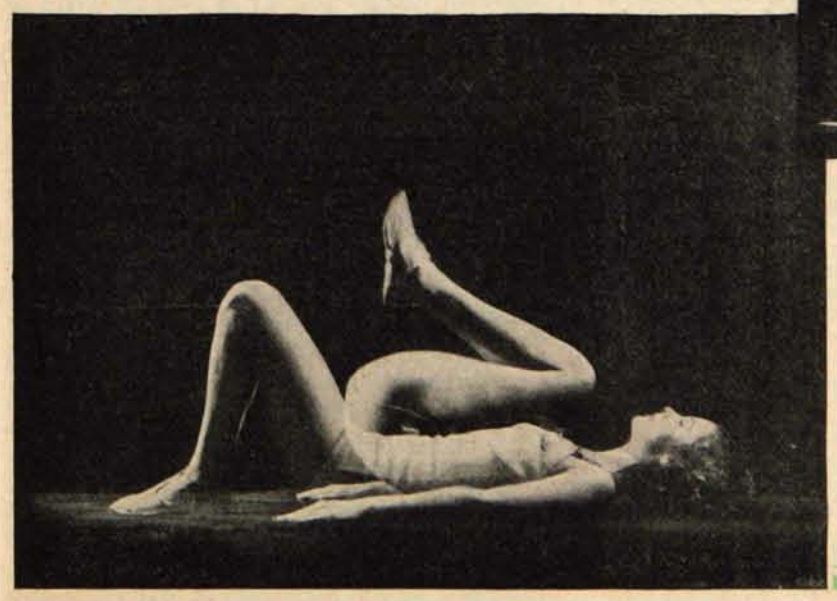
Par exemple, comment vous y prenez-vous pour soulever les objets lourds? Laissez-vous vos épaules s'affaisser et vos bras fournir tout l'effort? C'est un moyen sûr d'abîmer vos lignes. Avec cette méthode-là, un porte-faix se désarticulerait les muscles en vingt-quatre heures. Baissez-vous plutôt le plus près possible de l'objet à soulever et redressez-vous par l'effort des hanches; votre corset de muscles abdominaux exécutera la manœuvre, c'est son rôle. Et cette méthode exige deux fois moins d'effort.

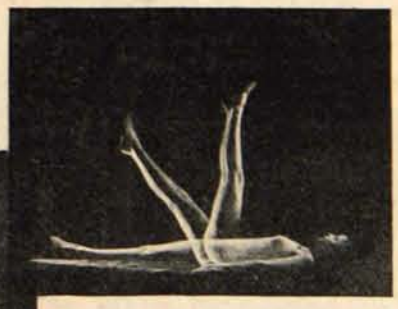
Pour ramasser les objets légers, pliez-vous toute la partie supérieure à votre taille? Pliez plutôt les genoux en gardant votre dos en position verticale. Cette manière de ramasser les objets légers renforcira les muscles de vos jambes.

Vous pouvez exécuter une gymnastique profitable par le seul fait de vous lever et de vous asseoir. Avec les pieds bien aplomb sur le plancher, l'un disposé à quelque trois pouces derrière l'autre, levez-vous en maintenant votre dos très droit; les muscles de vos jambes y trouveront profit.

Quand vous êtes assise, collez la partie inférieure de votre dos et vos hanches au dossier en compressant votre abdomen; l'air que vous respirez parviendra ainsi plus aisément à vos poumons et les purifiera plus facilement.

1. A genoux, les mains au-dessus de la tête en position de repos; 2. En gardant les mains dans la même position, inclinez le haut du corps vers la gauche en poussant les hanches vers la droite. 3. Abaissez lentement les hanches jusqu'à ce qu'elles touchent le sol.





Ne faites pas comme ci-dessus. Mais comme à gauche: étendez-vous sur le dos, les mains de chaque côté, les genoux relevés. Amenez progressivement vos genoux près de votre poitrine en soulevant les hanches. Répétez le mouvement cinq fois avant de remettre vos pieds sur le plancher. Reposez-vous.

Comment marchez-vous? Si vous marchez "des épaules", comme si l'on vous poussait au supplice, changez immédiatement de méthode. Marchez plutôt des hanches, sans exagération ni pose étudiée. Car en toute chose, il ne faut pas oublier la force de vos muscles abdominaux, qui doivent fournir l'effort nécessaire chaque fois que s'y prête l'occasion. Ces muscles sont perpétuellement en jeu lorsque vous faites le moindre mouvement. Voilà pourquoi il faut éviter de leur imposer un travail additionnel pendant les exercices de culture physique.

En somme, on peut affirmer que les exercices de culture physique imposés au début de la vogue du "jeu des muscles" étaient mal étudiés, et surtout trop exténuants. La mode nouvelle veut que ces exercices soient plaisants, et qu'ils délassent au lieu de fatiguer. On trouvera donc grand profit à bien étudier les conseils de ces deux pages et à les mettre en pratique le plus souvent possible. Si ces exercices continuent à vous épuiser après les premiers jours, il vous faudra consulter un médecin.

(Courtoisie du Delineator)

FAUT-IL LEGALISER LES LOTERIES?

LEON TREPANIER

Par LEON TREPANIER

Conseiller municipal de LaFontaine

LE mouvement en faveur de la légalisation des loteries au Canada, s'accentue de plus en plus.

Dans les milieux, jusqu'ici réfractaires à cette mesure, on se rend compte que l'achat d'un billet de sweepstake n'est pas un accroc à la morale et encore moins une violation des commandements de Dieu.

Ce que je trouve étrange, c'est l'attitude des gens qui en 1912, votaient la légalisation des paris sur les courses et qui en 1934 avaient scrupule de permettre à la Province de Québec d'organiser une loterie au bénéfice de nos institutions de charité et d'éducation.

Ce que je trouve amusant, c'est le fait d'un politicien très en vue d'Ottawa, qui est, en même temps que l'un des plus forts adversaires de la légalisation des loteries, patron honoraire d'une association dont l'existence se maintient au moyen d'une loterie annuelle.

Chez certains puritains, le scrupule de conscience doit s'exercer à l'endroit des autres et non chez soi-même. J'ai connu rue Saint-Jacques, un manipulateur qui a ruiné une cinquantaine de petits employés de bureaux, en les engageant à placer leurs économies à la Bourse et qui fait campagne actuellement contre la légalisation des loteries.

Ce "conscientious objector" est de la catégorie des bootleggers et autres produits de la pègre américaine qui, pour maintenir aux Etats-Unis la prohibition, s'allièrent discrètement à certains "churchmen" et leur fournirent même des millions pour empêcher les Etats-Unis de revenir au bon sens.

On sait ce que la prohibition a engendré aux Etats-Unis: l'organisation méthodique du crime sous toutes ses formes, le règne du gangster, une sorte de dictature par des bandits, genre Capone.

Après avoir plongé leur pays dans une turpitude dont le monde n'offre pas d'exemple, les gouvernants des Etats-Unis ont compris que le geste de Jésus aux noces de Cana, quand il changea l'eau en vin, justifiait un goût et une habitude qui n'ont rien d'immoral en autant qu'ils ne dégénèrent pas en abus.

Les Etats-Unis revinrent au bon sens et ils copièrent la législation de la Province de Québec, pour la régie des vins et des alcools.

Dans ma brochure sur les loteries, j'ai énuméré les bénéfices que plus de trente pays civilisés du monde retiraient des loteries nationales.

Le Canada serait-il plus civilisé que tous ces pays quand ses gouvernants prétendent que la légalisation des loteries serait un faux-pas économique?

Parce que l'Angleterre et les Etats-Unis sont les deux seuls grands pays où les loteries nationales n'existent pas, on nous dit: "Il faut modeler notre législation sur ces pays."

Par une ironie du sort, ce sont les deux pays où le jeu sous toutes ses formes, s'exerce de la façon la plus effrénée, sous le nez des autorités.

L'*Economist* de Londres, la plus grande revue financière de la métropole britannique, publiait en mars dernier, deux articles fort révélateurs à ce sujet.

C'est ainsi qu'il nous apprenait que le total annuel des paris en Angleterre, se chiffre à plus de DEUX MILLIONS ET DEMI de dollars. Seuls les paris sur les courses de chiens atteignent annuellement le chiffre phénoménal de TROIS CENT-CINQUANTE MILLIONS de dollars.

La même revue révèle que l'Anglais achetait, il y a deux ans, plus de QUATRE-VINGT-DIX MILLIONS de dollars de billets des sweepstakes d'Irlande au profit des hôpitaux de la république. Et l'achat des billets de sweepstakes en Angleterre est défendu.

Jusqu'à date plus de TRENTE-CINQ MILLIONS de dollars ont été versés aux hôpitaux d'Irlande grâce aux sweepstakes annuels organisé par le gouvernement du pays.

Le Canada est l'un des plus forts pourvoyeurs à cette caisse philanthropique. Aux Etats-Unis, la situation est encore plus amusante. Les Américains versent tous les ans plus de QUATRE MILLIONS DE DOLLARS aux loteries ou aux organisations de paris de toutes sortes et cela, bien entendu, d'une façon illégale, en violant la loi. Même chose au Canada.

Or, un tirage a lieu en Irlande. Les journaux américains et canadiens publient les noms, adresses et photographies des heureux détenteurs de billets, et ils interviewent les gagnants.

Il faut croire que durant cette période, les procureurs-généraux et autres officiers chargés d'appliquer la loi, ne lisent pas les journaux, car personne n'est condamné à l'amende, personne ne va en prison. Et la farce continue chez nous comme aux Etats-Unis.

Une autre contradiction qui doit sauter aux yeux des plus préjugés contre les loteries.

On sait quel respect on entretient à l'égard du Sénat. Chaque fois qu'un élu du peuple se lève au Parlement pour proposer l'abolition de la Chambre Haute, le Premier-ministre, quelqu'il soit, bleu ou rouge, se lève indigné et entonne le panégyrique des Sages de la nation.

Il nous représente alors le Sénat comme la sauvegarde de nos traditions les plus chères. Un aéropage composé d'hommes au jugement mûri, à l'esprit pondéré et que sais-je.

Or, le 12 avril 1934, le Sénat, par un vote de 37 à 20, adoptait le Bill Barnard, amendant le Code criminel de façon à permettre une loterie nationale au bénéfice de nos œuvres d'assistance publique et le bill était envoyé aux Communes, pour ratification.

Le bill fut rejeté. Les mêmes politiciens qui ne manquent jamais de proclamer la sagesse, le bon sens, l'intégrité et le sain jugement de la Chambre Haute firent volte-face à leurs opinions.

La Législature de Québec, à l'unanimité des deux Chambres avait, quelques semaines auparavant, voté une demande au gouvernement fédéral, d'autoriser la Province de Québec à organiser une loterie au bénéfice de ses hôpitaux et maisons d'enseignement.

Le gouvernement refusa.

Un député fédéral se leva en Chambre et proposa un referendum par tout le pays, de façon à connaître l'opinion du peuple canadien à ce sujet.

Sa demande fut ignorée.

Un referendum règlerait pourtant la question et justifierait nos gouvernants de taire leurs scrupules de conscience.

Une expression d'opinion populaire finirait peut-être par convaincre nos législateurs d'Ottawa qu'un brave homme qui achète un billet de loterie, qui le garde en poche, qui vit dans l'espoir de gagner le gros lot, qui lutte courageusement contre l'adversité tout simplement parce qu'il échafaude des projets dont cet inoffensif billet est le prétexte, n'est pas un criminel, qu'il ne viole pas la morale chrétienne.

Alors pourquoi pas un referendum?

LA REVUE MODERNE a posé la question avant moi. Elle a organisé parmi ses lecteurs et lectrices un plébiscite qui la met déjà en mesure de proclamer que la légalisation des loteries au Canada répondrait au voeu populaire.

Je souhaite que le Gouvernement fédéral fasse le geste que l'on attend de lui.

Etes-vous en faveur de la Légalisation des Loteries au Canada?

Dans tous les grands pays d'Europe on a eu recours à la loterie pour suppléer aux déficiences de revenus et à l'augmentation des secours d'Etat occasionnées par la crise.

La municipalité de Montréal, le gouvernement de Québec et le Sénat canadien se sont prononcés en faveur des loteries: la Chambre des Communes seule s'est opposée à la légalisation des loteries.

Nous avons cru qu'il serait intéressant pour les lecteurs et lectrices de LA REVUE MODERNE d'exprimer librement leur opinion sur la légalisation des loteries. C'est pourquoi nous lançons ce referendum et vous invitons à nous faire parvenir votre bulletin de vote.

LA REVUE MODERNE
JUIN 1936

Veuillez enregistrer mon vote pour ☐ *contre* ☐ *la légalisation des loteries au Canada.*

Adresse.....

Nom.....

Tracez une croix dans un des carreaux ci-haut suivant votre verdict relativement à la légalisation des loteries au Canada.

★

M. Frank Blais

LE nouveau député du comté de Chapleau, en Abitibi, est un homme d'expérience; il connaît à fond l'agriculture, le commerce et l'industrie minière de sa région. Ainsi préparé à son mandat de député, quelles ont été ses impressions?

"Dans l'ensemble, dit-il, je suis très satisfait. D'abord la ville et la population d'Ottawa font aux parlementaires un accueil très sympathique. On est aimable, et on s'efforce de nous aider.

"Au point de vue proprement parlementaire, je suis persuadé que cette législature sera l'une des meilleures depuis longtemps, et fera un bon travail. Les traités de commerce ont préparé la voie à l'exécution d'un programme pratique.

"Il y a des lacunes évidemment. D'abord les nouveaux députés peuvent se plaindre d'être un peu trop livrés à eux-mêmes. On ne les met pas au courant des procédés parlementaires, et guère plus des programmes des caucus prochains. Il faut deviner ce qui se trame, et ce n'est pas commode, dans un milieu nouveau. D'autre part, il y a aussi des discours trop longs.

"Malgré ces petites lacunes, j'ai l'impression qu'un député peut travailler. Il ne faut pas oublier non plus que tout le travail ne se fait pas à la Chambre, loin de là.

"Personnellement, j'arrive à mon bureau tous les matins vers sept heures et demie, et j'ai de la besogne jusqu'à onze heures du soir. Mais j'ai déjà obtenu de grandes satisfactions, entre autres, pour ma région, un train tous les jours de la semaine, dans chaque direction, au lieu de trois par semaine. Et aussi des réductions de taux de fret, qui entreront en vigueur le 15 avril. C'est important, et cela ne s'est pas réglé en Chambre.

"J'ai encore tout un programme pour ma région, et qui sera dans l'intérêt général du Canada, à cause de l'importance que l'industrie minière est destinée à prendre, au Canada en général et en Abitibi en particulier, dans un avenir très prochain.

"Seulement il faut que je fasse comprendre au Parlement et au gouvernement que l'Etat doit faciliter ce développement.

La Revue du Bridge

☆Par Arsène DesRochers☆

Un peu de modération

DES qu'il relève un beau jeu, le bridgeur novice ou irréfléchi est pris de panique tellement il craint d'entendre son partenaire passer parole et le priver ainsi des gains afférents au contrat qu'il suppose, à tort ou à raison, dans les cartes de son côté. Il se lance alors dans une Déclaration d'Ouverture de deux levées à une couleur afin d'imposer à son partenaire terrifié, et qu'il croit être une mazette, sa volonté souveraine en lui donnant l'ordre de tenir les enchères ouvertes jusqu'à la Manche.

Le joueur averti, au contraire, sait que les renseignements obtenus du partenaire sont de beaucoup plus précis, *qu'ils en disent beaucoup plus long*, s'ils sont donnés de plein gré. Ainsi, si mon partenaire répond 2-Sans Atout à mon Ouverture de deux levées à une couleur, j'ai utilisé un tour d'enchères sans obtenir la moindre précision quant à la forme et la force du jeu de mon associé. Je sais qu'il n'a rien, la chose est claire! mais il y a une gamme d'au moins cinquante variétés de *riens* qui partent d'aussi peu que du minimum de:

♤ 7 6 4 ♡ 10 5 3 ◇ V 4 3 ♧ 9 8 5 4

pour aller jusqu'au maximum de:

♤ R 9 6 ♡ R 7 3 ◇ 10 8 5 ♧ V 9 5 3

en passant par:

♤ 5 ♡ R 10 5 3 ◇ D V 5 4 ♧ 10 5 4 3

jeux qui justifient tous la *réponse négative* de 2-Sans Atout à une Ouverture Impérative de 2-Piques.

Supposons maintenant que je me sois laissé griser par les 6 Levées d'Honneurs du jeu ci-dessous:

♤ A D 8 4 ♡ A D 9 4 ◇ A R 9 ♧ A 2

et que je n'aie pu résister à la tentation de faire l'Impérative par 2-Piques, mon ivresse sera de courte durée, à un contrat de 3-Sans Atout ou de 4 levées à une des deux Majeures, si mon partenaire ne peut me donner mieux que le premier des trois *riens* qui précèdent et le contrat de Manche, que mon Impérative a engagé mon côté à déclarer, est voué à une lamentable faillite. "Encore un beau jeu qui a mal tourné!" dirai-je pour essayer de dérider mon partenaire, dont le regard semble me dire, ce que je sais d'ailleurs: "Avec 6 levées perdantes dans son jeu, il faut au moins 6½ levées gagnantes pour faire une Impérative!"

Avec le second ou le troisième *rien*, mon partenaire répondra sûrement à une Ouverture d'une levée à une couleur et le contrat de Manche sera éventuellement atteint. Ceci signifie tout simplement que si mon partenaire tient les cartes dont j'ai besoin pour mon contrat ultime, il déclarera sans qu'il me soit nécessaire de l'y contraindre.

Si les enchères progressent ainsi:

Moi	*Mon partenaire*
2-♤	2-SA
3-♡	3-SA

je ne sais pas encore, à ce niveau élevé, si mon partenaire a quelques bonnes cartes. Tandis que dans:

Moi	*Mon partenaire*
1-♤	1-SA

je sais immédiatement, à un bas niveau, que mon partenaire tient l'équivalent d'à peu près un As et une Dame, renseignement très intéressant pour les déclarations subséquentes.

Un des habitués de l'Académie de Bridge Outremont, cercle consacré exclusivement au bridge dont je dirige les activités, fit preuve, au cours d'un robre, d'un sage esprit de modération que je ne saurais trop louer.

Voici la donne:

Donneur: Sud
Tous vulnérables

	♤ R 10 5 3 2 ♡ R V 4 2 ◇ R V ♧ 5 4	
♤ D V 9 8 ♡ 8 6 ◇ 7 3 2 ♧ D V 9 8	N O E S	♤ 7 6 ♡ 10 8 7 3 ◇ 9 6 4 ♧ 7 6 3 2
	♤ A 4 ♡ A D 5 ◇ A D 10 8 5 ♧ A R 10	

Les enchères progressèrent comme suit:

SUD	*NORD*
1-◇	1-♤
3-♧	3-♡
4-◇	5-◇
7-SA	*tous passent*

L'Ouverture de 1-Carreau par Sud est des plus correctes. Il est vrai qu'il tient 6 Levées d'Honneurs et une couleur redéclarable; mais son jeu contient aussi au moins 6 levées perdantes, supposant même une répartition normale. Sud a donc besoin de trouver quelques bonnes cartes chez Nord pour faire la Manche. Si Nord a ces cartes, il répondra à une Ouverture d'une levée; s'il ne les a pas, la Manche est impossible.

En appliquant la règle culbertsonienne qui nous dit: "*faites une Déclaration d'Ouverture Impérative si votre jeu contient au moins 4-Levées d'Honneurs et une couleur déclarable, pourvu qu'il ne compte pas un plus grand nombre de cartes perdantes que de Levées d'Honneurs*", Sud juge bon de n'ouvrir que par 1-Carreau avec au moins autant de levées perdantes que de Levées d'Honneurs.

On bridge...

● L'équipe *Columbia* du Conseil Lafontaine des Chevaliers de Colomb a remporté la coupe donnée par M. Joseph Sawyer, emblématique du championnat de la Ligue de Bridge de Montréal. Cette équipe, composée de MM. A. Bourque, O. L. Bourque, L. Lapointe, R. Riendeau et C. Duval élimina, dans les finales, l'équipe Lafontaine formée par MM. J. E. Lajoie, H. Fraser, P. Bisson et A. Saint-Pierre.

● Tout récemment, le *Cercle de Bridge de l'Est*, fondé par M. Paul Monette et quelques amis à la Pointe-aux-Trembles, recevait, outre le maire Wilfrid Saint-Pierre et la plupart des échevins de son conseil, plusieurs sommités du bridge à Montréal, dont MM. L. Arthur Pauzé, Robert Berry, le docteur J. Adrien Lambert, ainsi que M. Charles Lajoie, assistant-surintendant à l'*Imperial Oil* à Montréal-Est et le maire Napoléon Courtemanche, de Montréal-Est.

Monsieur Joseph Jean, député de Mercier et patron du Cercle, donateur de la coupe qui porte son nom, et le colonel LeBel, représentant l'Honorable Raoul Grothé, donateur des coupes *Grads*, félicitèrent le Cercle pour la belle œuvre sociale qu'il accomplit.

De nombreuses récompenses furent distribuées; en particulier deux magnifiques coupes, emblèmes du championnat du Cercle, furent attribuées à MM. Charlemagne Gariépy et Roméo Gariépy.

M. A.-Ernest Bouchard, président sortant de charge, souhaita la bienvenue à ses hôtes et cette soirée, à laquelle assista M. Arsène DesRochers, fut un grand succès.

A une réunion hebdomadaire de Cercle de Bridge de l'Est M. l'abbé Charles de LaMirande a été élu président pour la saison 1936-37.

LE vif appétit des enfants exige une nourriture satisfaisante. Les flocons de maïs Kellogg possèdent toute la riche valeur d'énergie du maïs doré — tout en étant légers, sains et de digestion facile.

Servez à vos enfants de croustillantes et savoureuses céréales de Kellogg! Versez beaucoup de lait ou de crème et ajoutez des fruits en saison. Quel déjeuner!

Vos petits raffoleront à chaque heure du jour de la succulence des céréales de Kellogg. Très appropriées pour un frais déjeuner, un goûter d'après-midi ou avant de se mettre au lit. Essayez-les vous-même avant de vous coucher et vous constaterez comme vous dormirez paisiblement.

Les produits Kellogg sont parfaitement cuits et rôtis, prêts à être servis. Ils vous épargnent du temps et de l'argent. L'une des meilleures valeurs que vous puissiez acheter. Exigez les produits Kellogg. Nulle autre marque ne possède l'empaquetage *scellé à air chaud* qui conserve toujours à ces fameux flocons la fraîcheur du four. Chez tous les épiciers. Fabriqué par Kellogg à London, Ontario.

Rien ne peut remplacer les

FLOCONS DE MAÏS

Kellogg

En feuilletant les Livres

Par Robert RUMILLY

FREDERIC LEFEVRE: "Ce vagabond". (Flammarion éditeur, Paris).

M. Frédéric Lefèvre, rédacteur-en-chef des NOUVELLES LITTERAIRES, a atteint la grande notoriété en popularisant le genre de l'entrevue dans lequel il est passé maître. Il a rencontré, interrogé les hommes les plus intelligents de son époque, les faisant parler chacun sur sa spécialité, les amenant à creuser, à ordonner et à préciser leurs idées — pour certains d'entre eux, comme ils n'avaient peut-être jamais songé à le faire. Il y faut des dons de premier ordre, à commencer par une culture assez étendue et assez souple pour se trouver de plain-pied avec chaque interlocuteur parlant des travaux, des études, dans lesquels il s'est spécialisé, auxquels il consacre sa vie. Il y faut les dons du philosophe, de l'essayiste, avec une certaine vivacité.

M. Frédéric Lefèvre est donc au premier chef un intellectuel, entraîné aux jeux de l'analyse et de la synthèse. On admet, et non sans raison, que les écrivains appartenant à cette famille d'esprits réussissent rarement dans les œuvres de pure imagination. M. Frédéric Lefèvre a voulu tenter la gageure et montrer qu'à un écrivain de race aucun genre n'est inaccessible. Il s'est fait romancier. Il a publié plusieurs bons romans dont "Le Sol", et aujourd'hui: "Ce Vagabond".

C'est l'histoire d'un homme cultivé, d'un idéaliste qui, meurtri par le contact des hommes, désire se détacher deux, se détacher des conventions sociales et de l'argent d'une manière totale. Il renonce à jamais avoir un sou sur lui, et se fait vagabond, à Paris pendant les mois d'hiver, dans les bois de la région parisienne à la belle saison. Il cherche farouchement la solitude, comme si la solitude n'était pas la dure loi humaine, le lot de chacun de nous en pleine rumeur de la ville. Et il finit pas désirer passionnément la compagnie d'une femme, d'un enfant; il cherche alors à se tromper soi-même en se disant que le couple ne détruit pas la solitude, mais l'accomplit au contraire.

Il y a dans ce livre une poésie, une délicatesse de sentiments, une pureté de style qui sont merveilleuses et qui lui assureront ce que souhaite Frédéric Lefèvre: parmi ses lecteurs, de vrais amis. On relira des passages d'une prose chantante, qu'on dirait par moments ailée, aérienne, avec plaisir, avec délices. C'est un très beau livre. On s'attachera au vagabond philosophe et idéaliste en qui on retrouvera l'intelligence de son créateur Frédéric Lefèvre.

Car cela reste, à certains égards, non un roman de romancier, mais un "essai" d'intellectuel.

Peut-être Frédéric Lefèvre met-il dans la bouche de quelques vagabonds sinon des accents du moins des mots qui sonnent faux, un vocabulaire et des phrases qui ne sont pas des clochards. Plus sûrement encore, il idéalise son héros. Il oublie des éléments dont cet homme cultivé devenu vagabond volontaire devrait souffrir à un point qu'il ne puisse les négliger: la saleté d'un pauvre hère qui ne change jamais de linge et de vêtements, la vermine. Nous n'avons point exercé le libre métier, si l'on peut dire, de clochard parisien, mais notre expérience de fantassin, de "poilu" nous suffit à cet égard. Les poux n'ont-ils pas été, beaucoup plus que la menace des obus, notre grande souffrance de la guerre? On a beau vouloir vivre dans le rêve, ils rappellent à la réalité.

Puis, nous avons trop l'impression que les descriptions, dont chacune est très belle, sont reliées par l'intrigue qui est un prétexte à cet usage. Dès le début du livre, une description des Halles, fait un peu "morceau de bravoure", il est vrai magnifiquement réussi. Il en est de même ensuite d'un hymne à l'amour, au "véritable amour" qui se suffit à lui-même, étant effusion, chant, contemplation heureuse, qui doit rendre meilleur, plus intelligent, plus sensible, plus un. L'impression de "morceau détaché" est plus forte encore avec des descriptions de la forêt, et surtout avec celle de la mer.

Il semble que l'auteur ait voulu placer des tableaux déjà écrits, utiliser son riche vocabulaire. Il n'est pas vraisemblable qu'un vagabond, même cultivé, écrivant à l'adresse d'une paysanne ignorante des choses maritimes, emploie, même s'il n'est pas sûr qu'elle doive lire ses lettres, un vocabulaire si riche et si précis, où les hanets, le rocambeau, les ris, alternent avec la misaine, le foc et bien d'autres. Tout le chapitre est emboîté dans le roman et pourrait s'ôter en bloc sans altérer en rien la trame.

Cela n'est pas d'un romancier-né qui éprouverait l'impérieux besoin de se délivrer d'un roman. Par l'observation de la nature, par la somptueuse beauté des descriptions, par le vocabulaire, "Ce Vagabond" fait penser aux romans de Maurice Gènevoix. Mais dans ces romans il y a un enchaînement inexorable.

On répète que ces observations s'appliquent à un livre de premier ordre, dont la lecture est délicieuse. En outre, elles sont loin de lui enlever toute valeur en tant que roman, puisque nous avons dit qu'on s'intéresse au personnage principal, qu'on s'attache à lui, qu'on l'aime. Il a du relief . D'autres personnages, la femme, l'enfant, nous sont connus, bien connus dans leur vie secrète sans qu'ils aient besoin d'apparaître longtemps ni de parler pour se livrer. Et cela aussi est très fort.

* * *

JULIEN GREEN: Minuit. (Plon, éditeur, Paris).

La fin de la saison littéraire nous apporte un lot de nouveautés assez riche pour qu'il soit difficile de choisir. Mais un des romanciers les plus en vedette et qui méritent le mieux d'être suivis est bien M. Julien Green.

Il s'est imposé très jeune, avec "Mont-Cinère", puis avec "Adrienne Mesurat", coups de maître. Il a renouvelé, depuis, ce succès, sans le dépasser. Il publie aujourd'hui son sixième roman: "Minuit".

Cela débute comme un roman de mœurs de composition traditionnelle. Et, comme dans presque tous les romans de grande classe, il s'agit de mœurs de province. Personne n'a poussé plus loin que dans cette première partie de "Minuit" la description des vieilles filles et des vieilles femmes de province. Il y a là une étonnante accumulation de traits de mesquinerie et d'inconsciente méchanceté. De même, une infinie succession de menues malchances et de malheurs partiels fondent sur l'héroïne, finissant par créer une sensation d'horreur bien qu'aucun de ces traits ne soit à proprement parler horrible.

Julien Green possède les deux qualités maîtresses du romancier: observation et imagination. Il ne suffit pas d'observer: on fournirait ainsi au lecteur une série de photographies. Il faut choisir parmi les faits d'observation, les présenter avec art, et les interpréter. Ou mieux encore, suggérer, sans en avoir l'air, l'interprétation. Julien Green excelle dans le choix du détail typique, qui burine un personnage et le rend inoubliable.

Que l'imagination ne lui manque pas non plus, la seconde partie du roman, qui se déroule dans une espèce de château délabré et hanté, le prouve d'abondance. Julien Green y a réuni une collection d'originaux, de demi-mabouls, que le lecteur se rappellera. On ne peut dire que l'auteur nous les présente en liberté, car ils sont sous la dépendance d'un maniaque exalté dont ils finissent par aimer la tyrannie. Une des lubies principales est de les contraindre à vivre la nuit et à dormir le jour. Dans ce domaine de Fonfroide, cela devient vite hallucinant.

Il y a toujours, dans les livres de Julien Green, un mystère pesant, qui oppresse. Il y a toujours une force dramatique intense. Cette fois il y a bien un peu de fantastique; et bien que le caractère de l'héroïne et l'insolite de ses aventures nous aient préparés au mystère, il y a, entre le vraisemblable de la première moitié du livre et le merveilleux de la seconde, une rupture qui déconcerte.

On n'en dévore pas moins l'histoire avidement jusqu'au bout. Et jusqu'au bout on découvre de ces traits d'observation et de ces éclairs d'imagination qui sont le privilège du grand romancier.

* * *

ANDRE TARDIEU: Le Souverain captif. (Flammarion, éditeur).

M. André Tardieu, qui a joué dans la politique française le rôle considérable que l'on sait (il a été onze fois ministre et trois fois président lu Conseil) fait un impitoyable examen des principes de 1789. Cet homme qui a été l'un des dirigeants de la politique de la République fait des institutions et des mœurs du régime une critique des plus serrées. C'est dire l'intérêt de ce livre, l'émotion qu'il devrait susciter.

Quant à nous, nous sommes toujours stupéfait que des hommes ayant posé de pareilles prémisses ne sachent pas ou ne veuillent pas ou n'osent pas conclure. La seule conclusion possible, ce serait une adhésion immédiate à Maurras et à l'Action Française.

* * *

Nous apprenons avec plaisir que M. Robert La Palme a reçu d'importantes demandes de caricatures pour le *Ringmaster*, de Chicago, journal spécialisé qui choisit ses collaborateurs parmi les maîtres américains de l'art difficile de la caricature. Robert La Palme, qui est actuellement à New-York où il réussit à s'imposer malgré une vive concurrence, est un jeune maître dont le talent peut être un sujet de fierté pour le Canada français. Nous applaudissons au succès de l'un des nôtres.

* * *

R. P. LOUIS LACHANCE, O. P., Professeur de Philosophie: Nationalisme et religion, 1 vol. 200 p. 75 sous.

Inauguration de la Collection "NOS PROBLEMES", éditée par le Collège Dominicain d'Ottawa, cet ouvrage présente un intérêt tout ensemble actuel et permanent. Le problème ardu du nationalisme y est abordé avec courage et franchise, et s'en dégage singulièrement clarifié. En le parcourant, on ne peut s'empêcher d'admirer la valeur d'actualité que renferment les principes thomistes lorsqu'ils sont appliqués avec à propos.

L'auteur s'efforce de déterminer les conditions d'un nationalisme judicieux et catholique, et marque très fermement les rapports entre celui-ci et la religion. Sa méthode est directe: il va droit au but sans s'embarrasser des opinions particulières. Il résout positivement, par un exposé limpide de la *doctrine*, toutes les difficultés qui peuvent se présenter à une intelligence soucieuse de raisonner ses sentiments. (*Communiqué*).

Le Flambeau se Rallume

(*Suite de la page* 29)

La première page était entièrement occupée par une photo du superbe Atlantic prise au moment de son départ. Les passagers saluaient cette rive d'Amérique qu'ils abandonnaient pour toujours. Et maintenant, une feuille, tirée en hâte, annonçait: "L'*Atlantic vient de sombrer*. tout est perdu corps et biens. On ne sait rien encore des causes de la catastrophe, toute la nuit on a reçu des: S. O. F. le navire s'enfonçait lentement sans que rien puisse le sauver. Les passagers, admirables d'héroïsme chantaient: "Plus près de toi mon Dieu!" La musique jouait le "Bonsoir". Plusieurs passagers se sont jetés à l'eau... Les pertes sont considérables."

Martha n'en lut pas plus. Elle courut reprit le tramway pour se rendre chez les Worth et les consoler de la mort de Joe.

Dans le tram elle se rappela que le crucifix, souvenir de son père, qu'elle avait pendu à la cloison de sa cabine s'était perdu dans le naufrage. Elle en eut beaucoup de chagrin.

X

LA Gascongne ne put démarrer que le 15 mai. Beaucoup de touristes qui avaient retenu leur place à bord renonçaient à traverser l'Océan, en revanche d'autres, sans trop savoir ce qu'ils espéraient, voulurent partir, passer à la place où avait coulé l'Atlantic. Ils emportaient des couronnes de fleurs pour les jeter aux flots. Vain hommage! Ce qui semblait mieux, serait de dire une messe à bord pour ceux qui s'étaient noyés dans ce naufrage. Cette idée était venue à Martha, peut-être lui était-elle soufflée par l'âme d'un disparu.

En conséquence, elle se rendit vite au couvent de l'Enfant-Jésus, demanda des prières et offrit au bon aumônier de payer sa traversée aller et retour s'il voulait venir célébrer la messe, très solennellement, à l'endroit néfaste. Il n'y avait aucune escale de New-York à Cherbourg. Huit jours de navigation suffiraient.

Le prêtre accepta. Il reverrait sa patrie!

Martha commanda une grande Croix de roses. Ses camarades du Family-House la portèrent eux-mêmes jusqu'au port où ils accompagnèrent la jeune fille qui dut promettre d'envoyer un cablogramme dès son arrivée en France. Elle s'embarqua tristement.

L'officier de quart annonça le matin du 16 mai qu'on passerait vers les dix heures à l'endroit du naufrage. L'autel fut érigé sur le pont, enveloppé de fleurs que dominait la haute Croix de roses. Il y avait un peu de houle. Le ciel était nuageux, les matelots en costumes de cérémonie, les officiers de même, les passagers de religions variées, mais tous profondément respectueux s'étaient groupés devant l'autel, les musiciens jouèrent des cantiques, les Hymnes rituels, le chant: "Plus près de Toi, mon Dieu" et le Magnificat! Des couronnes de fleurs furent ensuite lancées à la mer et le paquebot poursuivit sa route.

Pendant toute la durée de la traversée, il n'y eut ni danse, ni bal à bord, chacun pensait au suprême voyage dont l'heure inconnue sonnerait une fois pour tous.

L'arrivée à Cherbourg fut régulière, beaucoup de curieux attendaient la Gascogne, espérant des nouvelles, cherchant ceux qu'ils connaissaient. Nul, bien entendu, n'était là pour Martha qui, en vraie Américaine, savait se tirer d'affaire. Elle avait étudié son guide, elle ne possédait de bagage qu'une valise de fortune achetée pour remplacer celle qui avait coulé avec le navire. Elle n'avait qu'à prendre le train pour Paris. On devait l'attendre à l'Elyseum-Club.

Une dame, la poitrine croisée d'un ruban jaune et blanc, de l'association des "Amies de la jeune Fille", l'aborda.

— Puis-je vous être utile mon enfant?

— En quoi Madame?

— Vous venez en France pour la première fois?

— Oui. Je veux aller prendre le train pour Paris.

— Vous y êtes attendue? Vous avez une place?

— Certainement. En quoi est-ce que je vous intéresse Madame? Je vous salue, je n'ai pas besoin de personne.

Et la petite Américaine trouvant les Français bien indiscrets, marcha rapidement. Son indicateur lui annonçait un express partant à 10 heures, elle l'atteindrait juste à temps.

Le tumulte de Paris ne lui causa pas davantage d'hésitation. Qu'était-ce auprès de New-York! Elle prit un auto à la gare. En quelques minutes elle fut à l'Elyseum-Club.

Lentement, elle pénétra dans le hall où un garçon en tenue bleue galonnée se trouvait en permanence:

— Que désire Mademoiselle?

— Voir la Gérante. Je suppose que Madame la Présidente est absente.

— En effet. Elle est à Rambouillet, Mademoiselle est membre du Cercle?

— Oui. A New-York.

— Ah! très bien, c'est Mademoiselle qu'on attend, sa chambre est prête.

— Bien. Prenez ma valise dans la voiture, la course est réglée.

Une porte s'ouvrait devant une Dame très souriante, qui arrivait la main tendue: — Miss Martha Fauvel sans doute? Voilà plusieurs jours que j'espérais vous voir. Notre présidente: La Duchesse de Rambouillet m'a montré la lettre que lui a adressée Mme Lytton. Je suis heureuse de vous voir ici, *dear Miss*.

— Je suis heureuse de m'y voir aussi. Montrez-moi ma chambre, ensuite je souhaiterais dîner.

— Justement, on se met à table. Entrez donc dans la salle à manger, vous monterez chez vous après Miss Martha.

— Ne m'appelez pas Miss Martha. Mon nom de famille est français, j'ai ici des parents. Vous avez l'annuaire du Tout Paris?

— Oui, Mademoiselle le voici sur la console. Mais venez à table, on sert. La jeune fille placée à une petite table près de la fenêtre, fit grand honneur au repas, presque toutes les places étaient occupées par des groupes de dames qui causaient ensemble, la plupart en anglais. Elles regardaient curieusement la jeune fille. C'était sans doute une collègue.

Avant même de monter chez elle, Martha prit le volume d'adresses et le consulta hâtivement. Elle trouva très vite: "Baronne d'Orval, 98, rue de Penthièvre." Quel soulagement! Voilà l'adresse de grand'mère! Elle y courrait dès demain. Ce soir, elle enverrait un mot pour demander à quelle heure elle pourrait se présenter. Pourvu que le jeune journaliste Roland Trémont ne soit pas son fils! Il serait noyé à cette heure.

Elle s'enquit auprès d'un domestique et lui demanda si elle pouvait faire porter sa lettre.

— Pas maintenant, lui dit-il, tout le personnel est à dîner. Si Mademoiselle veut bien me dire avec qui elle veut communiquer, je pourrai sortir après mon service dans deux heures.

— C'est Madame la Baronne d'Orval.

— Ah! Madame la Baronne est membre du Cercle. Elle est la vice-présidente de la section des Oeuvres Sociales.

— Alors, elle vient souvent ici?

— Presque tous les jours.

— Dites-moi, n'avait-elle pas l'air inquiet, triste, ces temps derniers?

— Je n'ai pas remarqué, elle était comme d'habitude.

— Elle ne demeure pas loin?

— A cinq minutes d'ici.

— Ma foi, je vais y aller. Indiquez-moi le chemin.

— C'est facile, en sortant d'ici, la première rue à gauche, le numéro 98 est presque tout de suite à droite.

— Merci, montez ma valise dans ma chambre.

— Mademoiselle n'a pas d'autres bagages?

— J'ai mon parapluie.

Si la jeune fille n'avait pas eu tant de souci, elle aurait ri de l'air ahuri du garçon, mais elle s'élançait du perron, traversait la cour d'entrée et gagnait l'avenue. Quelle belle enfilade de lumières cette longue voie! Des autobus, des voitures, de rares passants s'y croisent. A cette heure les Parisiens dînaient, pourvu que Madame d'Orval la reçut!

Elle arriva facilement à la porte cochère. La concierge causait avec une voisine: — Madame la Baronne d'Orval?

— Au sixième en face. Y a l'ascenseur. Vous allez savoir le manœuvrer?

— Sûrement.

— Sonnez plusieurs fois, il est possible que la bonne soit montée se coucher. Il est tard.

— Non. 21 heures.

— Vous pouvez toujours essayer d'être reçue.

Martha, jamais en peine, trouva le moyen de démarrer l'ascenseur, vieux système qu'on actionnait à l'aide d'une corde. La machine s'éleva jusqu'en haut où elle s'arrêta sous le plafond.

La jeune fille était émue, comment serait-elle reçue par cette vieille dame qu'elle n'avait jamais vue, dont elle ne savait presque rien et dont le fils...

Comme elle avait sonné, ses réflexions furent interrompues lorsqu'on ouvrit la porte. Une femme, en tablier blanc, cheveux châtains, visage aimable, presque jolie, avec des yeux noirs vifs qui brillaient sous de longs cils, apparut.

— Je voudrais voir Madame la Baronne d'Orval, un instant seulement. Je ne suis pas une étrangère, je m'appelle Martha Fauvel. Dites lui que j'arrive de New-York.

— Ah! je crois bien qu'elle va vous recevoir.

Martha franchit le seuil, elle était dans une galerie étroite, dénuée de luxe, sur laquelle donnaient plusieurs portes.

— Fais entrer au salon, Marilou, fit une voix.

La servante revint, souleva une portière:

— Si Mademoiselle veut bien s'asseoir, Madame allait se mettre au lit.

L'attente fut vite comblée. Une femme, en robe de chambre de laine grise, ornée d'un col et parements blancs s'avança les bras tendus avec un tendre sourire:

— Toi, ma petite fille chérie. Enfin!

Martha sentit tout son cœur fondre contre celui de l'aïeule, elle n'arrivait pas à s'exprimer nettement.

— Ma bonne maman! Oh! pouvoir prononcer ce nom: Maman! que je n'ai jamais dit: Bonne maman!

Toutes les deux se taisaient, puis Martha, mortellement anxieuse, dit:

— Mon frère... Roland?

— Tu ne le verras pas ce soir. Songe qu'il arrive de New-York.

— Mon Dieu! Et vous ne l'avez pas encore vu?

— Non. Mais il sera là demain, tu le verras, si tu savais comme lui aussi souhaite te connaître.

— Vous savez où il est en ce moment?

— Mais oui. A Ostende.

— Il se nomme bien Roland Trémont.

— Oui. Qu'as-tu à trembler, à pâlir?

— C'est que... il voyageait sur l'Atlantic.

— Oui. Ah! ma petite fille. Quelle catastrophe!

— Dieu soit loué, grand'mère, j'ai eu si peur.

La grand'mère avait conduit Martha à un divan et s'était assise près d'elle.

— Tu ressembles à ma Rolande, surtout tu as sa voix. Quand tu as dit: Bonne maman, j'ai cru l'entendre. Comment peut-il se faire que je te découvre à vingt ans. Vois-tu, c'est ma

(*Suite à la page* 39)

Les modèles qui grandissent

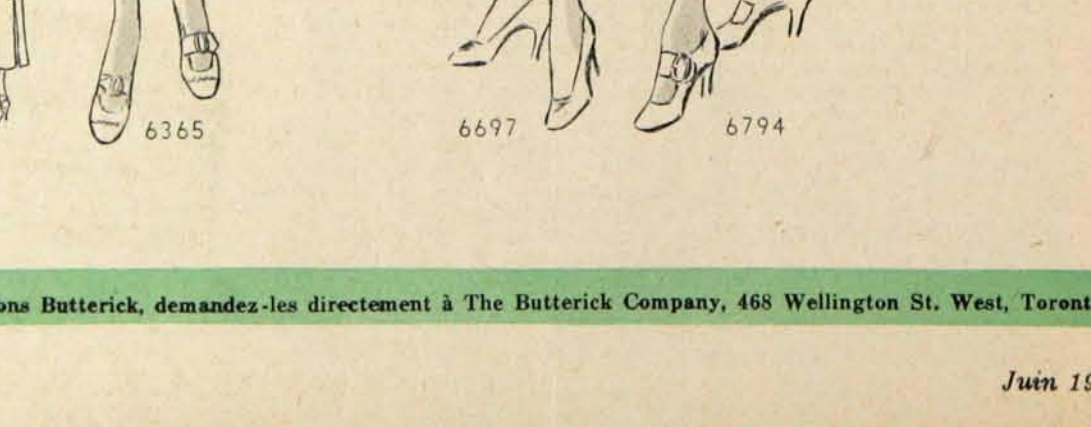
6831

6831 Robe à jaquette ample et jupe de lignes amincissantes qui font paraître plus grande et plus svelte. Largeur: 2⅛ verges. Métrage: pour un 40, 5½ verges de soie imprimée en 39 pouces (que l'on peut couper en n'importe quel sens) et ¾ de verge de couleur contrastante. 34 à 52. Prix: 50 sous.

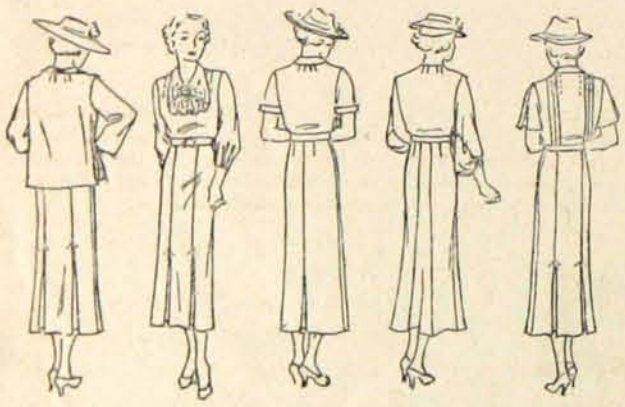
6365 Les nouvelles dentelles de coton feront de cette robe un modèle charmant avec les plis de son corsage et de sa jupe. Convient surtout aux tailles fortes. Largeur: 2⅛ verges. Métrage: pour un 40, 4⅜ verges de dentelle en 35 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

6697 Celles qui voudraient paraître plus grandes et plus sveltes, pourraient choisir cette robe dont la jupe est légèrement en forme et les manches avec groupe de fronces. Largeur: 1¾ verge. Métrage: pour un 40, 4 verges de rayon imprimé en 39 pouces. 34 à 50. Prix: 45 sous.

6794 Cette robe est de lignes droites si seyantes aux femmes petites et prenant un peu d'embonpoint. Plis aux manches, au corsage et à la jupe. Largeur: 2⅝ verges. Métrage: pour un 40, 5⅜ verges de soie foulard en 32 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.



6365 6697 6794



Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington St. West, Toronto

Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre

A propos d'un livre sur le mouvement sentinelliste — Un rameau détaché du chêne de Québec — L'agitation du Rhode Island, de 1923 à 1929 — M. Elphège Daignault et "La Sentinelle" — Plus d'un million de Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre.

NOUS LEUR ENVOYONS UN SALUT FRATERNEL

LES éditions du Zodiaque, dont la collection doit figurer sans faute dans toute bibliothèque canadienne, viennent de publier leur 9ème volume. C'est un livre d'une importance considérable: LE VRAI MOUVEMENT SENTINELLISTE, raconté par celui qui en fut le chef, M. Elphège Daignault.

Il n'y a dans ce livre nulle fioriture, rien qui ait relent de littérature. C'est un documentaire. Les reproductions de lettres, d'adresses, de mémoires, de jugements de Cour, y tiennent une grande place. Et c'est sans doute le mémoire des catholiques franco-américains du diocèse de Providence, Rhode-Island, à Sa Sainteté Pie XI, figurant à la page 133, qui résume le mieux toute l'affaire.

L'origine des Franco-Américains

Rappelons les faits dans leurs grandes lignes.

On sait qu'il existe, dans les états de la Nouvelle-Angleterre, plus d'un million de Franco-Américains. Ce sont des Américains d'origine canadienne-française. Eux-mêmes, ou leurs parents, ou leurs grands-parents sont nés au Canada. La pauvreté d'une part, et d'autre part l'attirance des hauts salaires dans l'industrie textile qui fut un long moment florissante en Nouvelle-Angleterre, leur ont fait passer la frontière. Ils sont devenus bons et loyaux Américains; ils parlent nécessairement l'anglais; mais ils entendent conserver la langue française pour leurs relations entre eux; de même qu'ils entendent garder leur religion catholique; et rester en relations fraternelles avec la patrie d'origine: le Canada français.

Les autorités américaines ne voient pas de mal à cela. Elles reconnaissent volontiers que les Franco-Américains sont, dans l'ensemble, des citoyens sérieux, des citoyens d'élite même, aux familles vivaces, ignorant le divorce, les gangsters et autres plaies américaines, et auxquels la connaissance de deux langues donne une supériorité dans les domaines intellectuels. Les autorités reconnaissent volontiers tout cela, et l'on ne compte plus les Franco-Américains qui se sont distingués à des postes d'Etat comme dans les professions libérales.

Une ironie du sort — qui a des aspects de tragédie — a voulu que certains groupes irlando-américains, frères des nôtres par la religion, soient en l'espèce plus zélés que l'Etat et cherchent à américaniser les Franco-Américains: c'est-à-dire à leur faire perdre leur langue, leurs souvenirs, leurs traditions, leurs attaches canadiennes et françaises. Les Irlandais, qui ont été si durement persécutés dans leur patrie, voudraient-ils se venger sur des innocents? On le dirait parfois, hélas! Et au nombre de ces Irlandais, il n'est pas douteux, il n'est pas contestable que des membres de l'épiscopat ont figuré parmi les plus ardents — on écrirait les plus fanatiques si l'on ne craignait de passer les bornes du respect.

Les épisodes mêmes de la lutte, les points précis et les textes des discussions et des batailles juridiques, peuvent être considérés comme accessoires. Si ce n'avaient été de ceux-là ç'auraient été d'autres. Le fond est bien ce que nous venons de dire: d'une part désir, vite devenu volonté, d'assimiler totalement les Franco-Américanis; d'autre part volonté de la plupart des Franco-Américains de résister à ces tentatives d'assimilation.

Le "mouvement sentinelliste"

C'est dans le Rhode-Island que l'affaire connut sa plus grande acuité, de 1923 à 1929.

Les Franco-Américains y étaient au moins 125,000. Ils appuyaient leur survivance sur les oeuvres paroissiales. La paroisse était la cellule franco-américaine. Presque chaque paroisse avait son école, où l'on enseignait à la fois, et fort bien, l'anglais et le français. L'école et les autres oeuvres paroissiales, hôpitaux, etc, étaient alimentées par les souscriptions généreuses des fidèles.

Mgr Hickey, évêque de Providence, s'efforça de substituer le diocèse (américain) à la paroisse (franco-américaine). Il fit construire des collèges où l'on n'enseignerait pas le français et préleva sur les fonds des paroisses pour ces constructions. Ainsi l'évêque faisait servir à des écoles et à des oeuvres uniquement américaines l'argent versé par les Franco-Américains pour soutenir leurs écoles et leurs oeuvres propres.

Tel est, en gros, le motif de la résistance franco-américaine. Les Canadiens du Rhode-Island furent critiqués et attaqués. Il leur fallut se défendre, et, pour cela, posséder un journal. Ils fondèrent la SENTINELLE.

La SENTINELLE batailla. Elle reçut et donna des coups, à mesure que l'on s'enfiévrait. Elle rallia et galvanisa les énergies des Franco-Américains, à l'exception, bien entendu, des inévitables défaitistes. Elle porta les mots d'ordre de la résistance et servit le drapeau. C'est pourquoi on a appelé cette résistance "le mouvement sentinelliste" (ses adversaires disaient parfois "l'agitation sentinelliste").

Les Franco-Américains tentèrent de se pourvoir — en particulier à Rome même, au Saint-Siège — contre les décisions de leur évêque jugées brutales et injustes. C'est surtout l'histoire de ces recours, de ces interminables et pénibles démarches, de ces discussions qui dégénèrent en arguties propres à faire oublier les grands principes en jeu, que M. Daignault vient d'écrire. On sait que les Canadiens français n'ont pas de chance quand ils présentent leurs causes devant les tribunaux suprêmes, qu'il s'agisse des écoles d'Acadie ou de l'Ouest, qu'il s'agisse du recours en grâce de Louis Riel, qu'il s'agisse du Labrador ou de l'affaire du Rhode Island.

On aimerait lire une histoire complète de cette période, reproduisant l'animation de l'affaire avec toute sa couleur et toute sa vie. M. Daignault, qui fut le chef et qui, dans une large mesure, l'est resté, s'est borné à un exposé de faits et de documents où l'on sent toutefois, à certaines pages, son émotion sourde et contagieuse.

LES VILLÉGIATURES DE L'EST DU CANADA

le Réseau CANADIEN NATIONAL y mène confortablement

En haut: Percé, le village.
Médaillon: Minaki Lodge, Minaki, Ont.
A gauche: Ottawa, à vol d'oiseau.
A droite: Bain de mer dans les Provinces Maritimes.

CET été, pratiquez votre sport favori dans l'est du Canada. Pour le gîte vous avez le choix entre le chalet rustique, la populaire pension de famille — en bordure d'un lac ou de l'océan, — et les spacieuses hôtelleries du Canadien National.

ONTARIO est la province des lacs et des forêts. Minaki, les lacs Muskoka, les régions du Lac des Baies et de la Baie Georgienne, les lacs Timagami, Kawartha et Rideau vous offrent leurs plages magnifiques et leurs eaux propices au canotage et à la pêche.

QUEBEC a pour vous des attraits particuliers avec ses sanctuaires et son artisanat rural, sa métropole cosmopolite, son historique capitale, sa pittoresque péninsule de Gaspé et toutes ses villégiatures agréables.

Le NOUVEAU BRUNSWICK, la NOUVELLE-ECOSSE et L'ILE DU PRINCE-EDOUARD — vous apportent le charme et la fraîcheur de la mer, des forêts vivifiantes, des lacs et ruisseaux regorgeant de truites et de saumons. Les vastes plages sablonneuses font la joie des enfants. On y trouve d'excellents hôtels et ,en particulier, Pictou Lodge à Pictou, N.-E., le Nova Scotian à Halifax et le Canadian National, à Charlottetown.

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

Tout agent du Canadien National vous renseignera sur les tarifs réduits, les itinéraires et les hôtels. Si vous désirez visiter l'Ouest, il vous donnera aussi les renseignements désirés sur les Rocheuses canadiennes, Jasper et l'Alaska.

MENE PARTOUT AU CANADA

Lignes gracieuses pour les tailles fortes

6797 Des manches larges, un nœud d'encolure retenu par des "clips", une jupe à six lés, font toute la grâce de cette robe. Largeur: 1¾ verge. Métrage: pour un 40, 4⅜ verges de crêpe de soie imprimé en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

6776 Une robe avec jabot, manches au-dessus du coude et jupe à quatre plis, est très chic en dentelle de coton. La jupe descend un peu plus bas que la ligne naturelle de taille. Largeur: 2½ verges. Métrage: pour un 40, 4⅞ verges de dentelle en 35 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

6690 6776 6797

6673 6820

6673 Jolie robe confortable en "sheer" épais. Les petites capes d'épaules et la jupe à lés amincissants, sont des détails seyants pour taille forte. Largeur: 2⅛ verges. Métrage: pour un 40, 3⅞ verges d'imprimé en 39 pouces (n'ayant ni haut ni bas). 34 à 52. Prix: 35 sous.

6820 Pour dame âgée, robe avec jabot plissé, manches longues et jupe à plis. Largeur: 2¼ verges. Métrage: pour un 40, 4⅜ verges de crêpe de soie en 39 pouces, et ¾ de verge de tissu contrastant en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

6690 Robe d'imprimé pour dame. L'encolure basse avec plastron tailleur et les plis de la jupe font paraître plus mince. Largeur: 2⅛ verges. Métrage: pour un 40, 4⅛ verges d'imprimé en 39 pouces et ⅝ de verge de tissu contrastant en 32 à 39 pouces. 34 à 48. Prix: 45 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington St. West, Toronto

faute. J'ai eu tant de chagrin d'avoir perdu ta mère, je t'accusais d'en être cause par ta venue en ce monde, pauvre innocente. J'ignorais ton père, je lui en voulais à lui aussi. Puis il y a eu la guerre, en résumé la fatalité, cela devait être ainsi. Tu as été heureuse toi?

— Oui. Papa était le meilleur des hommes, le plus généreux. Il m'aimait tant et je le lui rendais pleinement. Dieu l'a repris, mais il ne peut être indifférent d'où il est à mon bonheur d'aujourd'hui. Et vous, Grand'mère, comment la vie s'est-elle comportée pour vous?

— Je ne saurais m'en plaindre depuis mon grand malheur, j'ai été paisible. Mon Roland m'a comblée de joie; à présent, il a une belle situation, on l'estime et on l'aime. Que voulais-tu dire à propos de lui tout à l'heure?

— J'ai craint qu'il n'ait fait naufrage. Il n'était pas à bord de l'Atlantic?

— Si.

— Alors il s'est sauvé, vous en êtes certaine... comment peut-il être à Ostende?

— En effet, c'est invraisemblable. Vois la dépêche que j'ai reçue.

Elle tira de sa poche un papier bleu où quelques lignes se suivaient. Martha lut: "Vous lirez mon nom sur la liste des naufragés, suis sauf. Recuilli en mer par Yacht lord Cornavon en croisière il me dépose à Ostende. Roland."

— Ah! quel soulagement! s'écria Martha. Songez que j'étais à New-York dans un Family-House où j'ai logé dans sa chambre après son départ. Quand j'ai appris le nom de mon prédécesseur, j'ai eu une peur affreuse que ce fut mon frère. Alors nous allons le voir bientôt?

Pour le moment, grand'mère, je vous dirai bonsoir. Imaginez qu'à 15 heures tantôt j'étais à Cherbourg et ce matin en mer. Vous allez m'a-t-on dit presque tous les jours à l'Elyseum. Que je serai contente de vous voir là. Vous viendrez déjeuner avec moi.

— Non, mon enfant, c'est toi qui viendras t'installer ici avec nous. J'ai un petit salon qui deviendra ta chambre. Mais en effet, va te reposer, quelle joie tu m'as donné ma fille!

— Oh! et moi! Je n'osais vous rêver telle que vous êtes, la maman de ma maman! Au revoir.

Un tendre baiser fut encore échangé.

XI

LE lendemain, Martha avait fort à faire. Ses bagages étaient au fond de l'eau, il lui fallait acheter linge, vêtements, etc.... Elle pria la Baronne d'Orval de la diriger dans un grand magasin. Elle prit une auto, et aussitôt après le petit déjeuner, mère et fille s'en allèrent Aux Galeries du Renouveau. Toute la matinée se passa à de multiples achats. Martha paya d'un chèque sur la banque de France. La grand'mère intervint:

— Ma fille, j'espère que tu es raisonnable, que tu sais compter... où en sont tes finances?

— Grand'mère! j'ai dix mille dollars à la banque à Paris et bien davantage à celle de Québec. La ferme de St-Michel du Lac est ma principale source de fortune. Son revenu est considérable. Ne vous inquiétez pas.

— Tant mieux, dit Mme d'Orval qui se souvenait de la sévère économie de toute sa vie, bien qu'atténuée depuis que son petit fils avait une brillante situation.

Arrivée chez elle, la concierge lui remit un télégramme qu'on venait d'apporter. Elle l'ouvrit tout de suite.

— C'est de mon Roland. Elle lut à haute voix: "J'espère être ce soir à Paris, par avion. Te dérange pas. Roland."

— Que je serai donc heureuse de voir mon frère! s'exclama Martha. Me voilà dotée d'une charmante famille.

Elles montaient par l'ascenseur. L'aïeule remarqua: — Je demeure bien haut, mon appartement n'a rien de luxueux. Tu trouveras un grand changement à vivre chez moi, ma mignonne.

— Oui. J'y trouverai la tendresse, je dirai: Maman, mon frère. Quelle inestimable fortune!

Elles arrivaient au dernier palier. La grand'mère ouvrit la porte avec sa clef.

Le Flambeau se Rallume

(*Suite de la page 35*)

Marilou avait mis le couvert et préparé le repas. Elle avait à peine vu Martha, elle la regardait curieuse, inquiète aussi.

— En voilà un bouleversement! grommelait-elle, on fait une chambre du salon, le livreur des Galeries du Renouveau monte avec une charge épouvantable. Où va-t-on mettre tout cela?

— Tais-toi, Marilou, c'est le bonheur qui entre chez nous.

— Espérons-le...

Mais Martha qui s'occupait de caser en tas dans la galerie ces innombrables cartons, devina le souci de la servante. Elle sourit et se retournant vers Mme d'Orval: — Rassurez la brave fille, grand'mère. Je prendrai une femme de peine pour l'aider et on pourra louer un autre appartement dans cette grande maison. Il y a d'ailleurs une affiche "à louer" à la porte.

— On fera ce qu'il faut. Pour l'instant, je vais te présenter Marilou dans les règles. Tu ne sais rien de nous, ma mignonne, tu tombes au milieu de notre vie... pour l'éclairer de soleil.

— Oui, présentez-moi Marilou, quel drôle de nom.

— Ta mère l'appelait ainsi, c'est une abréviation amicale de Marie-Louise.

— C'est charmant. Marilou venez m'embrasser, puisque Maman vous aimait. La bonne fille habituée à se voir traiter comme une amie de la famille ne se fit pas prier, elle réparait son accès de mauvaise humeur.

— La fille de *notre* Rolande, soyez la bienvenue, dit-elle gravement.

— Voulez-vous demander à la concierge, continua Martha, de me renseigner au sujet de l'appartement à louer, je le prendrais tout de suite?

— Je sais qu'il est au second, remis à neuf, prêt à être habité. Il comprend deux pièces de plus que celui-ci, et il est très joli.

— Ce serait tout à fait notre affaire, Bonne maman. Je vais descendre le retenir tout de suite de crainte qu'il ne nous soit soufflé.

— Mais le prix... ce sera bien cher.

— On verra. J'ai sous-loué mon logement à New-York 45,000 pour un an.

— Oh! ce sera beaucoup moins.

— Alors, Grand'mère, ça vous plairait de vous y installer?

— Vous n'avez pas de bail ici?

— Non. Je suis à l'année, mais depuis bien longtemps.

— On déménagerait vite. Je vais arranger l'affaire.

Martha, sans attendre, descendait lestement.

— Ce qu'elle est américaine tout de même! commenta Marilou.

— Oui, une belle nature, de la décision, du cœur.

— Monsieur, dit Martha sans préambule en entrant dans le logement du concierge qui lisait son journal.

— Quel est le prix de l'apartement à louer?

— 18,000 francs, Mademoiselle, les charges en plus.

— Il est libre et propre?

— Oui. Si Mademoiselle veut le voir.

— Il est comme celui du sixième deux chambres en plus, côté opposé.

— C'est exact.

— On pourrait l'habiter demain?

— Faudrait le balayer, laver les vitres et les glaces, avisa la concierge émergeant de sa cuisine les manches relevées. Je peux le faire tantôt.

— C'est entendu. Avisez le propriétaire tout de suite.

— Je vais déjeuner et aller chez le gérant, consentit le gardien de la maison.

— Je vais vous donner mon nom, dit Martha.

Elle s'approchait de la table où se voyait ce qu'il faut pour écrire et elle traça: Mademoiselle Martha Fauvel de New-York accepte les conditions de l'appartement du second étage 98, rue de Penthièvre et vous prie de le lui louer immédiatement." La jeune fille rejoignit ensuite sa grand'mère, avec qui elle prit le café.

Tout en buvant son café Martha demanda à sa grand'mère de lui raconter l'histoire de Marilou.

— Elle n'est pas gaie cette histoire, fit Mme d'Orval: C'est un enfant trouvé, son origine est certainement de race, ses attaches sont fines, elle a été très jolie, elle est encore agréable, elle aime et comprend le beau, son intelligence, sa facilité d'assimilation sont remarquables. Quand je l'ai prise, l'Assistance publique l'avait fait élever sur une ferme, elle avait douze ans, mais elle était grande et forte. Il me fallait une jeune bonne pour ma Rolande, je venais de perdre mon mari, ma situation était précaire. Cette petite s'attacha au bébé qu'elle m'aidait à soigner. De mon côté, je m'occupais à l'instruire, elle était attachante. Quand ma fille s'est mariée et a eu son fils, Marilou a repris envers Roland, son rôle quasi maternel. Pendant mes grands malheurs cette brave créature m'a été une vraie consolation, voilà plus de trente ans que nous vivons ensemble, nous sommes sa famille.

— Elle n'a jamais découvert d'où elle pouvait venir?

— Non. Elle n'a pas cherché n'ayant aucun fil conducteur. Quelquefois enfant elle venait m'embrasser, tout à coup, sans raison. Une fois, elle me dit en voyant la chatte noire sauter sur mes genoux et frotter sa tête contre ma joue: "Elle est comme moi, elle ne sait pas où est sa mère, il lui faut une caresse, elle vient à vous... comme moi. Nous sommes des enfants perdus". J'avais recueilli la bête abandonnée dans notre solitaire rue Berton, elle avait pénétré dans le jardin, elle était alors grosse comme le poing.

— Et pour Marilou, aucun indice?

— Si peu. Elle avait des langes fins, de luxe quand on l'a portée à l'Assistance Publique. C'est très singulier, elle était roulée dans une couverture de laine blanche et couchée dans une valise d'osier blanc ajourée. Auprès d'elle était un biberon dont on lui avait mis la tétine entre les lèvres. L'analyse du lait resté au fond de la bouteille, montra qu'il contenait une infusion de pavot. Le pauvre petit colis fut trouvé dans le filet du wagon de Dames seules au Rapide de Toulouse à Paris... On signala la chose dans les journaux, l'enfant aurait-il été oublié... Nul ne le réclama jamais.

— Comme c'est étrange! Grand'mère, pour l'instant, je suis obligée de partir faire mes achats, mais ce soir, je vous conterai quelque chose à mon tour.

— Va, ma chérie, ne dépense pas trop d'argent.

— Soyez tranquille. A bientôt.

XII

A L'ENTREE des Galeries du Renouveau, là où se tiennent les inspecteurs, Martha s'enquit auprès de l'un d'eux: — Monsieur, vous avez des tapissiers capables d'installer un appartement?

— Certainement Madame.

Des commis stylés s'empressèrent au tour de la jeune fille qui fit le tour des galeries et choisit un mobilier complet et des plus modernes pour les diverses pièces du nouvel appartement qu'elle allait habiter avec sa grand'mère.

Après avoir réglé la note, Martha n'avait nulle envie de flâner parmi les étalages, en passant devant un restaurant, comme c'était l'heure du thé, elle y entra. Cette légère collation la reposa des fatigues du magasinage: elle sortit ensuite et se dirigea boulevard Haussmann. Marcher un peu l'amusait. Paris! c'était cela Paris, avec ses maisons si basses, son flot de passants, ses beaux étalages, les gens se croisent au lieu d'aller chacun du même côté de la chaussée et des trottoirs. Quelle différence avec New-York! Des arbres, un petit parc, c'était moins aride que la grande cité américaine. Elle voulut traverser la place de l'Opéra, en haut, un grand oiseau blanc volait.

GAGNEZ UN PRIX pour de la BRODERIE

$25.00 1er PRIX
$20.00 2ème PRIX
$15.00 3ème PRIX

25 Boîtes à Couture de Fantaisie contenant un assortiment de Fils Coats et Clark.

28 prix pour le plus beau Motif Personnel de Broderie travaillé sur écharpe avec les Fils à Broder "Anchor" de Clark. Envoyez aujourd'hui même le coupon pour avoir des détails et tirez profit de votre habileté à l'aiguille!

FILS À BRODER "Anchor" de CLARK

COTON EN BRINS "Anchor" de CLARK
COTON PERLÉ "Anchor" de CLARK
STRANDSHEEN "Anchor" de CLARK

Fabriqués au Canada par The Canadian Spool Cotton Company. Fabricants du Coton à 6 Brins, en Bobines, Coats et Clark. 267F

THE CANADIAN SPOOL COTTON COMPANY,
Dépt. B-54, Case postale 519, Montréal, P.Q.

Veuillez m'envoyer des détails sur le Concours d'Echarpe Brodée ( ). J'inclus 5c pour chaque brochurette à Motifs Personnels avec dessins et patrons au fer chaud (25c pour une série de 6) ( ). Marquez les imprimés que vous désirez.

NOM.....

ADRESSE.....

Le concours se terminera le 1er août 1936

Avis à ceux qui changent de domicile

Nos abonnés, qui sont déménagés ce printemps, sont priés de nous en prévenir et de nous faire tenir leur nouvelle adresse tout en mentionnant l'ancienne. On voudra bien le faire le plus tôt possible pour éviter l'ennui de ne pas recevoir la Revue en temps et lieu.

COEUR D'HOMME, COEUR DE FEMME

fleurs... comme elle les aimait... toutes blanches... Et une lumière d'au delà coule dans ses yeux. Ses épaules sont nues, et la brise toujours les effleure; elle n'y songe même pas. La lune irradie une faible clarté derrière sa tête... sa petite tête brune presque renversée dans le feuillage.

Jean Duranleau la fixe, et un monde de pensées le tenaille; le désir lui vient d'appuyer ses lèvres sur cette bouche d'enfant, sur ces paupières qui frémissent; le désir s'impose en lui de l'emmener loin, très loin... Il est là, tout près... s'il se penchait un peu plus leur souffle serait le même. Mais elle regarde si loin, si loin... beaucoup plus loin peut-être que la fin du monde où il voudrait la conduire.

— Mireille.

Claude est là soudain.

Elle tourne vers lui des prunelles inquiètes, cependant que son cœur bat éperdument.

— On vous demande au salon.

— ...?

— Vous devrez jouer une de vos pièces, au piano.

— Je ne pourrai jamais.

— Pourquoi?

— Il y a des semaines...

— Ne vous en faites pas; ce sera comme toujours, merveilleux. Et vous savez, j'aime beaucoup vous entendre.

— Vous venez Jean?

Ils sont là et écoutent tous. Mireille exécute ce soir, divinement. C'est beau et c'est triste d'entendre ce chant si doux qui monte et pleure... Quel accent poignant dans cette *Sonate du Clair de Lune!* En elle se trahit le désespoir d'une âme qui se tait, d'une âme qui souffre seule! Pas de révolte, pas de cris, mais seulement une plainte continue... Beethoven a dû vivre ainsi sa souffrance.

Mireille est debout. Jean Duranleau la médite encore. Elle surprend son regard... un regard si lourd, si lourd d'amour! Ses deux mains se tendent comme pour chercher appui... ses doigts s'accrochent au clavier... et tout doucement elle s'affaisse.

Il est pénible de voir cette figure tellement pâle sur le sombre du velours. Claude anxieux se penche sur elle; on s'empresse, on chuchote... de l'autre pièce arrive un rire assourdi, et bien que ce rire soit gracieux à entendre, il meurtrit le cœur de l'époux.

Mireille ouvre enfin les yeux... des yeux si grands de prière!

Il l'emporte dans la nuit.

. . . . . .

Trois mois ont passé.

Mireille n'abandonne plus son lit de repos qu'à l'heure du midi; alors son mari la porte dans ses bras comme une enfant jusqu'à la croisée. C'est là que tous les soirs elle regarde partir le soleil; et c'est peut-être de voir toujours ce même soleil quitter la terre qui fait ses grands yeux si profonds et si tristes...

Claude avec elle parfois revoit le passé; mais un passé déjà si lointain! La brise vient, et retourne riche encore d'encens; mais si pauvre hélas! de joies et de sourires...

— Claude...

— ...?

— Vous sortez?

— Oui.

— Même malgré la fièvre qui ne me laisse pas ce soir?

— Rien de grave; d'ailleurs je ne tarderai pas. Bonsoir.

— Bonsoir.

— ...

— Claude, je voulais vous dire... ce ne sera plus long maintenant.

— Voulez-vous bien vous taire?

— Si, je sais. Pardonnez-moi, mais je sens mon cœur si faible, si faible... si léger qu'il peut s'éloigner demain, ce soir peut-être, tantôt... Chaque jour qui commence me ravit de mes forces... chaque jour quelque chose

(*Suite de la page* 12)

en moi s'en va qui ne revient pas...

— Ce sont des craintes de petite fille de santé encore chancelante. Il y a de votre faute; pourquoi être restée sur la terrasse avec ce Duranleau? Ignorait-il donc le danger que courait une femme délicate de demeurer ainsi les épaules nues offertes à la fraîcheur du soir?

— Pour quelle raison l'aurait-il su mieux que vous?

— Est-ce un reproche?

— Mais je n'en fais aucun.

— C'est bien cela qui m'irrite.

— ...?

— Oui, de ce que vous ne dites rien jamais.

— ...

— Tenez... quand je pénètre ici, toujours vous murmurez: "C'est vous, Claude? et toujours de cette même voix lasse... puis si je ne parle pas, vous ne soufflez mot...

— Et vous voudriez que je tempête, que je m'exaspère?

— Ainsi, je ne serais pas jaloux de votre silence. Qui n'exprime pas, pense; et qui pense est souvent loin de vous.

— Je ne comprends pas.

— Depuis si longtemps je veux savoir...

— ...?

— Mireille, que vous a raconté Jean?

— Mais...

Ecoutez-moi; quand j'arrivai à vous, vous étiez tous les deux si près l'un de l'autre.

— Claude...

— ... Votre regard pour moi se perdait, mais il paraissait si grand du bonheur d'une vision, que je veux, oui, que je veux savoir qui vous regardiez ainsi en vous-même? Il s'inclinait vers vous, et je le sentais si frémissant!

— Taisez-vous, mais taisez-vous donc, malheureux...

— Que je me taise? Non, non, et vous allez m'avouer.

— ...

— Je lui demanderai, vous préférez?

— Vous...

— Vous craignez?

— Claude, il ne m'a rien dit, je vous le jure.

— Ah! Et pourquoi cette faiblesse après que vous eussiez joué la Sonate à La Lune? parce qu'il vous regardait, madame, et que c'est ce regard que vous avez surpris d'abord, alors que vous eusssiez dû trouver celui de votre mari.

— Oh! que vous me faites mal!

— Si vous saviez... Je crois que j'ai été, que j'ai osé être jaloux de vous, moi qui vous trompais pourtant depuis longtemps. Oui, il a pu vous aimer, mais ne vous l'a point dit. Misérable que je suis... comme si toutes les femmes se ressemblaient...

— Laissez-moi, voulez-vous, je suis si fatiguée!

— Gardez-moi, ce soir...

— Non, pas maintenant... plus tard. Bonsoir.

— Bonsoir.

Claude s'en va. Mireille entend encore le bruit de ses pas... puis plus rien; rien que cette voix qui reste là, si cruelle! L'aimerait-il malgré tout? Elle se cramponne à cette dernière illusion. La femme peut toujours adoucir ses peines... son cœur est si grand d'indulgence et de pardon!

La nuit est venue. Pas de lune, pas d'étoiles... le vent passe et repasse tout près. Si seulement elle pouvait pleurer! Mireille clot ses paupières et perçoit le silence qui règne autour... Comme ses membres sont las tout à coup, et que sa tête est lourde... Le long du mur des ombres glissent, des hommes et des femmes en tenue de soirée... celle-ci surtout tellement blonde qu'on dirait ses cheveux tissés de rayons d'or... et Claude... oh! comme il parle haut! puis Jean Duranleau... il veut la saisir; Mireille a peur, s'anime, se soulève et retombe sur l'oreiller blanc.

Elle dort maintenant. Claude est là et la regarde... Ce qu'elle est pâle quand ses grands yeux ne vivent plus! Doucement sa main effleure les cheveux bruns; plus doucement encore pour ne pas la réveiller, il pose ses lèvres sur le petit front mouillé. Le jour va poindre et il reste là comme pour se faire pardonner le mal qu'il a fait. Il faut que le matin le lui révèle agenouillé au bord de son lit.

Mais le matin se lève et Mireille ne le reconnaît pas.

. . . . . .

— Vous permettez, Mireille? Je reconduis le docteur.

— ...

— ...

— Je voulais vous dire...

— Que nous pouvons quitter la ville pour les montagnes?

— Qu'il est trop tard.

— Qu'il...

— Qu'elle se meurt.

— ...

— Vous ne saviez pas vraiment?

— Mireille se meurt...

— Surtout qu'elle ne se doute pas. Soyez bon... donnez-lui au moins cette dernière joie de revenir... qu'elle parte avec le sourire qui pourtant était fait pour elle.

— Mais cette cure dont vous parliez... vos soins... ce mieux que vous espériez...?

— J'ai fait ce que j'ai pu. Ce n'était pas à moi de trouver. Enfin, vous comprenez?

— Vous insinuez... que si je l'avais plus aimée...

— Vous l'avez aimée, vous l'aimez encore, mais pas exclusivement peut-être. Et il y a de ces femmes rares qui se rendent responsables des infidélités du mari. Ces femmes-là ne vivent que par leur âme. Nous les méconnaissons, nous hommes égoïstes, toujours poussés à satisfaire tous nos plaisirs, toutes nos amours, je dirais même tous nos bas instincts; en sommes-nous plus heureux? non, car le regret qui nous vient d'elles et de ce que nous avons perdu, ne nous quitte plus...

. . . . . .

Claude entre chez Mireille, et sa pâleur dit le désespoir dont son âme est pleine.

— Pardon...

— Le médecin vous a instruit?

— ...?

— Mais que c'est la fin bientôt.

— Tais-toi, tu me fais mal!

— ...?

— Tu guériras, je le sais, je le veux.

— Peut-être...

— Pourquoi souris-tu?

— Je souris?

— Tu seras heureuse encore.

— Mon pauvre ami!

— Tu ne crois pas?

— Comme si la joie était faite de soleil... comme s'il ne suffisait qu'elle paraisse pour réchauffer notre pauvre cœur...

Il pleure maintenant, la tête dans ses mains. Elle croise les bras sur sa poitrine, tant il est douloureux parfois de s'habituer à un bonheur qui revit, et qu'on n'attend plus...

Il y a beaucoup d'étoiles au ciel, mais elles n'arrivent pas jusqu'à eux.

. . . . . .

— Claude.

— Oui, mon amour.

— Ce n'est pas encore ce soir. Il fait trop sombre dehors, vois-tu, et ce serait trop triste de partir avec tout ce deuil! Je veux que la mort vienne et apporte avec elle toutes ses constellations, toutes ses clartés; je veux que la lune éclaire belle; je veux surtout te laisser avec moins de noir autour de toi. Et quand je n'y serai plus, mon ami, je veux que tu vives encore, je te veux beaucoup de bonheur; et si ce bonheur peut te venir de moi seulement, de ton rappel de moi, j'en serai heureuse; mais si un jour il te venait d'ailleurs, ne lui refuse pas ton cœur. Le vôtre est si grand... Nous le comprenons...

— Ne parle plus, tu te fatigues.

— Ce sera si court maintenant. Claude, tu me pardonnes?

— Te pardonner?

— De ce que je n'ai peut-être pas su... te garder...

— Mireille... mon adorée... ma femme!

— Merci!

— ...

— Regarde-moi... encore... encore... Tu vois mon âme; cela doit suffire. Je me tais. Il ne faut plus que rien ne nous sépare; notre souffle pourrait nous distraire l'un de l'autre. Tu as raison, je ne parlerai pas...

. . . . . .

Elle s'en est allée sa main dans la main de Claude, par une nuit lumineuse d'étoiles.

Il revivra sans doute; mais nulle femme ne pourra désormais chasser de son cœur la flamme de deux grands yeux bruns qui furent sa vie, puisqu'ils ont pleuré par lui. Et pourtant ce n'est qu'un homme!

SOYONS EN GARDE !

LE cancer est une maladie curable mais à condition que le traitement en soit précoce et approprié. Le public est largement renseigné au sujet des décès causés par le cancer, mais il entend bien plus rarement parler de guérisons. C'est pourtant un fait reconnu que des milliers de personnes vivent aujourd'hui indemnes de cancer dont elles ont cependant subi l'attaque, grâce au traitement précoce dont elles ont bénéficié.

Le diagnostic précoce est la base même de la guérison du cancer; il est, en effet, bien évident que la maladie ne peut être traitée que lorsqu'elle a été reconnue. Le médecin, avant de poser un diagnostic, doit examiner le malade; voilà le point important.

Soyons en garde! N'avons-nous pas entre les mains la responsabilité de notre santé, de notre vie? Ne devons-nous pas donner au médecin notre plus entière coopération lorsqu'il s'agit de protéger notre santé et de sauver notre vie? Ne tardons donc pas à le consulter dès que quelque chose nous inquiète et rappelons-nous que toute maladie guérit d'autant mieux qu'elle est traitée de bonne heure.

Un des spectacles les plus tragiques qui se déroulent dans les bureaux de médecins est bien celui que présente un pauvre malade qui vient consulter son médecin pour la première fois alors que chez-lui le cancer est déjà à un stage avancé. Dans ces cas, la question se pose d'elle-même — pourquoi avoir tant attendu? Pourquoi, en effet, ce malade n'a-t-il rien fait pendant cette période de développement du cancer? Pourquoi n'être pas aller voir son médecin alors que le mal ne résidait qu'en une petite tumeur qui aurait pu si facilement s'enlever?

Service d'Hygiène de l'Association Médicale Canadienne et de Compagnie d'Assurance-Vie du Canada

— Oh! se dit-elle. C'est peut-être l'avion qui ramène Roland... Dépêchons-nous de rentrer.

Elle hâta le pas et atteignit vite la rue où se trouverait désormais son domicile. Le concierge l'arrêta au passage:

— J'ai le bail, Mademoiselle veut-elle signer?

— Tout de suite, donnez. Est-il venu quelqu'un des Galeries du Renouveau?

— Oui, deux employés. Ils sont dans l'appartement avec ma femme.

Madame d'Orval était justement descendue, elle paraissait ravie. Quelle belle installation au lieu de mon grenier... Elle donnerait un grand thé à ses amies pour présenter Martha.

— Grand'mère, dit celle-ci en venant près d'elle, êtes-vous contente? Mais je pense encore à une autre affaire très pressante: Il nous faut deux domestiques de plus: Un valet et une femme de chambre.

— Il y en a beaucoup qui se font annoncer dans la *Vie Française*. J'ai là le numéro du jour, ma chérie, vois donc.

Martha saisit le journal: — Il y a toute une colonne de "Gens de maison". On a le choix. Elle parcourut les petites lignes, et lut à haute voix: "Ménage âge moyen, valet et femme de chambre, sérieuses références. Se présenteront sur demande. Miton, rue des Batignoles, 199."

Autre: "Jeune ménage, sans enfants, Valet pouvant conduire auto, femme, bonne à tout faire. Rameau, rue de clichy, 14."

Encore... mais il y en a vingt! C'est suffisant, je préfère le plus âgé. Je vais m'y rendre tout de suite. Quand tout sera fini, nous nous reposerons.

— Tu prends goût à te promener dans Paris.

— Oui. Je m'amuse, je me retrouve déjà. Je file en auto. Si Roland rentrait avant moi, ne lui dites rien. Je veux lui faire la surprise. Je me sauve, à tout à l'heure.

Martha donna à son chauffeur l'adresse de la rue des Batignoles et y fut en quelques minutes, devant une modeste maison.

Le Flambeau se Rallume

Le concierge qui occupait une loge sombre, où il réparait des chaussures, lui donna les renseignements demandés sur le ménage Miton:

— Ce sont de braves gens Madame, ils ont été vingt ans dans la même famille. Mais leurs maîtres sont morts et ils ne peuvent vivre de leurs rentes.

— A qui puis-je m'adresser pour des références?

— A personne. Monsieur le comte et Madame la Comtesse, étaient allés en Amérique en voyage de plaisir, chez un officier qu'ils avaient logé pendant la guerre dans leur hôtel du parc Monceau. Leurs gens étaient restés pour garder la maison en attendant le retour de leurs maîtres. Mais hélas, ils ne reviendront jamais, ils ont fait naufrage sur le plus beau bateau du monde.

— L'Atlantic!

— Justement, c'est ce nom là. Les Miton, lui est mon frère, ont été bouleversés. A leur âge on n'aime guère le changement.

— Quel âge ont-ils donc?

— Cinquante ans tous les deux.

— Puis-je les voir?

— Lui est à mettre du vin en bouteilles pour le locataire du premier et elle est au lavoir. Ils font ce qu'ils peuvent pour gagner leur vie.

— Ils n'ont donc aucune économie?

— Sûr que non. Ils avaient placé leur magot dans une usine de la Basse-Loire à Nantes la fabrique a fait faillite, on leur a rendu 100 francs par mille francs qu'ils avaient versés. Je vais appeler Félix. Excusez, Madame, je ne vas pas vite, j'ai eu une jambe emportée à Douaumont.

— Prenez votre temps, mon brave, j'attends.

Le savetier sortit dans la cour étroite, appela par un soupirail. Pendant ce temps Martha regardait le triste réduit, la table de travail encombrée de vieux souliers, d'outils, d'un pain debout contre le mur. — La détresse et le courage, songeait-elle: le cœur ému quand l'homme entra suivi de son frère.

— Madame, mon frère Félix Miton.

L'arrivant s'inclina comme au seuil d'un salon:

— Aux ordres de Madame, dit-il en se relevant très droit.

— Vous voulez vous placer, Félix Miton, j'ai besoin d'un maître d'hôtel, valet de chambre. Nous sommes trois, j'ai une cuisinière que la femme de chambre doit aider. Vous avez servi à Paris?

— Oui Madame, surtout en Russie où je me suis marié avec Natacha. Elle pourra aider la cuisinière.

— Vos anciens Maîtres étaient russes.

— Non Madame, mais Monsieur le Comte était attaché à l'ambassade de France. A la Révolution, il a dû fuir avec nous et depuis nous habitons chez sa sœur: Madame la Marquise de Luzac.

— De Luzac, pensa Martha, j'ai déjà entendu prononcer ce nom, il me semble. Elle reprit: — Je pourrais obtenir d'elle des références?

— Si Madame veut. Elle habite à présent Avenue du Trocadéro, numéro 18.

— Je vais lui écrire, ou plutôt lui téléphoner. A-t-elle le téléphone?

— Oui Madame: Numéro: 40-17.

— Je l'appellerai en sortant d'ici. Si, comme je le désire, sa réponse est satisfaisante, je vous enverrai dès ce soir un mot et vous entrerez demain à mon service. Quelle sont vos conditions?

— Nous voudrions bien accepter celles de Madame, nous sommes vieux, mais de bonne santé.

— Voulez-vous mille francs par mois?

— Oh! oui Madame.

— Alors entendu. Bonsoir.

Martha sortit suivie de Félix qui lui ouvrit la portière de sa voiture et salua très bas.

— Cet homme me convient, pensa la jeune fille, il n'a pas l'allure des serviteurs actuels. Mais qui donc m'a parlé de Mme Luzac... j'avais ce nom sur mon carnet d'adresses, seulement le carnet est pour le moment au fond de la mer. Après tout, je n'ai que faire de renseignements, cet homme m'inspire confiance. Il fera l'affaire.

XIII

QUAND Martha rentra au logis toute joyeuse de sa besogne de la journée, ce fut un grand et beau jeune homme qui lui ouvrit, la prit dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

— Ma sœur! En voilà une fête! une sœur qui me tombe du ciel comme un présent des dieux.

— Seulement tu commences par l'étouffer ta sœur. Lâche-moi, que je te regarde. Alors tu tiens le record des voyages: la mer et l'air! Poisson et oiseau!

— Poisson, c'est le mot, car j'ai passé un jour et une nuit dans l'eau.

— J'ai été si inquiète de toi!

— De moi comment me connaissais-tu?

— C'est toute une histoire, je te la dirai au dessert. Pour l'instant j'ai à rendre compte à grand'mère de ma mission. Où est-elle?

— Dans le nouvel appartement avec Marilou. Elles préparent ta chambre. Et tu sais, je me suis pris pour un cambrioleur lorsque je suis entré et que j'ai aperçu un homme en pied dans une psychée, j'ai reculé...

Elle le regardait en riant, il dit: — Est-ce que je te plais?

— Oui, tu me ressembles.

— C'est plutôt toi qui me ressemble, je suis l'aîné. Voilà grand'mère. Il prit sa sœur d'une main et de l'autre la bonne aïeule: — Martha embrasse ta mère-grande sur une joue et moi sur l'autre ensemble, le baiser symbolique, les trois cœurs unis.

Ils étaient émus, sous leur sourire joyeux, Marilou les rappela à l'ordre en sonnant la clochette d'appel à table:

— Demain on dînera en bas, dit-elle. Ah! on va vite en besogne chez nous, ta sœur Roland, c'est le train rapide.

— Tu auras de l'aide, ma vieille fit Martha, demain deux braves serviteurs seront à tes ordres.

— Déjà! dit Mme d'Orval.

— Oui, ils seront là demain pour aménager les choses dans le nouvel appartement. Le valet, répond au nom de Félix, sa femme se nomme Natacha et leur nom de famille est Miton.

— Natacha? C'est une Russe?

— J'ai sur eux d'excellents renseignements.

La famille s'était mise à table, Marilou servait un peu mélancolique:

— Ils se retrouvent, pensait-elle, mais moi...

Roland devina sa pensée:

— Tu es notre sœur d'élection, dit-il, pendant mes vingt quatre heures de natation, je pensais à toi comme à Grand'mère et si j'ai eu la force de lutter pour garder la vie, c'était pour que vous ne pleuriez pas à cause de moi.

Marilou eut pour son cher enfant un regard illuminé de tendresse et elle se sauva dans la cuisine pour cacher son émotion. Roland reprit:

— Martha, c'est ton Christ qui m'a sauvé.

SANI-FLUSH est fabriqué pour le nettoyage des cuvettes. Il fait disparaître les malpropretés et les taches. Il enlève les saletés incrustées. Sani-flush purifie en outre la conduite cachée que l'on ne peut atteindre d'aucune autre façon.

Sani-Flush est infaillible pour chasser les odeurs désagréables et les germes. Vous n'avez qu'à en jeter un peu dans la cuvette. (Suivre les instructions sur la boîte.) Faites jaillir l'eau. C'est tout! La porcelaine brille comme neuve. Les odeurs disparaissent et les germes nocifs ne sont plus à craindre.

Sani-Flush vous évite tout travail désagréable. Il est inoffensif. *Sani-Flush est également efficace pour nettoyer les radiateurs d'auto (instructions sur la boîte).* En vente dans les épiceries, pharmacies, ferronneries et magasins à chaine — 25 et 15 sous. Fabriqué au Canada. Distribué par Harold F. Ritchie & Company, Ltd., Toronto, Ontario.

Sani-Flush

NETTOIE LES CABINETS SANS QU'IL SOIT BESOIN D'ECURER

Que pensent, que veulent les jeunes ?

(*Suite de la page 4*)

Le souffle nationaliste qui nous émeut en ce moment a modifié les tendances littéraires de la jeune génération canadienne-française. La littérature devient une arme, un instrument de doctrines, de théories et de programmes. On s'éloigne de Gide, Mauriac, Morand pour se rapprocher de Maurras, de L. Daudet et de l'Action Française. La littérature abandonne les régions de l'art évoluant vers la politique. Cette littérature est forcément transitoire: née du mouvement nationaliste, vivant de lui, elle s'éteindra soit dans la victoire, soit dans l'échec de ce mouvement. Une autre tendance de la jeune génération canadienne-française se développe de pair avec le mouvement néo-Catholique en France. Les jeunes écrivains de "La Relève" s'inspirent de Péguy, de Maritain, de Claudel, de Daniel-Rops. Tendance sérieuse à un renouveau catholique au Canada français? Simple mode littéraire? Mélange sans doute d'une aspiration réelle et d'un snobisme...

La tradition française

Ce sont là, Monsieur, de sommaires aperçus sur les tendances politiques, littéraires et intellectuelles de ma génération — celle des moins de 30 ans. En bref, nous faisons ce qu'ont fait toutes les jeunesses: nous nous agitons, nous dépensons notre trop plein de vigueur. Le malheur des temps veut qu'on accorde trop d'importance à nos jeux et à nos exercices. Ces jeux, ces exercices cachent chez quelques-uns d'entre nous, il est vrai, une souffrance voisine de la misère. En dernier lieu, vous me demandez de vous parler de l'avenir du Canada français selon mes prévisions et celles de mon entourage. Sur ce chapitre, je serai court: je n'ai aucune inclination à jouer les prophètes. J'avoue ne point savoir où nous allons. Notre passé — tel du moins que l'évoque l'Histoire officielle — laisserait présager que nous survivrons puisque nous avons survécu en dépit de nombreuses vicissitudes. Par contre, si nous avons résisté, il s'est fait une lente usure de nos énergies. Cette diminution, les nationalistes de l'heure la reconnaissent lorsqu'ils préconisent une vigoureuse reprise comme condition de notre survivance. Nous avons donc lâché. Saurons-nous nous ressaisir? Faire face victorieusement aux divers périls qui se conjurent pour notre perte? Puis, ces périls disparus, aller de l'avant? Les nationalistes, dans une ivresse de confiance, l'affirment. Mille entreprises de restauration s'ébauchent. Ceux-ci placent leur foi dans une politique nouvelle, ceux-là dans une éducation renouvelée. Dans tous les domaines on parle de nouveautés, et, sur ces nouveautés, on fonde de grands espoirs. Pour ma part, je crois que notre survivance repose sur l'accession d'une élite à la culture supérieure. A la culture supérieure dans le sens de la Tradition française — qui est la tradition de notre sang. Nos ancêtres, fondateurs de la patrie, représentaient le pur type français. Au long de trois siècles, ce type a été recouvert par un amas de scories. Désencombrons-nous, faisons réapparaître dans sa pureté le type des origines. A cette condition, le Canada français redeviendra français, non seulement à la surface mais dans ses profondeurs. Ce qui importe ce n'est point d'avoir un vernis français mais des fibres françaises.

REX DESMARCHAIS

Les Idées Pratiques

La toilette en voyage

Un manteau reversible, un chapeau de souple tissu ou de paille, au coin duquel on pique, le cas échéant, la cocarde dernier cri, la jupe de crêpe de Chine plissée avec le chandail et deux casaques, l'une pour un déjeuner chic, l'autre pour le soir, plus longue, volantée. Voici toute une garde-robe de voyageuse, avec écharpe et dessous, une paire de souliers habillés, bas, sac élégant "en-cas de besoin".

Puis dans la note sportive: manteau de tweed, feutre ou chapeau de peau ou de cuir, chemisier. Juste une robe légère pour dîner. Voilà qui est très bien aussi.

C'est une erreur de vouloir user de vieilles choses quand on circule. D'abord cela astreint à des raccommodages continuels, puis une voyageuse mise avec goût est toujours mieux servie dans les hôtels; on la met dans la salle à manger, à la table la plus judicieusement placée, enfin il arrive qu'au cours des excursions on noue des relations agréables. Un extérieur soigné classe un individu.

Des étoffes solides se froissant peu, des dessous simples, des lainages s'il fait froid, le minimum d'objets mais chacun ayant une utilité de premier plan.

Une femme coquette en ville, parce qu'elle voyagera ne s'ocupera plus d'être bien coiffée, de se faire les mains et les ongles: elle aura tort. Elle semblera montrer qu'elle appartient à un milieu inférieur et que ces raffinements ne lui sont pas indispensables comme les ablutions quotidiennes.

Si elle pèche par excès contraire, si elle porte en circulant des bijoux voyants, des robes trop compliquées, une aigrette au chapeau, elle affiche un mauvais goût détestable.

La simplicité, la netteté, avec un rehaut d'élégance féminine le soir, voilà la véritable note qu'elle doit viser.

Et si elle a le souci de sa parure, elle s'occupera également de se faire un souple caractère de voyageuse, curieuse, amusée de tout, capable d'un mot d'esprit juste, d'observations sans pédanterie; elle refusera les mets qui alourdissent sa digestion et qui altèrent par cela même son humeur.

Si elle fait des réflexions à table et qu'elle en soit satisfaite, elle se refusera le plaisir de les formuler à voix haute quitte à renoncer au petit succès que cela lui eût valu, aux regards intéressés qui eussent convergé vers elle.

Elle ne voyagera pas pour "se montrer" aux étrangers et aux sites, mais afin de jouir seulement de ces derniers, afin de faire aussi un renouvellement affectueux d'intimité avec ceux qu'elle a élus comme compagnons de voyage.

C'est en circulant de compagnie que l'on peut le mieux juger de la patience, de l'adresse de ceux qui sont avec nous.

Celui qui ne perd pas son temps à déplorer un incident mais qui saute immédiatement sur une autre idée, celui qui se fait bien venir des gens auxquels il donne des ordres et qui les oblige, à force de précision, à être exacts eux-mêmes, montre que dans la vie aussi il ne sera jamais embarrassé.

Si un colis de trop peut gâter le charme d'un voyage, autant qu'un chapeau qui serre trop fortement la tête, un tic, une manie qui ne trouve pas à se satisfaire, semblent encore plus ennuyeux qu'à la maison.

Il faut s'appliquer à se refaire un caractère charmant, propre aux adaptations constantes, supporter moralement et physiquement aussi les courants d'air, les voisins encombrants, les portes qu'on ferme près de soi trop fort, les bavardages vains.

Etre à l'aise avant tout dans son corps et dans sa toilette et laisser un peu de son reflet sincèrement heureux dans chaque miroir qui, dans les haltes successives, renvoie notre image.

Un cadre amusant

Tailler dans un carton un peu fort, deux rectangles, pour leur donner les dimensions désirées, tout en gardant certaines proportions de rapport avec le mur, sur lequel vous allez le suspendre. Puis couper ensuite deux bandes, de la même longueur que les rectangles, mais ayant le quart de sa largeur.

Recouvrir entièrement le premier rectangle avec du taffetas, du satin, du pongé ou plus simplement de la satinette, ce sera le dessous; faire de même pour les deux bandes, cette "opération" n'est pas compliquée; tendre l'étoffe de haut en bas, puis de gauche à droite, au moyen de grands points de surjet. Les doubler ensuite avec de la même étoffe.

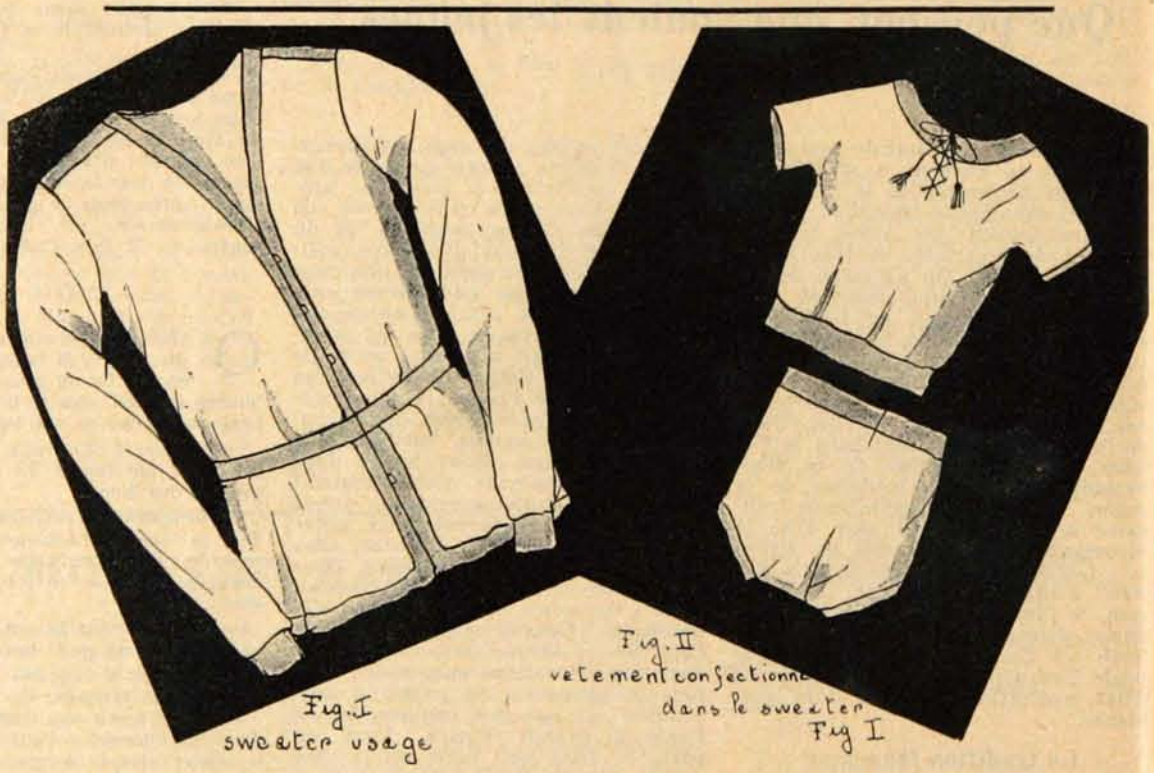
Pour le vivoir

Dans les maisons modernes, les grandes baies vitrées sont souvent de dimensions spéciales, et chacune d'elles nécessite des rideaux ou des stores de modèles et de disposition différents. Une large baie coupée par le milieu permet l'installation d'un meuble qui peut servir d'étagère et de bibliothèque.

Deux stores en tulle blanc ou crème seront superposés devant la vitre; le premier la recouvrira entièrement, le second sera un peu plus court pour laisser à découvert la broderie disposée dans le bas du premier store et tous les deux seront terminés par des perles de bois. La broderie sera simplement traitée au point de tige pour les fleurettes, au passé plat ou mieux encore en application. Pour la broderie, prendre soit du coton perlé, soit du coton plat, et en assortir les nuances avec l'ensemble de la décoration de la pièce.

Les tons vifs conviendront si la pièce est tapissée de papier aux dessins modernes, tandis que les tons atténués s'harmoniseront avec le papier à fleurs.

Un costume d'enfant dans un sweater démodé



Vous avez peut-être dans votre armoire un chandail démodé qui cependant n'est ni décoloré, ni abîmé, et vous voudriez bien en trouver l'utilisation.

Voici la manière de tirer parti de ce chandail qui a cessé de plaire et duquel vous tirerez un costume tout à fait pratique pour votre petit garçon.

Vous découdrez soigneusement chaque pièce de votre vêtement et les placerez très à plat sur une table et, après les avoir repassées, vous poserez le patron sur la partie du devant et vous trouverez de la sorte dans chacun des devants les deux parties d'une culotte moderne et pratique.

Vous ferez de même pour le dos et, après l'avoir étendu très soigneusement, vous y placerez l'autre partie de votre patron, et vous aurez la blouse qui accompagnera la culotte.

Pour rénover complètement ce petit costume vous pourrez tricoter des bandes de trois à quatre doigts de largeur au point jarretière et vous appliquerez ces bandes autour des jambes, à la ceinture, au bas de la blouse, autour de l'encolure et autour des manches.

Vous aurez donc utilisé un vêtement démodé de façon tout à fait moderne et pratique.

Le Flambeau se Rallume

— Mon Christ d'argent, resté dans ma cabine, perdu à présent: j'en ai tant de chagrin!

— Console-toi, je l'ai. Ecoute, il s'agit d'un miracle.

— Un miracle! Nous y vivons pour l'heure, fit remarquer le jeune fille. Et la série n'en est pas terminée, je crois. Tout à l'heure je vous ferai part d'une idée qui m'est venue. Finis-en avec le récit de ta noyade.

— Oui. Le navire s'enfonçait lentement, les canots de sauvetage étaient tellement chargés de femmes et d'enfants, que nous les voyions couler au loin. Je me résignais mal à boire un tel coup d'eau. Je pus encore gagner ma cabine. C'était la tienne Martha qu'on m'avait donnée puisque, par une providentielle intuition, tu étais retournée à terre, au moment du départ. Je n'avais pas le temps de réfléchir, j'agis d'instinct, je décrochai le Christ suspendu à la cloison, je l'attachai avec une cordelette et me le mis au cou, j'enlevai mes vêtements et ne gardai qu'un maillot de bain et la ceinture de sauvetage, puis je revins sur le pont qui baissait sans hâte mais sans arrêt. Je me lançai à l'eau. Quelques passagers en firent autant. Je nageai très vite pour éviter les remous du navire s'il venait à sombrer.

La nuit vint, je vis là haut surgir les étoiles, j'entendais encore s'affaiblissant les chants des passagers. J'avais très froid. Un regain de courage me revint au soleil levant. J'aperçus enfin! sur le fond rouge de l'horizon la silhouette d'un bateau. Je criai de toutes mes forces: Au secours! L'eau porte la voix. Le bateau s'approcha. Un homme attaché à une corde, se jeta à la mer. Arrivé près de moi, il m'attrapa d'une poigne solide. On nous hâla à bord. Je dus perdre connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans un lit bien chaud, un matelot était près de moi, il me souleva un peu, me fit boire un cordial que lui tendait une femme vêtue de blanc. Elle mit sa main douce sur mon front et me dit quelque chose, dans une langue que je ne comprenais pas. L'homme aussi parlait et moi je balbutiai: — Merci! Vous m'avez sauvé!

— Ah! tu es Francais, mon garcon, reprit le marin dans notre langue, tu es un naufragé de l'Atlantic. Tu avais ce nom sur ta ceinture de sauvetage. A présent, tu te sens bien?

— Oui. J'ai grand faim.

— Bon. On va te donner du chocolat, voilà douze heures que tu dors.

On m'apporta une grande tasse bien chaude et des rôties. J'avalai le tout et j'en aurais pris le double. D'autres hommes venaient me regarder, ils devaient me dire des choses aimables, car ils souriaient, mais je ne comprenais rien. Ensuite, la charmante apparition blanche reparut:

— Tou vas lever, tou vas mettre habits à mi mari. Comment tou t'appelles?

— Roland Trémont, je suis de Paris, Et vous?

— Di Napoli.

— Je vous fais grâce de notre dialogue, j'abrège, continua Roland, j'étais sur un yacht de plaisance: *L'Allearo* appartenant au Price Gabriele Colona qui faisait une croisière en compagnie de sa femme — la dame en blanc — et de ses deux filles: Pia et Maria âgées de dix et douze ans.

Tous me comblaient, j'étais moins qu'élégant, perdu dans un costume du prince où je flottais. Je ne pensais qu'à toi grand'mère. Tous les journaux devaient relater le naufrage du superbe paquebot l'Atlantic. Quand nous touchâmes Ostende, je courus au télégraphe, pour t'aviser et j'adressai, en même temps un article pour la *Vie Française*, relatant mon aventure. Je sollicitai de mes hôtes quelques-unes de leurs photos ainsi que de leur yacht pour publier dans le supplément illustré de mon journal. Naturellement, je n'avais pas un centime en poche, mais signora Carlotta avait glissé dans ma poche un portefeuille contenant cent lires. Cette noble famille eut pour moi toutes les délicatesses. Inutile de dire que le Prince m'offrit le passage à bord de l'Allegro. Mais je comptais prendre le train pour Paris.

J'ai invité le prince et sa famille à venir nous rendre visite à Paris. Ils ont accepté avec empressement désireux de vous connaître Grand'Mère.

— Ah! que je me réjouis de les remercier!

— Roland, je t'en prie, va me chercher mon Christ, insista Martha.

Le jeune homme se leva aussitôt, et revint avec la Sainte Image que sa sœur pressa contre son cœur avec un véritable bonheur: — C'est Lui qui t'a sauvé mon frère, comme Sa protection divine est visible envers notre famille!

— A présent, conclut Roland, je retourne vite au Journal, mon directeur doit se demander à quoi je passe mon temps.

— Tu as un directeur, s'étonna l'Américaine, de quoi? — de conscience?

— Pas précisément. Mais je suis rédacteur à la *Vie Française*, fondée par M. Alban Montégu qui habite ici au premier étage de cette maison.

— Alors ton métier c'est d'être journaliste.

— Oui, je l'aime et je m'en honore.

Il s'enfuit, mais l'aïeule continua: — Ce journal est le plus important de France, son tirage est considérable, sa politique est juste, et loyale, libérale, sans parti pris. Ton frère a trouvé en M. Montaigu un protecteur auquel il a été présenté par son fils, ami de collège de Roland.

— Grand'mère, les choses de la vie tournent bien pour vous deux. J'espère qu'elles vont continuer à nous trois et peut-être même à nous quatre... Du geste elle désignait Marilou qui enlevait le couvert.

— Oh! que je le voudrais, ma chérie, mais comment?

— Je n'ai qu'un fil bien ténu... mais un fil tout de même.

— Montre-le moi... je serais tellement heureuse de donner un peu de joie à cette pauvre Marilou qui vit avec moi depuis tant d'années.

XIV

AH! grand'mère ce que je regrette surtout de ce naufrage c'est d'avoir perdu à jamais les cahiers du journal de mon père.

— L'un de ces cahiers racontait son séjour en France, alors qu'il étudiait la médecine. Il avait dix-huit ans, il étudiait avec le célèbre professeur Angervil qui l'aimait beaucoup et l'emmenait parfois avec lui. Une fois, le savant médecin s'en fit accompagner pour effectuer une opération chez un grand personnage qui habitait un château en province. Quelle province? Je ne me rappelle que le nom du château: La Roche-aux-loups. Ce nom m'a frappée, parce que papa, qui aimait à illustrer ses souvenirs à coups de crayon avait dessiné, en haut de la page une roche escarpée sur laquelle trois loups hurlaient. Dans ce fragment de son journal père rappelait un curieux incident dont il avait été témoin. Quel âge a Marilou?

— Mais je crois plus de cinquante ans.

— Elle a été abandonnée dans le train de Limoges à Paris.

— Oui, les journaux en ont parlé. On l'a crue oubliée, mais personne ne l'a jamais réclamée. Quel rapport vois-tu là avec le récit de ton père.

— Parce qu'il a été témoin de l'échange de deux bébés en grand mystère par une nuit de tempête. Une paysane qui pleurait donna son fils et reçut une fille qu'elle emporta avec elle à la station du chemin de fer. Hélas, le nom m'échappe. Et elle prit le train pour Paris. Il me semble que les dates doivent concorder.

La Baronne d'Orval restait perplexe sans répondre, elle finit par murmurer:

— J'ai la date exacte du jour où l'enfant a été trouvée. Le feuillet écrit par ton père était aussi daté.

— Sans doute. L'échange de deux enfants s'est vu, pour des raisons d'héritage, de famille. La Roche-aux-loups n'est pas un nom très répandu, on pourra découvrir où cela se trouve.

— C'est ce que je crois. Le récit de papa était détaillé, prenant. Il aurait voulu en savoir davantage, mais il dut partir en hâte pour Québec, son père était mourant. Depuis, il n'est pas revenu en France. Ah! comme ce cahier me manque... quelque chose me dit que ce serait là doit nous intéresser. Ah! mais j'y pense il doit y avoir une copie de cette histoire. Je me souviens qu'après l'avoir lue, un soir à la ferme, je la copiai à la machine parce que papa avait mis en marge cette annotation: (il serait bon de rechercher la suite de ce drame. Envoyer le récit à un journal français).

— Où est cette copie?

— Dans le bureau de mon père, à Saint-Michel du Lac. Oh! je vais écrire à mon intendant de le rechercher et de me l'adresser ici. Je puis l'avoir avant la fin du mois.

Roland rentrait radieux: — Savez pas, mère grande, M. Montégu veut que je le présente à ma sœur. Il me prie de vous demander d'aller avec nous, dîner chez lui demain, parce que, dit-il, la "*Marmite sera renversée*" ici, puisque nous déménageons. Alors vous acceptez, n'est-ce pas?

— Oui, mon petit. Quand tes Italiens viendront nous voir, nous inviterons les Montaigu.

— Belle idée! Tu ne dis rien Martha; ça ne te plait pas?

— Si, au contraire. Ton directeur de journal pourra nous être grandement utile, je vais m'acharner à découvrir la famille de Marilou.

— Autant vouloir capter un reflet de la lune.

— Non. J'ai une base. Les dates parlent. Celle du cahier de père que je me rappelle parfaitement et qui m'avait frappée parce que c'est celle de ma naissance... trente ans plus tard. Et celle du récit des journaux de Paris qui ont annoncé la découverte du bébé dans le wagon venant de Limoges. Demain voudras-tu feuilleter un annuaire des châteaux de France. Cet ouvrage se trouvait dans la bibliothèque de "la Gascogne" je l'ai parcouru durant la traversée.

— Au journal nous en avons aussi une copie. Quel château veux-tu connaître?

— *La Roche-aux-loups*. Dans quel département il se trouve et quel en est le propriétaire?

— Tu le sauras. Je te renseignerai à mon retour.

— Mes enfants, conclut l'aïeule, allons dormir. La journée de demain sera bien fatigante.

Tous regagnèrent alors leur chambre à coucher.

Martha, selon son habitude repassait les événements de la journée, et évoquait ceux du lendemain pour les ordonner. Elle se rendrait chez la tante de Sœur Ismène, afin de pouvoir écrire à la digne religieuse, comme elle l'avait promis. Mais encore le carnet d'adresses manquait, la lettre qu'elle devait remettre disparue dans le naufrage. Mais elle saurait bien faire une commission verbale. Comment donc s'appelait la grande dame? Une marquise, oui, une marquise! Justement, elle devait encore téléphoner à la Marquise de Luzac, à propos des serviteurs Miton. C'était avenue du Trocadéro No 48 - 28. Mais.. ce nom de Luzac n'était-ce pas celui de la tante d'Ismène... ne serait-ce pas encore une coïncidence?

Ses plans dressés, Martha écrivit encore sa lettre à Côme son intendant et finit par se coucher.

XV

LES ouvriers travaillaient à aménager l'appartement de la famille d'Orval La baronne indiquait la place où l'on devait placer les meubles. Roland était à son journal, Martha étrennait son téléphone en causant avec la Marquise de Luzac à qui elle expliquait vouloir donner des nouvelles d'Ismène sa nièce.

Une voix aussitôt exprima la surprise: — Ah! cette pauvre Ismène. Certainement j'aurai plaisir à vous recevoir Mlle Fauvel à l'heure qui vous conviendra dans l'après-midi. Je ne dois sortir qu'après seize heures pour aller à un bridge à l'Inter-Allié.

Elles convinrent de se rencontrer à quinze heures.

Ceci réglé, Martha songea qu'elle n'avait pas encore eu le temps, au milieu

TRICOTEZ à votre enfant ce JOLI COSTUME

Employez la laine Regent Andalusian. Le nouveau Livre No. 9 des Tricots à la main Regent donne des instructions complètes pour le tricotage de celui-ci et de 22 autres jolis costumes pour garçonnets et fillettes de tous âges. Pour plus de durée, employez les Laines Regent. Couleurs superbes et toutes grosseurs. Voyez les laines Regent Sunset de Luxe, Sea Moon, Sea Gull, etc., chez votre fournisseur. Demandez le nouveau

Livre No 9 de Tricots à la main

REGENT

Achetez ce livre de votre marchand ou directement du Dépt. M.3 **25c**

(*Pour bébés et jeunes gens*)

THE REGENT KNITTING MILLS LIMITED
MONTREAL

LAINES REGENT

Demandez

LA PETITE REVUE

en vente partout

15c

TON-SI-NOL COMME GARGARISME

LE SEUL MOYEN EFFICACE

de se débarrasser promptement et sûrement d'une affection de la gorge, c'est d'employer un remède dont les propriétés agissent sur les parties malades.

TON-SI-NOL

constitue le remède idéal pour tout mal de gorge, toute inflammation. Au lieu d'être une potion qui s'en va à l'estomac, c'est un puissant gargarisme qui soulage et guérit les parties affectées. Il ne contient aucun élément dangereux.

TON-SI-NOL

EST UN REMEDE DE CONFIANCE

•

Fabriqué par
La Société TON-SI-NOL
Enregistrée
NORMANDIN, QUE.

No. 15028 — Loi des spécialités pharmaceutiques ou médicaments brevetés.

En vente à la
PHARMACIE MONTREAL
916 est, Ste-Catherine HA. 7251

$1.25 la grosse bouteille

Le docteur dit:
Prenez la prescription
BILOCOLATE
aux sels biliaires
Pour soulager **douleur au foie.**
1 *En vente partout* - 50¢ *la boîte*

Demandez
LA PETITE REVUE
en vente partout
• **15c** •

Le Flambeau se Rallume

(*Suite de la page* 43)

de ses multiples occupations, d'aller à l'église. Sa grand'mère lui indiqua le chemin de l'église de la paroisse: Saint-Philippe du Roule. Elle s'y rendit de son pas souple, alerte comme on marche quand on se porte bien et qu'on a la paix intérieure . Elle éprouvait un grand plaisir à se trouver libre dans Paris, à errer où bon lui semblait sans être forcée de parler, d'expliquer ses allées et venues. Elle suivait le faubourg St-Honoré jusqu'à la place de l'église. Sa mère, qu'elle n'avait pas connue, avait dû venir là souvent. Elle entra, se rendit jusqu'à l'autel, puis obliqua vers la chapelle de la Vierge où elle s'agenouilla, le cœur ému.

Elle restait là, oubliant le temps que rien n'arrête, mais un sacristain vint la déranger:

— Madame, veuillez quitter cette chapelle, je prépare la place pour un petit mariage.

Elle retourna dans la nef, mais on étalait un tapis, on rangeait des arbustes verts, pourquoi?

Elle le demanda à une femme qui vendait des cierges à l'entrée.

— C'est pour un grand mariage, Mademoiselle.

— Ah! se dit Martha, je suis poursuivie par les mariages, le grand et le petit, il y a peut-être le mixte...

Elle visita la chapelle des catéchismes, sortit sur la rue de Courcelles, tourna dans la rue de la Boétie, rattrapa le faubourg St-Honoré et fila jusqu'aux Champs-Elysées par l'Avenue d'Antin.

Chose stupéfiante! Une grande voiture de Cook passait pleine d'étrangers vêtus de clair. Et parmi eux, un jeune homme que ses yeux rencontrèrent.

— Joe Worth! Rêvait-elle? Elle tomba assise sur un banc du Rond-Point. Et ce qu'elle vit était réellement extraordinaire. La voiture allait doucement, un homme sautait à terre, accourait à elle: Un sentiment complexe la fit se lever, elle lui tendit les mains qu'il prit avec un visible bonheur.

— Encore vous!

Il rit: — Le geste répara le mot. Miss Martha. Vous me croyiez au fond de l'eau.

— Oui. Et j'ai été voir votre pauvre maman qui pleurait.

— Elle est rassurée à présent.

— Mais alors ce naufrage... tous n'ont pas péri comme on l'a dit.

— Presque tous. Voici ce qui est arrivé. Au moment où le dernier canot allait se détacher du bord, un officier dit à un vieillard qui se trouvait près du moi: Mylord Green, (le grand financier) il reste encore une place, une seule pour vous.

Alors cet homme se tourna vers moi m'invita à la prendre. Il y eut entre nous un assaut de générosité, mais le vieillard ordonna:

— Allez jeune homme, *la vie vous doit tout, à moi elle m'a tout donné.* La parole et le geste étaient sublimes, j'obéis. En mer, nous fûmes recueillis par un navire chargé de blé, allant à Bordeaux où il nous a débarqués.

— Sans encombre.

— Aucune. La mer était calme. Les embarcations qui ont sombré étaient surchargées et quelques-unes faisaient eau! Où demeurez-vous à Paris, Miss Martha?

— Vous voyez: aux Champs-Elysées.

— Vous me permettrez bien d'aller vous présenter mes hommages. Donnez-moi votre adresse.

Elle éluda: — Restez-vous longtemps à Paris? Qu'est-ce que vous y faites?

— Je visite la capitale. J'ai le bonheur d'y rencontrer la seule personne que j'aime... qui a toutes mes pensées, que — avouez-le — la Providence place sur ma route.

Elle regarda au loin l'arc de Triomphe où brillait un rayon de soleil. Elle murmura: — C'est bien. Retournez à votre véhicule, Joe, si la Providence s'occupe de nous réunir — ce dont je doute — nous n'avons que faire de nous chercher. Au revoir. Que Paris vous soit agréable.

Elle se dirigea vers l'Avenue d'Antin.

— Oh! vous êtes méchante, un malheureux compatriote rescapé vous implore, vous lui enlevez toute sa joie de vivre.

Elle rit: Adieu... jusqu'au revoir peut-être encore.

— Ingrate Martha, votre cœur est donc de bronze.

Elle haussa les épaules et se sauva rapidement, laissant sur place l'indésirable obstiné.

Le déjeuner fut charmant chez les Montégu, Martha que son frère présenta fièrement à Mme Montaigu, fut accueillie comme une amie. Le journaliste gai, spirituel, lui tourna, en galant homme, un aimable compliment. La jeune fille encore ennuyée de sa rencontre imprévue, qu'elle ne regrettait pas toutefois, se montra digne de ce milieu intelligent où son frère était reçu comme l'enfant de la maison et sa grand'mère en honneur.

Après le déjeuner les d'Orval quittèrent leurs hôtes les invitant et promettant de revenir. Mme d'Orval voulait remonter dans son appartement avec sa petite fille, pour lui montrer les pièces aménagées. Mais celle-ci avait une autre idée en tête: Son frère n'avait pas trouvé dans l'annuaire des châteaux: La Roche-aux-loups, ignorant le nom du propriétaire. Pour être agréable à sa grand'mère, elle s'arrêta au second palier. Tous les membres étaient descendus, Marilou arrangeait la cuisine avec Natacha qui accrochait les casseroles. Félix, en haut d'une échelle suspendait les rideaux de la salle à manger, il descendit vite en voyant entrer Martha:

— Mademoiselle, dit-il, pendant le déjeuner, j'ai reçu un coup de téléphone de Madame la Marquise de Luzac, qui la demandait. J'ai dit que Mademoiselle était absente. Alors Madame la Marquise m'a prié de dire à Mademoiselle de vouloir bien ne se rendre chez elle que demain et d'accepter de prendre le thé avec elle à cinq heures. Aujourd'hui elle est obligée de sortir d'urgence.

— Bien. Elle vous a reconnu?

— Mais oui, elle a toujours été très bonne pour moi. Nous passions ma femme et moi, de longs mois, tous les ans à son château de la Roche-aux-loups.

Martha eut un geste de surprise: — Encore une coïncidence, pensa-t-elle. Décidément j'ai une mission. Elle ajouta:

— Où est le château de la Roche-aux-loups?

— Dans la Haute Vienne, Mademoiselle, pas très loin de la gare d'Ambazac.

— Vous m'avez dit avoir été vingt ans chez le Comte de Ribagnac, alliez-vous, à cette époque au château de la Roche-aux-loups?

— Oui Mademoiselle, et même avant j'étais domestique à la ferme.

— Auriez-vous par hasard connu une femme qui s'appelait Catissou, mariée à un Pierricou?

— Ces noms là veulent dire: Pierre et Catherine. Ils ne sont pas rares en Limousin.

— Continuez votre ouvrage. Auparavant, téléphonez à la Marquise pour lui dire que j'irai la voir demain.

Quelle étrange chose, songeait la jeune fille, on dirait que la route s'éclaire. Ma pauvre Marilou, je vais enfin retrouver ta famille.

Puis comme elle n'avait rien à faire elle sortit pour une promenade. Mais où aller? Elle avait tant entendu parler du Bois de Boulogne elle décida de s'y rendre. Elle fit signe à un chauffeur qui passait à vide sur le boulevard, et, déjà Parisienne, elle ordonna: — Au Bois.

Tranquillement elle s'installa. En passant près de l'Arc de Triomphe elle eut un regard: c'est bien comme les cartes postales, pensa-t-elle. A l'entrée du Bois, le chauffeur se retourna:

— On entre? fit-il.

— Oui. Allez au ralenti, menez-moi dans les plus jolis endroits. La voiture était confortable. Par ce mois de mai, sous la verdure, la promenade était délicieuse. On passa devant la cascade, le champ de course d'Auteuil, le Jardin d'acclimatation, puis on revint par Armnonville. Le chauffeur se retourna aimable pour sa jolie cliente: — On roule depuis longtemps, Mademoiselle aimerait-elle de s'arrêter ici pour se payer une tasse de thé et à moi un bock?

Martha qui avait l'esprit ailleurs, revint d'elle-même et comprit:

— Oui. Vous avez raison, rangez-vous. Quel est votre numéro?

— Voilà: 58-16. Et prudent, il ajouta: — Ce serait y un effet de votre bonté de me payer ma course, voilà trois heures qu'on circule.

— C'est juste, que vous dois-je?

— Soixante francs.

Elle tendit un billet de cent francs. Rendez-moi trente francs. Prenez votre bock et attendez-moi.

— Sûr que je vous attendrai Mademoiselle... là à droite, dans l'allée.

Martha ne pouvait passer inaperçue. Son élégance naturelle, son visage jeune et charmant attiraient les regards, mais sa tenue simple, digne, assurée, excluait toute pensée équivoque. A l'entrée du jardin, il y avait des places libres. Comme elle allait s'asseoir, elle vit le dos d'une jaquette rousse pointillée de rouge, surmontée d'un chapeau roux aussi et elle se redressa vivement pour filer derrière les consommateurs. Ce dos là appartenait à son insupportable compatriote que la fatalité remettait sans cesse en sa présence.

— Un sortilège en vérité, grommela-t-elle, où je vais, je le trouve. Enfin il ne m'a pas vue, entrons dans la salle, par ce temps délicieux, tous les clients sont dehors.

Elle alla se caser à l'extrémité opposée du restaurant, se fit servir du thé et des sandwiches, mangea vite, régla et se sauva comme si elle emportait le bien d'autrui.

Elle dut faire le tour de l'enclos pour retrouver sa voiture et juste comme elle y montait, Joe arrivait cherchant une auto libre.

— Oh! Miss Martha! Et il s'élançait vers elle. prenez-moi... je suis à pied. Un peu de charité, dear friend... envers un pauvre compatriote fatigué.

La situation était comique. Le taxi de la jeune fille était un coupé découvert à quatre places dont l'une occupée par le chauffeur. C'était l'heure de la foule, on prenait d'assaut les véhicules non loués. Démarrer en vitesse était impossible. Joe, chapeau bas, l'air suppliant, debout près de Martha revêche assise au milieu de la banquette à l'arrière, fit éclater de rire le conducteur qui osa sans vergogne:

— Ben, qu'il grimpe près de moi si vous ne voulez pas qu'il vous approche, ma petite dame. Faut en finir, on encombre le passage.

— Hélas! j'accepte, gémit l'Américain qui, d'un saut, fut installé.

— Chauffeur, ordonna la jeune fille, vous arrêterez à l'entrée du métro. Monsieur descendra.

— C'est bon, paraît que monsieur n'est pas votre amoureux.

Joe se retourna vers elle, suppliant:

— Je pars demain, Miss, si l'Océan veut de moi... j'y resterai, adieu.

Elle ne répondit pas, elle ne pouvait s'expliquer une pareille persistance, aidée du hasard.

Elle revint à la maison. Tout était rangé dans l'appartement. Elle se procura une carte de France qu'elle déplia et se mit à étudier le département de la Haute Vienne. Elle trouva la station d'Ambazac sur la ligne de Limoges à Toulouse, le château de la Roche-aux-loups devait être tout près. Aussitôt qu'elle aurait reçu les papiers demandés à Côme, son intendant, elle partirait pour le Limousin.

XVI

LA fille du docteur Fauvel, élevée par un homme de grande valeur intellectuelle, intelligent, était posée au premier rang de la Société canadienne. A New-York, le docteur et sa fille avaient rencontré le même accueil dans les milieux scientifiques et littéraires. Martha jouissait par conséquent de l'estime générale et était habituée à être reçue au premier rang.

A Paris, elle était inconnue, sa grand'mère faisait partie d'un petit groupe d'une société comme il y en a tant dans la capitale où on s'estime, se connaît, se rencontre où chacun jouit de la considération de son groupe. Mais ces groupes sont assez fermés, ce n'est pas la démarcation tranchée comme en province où l'on ne se mêle pas, où on n'admet les nouveaux venus qu'avec prudence et réserve au début des relations. Martha habituée au monde, parfaitement élevée, avait l'assurance naturelle créée par le prestige paternel, et se trouvait partout sur un plan supérieur. A Paris, elle n'avait ni orgueil, ni humilité, elle était simple, sans songer au rang social établi par la naissance plutôt que par le mérite.

Elle se rendit chez la Marquise de Luzac seule, ignorant qu'il eût été plus convenable que sa grand'mère l'accompagnât.

L'hôtel de l'avenue du Trocadero, était spacieux, très beau, empli d'une grande richesse. Des laquais en livrées noire et or, recevaient les visiteurs à l'entrée de la rue, dans la cour d'honneur, dans le Hall où s'ouvrait l'enfilade des salons.

Martha fut introduite dans un boudoir tendu de soie pompadour où se tenait la Marquise.

C'était une vieille femme, mais on ne le voyait pas. L'art, la volonté, l'hygiène parfaite lui gardaient l'aspect d'un âge indécis. Elle était vêtue de blanc, une souple étoffe soyeuse l'enveloppait, laissant à découvert ses bras et son cou. Ses cheveux, d'un blanc de neige abondants, ondulés et courts, encadraient un visage dénué de rides qu'on soupçonnait dans le sourire et dans ses mouvements. Ses yeux noirs brillants étaient doux ou menaçants selon l'humeur du moment.

— Good day, Miss Martha. I am very pleased to see you.

— Et moi aussi. Si vous le voulez bien Madame, nous parlerons français. Je suis Canadienne, le français est ma langue maternelle.

— Volontiers. J'ai beaucoup voyagé en Angleterre et l'anglais m'est familier. Est-ce la première fois que vous venez à Paris, Mademoiselle?

— Oui Madame, mais mon père qui l'avait habité longtemps, m'en a souvent parlé, je n'ai pas éprouvé la sensation d'y être dépaysée.

— Vous êtes ici dans votre famille maternelle, me disait le dernier message de ma nièce.

— Oui, je suis chez ma grand'mère, la Baronne d'Orval.

— Je la connais et l'apprécie. Je l'ai souvent vue à l'Elyseum-Club dont elle est la vice-présidente de la section des œuvres sociales. Moi, je ne suis que membre du cercle. Vous avez donc ma nièce chez vous à Québec?

— Oui Madame, c'est une religieuse de grand mérite que nous aimons beaucoup.

PARIS PATÉ
Savoureux et Délicat pour Sandwiches

Le Flambeau se Rallume

La Marquise eut un sourire un peu ironique.

— La pauvre Ismène était peu douée pour la vie mondaine.

— C'est une excellente infirmière, dévouée, bonne, s'oubliant pour les autres.

— Tant mieux. Les années l'ont assagie. Le couvent est une panacée.

— Un refuge pour les grandes douleurs.

— Je l'ai sauvée d'elle-même, dans le monde, elle se perdait

— Est-ce se perdre que d'aimer...

— Mademoiselle, je vois qu'elle vous a conté son rêve de folie. La pauvre créature s'égarait et ce qui est terrible, elle entraînait mon fils dans son aberration.

— Ne me dites pas ces choses, Madame, je ne puis les juger. Sœur Ismène ne m'a dit que quelques mots de sa jeunesse. Elle vous était reconnaissante de l'avoir dotée pour entrer en religion, ce qui lui a permis de gagner le repos du cœur dans l'amour de Dieu.

Mme de Luzac sourit: — Comme vous dites bien cela, mon enfant, pardonnez-moi de vous traiter ainsi, vous m'êtes très sympathique.

— J'ose en dire autant.

— Voulez-vous que nous allions goûter? Par ce beau mois de mai, je le fais servir sous les lilas dans le jardin. Venez.

Ce disant, elle posa sa main sur un bouton électrique, une porte-fenêtre, donnant sur la terrasse s'ouvrit. En descendant quelques marches, on se trouvait dans un vaste jardin, de grands arbres en dissimulaient le fond. Les lilas, blancs et violets formaient un délicieux berceau sous lequel se trouvait une table de marbre et des fauteuils rustiques. La marquise indiqua un fauteuil à sa compagne et s'assit en face d'elle.

— Vous êtes fraîche et jolie comme la saison.

— Les lilas passent Madame, sauf chez vous, je crois.

Elle rit, ses dents étincelaient.

— Tout le plaisir des jours est dans leur matinée.

La nuit est déjà proche à qui passe midi.

— Non. Midi c'est l'apogée, le triomphe du soleil, et qu'importe les fleurs fanées quand elles annoncent les fruits.

— Nous allons nous renvoyer la balle, vous avez beaucoup d'esprit.

— Non Madame, j'ai eu plutôt pour m'instruire la nature que l'école.

La marquise posa ensuite plusieurs questions à la jeune fille sur le Canada.

Mais comment l'amener à me parler de son fils, se disait Martha.

La Marquise poursuivait ses réflexions saugrenues sur ce qu'elle croyait le Canada; lorsqu'elle dit à la jeune fille:

— Ismène, ma nièce, vous a-t-elle fait des confidences? Vis à vis de moi, elle a été si ingrate! Je l'ai comblée de elle a réussi à détacher mon fils de moi.

— Non Madame, elle ne rêvait que tendresse pour vous et lui.

— Vous n'avez pas mon expérience, ma petite. A mon âge, vous saurez qu'en ce monde il ne faut compter que sur soi, n'agir que pour moi, se dévouer est une duperie. Il n'y a que par soi-même que l'on n'est pas trompé. Même les affections les plus normales vous manquent. Mon mari et mon fils m'ont déçue. Je vous dis ces choses pourquoi? Parce que vous êtes prévenue contre moi.

— Oh! non Madame.

— Prenez donc une tasse de chocolat.

— Merci. Je venais à vous afin de pouvoir mettre à mon retour dans le cœur désolé de votre nièce un peu de douceur familiale. Vous étiez parfaite du plus loin qu'elle se souvienne, vous ne l'avez rejetée qu'à l'âge de dix-huit ans.

— Je ne l'ai pas rejetée, je l'ai donnée à Dieu! N'était-ce pas son salut?

— Elle le comprend. Mais l'être humain sur terre subit des sentiments humains, il n'est pas qu'une âme. Ismène est partie, votre fils vous est resté.

— Si peu. Cet enfant a peut-être un cœur affectueux, mais chose rare, il n'a pour moi qu'indifférence... presque de l'hostilité. Tous les enfants se jettent dans les bras de leur mère, l'embrassent, lui me baise la main, peu s'en faut qu'il ne m'appelle Madame.

— N'est-ce pas l'usage dans la haute société dont vous êtes.

— C'était peut-être jadis. Aujourd'hui je remarque autour de moi de si jolis épanchements. Tenez votre frère, par exemple, vit-à-vis de votre grand'mère. Je l'ai vu souvent venir la chercher au cercle, lui prendre le bras, l'entraîner avec lui, l'appeler: Grand'mère chérie. Mon fils à moi est un bloc de glace, s'il n'avait été élevé entre son père et moi, à notre château de la Roche-aux-loups, ce serait à croire qu'on nous l'a changé en nourrice.

A ces mots arrachés à la douleur d'une mère, Martha eut un mouvement si brusque, que la tasse de chocolat qu'elle portait à ses lèvres, se renversa entièrement sur sa robe blanche.

— Oh! suis-je maladroite! Madame excusez-moi, comment faire?

— Ce n'est rien qu'une robe perdue. Venez, nous allons aller dans ma chambre, je vous prêterai un costume.

Elles remontèrent à la terrasse.

— Louis, dit la Marquise au domestique qui se tenait dans le hall, envoyez-moi ma camériste.

Madame de Luzac prit le bras de la jeune fille. Elles s'engageaient dans le grand escalier qui conduisait au deuxième étage.

Elles entrèrent dans un cabinet de toilette spacieux. La servante accourait. Mais parfaitement stylée, elle n'eut pas un sourire. Cette dernière aida la jeune fille à enlever sa robe tachée de chocolat et lui passa une robe de chambre de Madame la Marquise.

Martha pria ensuite la Marquise de Luzac de téléphoner chez elle pour qu'on lui fasse tenir un autre costume. On lui fit répondre que Marilou viendrait le porter.

Les deux femmes reprirent leur conversation interrompue par l'incident de la tasse de chocolat. Cette fois Mme de Luzac parla avec chagrin de son fils. Tancrède, qu'elle voyait si peu...

A ce moment, le valet de pied annonça:

— La gouvernante de Mademoiselle vient d'arriver.

— Quelle monte, dit la Marquise. Et s'adressant à Martha:

— Vous vous habillerez dans ma chambre n'est-ce pas?

Pendant que Marilou habillait sa maîtresse, la Marquise ne cessait de la contempler. La toilette achevée, Martha prit congé de sa nouvelle amie qui l'attira contre elle et l'embrassa affectueusement:

— Revenez me voir souvent, ma chère enfant. Je reçois les jeudis.

— J'aurai grand plaisir à vous revoir Madame.

— Alors à bientôt.

Et, chose très particulière, la Marquise qui ne s'occupait pas des gens de service, eut un signe de tête vers la servante qui suivait la jeune fille, portant encore son carton, rempli cette fois, de la robe au chocolat.

Dans l'auto qui les ramenait Marilou dit: — La Marquise est bien logée, elle est très belle. Ah! que j'aimerais donc revenir ici. Il faudra me ramener, Mademoiselle, quand vous y viendrez. Jusqu'à la maison, elles ne parlèrent plus. Martha réfléchissait. Et le soir dans son lit, en récapitulant les événements de la journée, elle resta longtemps sans sommeil.

— Je crois bien que ma journée n'a pas été perdue. J'écrirai demain à Ismène. Il faut qu'elle lise la lettre qu'elle garde cachée depuis tant d'années. Il doit y avoir là un point d'interrogation auquel je ne puis répondre. Non vraiment, rien ne se perd, rien n'est inutile...

XVII

UNE semaine s'écoula rapidement. Martha sortait souvent avec son frère au commencement de l'après-midi. Puis à quatre heures, quand il devait se rendre à son bureau elle accompagnait sa grand'mère à quelques réunions mondaines. Plusieurs fois, elle était allée au théâtre.

Sa grand'mère avait offert un grand dîner pour "pendre la crémaillère", selon l'antique usage admis chez les vieilles gens quand ils changent d'appartement. Les sauveteurs de Roland en mer la famille italienne qui l'avait recueilli, étaient venus et ils parlaient d'amener leur yacht en Seine afin de séjourner quelque temps à Paris. Martha avait aussi invité la Marquise de Luzac à se joindre à eux. Celle-ci en avait été ravie, ayant fait de longs séjours à Rome et comprenant bien l'italien.

— Notre table ressemble à l'arche de Noé, avait remarqué Roland. On y parle le français, l'anglais et l'italien.

— Tu ferais mieux de dire qu'elle ressemble à la Tour de Babel, riposta Marcel Montaigu. Les hôtes variés de l'arche étaient des animaux.

L'excellent repas, servi par Félix et Natacha, auxquels s'était joint le maître d'hôtel des Montaigu, présenta une particularité que personne — sauf Martha — ne remarqua: Marilou, qui n'était nullement forcée de se mêler au service, ne quitta pas la salle à manger. Elle se tenait dans un coin en face de Mme de Luzac et la contemplait. Puis, quand l'occasion se présentait de lui rendre quelques services, la brave créature se hâtait de le faire. A l'arrivée et au départ, elle lui enleva et mit son manteau. Chose curieuse, la Marquise si fière avait pour cette servante un bon sourire.

Au début de juin, le facteur apporta deux volumineuses lettres portant le cachet du Canada et une plus mince datée de New-York.

LE THÉ 'SALADA' est délicieux 301F

CÉLÈBRE MAYONNAISE CANADIENNE
NI CUISSON! NI LABEUR!

MAYONNAISE 2 MINUTES, AU LAIT EAGLE
(SANS HUILE)

2 oeufs bien battus
1 cuil. à thé sel
1 cuil. à thé farine de moutarde
1 boîte Lait Eagle Condensé-Sucré
1 tasse vinaigre

Battez les quatre premiers ingrédients au batteur rotatif, ajoutez le vinaigre; brassez bien et laissez épaissir au repos, durant quelques heures. Cette Mayonnaise se conserve indéfiniment.

● C'est la pure vérité! Vous pouvez préparer cette savoureuse mayonnaise en deux minutes! Lisse et succulente, elle complète magnifiquement *toutes* les salades. C'est grâce à la *magie* du Lait Eagle qu'on la prépare si rapidement et si facilement.

GRATIS! Nouvelle Édition d'un Livre de Recettes Célèbre!

36 pages de recettes prodigieusement faciles! Que vous soyez sans expérience ou cuisinière avertie, vous apprécierez ces nouveaux raccourcis en cuisine. Mayonnaise par quelques agitations! Tartes à froid! Bonbons! Cossetardes! Sauces! N'envoyez pas d'argent. Jetez simplement ce coupon à la poste et adressez: The Borden Company, Limited, Yardley House, Toronto 2, Ontario.

Nom_____
Rue_____
Ville_____ Province_____
(Ecrivez nom et adresse en lettres moulées)
6-66 Ce coupon peut être collé sur une carte postale 136F

LA FEMME CHEZ ELLE

Le domaine de la mode

Quelques caractéristiques

Du côté des jupes, la longueur est à peu près stationnaire. La tendance serait plutôt à l'allongement, mais sans aucun excès. Les robes d'après-midi demeurent d'une longueur commode pour la marche et dégagent la cheville. On voit beaucoup de jupes très plates, très étroites, fendues, pour laisser la liberté des mouvements, mais les godets ne sont pas prohibés, tout dépend du tissu employé. Une robe de lainage épais sera plate et étroite; une robe en crêpe marocain ou en crêpe de Chine de laine s'élargira de plis ou de godets généralement placés en avant.

Les encolures se font toujours montantes avec, dans les robes un peu habillées, de jolis mouvements drapés près du cou. Pour les robes plus simples, elles se terminent par de charmants petits cols Claudine qui sont souvent en cuir verni ou en satin ciré et piqué. Un plissé plié double forme également un col charmant qui sera de couleur vive sur les robes foncées. Les petits cols droits, dits cols officier, se rencontrent aussi sur certains modèles. Ils ne sont à recommander qu'aux très jolis cous, aux visages d'une grande fraîcheur, car ils sont assez ingrats et peu seyants. Ils sont toutefois le complément tout indiqué des corsages à brandebourgs, d'allure gentiment martiale.

Si l'on désire une encolure plus ouverte, on adoptera surtout le petit décolleté carré qui semble actuellement le plus en faveur. Un ruban, partant de chaque couture d'épaule, peut venir se nouer au devant du cou et cette parure, assez romantique, ne manque pas de charme.

Quant aux manches, elles présentent tant de diversité qu'il est nécessaire d'insister sur ce point d'importance.

Ce qui, d'abord, les caractérise, c'est leur diversité. Il y a de tout: des manches classiques et des manches essentiellement fantaisistes, des manches ajustées et qui gainent le bras et des manches gonflées, étoffées, bouffantes tantôt du haut, tantôt du bas; il en est qui sont étroitement serrées sur le poignet et d'autres, au contraire, très amples, très larges, tombant droites comme des manches monastiques. On voit des montages de manches très épaulés avec un mouvement de crête obtenu par des fronces ou des plis ou des nervures et d'autres, de formes raglan, qui suivent très fidèlement l'arrondi et le galbe de l'épaule. Certaines manches ont une emmanchure si large qu'elle descend presque jusqu'à la taille, et certaines autres n'en ont pas trace, car elles forment un tout avec le corsage. Les manches classiques seront adoptées pour les vêtements d'usage courant, les manches amples et de forme fantaisiste conviendront aux toilettes habillées.

La mode

...nous apporte la note amusante de petits paletots courts, à godets, avec un mouvement fuyant en arrière plein de jeunesse, de désinvolture, d'esprit, et presque d'impertinence. Avec cela des jupes fort étroites, généralement fendues pour laisser la liberté de la marche. Tout cela est pimpant, allègre, et très féminin. Cela suppose des femmes minces, alertes, entraînées au sport, ferventes de la culture physique, aisées dans leurs gestes et dans leur démarche. Et n'est-ce pas là la caractéristique essentielle de la femme moderne?

Pour ajouter plus de fantaisie encore à cette aimable silhouette, le petit paletot sera souvent différent de la robe. Si la robe est unie, le paletot sera taillé dans un lainage de fantaisie, si la robe est en lainage quadrillé ou rayé, c'est le paletot qui sera uni.

Et, pour réaliser ces séduisantes combinaisons de tissus, que de ressources nous sont offertes! Jamais les lainages n'ont été plus variés, ni plus gais. La formule des lainages boutonnés avec des pois, des rectangles, des bâtonnets en relief est une source inépuisable de trouvailles. A citer, notamment, sur un fond noir ou marine des semis de chenilles multicolores.

Rien de plus coloré, de plus vivant que ces lainages; les tons employés pour les chenilles sont gais, vifs, très francs; le vert, le jaune, le rouge, le bleu s'y mêlent hardiment mais en un voisinage savamment étudié. Ailleurs, les chenilles sont remplacées par de petits rectangles pelucheux qui font penser à un éparpillement de menus morceaux de papiers de toutes couleurs. Tout cela est charmant, imprévu, d'un goût très mesuré.

● Le manchon

Cet accessoire, bien utile, que l'on recommence à porter de nos jours, était autrefois aussi bien l'apanage des hommes que celui des femmes.

Les plumages des oiseaux étrangers, ainsi que les fourrures, étaient mis à contribution, et l'on préférait, parmi les oiseaux de nos clients, la plume bleue du geai.

Jadis, les cavaliers et même les militaires, portaient des manchons, généralement en peau de loutre ou de tigre. A l'époque des paniers, aux derniers jours de Louis XIV et sous le règne de Louis XV, il fut de bel air parmi les dames d'avoir un petit chien-lion, gros comme le poing, blotti dans l'intérieur de leur manchon. On appelait ces chétives et vilaines créatures *chiens de manchon*.

Un peu de tout

La Coiffure

Il semble qu'il y aite cette année, une coiffure pour chaque visage. La mode n'a pas l'exigence de l'uniformité, et les femmes n'ont qu'à se coiffer selon leur visage. La coiffure ci-dessus est simple, mais elle demande d'être bien réussie pour être seyante. La raie de côté et les ondulations presque en forme de couronne, font très jeune.

Vieillir ?

Il faut avoir du courage vraiment pour répondre aux gens — tant hommes, que femmes — qui se plaignent d'avoir à vieillir: "Mais non! il ne faut être ni triste, ni irrité de "descendre la colline"...

L'âge mûr, la vieillesse même ont leurs jouissances, pourvu qu'on ne soit ni invalide, ni nécessiteux.

Qui dit cela n'est pas cru; on est tenté de l'appeler mauvais plaisant et on pense tout bas qu'il a une mouche dans le bonnet.

Dire à quelqu'un qu'il vieillit, c'est la moins impardonnable des impolitesses, parce que pour la grande masse, l'idée de vieillesse correspond fatalement à l'idée de déchéance.

Est-ce tout à fait exact pourtant?

Si l'âge apporte des faiblesses, des malaises, des souffrances mêmes au point de vue physique, il devrait apporter aussi un perfectionnement quelconque du côté moral et intellectuel.

La vieillesse, et l'âge mûr qui la précède, devraient amener l'apaisement des passions, la clairvoyance, l'indulgence envers les autres, un sens de l'équilibre des choses, la tolérance, biens autrement admirables, autrement précieux, que la plus belle régularité de la chevelure et que les "lis et les roses" d'un teint merveilleux. Voir le monde comme un spectateur impartial, et non comme un acteur trépidant, apprendre à apprécier la douceur des heures de solitude et de tranquillité, devenir en même temps moins ardents à chercher les plaisirs excitants, et plus aptes aux jouissances spirituelles, "laisser passer la parade sans y prendre part"; sentir qu'on approche chaque jour de la sagesse suprême, voilà qui constitue un nouveau plan de vie nullement à dédaigner et qui est loin, somme toute, d'être dépourvu de charme, si on le comprend bien.

Rosine CAUDERT
(*L'Avenir National*)

* * *

Miss "Maîtresse de Maison"

On a élu, à Madrid, miss "Maîtresse de Maison". On ne demandait aux concurrentes ni beauté, ni "sex appeal", ni élégance, mais uniquement de prouver leurs qualités domestiques et ménagères. Les aspirantes au titre devaient subir les trois épreuves suivantes: 1° faire frire un œuf; 2° exécuter une rentraiture parfaite; 3° bien nettoyer un fauteuil...

Hé mon Dieu! Voici ce qui n'est pas si mal comme programme et peut-être, pour trouver un mari, un gage aussi certain que le plus éclatant sourire. Il faut ajouter que la gagnante Mlle Maruja Manrique de Lara, sut satisfaire aux épreuves ci-dessus, mais encore y ajouter le charme et la grâce féminines.

* * *

Ce que dit le front

Le front est volumineux chez les laborieux, très petit chez les emportés, plat chez les médiocres.

Un front bombé, étroit et bas dénote l'énergie; noueux, la bestialité; rond, la douceur; enfoncé au milieu, l'égoïsme.

Les grands esprits ont une veine gonflée qui traverse le front. Ses plis verticaux montrent l'énergie, horizontaux, la mollesse. Si les plis restent marqués constamment, il n'y a guère d'intelligence; s'il n'y a pas de plis du tout, il n'y a guère de franchise.

Martha s'en saisit et s'enfuit dans sa chambre pour lire en paix ces missives.

Elle ouvrit d'abord la lettre de Côme qui renfermait les feuillets découverts dans le bureau de la jeune fille à St-Michel du Lac.

L'autre lettre était de sœur Ismène.

Martha l'ouvrit et lut ce qui suit:

''J'ai fait une grande prière, chère Martha, tant aimée, puis j'ai pris la lettre toute jaunie dont l'encre blanche était difficile à lire. Vous me disiez que c'était mon devoir de l'ouvrir. A présent que la mère de Tancrède a été bonne, parlant même de me reprendre chez elle (ce à quoi je ne consentirai jamais, et que Tancrède vit à la Roche-aux-loups... le passé s'efface. Je vous copie des passages de cette lettre mystérieuse, datée de vingt ans! ils peuvent encore vous intéresser.

''Mon père et ma mère insistent toujours pour que je me marie, afin que notre nom continue par leur fils... Ma mère est moins pressante, elle trouve que je représente mal la famille illustre dont je suis, que j'ai l'air d'un ''coucou'' élevé dans le nid d'un aigle. Elle a raison, elle est très belle et je suis laid, elle est *racée* et je suis un lourdeau.

''Quant à mon père, il me jette parfois un regard tel que je crois y découvrir de la haine! Un jour qu'il souffrait du mal qui devait l'emporter, il se promenait fiévreux à grands pas saccadés, dans la salle des Gardes où sont les armures. Il ne me savait pas là, j'étais derrière celle de mon ancêtre Tancrède de Luzac, n'osant me montrer. Il s'arrêta devant le guerrier dont il prit le gantelet de fer, l'approcha de sa joue: — Giffle-moi, Chevalier de Saint-Louis, j'ai donné ton nom au ''Coucou'' qui me fait honte.''

Le gantelet tomba avec fracas, mon père s'affaissait évanoui.

— Qu'a-t-il voulu dire?

Quelques jours plus tard, il mourait. Je me penchai sur lui pour l'embrasser, mais il eut un recul et le dernier geste de sa main tremblante, fut de me repousser.

Tu vois Ismène, il n'y a que toi qui n'aime que toi que j'aime.

Ma mère est froide à mon égard, mais elle n'est pas méchante, elle ne consent pas à notre mariage, parce qu'elle regarde la vie, le monde, l'avenir autrement que moi. Toutes mes idées sont opposées à celles de mes parents. Est-ce ma faute... si je suis le... coucou. Mais alors quel est ce mystère?

Adieu, ma bien-aimée, la Providence qui nous sépare ne peut être injuste, un jour, où plutôt quand il n'y aura plus de jours, mais l'éternelle lumière nous serons heureux.

A Toi.

Tancrède.''

''Cette lettre est bouleversante, Mademoiselle Martha, continuait la Religieuse, vaut-il mieux la détruire? Mais comme la première fois j'hésite, j'ai voulu la jeter dans le lac, le vent l'a rejetée à mes pieds... et je l'ai reprise.

Adieu. Devant l'autel, je prie pour vous. Oh! revenez nous!

Ismène.

Restait une lettre à ouvrir, c'était l'écriture de Joe Worth. Elle la mit dans le buvard.

— Je la lirai quand je pourrai. En ce moment, je vais relire attentivement le journal de mon père.

Cette occupation la retint jusqu'au déjeuner où elle parut si préoccupée que Mme d'Orval et son fils s'en inquiétèrent.

— As-tu un souci? es-tu souffrante? Demanda la grand'mère.

— Ni l'un, ni l'autre. Seulement je crois pouvoir retracer l'origine de Marilou. J'entrevois quelques petites lueurs, je voudrais les faire briller.

— Explique-toi plus clairement, dit Roland, on pourrait t'aider. Nous avons autant que toi, le désir de rendre heureuse notre chère Marilou. Seulement, ne lui disons rien, car si nos recherches n'aboutissaient à rien, la déception serait trop grande.

— Comme elle ne peut rien... silence et action, fit l'aïeule. Où veux-tu poursuivre ces recherches?

— En Limousin. Je crois que là se trouve la clef perdue du mystère. Je m'explique en vous disant que papa est allé visiter il y a nombre d'années le pays pittoresque du Haut Limousin. Il raconte dans des mémoires que lors de sa visite à cet endroit, un orage l'obligea à se réfugier dans le kiosque isolé d'un parc dépendant d'un vieux château. Là, une femme gémissait. Elle pressait contre son cœur un bébé. Un homme survint, lui aussi portait un bébé caché dans une corbeille. Il le donna à la femme, lui prit celui qu'elle caressait et l'emporta. Donc substitution d'enfant. Nul n'a vu mon père dans sa cachette. La femme part chargée de l'autre enfant et va à la gare du chemin de fer: Ambazac. L'homme qui l'a rejointe l'installe dans un wagon avec son fardeau, en route pour Paris.

Nous sommes en septembre 1878. Retenez bien cette date.

L'homme vient à l'auberge où mon père se restaure avant de prendre le train qui passera tout à l'heure. Mon père va en sens inverse pour rentrer chez le châtelain qu'il doit soigner à St-Priest-Taurion. L'homme boit, montre à l'hôtelière du restaurant, un paquet de billets de banque. Elle le nomme Pierricou. Il raconte que sa femme la Catissou a fait un héritage. Ils ont vendu leur bien du Limousin et vont vivre de leurs rentes à Paris où aux environs.

Je vous ai fait en quelques mots, le récit détaillé de cette étrange affaire, je veux aller à Ambazac retracer l'aubergiste qui connaissait les misérables. Après j'approcherai du but. Je retrouverai ces gens s'ils vivent.

— Ce n'est pas si simple, songe qu'il y a de cela au moins cinquante ans. L'auberge a certainement changé de propriétaire.

— Peut-être, c'est à voir. En tous cas, je pars.

— Veux-tu que je t'accompagne, offrit Roland.

Elle hésita: — Non, je veux passer inaperçue, autant que possible faire mon enquête avec la plus grande discrétion. A deux, on serait plus remarqués.

— Une jeune fille seule, dans ces pays, sur les sentiers déserts...

Elle rit: — Je suis d'Amérique, mon ami, j'ai l'habitude de me tirer d'affaires... je ne m'intimide pas facilement. Je suis bien venue des bords du St-Laurent à ceux de la Seine sans l'ombre d'un incident. Quand on n'a pas peur du danger, on ne le rencontre pas. Reste ici. Si j'avais besoin d'un aide, je t'appellerais tout de suite, mon Roland.

— J'aurais aimé accomplir ce voyage avec toi.

— Attends. Je t'en ferai faire un qui vaudra la peine de se déplacer quand je t'emmènerai à St-Michel du Lac.

A ce moment il se leva: — Je file au bureau, il faut que j'écrive ''un papier'' pour l'édition de ce soir.

Elle lui tendit la main: — Sans rancune, frérot.

XVIII

UN matin de juin, tout illuminé du soleil d'été, Martha prit l'express de Toulouse à 9 heures cinquante. Elle devait changer de train à St-Sulpice Laurière, pour monter dans un train omnibus qui s'arrêterait à Ambazac à 18 heures vingt-neuf.

Le soleil était encore haut et chaud. La jeune voyageuse, sa valise en main, examina les alentours au sortir de la gare. Depuis le passage de son père, en ces lieux, il y avait eu du changement. A notre époque de meilleur confort, les hôtels se sont améliorés, les garages ont remplacé les remises, on voyage beaucoup plus.

Le docteur avait écrit: ''Une maison en face de la gare''. Il n'en existait qu'une: ''A la belle Limousine''. Et sur le seuil de la porte, une accorte jeune femme coiffée du traditionnel ''barbichet'' était peinte sur l'enseigne. Martha vint à elle.

— Bonjour la Belle Limousine.

L'autre sourit: — Pour vous servir Madame.

— Je voudrais dîner et coucher ici. Je viens de Paris.

— Madame aura la meilleure chambre, la fenêtre au-dessus de nous. C'est pas du luxe, mais c'est propre.

— C'est tout ce que je souhaite.

— Entrez, Madame. Nous n'avons personne ce soir. Que Madame me donne sa valise, nous allons monter.

La pièce assez grande contenait un lit où, malgré la saison, un gros édredon rouge trônait. Comme meubles accessoires, un fauteuil voltaire, une commode, une table couverte d'une garniture de toilette surmontée d'une glace. Au mur suspendus deux chromos. L'un représentait un évêque et l'autre le Président de la République avec beaucoup de croix et de décorations. L'aubergiste expliqua:

— L'évêque, c'est Saint-Loup, l'apôtre du Limousin, on le fête le 22 mai. Passé ce jour là, on n'a plus de gelées à craindre. L'autre portrait, c'est le Président de la République, mais je sais pas lequel.

— Ni moi. Mettez de l'eau dans le broc, ouvrez la fenêtre, enlevez votre plumeau rouge, ce n'est pas l'hiver. Il y a des draps propres dans le lit?

— Oh! Madame, tenez, voyez, ils sentent bon la lessive.

— Très bien.

— Qu'est-ce que Madame veut pour dîner?

— Avez-vous des châtaignes blanchies et du cidre mousseux?

— Du cidre, oui, mais des châtaignes blanchies! Elles ne seraient plus bonnes, pensez donc! A la St-Jean.

— En effet. Je demandais ça, parce que mon père qui est venu ici en automne, les avait trouvées délicieuses.

— Ah! comment il est votre père? Je suis contente qu'il s'est trouvé bien servi.

— Hélas! ma belle Limousine, ce n'est pas vous qui l'avez reçu car il y a bien cinquante ans de cela. Mais c'était peut-être vos parents.

— Pour sûr, c'est mon grand-père Bourganeuf qu'a fondé la Maison en 1870.

— Il est encore en ce monde?

— Non. Mais grand'mère vit encore heureusement.

— Une chance pour moi. Je voudrais lui demander des renseignements sur une famille du pays. Je saurai reconnaître son obligeance et la vôtre.

— C'est y que ce serait pour un mariage... ou peut-être ben un héritage?

— Une chose qui ne peut faire de tort à personne. Où est votre grand'mère?

— Elle est chez maman à St-Martin Terressus.

— Loin d'ici?

— Pas beaucoup. C'est de l'autre côté du Taurion.

— Le Taurion? un torrent?

— C'est quasiment une rivière où que les bois flottent.

— Ah! j'y suis. Papa m'en a parlé. Il y a sur le bord une fabrique de papier.

— Juste! Le Maureix.

— Puis-je aller à pied jusque chez vos parents?

— Ça dépend, si vous avez de bonnes jambes, mais ce serait mieux que mon mari vous y mène en auto.

— Bien sûr. Vous avez une voiture?

— On en a trois. On fait le commerce. On mène les gens qui vont dans les pays alentour, ceux que la station d'Ambazac dessert.

— C'est tout à fait mon affaire. J'irai dès demain.

— Je pense que Micalou n'a pas promis sa journée.

— Micalou? c'est votre mari.

— Oui, il est de la montagne. Mais on cause, ça fait pas le dîner. Que voulez-vous manger, puisqu'il n'y a pas de châtaignes,

— Donnez-moi ce que vous avez, n'importe quoi, comme vous.

— Vous êtes ben honnête. Vous seriez pas aussi de notre métier, des fois.

— Pas tout à fait. J'ai une ferme que je fais valoir.

— C'est justement ce que font papa et maman. Ah! ça me fait plaisir.

Enlève le RHUMATISME

SCIATIQUE, GOUTTE, LUMBAGO, GRIPPE, ARTHRITE

Dites adieu au rhumatisme avec ses douleurs agonisantes. Laissez les capsules Vernot vous délivrer de vos souffrances.

Pendant des années les capsules Vernot ont été le remède de confiance pour des milliers de malades. Il y a une raison — Vernot enlève la cause du mal.

Essayez Vernot à nos dépens

Remplissez le coupon et joignez-y 10c pour frais de poste

Laboratoire Médical Vernot Enr'g.
4624, ave du Parc, Montréal, P. Q.

S. V. P. envoyez-moi une boîte échantillon gratuitement de capsules Vernot. Inclus 10c en timbres pour frais de poste, etc.

Nom .....

Adresse .....

Mon pharmacien .....

Adresse .....

Gilbey's LONDON DRY Gin

En vente partout au Canada
W. & A. GILBEY, LTD. Londres, Ang., New Toronto, Ont.

3 *En vente partout.*

La Petite Poste

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de —

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme les nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné de montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désirent se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser:—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre.

La Direction

* * *

Demandent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent —

Mesdemoiselles:

C. RIEUSE. — 23 ans, désire correspondant distingué. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

VALENTINA VALENTINO. — Jeune sportive de 20 ans, dist. inst. (Corr. dist. inst. de 24 à 35 ans, aimant le sport). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q

HENRIETTE AUTHIER. — (Corr. de 38 à 50 ans, ayant bon. éduc. et instruction; rép. ass.). C. P. 200, Sherbrooke, Sub. 2, P. Q.

ALICE HOUX. — (Corr. célib. de 28 à 35 ans, de la campagne de préférence). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

PETITE LEVISIENNE. — Jeune fille sérieuse. (Corr. de 30 ans et plus, ou veuf sans enfants, de caractère sympathique et humble; rép. ass.). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LOUISE HERVE. — 24 ans, honn. dist. (Corr. honn. dist. ville ou campagne; but: faire connaissance). Montmagny Station, P. Q.

O. RIJINAL. — Sténo sérieuse, bonne éduc. (Corr. de 38 à 45 ans, cultivé). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

YVONNE ROBERT. — Sér. dist. (Corr. sér. dist. de 30 à 38 ans, ville ou campagne; but: dist. conn. peut-être sérieux). 320, rue Notre Dame est, Montréal, P. Q.

ANITA LEBER. — Inst. et dist. (Corr. de bonne éduc. de 35 ans et plus; rép. ass.). C. P. 1454, Montréal, P. Q.

ODETTE. — Brunette de 22 ans. (Corr inst. et dist. de 25 à 30 ans). 3296, avenue Verdun, Verdun, P. Q.

COLETTE HIVER. — Brunette gaie et sympathique. (Corr. inst. et dist de 28 ans et plus; but: faire connaissance, rép. ass.), 51, Grande-Allée, Québec.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent —

Messieurs:

ANDRE R. — Veuf, 47 ans, seul. (Corr'tes de 23 à 30 ans, dist. but: amitié et connaissance). Station N., 201, rue Ste-Catherine est. Montréal, P. Q.

Le Flambeau se Rallume

Voulez-vous descendre avec moi au jardin cueillir une salade, on dénichera les poules en même temps. Des œufs et de la laitue pommée, ça vous ira?

— Très bien.

Elles prirent l'escalier de bois dont les marches craquaient. Déjà camarades, de même âge à peu près. Elles avaient si gentiment parlé de leur papa et de leur maman.

Martha avait le don de s'assimiler à toutes les situations, de s'en amuser, d'être celle qui est fraternelle, l'égale qui inspire la confiance.

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-elle à la jeune femme, qui ramassait les œufs dans les nids et les lui tendait parcequ'elle avait une main embarrassée de sa salade.

— Catissou en notre patois, ça fait Catherine.

— La personne que je cherche à retrouver s'appelle pareil.

— Oh! il y en a ici des Catissou, des Marguissou... Tenez v'là l'auto qui rentre. C'est une belle invention, pas de cheval à panser avant de s'occuper de soi.

Un jeune homme roux, au visage riant, venait au devant de sa femme dans le jardin, portant un panier.

— Bonsoir, tu devinerais pas ce que je t'apporte là Catissou.

— Salue donc une cliente, Micalou, une belle dame de Paris qui vient loger chez nous.

— Ah! excusez Madame, vous étiez derrière le poirier, je vous voyais pas. A votre service Madame.

— Pouvez-vous me conduire demain à St-Martin-Terressus?

— Le tantôt? oui, parce que le matin faut que j'aille à La Roche-aux-loups avec la camionnette.

— La Roche-aux-loups! dit Martha, n'est-ce pas au comte de Luzac?

— Oui. Vous le connaissez?

— Non. Mais je connais sa mère.

— La Dame Marquise. C'est pas du petit monde, mais lui, le Tancrède, c'est un bon gars.

— Est-ce qu'on visite le château?

— Non. Mais on peut se promener autour des douves, en dehors de la Cour d'honneur et partout dans le parc qui n'est pas entretenu.

— Pourriez-vous m'y conduire?

— Ben oui, si vous voulez vous asseoir en voiture sur le devant avec moi, parce que derrière y aura quatre moutons que je mène à Monsieur le comte qui les a achetés au Comice agricole aujourd'hui.

Catissou avait levé le couvercle du panier que tenait son mari, elle s'exclama:

— Des pommes! fraîches et rouges qu'on dirait cueillies d'hier.

— N'est-ce pas? Je les ai achetées au Comice. C'est une espèce qu'on ne trouve qu'en Limousin.

— Comment s'appellent-elles? demanda la voyageuse.

— Des Pommes lettres.

— Drôle de nom, fit Catissou. Vous allez en manger ce soir Madame. Vous verrez comme c'est bon, un fruit à faire damner la mère Eve, une seconde fois.

Martha, charmée de voir s'arranger les choses, trouva parfait le modeste souper, pris à la même table que ses hôtes en causant. Elle apprit qu'on aimait le Comte de Luzac dans le pays où il faisait beaucoup de bien, n'était pas fier, souvent triste. Sa mère se montrait rarement au château familial, elle se plaisait à Paris dans l'hôtel qui lui venait en héritage et elle partait aux Eaux en été.

Martha s'endormit en repassant les actes de sa journée.

Le lendemain, elle essayerait de retrouver le kiosque du parc où son père avait assisté au drame mystérieux qui la passionnait et qu'elle voulait éclaircir.

XIX

MARTHA avait endossé un costume tailleur gris en tweed; un chapeau de paille gris, des bas gris, des souliers à talon plat pour la marche, formaient l'ensemble de cette toilette qui n'avait rien qui put attirer l'attention. Elle partit joyeusement en camionnette, assise près de Micalou avec, derrière elle les quatre moutons bêlant, car ils ne s'en faisaient pas faute, les pauvres bêtes. Et pourtant, ils n'allaient pas à l'abattoir — ce que pressentent si bien les animaux, — mais dans un excellent pâturage.

La conversation du chauffeur ne manquait pas d'intérêt. Sa voisine l'avait amené à parler du Marquis de Luzac, père de Tancrède.

— Celui-là, disait l'aubergiste, il répondait à peine à nos saluts, ne nous parlait jamais que par affaires, fier et rude, même pour son fils qu'il semblait ne pas aimer, il n'était plaisant pour personne.

— Il n'a jamais eu que ce fils?

— Avant, il avait eu trois filles, deux jumelles qui n'ont vécu que quelques mois et une autre, l'année d'après qui mourut aussi à six ou huit mois.

Leur père les regardait à peine, il voulait un garçon pour perpétuer sa race et sa femme s'obstinait à ne lui donner que des filles.

— Elle devait se désoler aussi.

— Moins. Elle se désolait surtout d'être si souvent empêchée d'aller dans le monde, de suivre les chasses à courre, si bien que, lorsqu'elle pressentit la venue d'un autre bébé, elle se mit à gémir qu'elle en mourrait et de fait, elle paraissait malade, ne sortait plus. Enfin de ce tour là, il est venu un garçon.

— Cette fois, ils étaient comblés.

— Oui. Pourtant le père, quel drôle de particulier! ne caressait pas son marmot, il avait un si triste caractère.

— Mais la mère?

— La mère était contente, elle se reprenait à la vie de plaisir.

— Et l'enfant?

— Il poussait comme un chou au printemps.

— L'enfant a été élevé au château?

— Oui jusqu'à sept ans, on l'a mis ensuite au collège à Paris et on ne le revoyait plus qu'aux vacances. Un vrai beau gars, robuste, roux comme l'écorce d'une châtaigne mûre, un vrai Limousin!

Ses parents le laissaient courir en liberté. Il aimait tant la Roche-aux-loups! Quand il a hérité à la mort de son père, il est venu s'établir ici.

— Dommage qu'il ne soit pas marié.

— Ma foi oui, le château serait plus gai. Ça attirerait du monde, le commerce va mal. On a eu un petit courant de visiteurs quand on a volé le châsse dans l'église, puis ça s'est calmé. Si je n'avais pas mon commerce de correspondant du chemin de fer, on ne vivrait pas sur l'auberge.

— V'là l'avenue du château. Voyez quels gros châtaigniers, en la saison on ramasse de beaux champignons dessous, des ceps bruns, vous savez. Ce que c'est bon cuit avec de l'ail!

— Voulez-vous arrêter votre voiture, je vais descendre et me promener dans le parc. Je vous reprendrai au retour. Dans combien de temps?

— Faut que je livre mes moutons au fermier de la Bréde et que j'aille chercher deux veaux à la Coincée, un peu plus loin; ça peut demander deux heures. On sera rentré chez nous pour dîner à midi j'espère. Vous pouvez aller partout dans le parc, il a une lieue de tour.

Martha, d'un saut fut à terre.

Elle tourna sur elle-même, cherchant où pouvait bien se trouver le kiosque. Elle tira de sa poche la copie du manuscrit de son père, elle murmura: — Il venait du côté du torrent, il écrit avoir remonté le sentier, marché dans la brousse et s'être jeté dans le kiosque découvert à propos pour l'abriter de l'ondée. Mais il n'y a plus de sentier, nul ne doit venir par ici. C'est bien sauvage. Le propriétaire n'a pas de goût... ou pas d'argent... cependant sa mère paraît très fortunée, mais si ce n'est pas son enfant... Plus j'avance, plus j'écoute, plus j'interroge, plus je trouve de préventions, pas encore de preuves. Tancrède a le type de ce pays au physique, dit-on, et il semble bien qu'il en soit ainsi au moral. Je voudrais bien voir le "bon gros" comme dit Micalou, mais sous quel prétexte me présenter à lui. Je ne peux pourtant pas lui demander à acheter un mouton... qu'en ferais-je?

Si on a changé Tancrède pour une fille et que cette fille soit Marilou, comme tout me porte à le croire, quel bouleversement! Seulement, je n'aurai pas de preuves avant d'avoir retrouvé la complice du Pierricou, la mère limousine qui a consenti à livrer son fils pour de l'argent.

Ces cas là ne sont pas tellement rares, j'ai lu des livres où on en citait pour fins d'héritage ou de survivance d'un nom. Même dans l'histoire il en existe. Il me faut absolument arriver à retrouver Catissou. L'attitude de la Marquise de Luzac me fait supposer qu'elle ignore la substitution, elle n'est pas attirée par la voix du sang vers Tancrède, mais elle ne me semble pas capable de cette iniquité. Elle est frivole, égoïste, non criminelle. Il me paraît possible que son mari, d'accord avec un complice, ait fait le troc des bébés le jour même de la naissance du sien et que celui qu'on a présenté à cette mère épuisée, presque mourante, n'ait pu être reconnu par elle.

Supposition, déduction, intuition!

Martha marchait dans les bruyères, d'exquis parfums émanaient des chèvrefeuilles, des violettes, des plantes des bois qu'elle foulait. De grands arbres dominaient les fouillis du sol où les rayons du soleil jetaient des plaques de clarté, les oiseaux chantaient, des lapins couraient, la nature vivait.

La jeune fille seule dans ce désert inculte, cherchait sa voie au hasard, aucun sentier ne pouvait la guider.

— Qu'est-ce que j'apprendrai au kiosque, murmurait-elle, peu de chose. Ce que je fais est plutôt un pélerinage où plane le souvenir de mon père.

Elle se mit à marcher à travers les buissons, les bruyères, il lui paraissait qu'un toit de chaume pointait entre les arbres.

En ce moment, un gros chien qui galopait de toute sa force, la rasa, la langue pendante, l'écume à la bouche et juste un coup de fusil la fit tressaillir, elle entendit le bruit des grains de plomb tombant sur les feuilles. Immédiatement une autre décharge partit, elle ressentit une douleur à la main gauche.

— Ah! bien ils tirent sur moi! Aurais-je commis une effraction en venant dans ce parc? Ce n'est tout de même pas une raison pour me tuer...

Alors elle cria:

— Ne tirez plus, je me sauve.

— Oh! grand Dieu, c'est une femme! N'ayez pas peur, vous n'avez pas de mal au moins?

Deux hommes le fusil en main accouraient, l'un s'arrêta devant elle saluant très bas:

— Mademoiselle, je ne pouvais deviner... je suis désolé! mon garde et moi poursuivions un chien enragé qui a mordu mes moutons. Ah! Seigneur, je vois du sang sur votre gant! Seriez-vous blessé?

— Peut-être, un grain de plomb. Je les entendais crépiter autour de moi, j'ai senti un choc.

Il prenait le poignet de Martha, déboutonnait le gant avec des doigts tremblants.

— Quel malheur! Vous avoir blessée moi! vous souffrez?

— A peine, j'avais la main pendante... ce doit être peu de chose. On m'avait dit que ce n'était pas défendu de se promener dans ce parc.

— Non Mademoiselle, c'est une fatalité aujourd'hui...

— Tout à fait, j'ai vu la bête, elle m'a frôlée, c'était un danger plus grand que ce grain de plomb.

Doucement le chasseur avait retiré le gant, le sang coulait entre le pouce et l'index, le projectile avait traversé la peau sans briser un os. Elle sourit:

— Ce n'est rien. Je ne serai pas estropiée. "ne vous en faites pas", comme disent les poilus. La petite balle a passé par la seule partie de la main où il n'y avait rien à casser.

— Mademoiselle venez chez moi, je vous ferai un pansement, mon garde va prendre les devants et téléphoner au docteur de venir immédiatement.

— Ce n'est pas la peine. Je vais retourner chez moi, le chauffeur qui m'a amenée ici doit m'y reprendre.

— Mademoiselle, je vous reconduirai moi-même, mais pas avant d'avoir pansé

cette blessure, légère heureusement. Vous pouvez marcher, posez votre poignet sur mon bras. Labranche et moi pourrions vous porter.

— Non. Pas de mise en scène. Je veux aller jusqu'au château.

— Appuyez-vous sur moi.

Elle obéit, elle n'avait pas même pâli, elle pensait:

— Ce chasseur est certainement Tancrède, je souhaitais le voir, elle dit:

— Vous êtes le châtelain de la Roche-aux-loups?

— Oui Mademoiselle: Tancrède de Luzac. Je sais par mon camionneur que vous êtes à Ambazac. Auriez-vous la bonté de me dire votre nom.

— Martha Fauvel.

Ils sortaient des fourrés, marchant côte à côte, elle sa main blessée reposant sur le bras du chasseur, ils se regardaient timidement. Lui se demandait: — Martha Fauvel, ce nom ne me rappelle rien. Quelle charmante créature, belle courageuse, que peut-elle faire en ce pays, errant seule dans les bois... Il risqua une question:

— Habitez-vous les environs, Mademoiselle? Aimeriez-vous téléphoner à quelqu'un?... de la maison, vous le pourriez.

— Oui, en effet, Monsieur. Ayez donc l'obligeance de prévenir l'aubergiste de la *Belle Limousine* qu'il ne m'attende pas pour me reconduire puisque vous vous en charger. Il doit être dans l'une de vos fermes: La Coincée je crois.

— Vous êtes venue dans la camionnette de Micalou?

— Oui Monsieur, avec les moutons et nous devions ramener un veau. Elle riait, il restait perplexe: — Elle habite l'auberge, se disait-il, elle n'a pourtant pas l'air d'une paysanne qui achète et vend des animaux. Il reprit:

— Je vais envoyer Labranche à votre rendez-vous pour libérer le digne Micalou de son attente. Mais vous ne logez pas à l'auberge?

— Pour le moment, j'y réside.

— Il n'y a guère de choses à visiter dans la région, notre pays attire peu les touristes. Ambazac n'a rien de remarquable.

— Il y avait la châsse célèbre qu'on lui a volée. Qui sait s'il ne reste pas quelqu'autre merveille dans son trésor...

— Vous recherchez les antiquités?

— Non. Je ne viens pas vous les voler...

Elle riait, lui aussi. Ils se regardèrent, elle continuait: — Pas plus que je ne venais tendre des pièges à vos lapins.

— Est-ce bien indiscret de vous demander le but de votre promenade matinale dans un parc désert où l'on rencontre un chien enragé et un chasseur qui vous blesse.

— Je ne m'attendais guère à telle aventure. Ce que je faisais vous préoccupe, Colonel, eh bien je faisais un pélerinage.

— Vous me donnez un titre auquel j'ai renoncé, je suis devenu cultivateur.

— Qui achète des moutons au comice, poursuit les bêtes nuisibles, tire sur les indésirables qui ont franchi ses barrières... Nous voilà rendus au pont-levis, il a l'air ankylosé.

— Tout à fait, je ne l'ai jamais vu remonter, mes parents non plus. Ils habitent peu ici où l'on est enfoui dans les arbres sans horizon.

— Madame votre mère, préfère la vue merveilleuse du Champ de Mars et de la Tour Eifel.

— Vous connaissez ma mère Mademoiselle?

— Oui et je l'apprécie infiniment. Elle est encore très belle, elle a résolu le problème de ne pas vieillir.

Plusieurs serviteurs venaient au-devant de leur maître.

XX

ILS entrèrent dans un hall décoré de têtes de cerfs et de tableaux de chasse. Le châtelain entraîna sa compagne dans une vaste pièce meublée de vieux bahuts, d'une table longue en chêne massif, de divans et de sièges rembourrés de cuir fauve. Un grand bureau, orné de tout ce qu'il faut pour écrire, occupait un angle éclairé d'une large fenêtre à petits carreaux cerclés de plomb. L'appareil téléphonique reposait sur cette table.

— Veuillez vous asseoir Mademoiselle, dit l'ex-officier. Puis s'adressant à un jeune groom qui l'avait suivi:

— Pascalou, va dire à ta mère qu'elle vienne avec des bandes de tarlatane, de l'ouate, de l'eau bouillie, je l'attends.

Et se tournant vers Martha, il conseilla:

— Allongez-vous sur ce divan Mademoiselle, ma lingère va nous apporter ce qu'il faut. En attendant, je crois qu'un verre d'eau sucrée avec quelques gouttes d'arnica vous ferait du bien.

— Oui, je veux bien, j'ai soif.

Il pressa un bouton électrique. Presque aussitôt un valet entra:

— Dis à Victor de servir une carafe d'eau très fraîche, un verre, du sucre.

Ensuite il ouvrit un des bahuts dont l'intérieur était rempli de fioles étiquetées de diverses grandeurs, il en choisit une:

— L'extrait des plantes vulnéraires est excellent pour les blessures. Souffrez-vous Mademoiselle?

— Non. J'ai simplement le bras engourdi, le sang ne coule plus.

— Vous n'avez jamais eu aucun accident?

— Non, je suis une privilégiée, car je viens d'échapper à un terrible danger.

La lingère arrivait chargée de tout ce qu'on lui avait demandé. Elle approchait une petite table du divan où reposait Martha. Elle y posa une cuvette, des serviettes, des bandages, un paquet d'ouate hydrophile. De son côté Tancrède préparait le verre d'eau et le groom rentrait avec un broc d'eau bouillie.

Martha but avec l'extrême plaisir qu'éprouvent les blesssés qui ont perdu du sang, puis elle mit sa main dans l'eau tiède aromatisée d'arnica. A présent on voyait très bien le trou fait par le projectile. Les deux déchirures se reproduisaient dans le gant de suède.

— Vraiment ce n'est rien, accentua la blessée, bandez-moi la plaie, elle se guérira toute seule et maintenant je vais prendre congé en vous remerciant de votre bonne hospitalité.

— Attendez au moins le déjeuner, Mademoiselle, vous me pardonnez, j'ai tant de chagrin de mon incroyable maladresse.

— N'en parlons plus. Je resterai puisque vous insistez et je vous demanderai de me laisser, en attendant continuer ma promenade.

— Pas sans moi, Mademoiselle, le chien enragé peut être caché dans le bois, je vous accompagnerai.

— Je ne veux pas abuser de vos moments, Monsieur.

— Mais non j'y tiens, je vous accompagnerai.

— Alors Voulez-vous bien que nous repassions par le même chemin qu'en venant. Mon petit sac a dû tomber à l'endroit où j'ai servi de cible, j'aimerais bien le retrouver.

— Nous allons le chercher, en tous cas, Mademoiselle, je réponds de son contenu.

— Pour l'argent. Mais mon carnet de notes, la perte en serait irrémédiable.

— Il est possible que mon garde l'ait ramassé. En ce cas, il le rendrait intact.

— Mademoiselle est-ce le premier ou le second coup de feu qui vous a touchée?

— Le second.

— Ah! ce n'est pas le mien, que j'en suis heureux! J'ai tiré le premier.

— Et le chien court encore.

— Voici le kiosque Mademoiselle. Il est très vieux, les trois marches de l'entrée sont écroulées.

— Tant pis, je veux y entrer.

— Attendez. Laissez-moi entrer le premier.

— Non. Restez où vous êtes, cherchez mon sac.

Elle écartait les plantes qui recouvraient l'armature pourrie.

La première pièce était encombrée de débris de vieux fauteuils du jardin; dans la seconde, le divan rembourré jadis, n'était plus qu'une carcasse, des herbes poussaient sur le plancher, un gros oiseau au vol lourd, effleura le front de l'exploratrice qui, malgré elle, eut un cri, auquel répondit aussitôt Tancrède qui bondit par-dessus les marches effondrées.

— Ce n'est rien, dit-elle, un chat-huant, allez-vous en, le plancher n'est pas solide.

— Venez vous aussi, Mademoiselle, le toit peut tomber sur nous.

Il l'entraîna et ils sautèrent par-dessus les marches.

— Enfin, Mademoiselle, que cherchez-vous dans cette ruine?

— Je vous l'ai dit: Rien qu'un souvenir. Mon père s'y était installé pendant un orage qui le surprit au bord du Taurion.

— Il y avait perdu quelque chose que vous cherchez...

— Non. J'aime à aller où il fut, c'était l'homme le plus noble, le plus généreux, que je connaisse! Je l'aimais de tout mon cœur.

— Il n'est plus?

— Non. Il a donné sa vie pour le bien des autres, les sciences...

— Son nom m'est inconnu, j'ai passé mes jeunes années aux Colonies, je connais peu mes contemporains. Il n'y a pas dix ans que je suis revenu dans mon pays. Et encore, je vis ici loin du monde. Rentrons, j'entends la cloche du déjeuner qui nous appelle.

Ils ne marchaient pas vite, embarrassés par les ronces, le houx. Dans un buisson qui recouvrait une roche moussue, Martha dit en se baissant pour relever l'objet cherché:

— Voilà mon sac. Je m'appuyais contre ce chêne, quand j'ai reçu le coup de fusil qui me l'a fait lâcher. Voyez les feuilles sont percées à l'entour, des grains de plomb ont aussi transpercé ma robe.

— Oh! Mademoiselle toute ma vie, je me rappellerai cette aventure.

— Ne grossissez pas un tel incident.

Le déjeuner servi était simple et bon. Martha qui ne souffrait pas, avait un excellent appétit, la lingère qui l'avait pansée, lui avait mis un foulard en bandoulière pour qu'elle put y reposer sa main et la brave femme restait derrière elle afin de l'aider. Au dessert, la blessée se retourna vers elle en souriant:

— Merci, mon infirmière, je vous souhaite de n'avoir jamais de plus grands blessés qu'aujourd'hui. Maintenant, allez vous reposer, je n'ai plus besoin de vous.

Et discrètement, elle glissa dans la main de la brave femme un billet bleu.

— Mademoiselle sait qu'il faudra renouveler sa compresse ce soir ou demain matin. J'ai envie de faire un petit paquet de ce qu'il faudra, parce que Catissou serait bien embarrassée...

— Non, coupa le maître, vous irez vous-même renouveler le pansement de Mademoiselle soir et matin.

— Ce n'est vraiment pas la peine, fit observer la jeune fille.

— Comment pas la peine! je suis responsable de cet accident, fit Tancrède et je veux autant que possible réparer ma déplorable maladresse.

— Oui, Monsieur, fit l'infirmière, je ne manquerai pas d'y aller à l'heure que désignera Mademoiselle.

Ils rentrèrent au salon. Le châtelain avait offert son bras à son invitée: — Vous plairait-il de visiter la maison, Mademoiselle. Elle est restée telle quelle, elle date de l'an 1200, mais on l'a réparée en conservant le style autant que possible.

— A quelques anachronismes près, je vois le téléphone, la lumière électrique, le chauffage central, la T.S.F.

Il sourit: — C'est encore nous qui sommes les plus vivants anachronismes. Vous n'avez ni hennin, ni souliers à la poulaine et moi je n'ai rien des Croisés, mes ancêtres.

Martha à ces mots regarda son hôte. Sa tête ronde où les cheveux roux se mêlaient de fils blancs, n'était pas faite pour le casque à visière, ses yeux bleus n'avaient rien de belliqueux. La cotte de maille en revanche aurait bien tenu sur ses épaules carrées et la lance à son poing aux lourdes attaches. Lui aussi la regardait et ni l'un ni l'autre ne pouvaient deviner leurs pensées.

XXI

LE grand escalier de pierre où l'on pouvait monter à cheval conduisait jusqu'à la plateforme de la tour du guetteur. De là on découvrait la campagne boisée, bouleversée par la ligne du chemin de fer, multipliée à la station de Saint-Sulpice Laurière. Dans le lointain, on apercevait les clochers de Limoges.

En descendant Tancrède arrêta sa compagne au premier étage où la salle des gardes prenait tout le côté nord du château. Un poêle moderne remplaçait la grande cheminée où pouvait brûler tout un tronc d'arbre. D'un geste elle le désigna à son hôte.

— Oui, je sais, c'est un intrus, mais il chauffe un peu cette immense pièce quand le peintre de Limoges, Antoine de Villune vient copier des tableaux.

— Vous lui laissez copier vos ancêtres?

— Quelques-uns, c'est pour l'histoire du Limousin, qui entre dans la collection des provinces, à la bibliothèque nationale.

— Il y a aussi beaucoup de portraits chez Madame votre mère, à Paris.

— Oui, ce sont les Kernavalo mes ancêtres maternels.

— Ceux-ci sont des Luzac. Quels beaux guerriers!

— Oui et non. Je ne leur ressemble en rien. Cela désolait mon père qui avait pourtant fini par découvrir un air de famille avec Loys de Lusac qui s'en fut mourir en Terre Sainte. Si j'avais eu un fils on l'aurait nommé Loys.

— Vous ne vous êtes pas marié...

— C'était avec mon père un terrible sujet de querelle, mais j'aimais une jeune fille à laquelle je suis resté fidèle et que mes parents repoussaient.

— Deux cœurs dignes l'un de l'autre qui furent sacrifiés.

— Notre nom n'a plus de représentants mâles après moi. Qu'importe la vie de la terre, un court passage plus triste que gai.

— Oui, mais pendant la traversée humaine essayons donc d'être heureux et d'aider les autres à l'être.

— Comme vous êtes philosophe, Mademoiselle. Dites-moi où vous habitez, pour que lorsque vous m'aurez quitté, je sache vous retrouver.

— Traversez l'Atlantique, naviguez sur le St-Laurent. Je suis née au bord de ce grand et beau fleuve. J'aime ma patrie, mais j'aime aussi la France où ma mère est née.

— Je l'aurais deviné. Votre caractère brave, réfléchi, sans peur sans reproche, est bien d'Amérique.

— Le pays, je crois, influe sur l'espect physique, mais l'atavisme doit aussi influer sur le moral.

— Pas toujours. Mon père et ma mère n'ont pas une idée commune avec moi, je m'en désole. Plus jeune, j'ai essayé de réformer mes aspirations, mes goûts, mais cela ne durait guère. Chassez le naturel, il revient au galop. Je souffrais de mes tentatives avortées qui exaspéraient mon père.

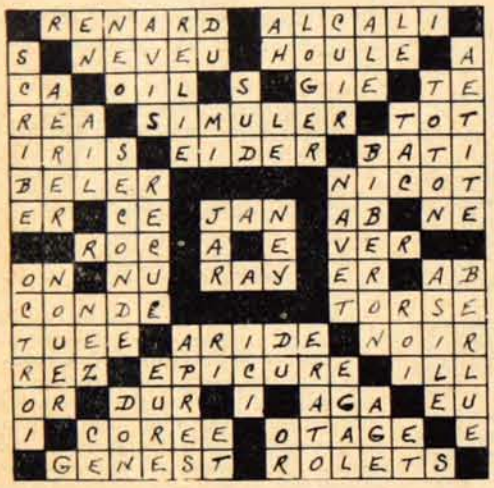
Pilules de Beauté
de Madame SYBIL
BEAUTE — FERMETE DE LA POITRINE
Le traitement de MADAME SYBIL est garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales. IL DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la POITRINE. Peut être pris en tout temps, pendant la MATERNITE, MENSTRUES, etc.
Excellent pour personnes MAIGRES et NERVEUSES. Bienfaisant pour la santé comme TONIQUE pour RENFORCIR. Convient à la JEUNE FILLE comme à la FEMME.
PENDANT L'INTRODUCTION, BOUTEILLE de $1.50 pour $1.00
TRAITEMENT DE 6 BOUTEILLES POUR $5.00.
Pour renseignements confidentiels gratuits téléphonez à LA. 1015 ou passez au bureau de 2 h. à 9 h. p.m., tous les jours. Expédition sous enveloppe ordinaire. Livraison rapide et courtoise dans toutes les parties de la ville.
LE LABORATOIRE "J.-A. NOSSIOP ENRG"
124 Boulevard St-Joseph est — LA. 1015
Recommandées par Cousine Blanche

Dept. 10
Casier Postal No 27
Station B-Montréal

NOS MOTS CROISÉS

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au lundi 15 juin, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar ($1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort. *Ces prix seront payés dans le courant du mois.*

SOLUTION DU PROBLEME No 22



LES GAGNANTES DU VINGT-DEUXIEME CONCOURS

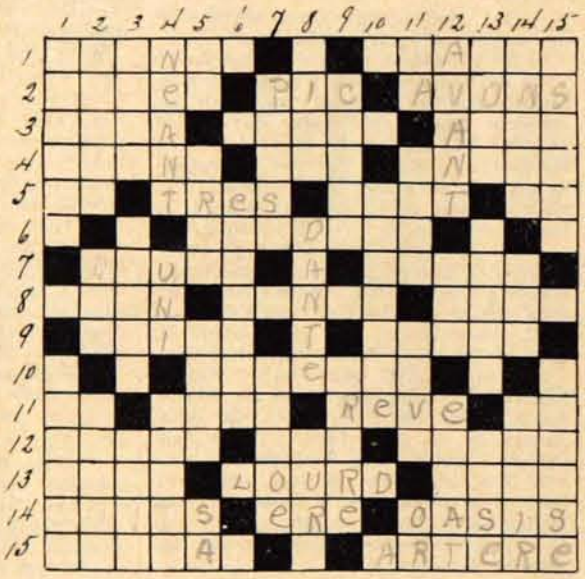
Mlle Madeleine Deschamps
C. P. 134
Thetford Mines, P. Q.

Mlle Blandine Godin
1804, rue Notre-Dame
Trois-Rivières, P.Q.

Mlle Pauline Labrecque
88 est, rue St-Jacques
Montréal, P.Q.

A DETACHER

PROBLEME
No 23



Nom.....

Adresse.....

(Prière d'adresser à: Nos Mots Croisés, "La Revue Moderne", 320 est, rue Notre-Dame, Montréal)

A DETACHER

HORIZONTALEMENT

1. Compagnie de cent cosaques. — Vase de terre pour couvrir les plantes.
2. Chercher à découvrir. — Montagne élevée. — Du verbe avoir.
3. Préfixe tiré du grec. — Arc-boutant servant à amurer la misaine. — Sagacité.
4. Poinçon. — Officier, en Turquie. — Voûte.
5. Note. — Adv. — Acier laminé en feuilles. — Term.
6. Invective, injure.
7. Rigoureux. — Voile dont les Juifs se couvrent la tête à la synagogue.
8. Empreinte, caractère. — Qui résulte. — Câble auquel est attachée la bouée d'une ancre.
9. Largeur d'une étoffe entre deux lisières. — Répandu dans l'âme.
10. Bout de corde terminé en forme d'anneau.
11. Monnaie romaine. — Formule qui rend un acte authentique. — Songe. — Pr. pers.
12. Administration de biens, à la charge d'en rendre compte. — Espèce de graminée. — Petit éventail.
13. Présentement. — Pesant. — Partie arrondie et saillante d'un organe quelconque.
14. Produits par l'action du feu. — Epoque. — Ile de verdure au milieu d'un désert aride.
15. Enchevêtrement. — Vaisseau qui porte le sang du coeur aux extrémités.

VERTICALEMENT

1. Distinct. — Instrument de maréchal ferrant.
2. Pierre précieuse. — Passage étroit entre deux montagnes. — Tissu croisé et uni.
3. Fatigué et amaigri. — Système géologique. — Famille romaine, issue d'une souche commune.
4. Qui n'existe point. — Sans variétés. — But, prétention.
5. Term. — Anneau de cordage. — Petite brosse en soie de porc. — Adj. poss.
6. Peuple d'une ancienne contrée de l'Asie Mineure.
7. Descendant des anciennes dynasties de Pologne. — Sorte de juron familier.
8. Nom commun de tous les livres des philosophes chinois. — Tragédie de Goethe (1790). — Nom des dieux protecteurs du foyer domestique.
9. Petit mammifère carnassier. — Relâche.
10. Inflammation du tissu osseux.
11. Note. — Hasard. — Masse de neige durcie. — Conj.
12. Plus loin. — Côté d'un navire qui se trouve frappé par le vent. — Rumeur, scandale.
13. Interj. — Liquide contenu dans le sang et le lait et qui s'en sépare après la coagulation. — Diamant taillé en facettes pardessus, et plat en dessous.
14. Déchiqueté. — Préfixe. — Langage mêlé parlé en Algérie.
15. Sorte de natte sur laquelle se couchent les Orientaux. — Premier livre de la Bible.

(La solution de ce problème sera publiée dans LA REVUE MODERNE de juillet).

Le Flambeau se Rallume

— Ceci prouverait que l'éducation ne l'emporte pas sur la nature.

Ils suivaient le chemin de ronde éclairé par des meurtrières dominant les douves.

Ils arrivèrent à un escalier de pierre qui les conduisit dans la cour d'entrée.

— Votre demeure est étrange, Monsieur, mais bien grande pour un solitaire. Comment occupez-vous vos longues soirées d'hivers?

— Je lis, je mets en ordre mes papiers, j'écris et corrige les notes prises en Afrique où j'ai vécu toute ma carrière de soldat. En rappelant le passé, j'évite la solitude du présent. Vous retournez bientôt en Amérique Mademoiselle?

— Non, pas pour le moment, j'ai beaucoup à faire ici. Maintenant, Monsieur, puisque vous voulez bien me ramener à Ambazac, veuillez commander votre voiture.

Un quart d'heure plus tard, ils roulaient l'un près de l'autre sur la grande route de Limoges où se révèle le pays d'Ambazac . Ils se séparèrent devant la *Belle Limousine*, avec une cordiale poignée de main ainsi que deux amis.

De son côté Catissou accourait au devant de sa cliente.

— Ah! ma chère Demoiselle, quelle aventure, vous pouviez être tuée! Micalou en rentrant à midi était bouleversé. Enfin vous voilà avec Monsieur le Comte. La Sainte-Vierge vous a gardée. Qui aurait cru qu'on reçoit les visiteurs à coups de fusil à la Roche-aux-loups!

Ils riaient tous les trois.

— C'est ainsi qu'on se fait des amis en Limousin, ma bonne Catissou, dit Martha, je monte à ma chambre, je vais écrire à ma famille.

Tancrède osa — Vous me permettrez, Mademoiselle, de venir prendre de vos nouvelles demain matin.

— Je serai tout à fait remise, au revoir. L'incident est clos.

Le châtelain démarra, il était tout ému, cette charmante Martha l'avait conquis. Quant à Catissou, elle courut chez le pharmacien. Au souper, elle ferait prendre à sa pensionnaire un cachet de quinine pour chasser le fièvre.

— Quels braves gens ces Limousins, pensait Martha en se laissant soigner. Je suis ici depuis vingt quatre heures et j'ai des amis.

XXII

QUAND Martha se réveilla le lendemain matin après une nuit assez agitée, elle avait le bras enflé, elle dut se résigner à ne pas courir à St-Martin-Terressus comme elle le voulait. Catissou alla chercher le Docteur Ambroise Dureau qui ordonna un bain de bras. Il fit ensuite un pansement antiseptique et lui recommanda le repos.

Martha, assez ennuyée, dut se soumettre, Catissou était une vigilante gardienne, elle installa sa blessée, comme elle disait, dans un fauteuil d'osier, avec un tabouret sous les pieds, au milieu de la terrasse entourée d'arbustes verts qui formaient l'entrée de l'auberge.

Le temps doux et l'air pur étaient délicieux, d'autant plus que Tancrède de Luzac arriva avec une belle gerbe de roses qu'il offrit à Martha. Ensuite, il remettait à l'hôtelière des œufs, un poulet tendre, des fraises. Il ne savait qu'inventer pour soulager l'infortunée voyageuse immobilisée.

— Mademoiselle Martha, permettez-moi de rester un moment près de vous, un tout petit moment. Voulez-vous que je vous apporte des livres de ma bibliothèque?

— Vous êtes bien bon, je ne souffre pas, je n'ai même pas d'impatience, j'ai le temps.

— C'est juste, vous n'avez que vingt ans!

— Vingt-et-un, s'il vous plaît. Je veux dire que je ne suis pas à une semaine près pour ce voyage. J'ai écrit à ma grand'mère que le pays me plaisait et que j'y restais un peu. Bien entendu, je ne parle pas de mon aventure car mon frère viendrait tout de suite.

— Laissez-moi le remplacer. Je vous ferai de la lecture.

Elle déclina cette offre de lui tenir compagnie. Il insista, mais le jeune fille le pria de retourner à ses occupations. Mais elle n'arrivait pas à être tranquille. Jamais il n'était venu tant de clients à l'auberge. Ils voulaient voir la Demoiselle et pour cela ils se faisaient servir quelque chose et la saluaient respectueusement.

Pendant plusieurs jours, Tancrède vint régulièrement causer avec Martha qui apprenait à le mieux connaître. Elle commençait à comprendre son indifférence pour ses parents et croyait détenir la clef du mystère.

Un matin, le docteur, après le pansement, permit le voyage à Saint-Martin-Terressus. Elle l'entreprit, en cachette de Tancrède qui aurait voulu l'y conduire et elle partit avec Micalou dans sa camionnette. On allait au ralenti sur la demande de la jeune fille qui évoquait son père dans le paysage pittoresque. Ils descendirent la grande côte de Ribagnac, franchirent le pont du Taurion sous lequel des hommes en barque repêchaient les ''Canards'' (morceaux de bois restés après le flottage). Quittant ensuite le chemin de la fabrique de papier du Maureix, ils montèrent à droite jusqu'au village de St-Martin.

Dans la modeste église le desservant, un tablier bleu sur sa minable soutane, brossait les tableaux du chemin de Croix, arrangeait les objets du culte. Martha vint à lui:

— Monsieur le curé, voulez-vous dire une messe à mes intentions? Je suis étrangère au pays, mais j'y ai rencontré la grâce du Bon Dieu. Je voudrais aussi donner à cette pauvre église, un objet en souvenir de ma visite. Qu'aimeriez-vous Monsieur le Curé?

Le prêtre stupéfait d'une aubaine à laquelle il n'était nullement habitué, resta un moment à examiner celle qui lui parlait. Ou'oserait-il demander? Il avait besoin de tant de choses! Il finit par montrer un encensoir cabossé en zing et dit un peu hésitant:

— Ceci.

— Un brûle parfum, volontiers, Monsieur le Curé, achetez le vous-même en argent, ce don me plaît. La fumée de l'encens montera comme ma prière.

Sa main gauche encore enveloppée l'empêchait d'ouvrir le petit sac à main passé à son bras droit.

— Monsieur le curé aidez-moi, voulez-vous ouvrir ce sac.

— Mademoiselle, excusez ma tenue de travailleur, mon ignorance, je suis un maladroit.

— Mais non. Vous n'avez qu'à presser le bouton, la pochette s'ouvrira; ou bien maintenez le sac droit, je l'ouvrirai.

Le desservant était un jeune abbé timide, cette visite inattendue le troublait, il prenait l'élégant réticule au fermoir d'argent, les yeux baissés.

— Voilà, dit Martha en tirant d'une case de soie un large billet bleu, acceptez, Monsieur le curé, et priez pour moi.

— Mille francs! Oh! Mademoiselle c'est énorme, que de bien vous ferez avec tout ce que représente cette valeur. Dites-moi votre nom que je vous nomme à l'offertoire.

Elle sourit: — Dieu me connaît j'espère. Rappelez-Lui Martha Fauvel.

Elle s'agenouilla un moment dans le sanctuaire et sortit.

Micalou avait rangé sa voiture près de la grille fermant le jardin d'une belle maison qu'on apercevait à travers les barreaux. Il dit:

— Venez, Mademoiselle, mon beau-père loge ici, il est le régisseur de M. Blandin qui habite Limoges.

La jeune fille suivait l'allée bordée de fleurs, une vieille femme coiffée d'un mouchoir rouge et jaune noué sur sa tête, la regardait venir.

— Bonjour grand'mère, cria Micalou, v'là de la visite, une pensionnaire de chez nous que je vous amène.

— Entrez, Mademoiselle, c'est pas moi que vous demandez, sans doute, mais les patrons sont pas là.

— Si, c'est vous grand'mère, répondit l'aubergiste en riant, c'est un simple renseignement.

— Ma fille et son homme sont aux champs, Micalou va les appeler.

— Non, ne dérangez personne, c'est à vous que j'ai affaire, dit Martha.

Le Flambeau se Rallume

— A moi! Enfin causez toujours. Micalou, y a de belles cerises dans le verger, va donc nous en cueillir une assiettée, la Demoiselle en goûtera.

Elle avançait un fauteuil: — C'est y que vous avez du mal, ma fille, on dirait que vous êtes manchotte.

— Juste, la mère, j'ai une main amochée. Mais ça va mieux. Dites-moi, vous avez tenu l'hôtel de la *Belle Limousine*?

— Oui, même que c'est mon portrait qu'est sur l'enseigne, seulement le vent et la pluie ont éraillé ma peinture.

— Pourriez-vous vous rappeler d'un jeune homme qui, il y a bien longtemps, a soupé chez vous avec des châtaignes blanchies et du cidre mousseux. Il arrivait trempé après un orage.

— Ça je me rappelle guère.

— En même temps, il est venu boire un homme que vous avez appelé Pierricou . Il voulait du vin, du meilleur.

— Ah! oui, je me souviens du soulaud. Il avait plein ses poches de billets bleus, des gros, on aurait dit qu'il venait de faire un mauvais coup.

— Vous le connaissiez, il parlait de sa femme qui partait dans le train ce soir là. Il l'appelait la Catissou.

— La pauvre femme, il la battait, il était toujours soûl, ils ont quitté le pays, après avoir vendu leur petite maison.

— Savez-vous ce qu'ils sont devenus? Vous pouvez parler sans crainte, je ne leur veux aucun mal.

— Vous n'avez pas l'air méchante pour sûr. Je sais pas grand'chose. Il y a longtemps, peut-être bien une vingtaine d'année, la Catissou est revenue au pays. Elle semblait misérable, son homme était mort subitement d'apoplexie où ils avaient déménagé. Je ne me rappelle pas où. On parlait qu'ils avaient fait un héritage, mais l'ivrogne l'a eu vite bu. La malheureuse avait une figure de martyre. Elle avait tant souffert avec son criminel de mari.

— Mais ils avaient un enfant.

— Peut-être ben. En tous cas, elle était seule, le petit devait être mort, s'il était né. Elle cherchait à se placer comme domestique pour vivre.

— Elle vit encore...

— Je sais pas, elle a resté à Ambazac quelques jours, elle était farouche, ne causait à personne, elle allait se promener dans le bois de la Roche-aux-loups on lui donnait un morceau de pain ou une galette dans une ferme, elle rôdait autour du château.

— Le Comte y habitait?

— Non. Y avait personne, le jeune Monsieur était au régiment. Les parents demeuraient à Paris. Alors elle eut tout de même une chance, y avait à la cure de notre curé, un gros chanoine de Limoges qui cherchait une servante. C'est pas commode pour les prêtres d'en trouver, rapport à l'âge canonique qu'elles doivent avoir. La Catissou avait passé la quarataine, il l'a emmenée. C'était une femme bien comme il faut, honnête et propre.

— Où l'a-t-il emmenée? A Limoges?

— Oui. Et même que je fus la voir. Elle était dans une belle maison rue des Taules, son patron était très bon, il lui a dit quand il m'a vue à la cuisine avec elle, de me donner à dîner.

— Comment s'appelait-il?

— Ben, je me rappelle pas trop, c'était un drôle de nom, comme qui dirait deux noms de bêtes... chat, poule... si ça vous tourmente de le savoir, allez voir le sacritain de l'église Saint-Michel. C'est mon cousin, il est de mon âge, il s'appelle Boulard.

— Vous ne savez rien de plus?

— Ma foi, je me rappelle rien. C'est-y que ce serait votre parente la Catissou. Ce serait-y une histoire d'héritage qui vous occupe?

— Non. Mais si elle est malheureuse, je lui donnerais de quoi vivre. Je vous remercie beaucoup mère Boulard. Maintenant je vais m'en aller. Ne pourrais-je pas vous être agréable...?

— Vous allez manger des cerises. Ce sont les premières de la saison. Voilà Micalou qui a rempli son panier.

Martha s'était levée, elle sortait du jardin, un petit garçon accourait, sa musette d'écolier sous le bras.

— C'est mon petit-fils, expliqua l'aïeule. Viens ici, Loup, dis bonjour à la Dame.

— Il s'appelle Loup, c'est le Saint du Pays. Vous devez dire: Loulou.

La vieille Limousine sourit: — Oui, c'est gentil, mais pas pour une fille.

— Ainsi moi on me disait: La Louve.

Micalou tendit son panier empli de beaux fruits rouges. Martha en prit une poignée et appela l'enfant:

— Viens ici, Loup, tiens moi mon sac. Là bien droit que je puisse l'ouvrir.

Elle sortit de la pochette une coupure de la Banque et la tendit à l'enfant:

— Achète des billes pour jouer.

— Ah! non, la Demoiselle vous êtes pas raisonnable: cent francs! à ce gosse pour acheter des canettes.

— Hé bien, achetez-lui en pour cinq francs et gardez-lui le reste.

— Micalou, démarrons mon ami, nous emportons le panier de cerises, elles sont délicieuse. Au revoir le Grand'mère.

— Au revoir la Demoiselle. Faudra revenir nous voir.

— Certainement.

Martha partit souriante. Elle était enchantée de sa visite à St-Martin-Terressus.

XXIII

EN rentrant à la Belle Limousine, Micalou signala l'automobile du château en arrêt devant l'hôtel de la place.

— Monsieur le Comte est à vous attendre, je parie, prévint le chauffeur de la camionnette.

— Avancez au garage, je descendrai dans la cour, ordonna Martha.

La jeune fille était contrariée de se trouver en présence de Tancrède.

Au lieu d'aller à la rencontre de Tancrède, Martha monta dans sa chambre et se mit à écrire. Elle devait tenir sa promesse à sœur Ismène, lui dire combien elle appréciait son Tancrède, lui raconter leur rencontre. Elle ne descendit que lorsqu'elle eut perçu le bruit de l'auto en marche vers le château.

— Ah! Mademoiselle, dit la Belle Limousine, c'est tout de même pas gentil de faire enrager ce bon Monsieur qui vous a attendue trois heures d'horloge!

— Je vais bientôt partir, mieux vaut qu'il ne prenne pas l'habitude de me voir. Demain, Catissou je veux aller à Limoges. Quelles sont les heures des trains?

— Il y en a un à 7 heures du matin qui arrive à la demie à la ville. Il n'y a que deux stations. Un autre train omnibus passe à midi et arrive à 13 heures.

— Celui-là me conviendrait mieux.

— Pour le retour, je ne vois que le train de 18 heures, c'est celui que je prends quand je vais aux provisions.

— Je visiterai la ville.

— Si Mademoiselle voulait, Monsieur le Comte se ferait un plaisir de la mener en auto.

— Je n'accepterais pas, Catissou, ne lui parlez pas de ce voyage. A quel hôtel peut-on dîner?

— Y a le choix: La Boule d'Or, l'hôtel de la Paix place Jourdan près le Champ de Juillet, c'est le plus joli.

— Très bien, je partirai demain.

Martha n'était jamais embarrassée. En arrivant dans cette ville inconnue, elle sauta sur le quai de la gare avec son agilité habituelle, sa main libérée de l'écharpe, ne portait plus qu'une bande de tarlatane. Elle la tenait cachée dans la poche de sa veste et marchait allègrement, toujours avec cette sensation délicieuse qu'elle aimait: Seule et libre! Elle arriva sur la grande place Jourdan, en face de l'hôtel de la Paix.

— Voilà mon gîte, se dit-elle. Auparavant, cherchons l'église Saint-Michel et mon sacristain.

L'église était proche. Mais à treize heures et demie, il n'y a pas d'office, trouverait-elle ce qu'elle cherchait? Justement, les cloches sonnaient et la grande porte était ouverte, l'harmonie des orgues s'étendait au dehors. Une mariée, suivie d'un élégant cortège, sortait. Martha regarda la jeune fille au regard heureux, elle donnait le bras à un bel officier en uniforme de zouaves d'Afrique qui semblait radieux. Une dizaine de ses camarades, sabre au clair, formaient au-dessus des mariés la "voûte d'acier" lorsqu'ils franchirent le seuil de l'église.

— C'est beau, se dit l'Américaine, et soudain elle tressaillit. Tancrède de Luzac était là, en uniforme, donnant le bras à une Dame richement parée. Elle louvoya et parvint à entrer dans l'église. Bientôt, elle y fut seule avec les gens d'église qui roulaient les tapis, éteignaient les cierges, enlevaient les plantes vertes.

— Où est mon sacristain? se dit-elle, voilà un vieil homme tout blanc, très majestueux, en habit noir et chaîne au cou. Abordons-le.

— S'il vous plaît, je cherche Monsieur Boulard, le sacristain.

— C'est moi, Mademoiselle.

— J'en charmée, allez-vous être libre bientôt?

— Oui. Dans quelques instants. Mademoiselle a besoin d'un renseignement. C'est à son tour bientôt d'être la mariée.

— Non. J'ai à vous entretenir de tout autre chose? C'est votre cousine de St-Martin-Terressus qui m'envoie à vous.

— La Catherine. Si vous voulez venir me retrouver à la Sacristie, Mademoiselle.

— Volontiers. Dans une heure environ n'est-ce pas?

— Parfaitement. J'aurai eu le temps de déjeuner.

— Entendu.

Martha sortit de l'église. Elle prit la courte rue de Brette; au coin, un magnifique hôtel regorgeait de monde, un orchestre placé dans le jardin entouré d'une grille, jouait des airs joyeux et l'on voyait des couples errer dans les allées. C'étaient encore les gens de la noce.

XXIV

MARTHA rentra dans le sanctuaire, la cérémonie était finie, les portes closes, la tristesse des fins de fêtes planait. Deux femmes balayaient au milieu de la poussière. Elle ressortit, fit quelques pas sur la place. Pourquoi ce malaise en elle, son cœur désolé. Maintenant, elle doutait de la mission qu'elle avait cru bonne: consoler des dernières années de Marilou, pourquoi... N'arriverait-elle pas mieux au ciel, n'ayant jamais eu de joies sur la terre?

Enfin, la chercheuse irait jusqu'au bout de son enquête puisqu'elle avait commencé et quand elle aurait réuni le faisceau des preuves suffisantes elle prendrait un parti, consulterait sa grand'-mère, peut-être un théologien... Mais voici le sacristain, il se hâte vers l'église. Elle suit le vieillard qui ouvre la sacristie et la prie de s'asseoir dans l'unique chaise de l'endroit, tandis qu'il prend l'escabeau.

— Monsieur, commence la jeune fille, vous avez connu Catissou la gouvernante d'un chanoine qui appartenait au chapitre de cette église.

— J'ai connu Mlle Catherine, en effet en patois on dit Catissou. Elle a été longtemps en service à Limoges. Pourquoi me demandez-vous de ses nouvelles?

— Ah! où donc est-elle?

— A Vichy. Monsieur le Chanoine Chapoulaud... (le nom des deux bêtes, pensa la jeune fille) l'a emmenée avec lui. Pour cause de santé, il avait dû se fixer à Vichy, prendre sa retraite. Il avait acheté la villa du Salut quai des Célestins et s'était attaché comme prêtre libre à l'église Saint-Blaise.

— Vous parlez au passé, il est donc mort.

— Oui. Il y a deux ou trois ans.

— Alors qu'est devenue sa gouvernante?

— Il lui était reconnaissant des soins dévoués qu'elle lui avait donnés pendant des années, et il lui a laissé sa villa qu'elle habite.

— Ah! enfin, je la trouverai là.

— Je le pense. Elle loue des chambres aux étrangers pendant la saison des Eaux, ce qui lui permet de vivre à l'aise toute l'année.

— Quel âge peut-elle avoir?

— Elle est robuste, solide, elle doit avoir plus de soixante-douze ans.

— Monsieur, je vous remercie, fit Martha en se levant. Vous me rendez grand service, puis-je vous être agréable en quelque chose?

— Merci, Mademoiselle. Vous direz à ma cousine que la famille se porte bien. J'ai onze petits enfants.

— Tous mes compliments. Aurevoir Monsieur.

Martha, une fois dehors éprouva la faim. Elle avait oublié de déjeuner. Elle se rendit à l'hôtel de la Paix, où étaient descendus les invités de la noce.

Martha venait de se décider. Je vais téléphoner au docteur Aubrac qui m'a soignée. Il a le téléphone sûrement et se fera un plaisir d'aller prévenir La Belle Limousine que je ne rentrerai pas ce soir. Je vais à Vichy.

Ceci réglé, la jeune fille se fit donner l'indicateur des chemins de fer.

— Ah! Mais quelle complication. Il n'y a pas une ligne directe de Limoges. Il faut se rendre à St-Sulpice-Laurière et aller rejoindre la ligne de St-Germain des fossés. J'en ai pour une journée avec tant de changements. Tant pis, je visite la France. En tous cas je ne peux partir que demain matin. Retenons alors une chambre ici.

— Une chambre au premier étage, répondit gracieusement l'hôtesse à la demande de l'Américaine, il en reste juste une sur la place, avec salle de bain, cabinet de toilette. C'est celle d'un témoin du marié qui va partir tout à l'heure.

PILULES MATERNELLES

Dr JOSEPH COMTOIS, B. A. S
Pharmacien-Chimiste
SAINT-BARTHELEMY, Comté de Berthier, P. Q.
ou à Montréal à la
Pharmacie LAURENT, coin St-Jacques et Atwater

Les mères de famille n'ont plus raison de ne pas nourrir leurs enfants maintenant qu'elles ont ces Pilules à leur portée. Celles-ci augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi lontemps qu'elle le veut sans avoir ses menstruations. Elles donnent la santé à la mère et à l'enfant et ne sont jamais dommageables.

L'expérience de nombreux médecins depuis plusieurs années a démontré que les Pilules Maternelles sont presque spécifiques dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses chez les femmes et jeunes filles. Ces Pilules étant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., elles favorisent le développement du buste et son perfectionnement.

Demandez à votre médecin de vous prescrire les 100 PILULES MATERNELLES ou envoyez $2.00 en mandat-poste au Dr Jos. Comtois, B. A. S., St-Barthélemy, P.Q., qui vous les enverra franco. 33 jours de traitement.

Le Tricot

ABREVIATIONS DES TERMES EMPLOYES

m.	maille	d. b.	double bride
p. de ch.	point de chaînete	t. b.	triple bride
s. b.	simple bride	q. b.	quadruple bride
		p. c.	point coulé

DEBUTANTE — COLLET ET PAREMENTS

Matériel requis. — Beehive Wool String, Ecru, 2 onces, 1 crochet d'acier No 6 — mesure américaine.

Collet. — Monter une chaîne de 123 m., 1 d. b., dans chaque m., soit 120 d. b., 3 p. de ch., tourner.

2ième rang: 1 d. b. dans chaque maille sur toute la longueur du rang.

3ième rang: * 1 d. b. dans la première maille, 2 d. b. dans la maille suivante, répéter de * sur toute la longueur du rang, 40 p. de ch., tourner.

4ième rang: laisser 3 mailles, 1 s. b. dans les 5 prochaines m., 36 p. de ch., laisser 10 m., 1 s. b. dans chacune des 5 m. suivantes, 40 p. de ch., laisser 24 m., 1 s. b. dans chacune des 5 m. suivantes, 36 p. de ch., laisser 14 m., 1 s. b. dans chacune des 5 m. suivantes, 40 p. de ch., laisser 24 m., 1 s. b. dans chacune des 5 m. suivantes, 36 p. de ch., laisser 14 m., 1 s. b. dans chacune des 5 m. suivantes, 40 p. de ch., laisser 24 m., 1 s. b. dans chacune des 5 m. suivantes, 36 p. de ch., laisser 10 m., 1 s. b. dans chacune des 5 m. suivantes, 40 p. de ch., 1 s. b. dans la dernière m. Simple bride pendant 3 rangs jusqu'au bord de l'encolure, 3 p. de ch. Tourner.

5ième rang: 1 d. b. dans chacune des 5 premières m., (soit 6 d. b. au bout), * 5 p. de ch., laisser 3 m., (1 s. b., 3 p. de ch., 1 s. b.) dans la m. suivante, répéter de * autour de la première chaîne, 1 s. b. dans chacune des s. b. du centre du rang précédent. Continuer de la même manière autour des 8 chaînes qui restent (9 triangles autour du collet). Faire 6 d. b. jusqu'à la fin, 3 p. de ch., tourner.

6ième rang: 1 d. b. dans chaque d. b. jusqu'à la fin. * 5 p. de ch. (1 s. b., 3 p. de ch., 1 s. b. dans la m. du centre de la chaînette de 5 m. du rang précédent, répéter de * autour du triangle. 1 s. b. au centre de la s. b. du rang précédent, continuer de la même manière autour des 8 derniers triangles, 1 s. b. dans chaque d. b. jusqu'à la fin, tourner.

7ième rang: 1 s. b. dans chaque d. b. autour du bout, * 6 p. de ch. (1 s. b., 3 p. de ch., 1 s. b. dans la m. du centre de la chaînette de 5 m. du rang précédent, répéter de * autour du premier triangle. Casser la laine. Continuer de cette manière autour de chaque triangle alternatif en omettant le 2ième, 4ième, 6ième et 8ième triangles.

Attacher la laine au point de centre du premier triangle, 1 p. de ch., laisser 4 m., 1 s. b. dans la 5ième m. de l'attache du côté opposé du triangle. Continuer de * au haut de l'ouverture du centre. Ceci forme un zigzag pour remplir le centre du triangle. Remplir le centre du 9ième au dernier triangle de la même manière. (Tous les autres triangles ont des motifs de rose au centre.)

Motif de rose: (11 en faut 7). 6 p. de ch., joindre.

1er rang: 12 s. b. dans le cercle, 6 p. de ch.

2ième rang: 1 d. b. dans la 2ième m. * 2 p. de ch., 1 d. b. dans la m. suivante, répéter de * jusqu'à la fin du cercle. Joindre. (7 espaces autour du cercle).

3ième rang: (1 d. b., 4 t. b., 1 d. b.) dans chaque espace. Casser la laine.

Attacher la laine au centre du 2ième triangle. * 13 p. de ch. laisser 4 m., 1 s. b. dans la prochaine m., répéter de * autour du centre du triangle. Coudre les motifs au centre des triangles en rejoignant la m. de centre de la chaînette de 13 m. à la rose au-dessous du 3ième rond.

Parements: 67 p. de ch.

1er rang: 1 d. b. dans la 4ième m. du crochet, 1 d. b. dans chaque m. à la fin du rang, 3 p. de ch., tourner.

2ième rang: 1 d. b. dans chaque m. à la fin du rang, 3 p. de ch., tourner.

3ième rang: Répéter le 2ième rang.

4ième rang: 36 p. de ch., laisser 15 m., 1 s. b. dans les 5 prochaines m., 40 p. de ch., laisser 24 m., 1 s. b. dans les 5 prochaines m., 36 p. de ch., laisser 14 m., 1 s. b. dans la dernière m.

5ième rang: * 5 p. de ch., laisser 3 m., (1 s. b., 3 p. de ch., 1 s. b.) dans la m. suivante, répéter de * autour du triangle. 1 s. b. dans les 3 s. b. du rang précédent. Travailler de la même manière autour des deux derniers triangles.

6ième rang: * 5 p. de ch., (1 s. b., 3 p. de ch., 1 s. b.) dans la 3ième m. de la chaînette de 5 m. du rang précédent, répéter de * autour du triangle, 1 s. b. dans la s. b. du centre du rang précédent. Travaillez de la même manière autour des deux derniers triangles, casser la laine.

Faites 3 motifs de rose pour chaque parements et les attacher au centre des triangles comme pour le collet.

SOPHISTICATE

COLLET, PAREMENTS ET SAC A MAIN

Matériel requis. — Beehive Wool String, Ecru, 3 onces, 1 crochet No 6, mesure américaine.

Collet: Maille de groupe: abréviation m. de g. (1 jeté, insérer le crochet dans la m., tirer la boucle à travers la m.) 3 fois. (7 boucles sur le crochet) 1 jeté, tirer la boucle à travers 6 boucles, 1 jeté, tirer la boucle à travers les boucles qui restent.

Collet: 124 p. de ch.

1er rang: 1 d. b. dans la 4ième m. du crochet, 1 d. b. dans chaque m. jusqu'à la fin du rang, 3 p. de ch. tourner.

2ième rang: Augmenter d'une m. à toutes les 6ième m. jusqu'à la fin du rang, 3 p. de ch., tourner.

3ième rang: 1 d. b. dans toutes les m. jusqu'à la fin du rang, 3 p. de ch., tourner.

4ième rang: Augmenter d'une m. dans toutes les 7ièmes m. jusqu'à la fin du rang, 3 p. de ch., tourner.

5ième rang: Répéter le 3ième rang.

6ième rang: Augmenter d'une m. dans toutes les 8ièmes m. jusqu'à la fin du rang, 3 p. de ch. tourner.

7ième rang: Répéter le 3ième rang.

8ième rang: 1 d. b. dans les 5 premières m. * (3 p. de ch., laisser 1 m., 1 m. de g. dans la prochaine m., 3 p. de ch., laisser 1 m., 1 s. b. dans la m. suivante). Répéter 4 fois. 3 p. de ch., laisser 1 m., 1 d. b. dans chacune des 8 m. suivantes, répéter de * jusqu'aux dernières 5 m., 1 d. b. dans chacune des 5 dernières m., 3 p. de ch., tourner.

9ième rang: Travailler le patron ayant les m. de g. au-dessus des s. b. et les s. b. au-dessus des m. de g. du rang précédent.

10ième rang: Répéter le 9ième rang. Répéter les 9ième et 10ième rangs 2 fois et le 9ième rang encore 1 fois. Attacher.

Parements: 56 p. de ch. Travailler le patron comme pour le collet.

Le Flambeau se Rallume

— Bien, à présent je vais manger.

— Mademoiselle a raison, ces goûters sont tellement insuffisants.

Martha satisfait amplement son appétit, elle le combla par un café au lait pris sur la terrasse. Pour s'occuper, elle s'empara de la Gazette du Centre qui traînait sur une table voisine. Elle eut le plaisir de lire l'actualité politique dans le sens du bon journal (aujourd'hui disparu), puis l'annonce du mariage du lieutenant de Valencourt avec Mlle de Nantia.

— Qu'ils soient heureux!

Maintenant, elle se sentait beaucoup mieux. La place s'animait, des automobiles roulaient, des personnages en grande toilette d'apparat venaient descendre devant l'hôtel. On rentrait de la réception, tout le quartier était occupé par le grand mariage et voilà Tancrède en uniforme avec un camarade qui se dirigent vers l'entrée. Elle n'eut que le temps de déplier son journal pour se dissimuler. Mais il passa très vite en causant. Curieuse, songeant qu'elle pourrait l'intriguer, elle resta à sa place amusée de la mise en scène. Peu après, le comte de Luzac reparut vêtu en civil suivi d'un domestique qui portait sa valise. Elle le vit se rendre à la file des voitures en arrêt, sur la place, retrouver la sienne y monter lestement, et démarrer en vitesse. Au même moment un groom venait lui dire:

— La chambre de Mademoiselle est prête.

Martha prenait la succession de son ami, leurs routes se croisaient de nouveau. En entrant dans cette chambre que venait de quitter Tancrède de Luzac, Martha ramassa sur le tapis un bouton de manchette et le mit dans son sac. Ce geste l'amena à songer qu'une fois de plus elle se trouvait démunie d'une garde-robe indispensable en voyage.

— Allons, se dit-elle, les choses se répètent. Je vais aller acheter une modeste trousse de pensionnaire, un peu de linge lessivé et quand je m'en irai, je ferai cadeau de tout cela à la Belle Limousine.

Elle sortit. Le hall était rempli de gens qui allaient partir. Une voiture magnifique, l'intérieur garni de fleurs blanches, attendait les époux.

— Ils vont passer leur lune de miel au château de Nantia, dit une vieille dame à un jeune officier.

— Oui. Ensuite, ils iront au Maroc.

— C'est bien loin, la pauvre maman a du chagrin.

— Mais non, ce n'est pas loin. Rien n'est loin sur notre petite terre. Il sourit et s'enfuit, la digne aïeule haussa les épaules et monta en voiture.

— C'est vrai, se dit Martha, rien n'est loin sur la terre, quand nous ne serons plus qu'une âme nous verrons ce qu'il y a hors de notre planète.

Elle ne savait comment occuper son temps, elle monta la rue du Clocher, traversa la place du marché, comme une âme en peine, elle suivit le boulevard Ste-Catherine, finit par découvrir un magasin de lingerie où elle fit l'achat de l'indispensable trousseau d'un jour. Elle prit encore quelques journaux illustrés et retourna finir l'après-midi au Champ de Juillet.

A cette heure tardive, presque tous les bancs étaient occupés, par des gens paisibles du quartier, ils causaient entre eux et se hâtèrent de faire place à l'inconnue avec l'affabilité ordinaire des bons Limousins. Le soleil était disparu dans un ciel rouge, l'heure calme d'un beau soir enveloppait la nature. Elle rentra lentement, le dîner était servi, elle s'assit à table, la salle était presque déserte. La jeune fille devant partir très matin, vint demander sa note au bureau pour régler immédiatement.

— Mais Mademoiselle vous ne devez rien, fit la caissière surprise.

— Comment? Mais, je tiens à payer ce que je dois.

— Madame la Marquise de Nantia, la Douairière a tout réglé, elle avait retenu pour jusqu'à demain tout le premier étage de la maison parce qu'elle ne pouvait recevoir tout ses parents chez elle.

— Je ne suis pas de sa famille moi. Je suis une voyageuse, je peux payer mon séjour chez vous, la chambre et les repas.

— C'est impossible. Tout a été réglé à forfait, notre cliente ne serait pas contente si elle savait que nous avons été payés deux fois.

— Ah! par exemple. Voilà qui n'est pas ordinaire. Veuillez donc me donner l'adresse de la marquise de Nantia.

— Château de Nantia, à Nantia Haute Vienne.

— Mais ici elle possède un hôtel.

— Oui. Seulement elle est partie ce soir avec son personnel.

— Il va pourtant falloir que je m'arrange... la manière de recevoir ici est unique. Je me souviendrai du confort de l'hôtel de la Paix. Demain à six heures, je prendrai votre autobus pour aller à la gare. Il n'est pas payé j'espère.

— Non Mademoiselle vous paierez votre place au conducteur.

— Alors, Madame, bonsoir et merci.

— Bonsoir Mademoiselle, voulez-vous bien signer le régistre des invités le voici.

Martha prit la plume offerte et écrivit au-dessous de son nom: venant de New-York, allant à Vichy.

L'hôtesse sourit:

— J'espère que Miss Martha Fauvel, recommandera notre maison à ses compatriotes.

— Sûrement Madame.

XXV

MARTHA parvint à 17 heures à Vichy après une journée de train. Sa valise légère en main, elle prit une voiture et se fit conduire Villa du Salut, quai des Célestins.

Le chauffeur s'arrêta devant une grille ouvrant sur un jardin empli de fleurs, d'arbustes au bout duquel se voyait une spacieuse villa enveloppée de chèvrefeuille. Une grande porte ouverte laissait entrevoir l'intérieur d'un hall meublé de confortables fauteuils.

La jeune fille entra sans plus. Une personne âgée, vêtue simplement, vint à elle.

— Vous désirez voir quelqu'un d'ici, Mademoiselle?

— Oui Madame, je désire voir la maîtresse de maison.

— Veuillez vous asseoir, Mademoiselle. Je vais prévenir Madame Catherine.

— Notre Catissou a changé se dit la visiteuse, j'avais peur de rencontrer une vulgaire personne...

Elle n'attendit pas longtemps, une femme vêtue de gris, des cheveux blancs, des yeux bleus très doux qu'ombrageaient des cils blancs, se présentait sérieuse et digne.

— Madame Catherine? fit Martha.

— Oui Mademoiselle. Souhaitez-vous loger à la villa du Salut?

— Peut-être plus tard. La maison me semble très bien située, avez-vous beaucoup de monde en ce moment?

— Oui, trois familles. Cela suffit. Je n'ai plus une chambre de libre, mes hôtes prennent leurs repas à l'hôtel de la Marquise de Sévigné auquel nous touchons. Je ne sers ici que le petit déjeuner du matin.

— Il y a longtemps que vous habitez Vichy Madame? Avant n'étiez-vous pas à Ambazac dans la Haute-Vienne.

— Si. Mais à quoi voulez-vous en venir, Mademoiselle, ce n'est pas pour moi que vous venez à Vichy.

— Mais si précisément. Je voudrais vous parler d'une chose ancienne. Ne vous troublez pas, rien de pénible ne peut vous atteindre à présent. Voulez-vous m'écouter ailleurs que dans ce hall où nous serons plus à l'aise pour parler.

— Montons dans ma chambre. A qui donc ais-je l'honneur de parler?

— A une inconnue de vous qui est l'amie du Comte de Luzac.

— Ah! est-ce qu'il est ici, mon Dieu!

La pauvre femme avait pâli, ses mains s'étaient jointes. Elle précédait son interlocutrice, presque tremblante.

Elles entrèrent dans une pièce confortable donnant sur le jardin. L'ex-Catissou désigna un fauteuil et s'assit elle-même dans un autre, elle avait peine à se soutenir.

Très doucement, Martha s'expliqua:

— Veuillez remonter à plus d'un demi-siècle, alors que vous habitiez en Limousin près d'Ambazac. Vous y êtes?

La tête de Catherine s'inclina, mais elle ne put proférer un mot.

— Vous veniez d'avoir un petit garçon... qui est aujourd'hui un homme de grande valeur morale, fortuné et très considéré.

La malheureuse femme cachait son visage dans ses mains, elle balbutiait:

— Comment savez-vous...?

Sans s'interrompre, Martha continuait: Votre mari prit le bébé, le porta au château de la Roche-aux-loups, vous l'attendiez dans un kiosque du parc où il vint vous rejoindre pour vous remettre, endormie dans une corbeille d'osier, une petite fille naissante.

Catherine éperdue tomba à genoux.

— Oh! Mademoiselle, qui vous envoie à moi, que voulez-vous de moi?

— Rendre la paix à votre cœur tourmenté. Vous permettre d'embrasser votre fils qui est noble et bon.

— Il sait.

— Rien. Mais je le connais.

— Et elle, la petite fille? Est-elle morte?

— Non. Elle vit, elle n'a pas été malheureuse, mais il faut que maintenant vous me disiez toute la vérité. Qu'avez-vous fait de cette petite?

— Hélas! je l'ai perdue.

— Dites-moi d'abord comment il se fait que vous ayiez abandonné l'enfant dans un wagon.

— J'étais à bout de forces, très malade. Mon enfant à moi n'avait que cinq jours. Le panier où était couchée la petite fille avait été placé dans le filet du wagon. Le train marchait sur Paris où ma cousine Marguissou Buisson m'attendait pour me conduire chez elle. Je devais rester là jusqu'au retour de mon mari et nous devions ensuite loger à Ballancourt dans une maison qu'on nous donnait pour prix du changement de bébés...

— Mais l'enfant, dans sa corbeille, ne criait donc pas.

— Non, je crois qu'on l'avait endormi avec un narcotique. Moi j'étais à demi-folle de chagrin, terrorisée par mon mari, j'avais cédé au prix de quelles souffrances, mon Dieu! Je pleurais, je me sentais défaillir. Près de moi, dans le compartiment, étaient entrées deux femmes, je leur faisais pitié. Elles n'avaient pas vu le geste de mon mari quand il avait placé le panier dans le filet. Elles n'étaient montées dans le train que par la suite. Il y eut un arrêt dans la nuit. Mes deux voisines descendirent, elles allaient prendre quelque chose au buffet. Moi je tombais de faiblesse n'ayant pas mangé de la journée, je les suivis. Le chef de train criait: "Vingt minutes d'arrêt, buffet". J'entrai, je m'assis à une table. J'avais de l'argent. Mon porte-monnaie contenait un billet de mille francs et des louis. Mon mari m'avait donné cette somme, il en avait gardé beaucoup plus. J'oubliais ma détresse, la nature parlait, je me laissais servir. Quand j'eus fini, mes voisines étaient reparties. Je me levai à mon tour, je réglai et sortis sur le quai.

Des gens se pressaient, plusieurs trains étaient en gare. Ahurie, je vis en face de moi, une portière ouverte. — Vite, vite, criait l'employé, en voiture. Il me poussa, le train s'ébranlait. Je tombai sur la banquette et m'endormis à bout de forces.

— Vous aviez pris une autre voie?

— Evidemment, je n'avais jamais voyagé en chemin de fer. Quand je m'éveillai, le jour pointait, je me souvins: — Mon panier! Il n'y avait rien dans le fillet, j'étais souffrante, je gémissais, au premier arrêt, les gens qui étaient avec moi me firent descendre. Je tombai sur le quai, on me releva évanouie.

— Pauvre femme, je commence à comprendre ce qui s'est passé.

— Quand je revins à moi, j'étais dans un lit. Je sus que j'étais à l'hôpital.

Le Flambeau se Rallume

J'avais eu une fièvre cérébrale. J'étais restée vingt-et-un jours sans connaissance. Peu à peu je recouvrais mes idées. Mais pas assez pour me souvenir. On avait trouvé mon argent sur moi. Très honnêtement, on me remit ce qui en restait, les frais de maladie payés. On me garda encore longtemps, je travaillais au jardin. Des lueurs de pensées me venaient de temps à autres, mais sans suite. Un jour la sœur me montra le billet de chemin de fer pour Paris découvert dans ma bourse.

— Vous alliez à Paris, ma pauvre femme, me dit-elle, et on vous a relevée à Toulouse!

Quand enfin la mémoire me revint, je me hâtai d'aller rejoindre mon mari. Il était resté chez notre cousine à Paris et comme il avait beaucoup d'argent, c'était la fête continue. J'essayai de lui parler de l'enfant. Il se mit en colère:

— Tâche de te taire, folle, il est disparu, tant mieux.

Nous allâmes vivre à Ballancourt. En moins d'un an, tout l'argent, prix du crime fut dépensé. Pierricou mourut d'apoplexie foudroyante et moi, je demeurai sans ressources, le cœur broyé. Je revins à Ambazac pour tenter de revoir mon fils sans qu'il le sache. Je ne pus y parvenir, il était loin de la France, à l'étranger.

Un digne prêtre m'engagea comme servante, je le soignai pendant bien des années. Il me légua cette villa quand il mourut. Je vis de mes locations. Je ne cesse de penser à ces deux enfants. Mon fils à moi est heureux et riche. Mais elle! la pauvre petite abandonnée, perdue!

— Tout ce que vous m'avez raconté est bien exact?

— Je le jure Mademoiselle.

Je vais écrire maintenant votre récit, vous le signerez, j'en aviserai votre fils et nous verrons ce qu'il y a à faire. Je reviendrai demain et je repartirai le soir pour Ambazac. Que la paix soit avec vous Catissou. Au revoir.

XXVI

MARTHA laissa la Catherine toute éplorée. Elle contourna le jardin pour arriver à la petite place où se trouve l'hôtel de la marquise de Sévigné. Elle y prit une chambre et le dîner. Elle entra dans la vieille église de St-Blaise, s'agenouilla devant la Vierge Noire et resta là paisible. Elle avait besoin de se recueillir.

— Je touche enfin au but, se disait-elle, j'ai retrouvé, grâce à mon père bien-aimé, l'étrange secret des origines de Tancrède de Luzac et de Marilou. La Providence m'a chargée de cette mission, c'est comme si j'y étais poussée par une force mystérieuse. Mais quel bouleversement mes découvertes vont susciter chez ces deux êtres!

Comment agir pour que les choses se passent secrètement. Je vais rentrer à Paris, j'expliquerai tout à grand'mère qui sera si heureuse de voir sa Marilou retrouver une famille. Mais il y a l'embarrassante question d'argent... Tancrède seul sera dépouillé, son cœur ne souffrira pas. Celle qu'il croit sa mère ne l'a jamais aimé et lui non plus. Je vais tâcher de ne pas le revoir... Demain, je louerai une machine à écrire, je copierai en triplicata le récit de Catherine, je le lui ferai signer et je pourrai en donner un exemplaire à la Marquise de Luzac, à Marilou, à Tancrède. Il ne peut pas y avoir de doute, tout est clair, trop précis.

Martha quitta l'église et rentra à son hôtel. Elle monta à sa chambre. Elle était trop agitée pour dormir, ce ne fut qu'au matin qu'elle y parvint.

Elle se leva quand même à bonne heure et se rendit aussitôt après le déjeuner à la villa du Salut. Catherine l'attendait avec impatience, elle non plus n'avait pas dormi. Elle avait écrit une longue lettre à son fils, dans laquelle elle lui demandait pardon. Elle priait Martha de remettre ce message à Tancrède quand elle le jugerait.

— Mais vous ne l'aviez pas nommé Tancrède? objecta la jeune fille.

— Il n'était pas encore baptisé quand nous l'avons échangé.

Martha fit lire sa copie à la pauvre mère qui la signa aussitôt et les deux femmes se séparèrent.

Avant de quitter la ville, Martha fit envoyer à la marquise de Nantia une caisse de fruits pour la remercier de sa bonne hospitalité à l'hôtel de la Paix, de même qu'elle se procura une boîte de sucre d'orge de Vichy.

Après avoir visité la ville elle revint coucher à son hôtel et prit le train le lendemain à destination d'Ambazac. Elle arriva, le soir, très fatiguée à la Belle Limousine.

— Bonne Vierge, qu'avez-vous? s'écria Catissou, vous voilà de la couleur de mon barbichet.

— J'ai faim tout simplement, je crois bien n'avoir pas mangé d'aujourd'hui.

— C'est pas Dieu possible! Asseyez-vous vite que je vous fricasse des œufs, j'ai du jambon. Pensez que M. le Comte est venu deux fois par jour pour savoir si vous étiez là, j'étais inquiète à la fin moi aussi. La jeunesse, c'est pas raisonnable, où avez-vous été courir comme ça?

— A Vichy. Tenez, ma bonne Catissou en voilà la preuve, je vous apporte une boîte de sucre d'orge.

— Ah! qu'elle est jolie. Vous êtes tout plein charmante.

— A présent, mangez et buvez, le cidre mousse, ça va vous remonter. Je vous fais du thé et des rôtis.

Le lendemain matin, la brave hôtesse apporta à sa chère cliente, encore au lit, un excellent café au lait.

— Cette fois j'espère que vous allez manger comme nous. C'est pas le carême à la Fête-Dieu. Tenez v'là un billet de M. le Comte. Son garde vient de l'apporter. Je me sauve, j'ai des clients à la terrasse.

Martha ouvrit l'enveloppe à l'écriture droite et régulière:

"Mon amie bienveillante,

J'ai un si grand désir de vous voir! Faites-moi un immense plaisir... venez à la Roche-aux-loups, déjeuner avec moi. Ensuite nous irons visiter un curieux valon où l'on entend d'un bout à l'autre, un écho remarquable. Alors je vous dirai des choses de mon cœur. Venez, le garde me rapportera votre réponse et j'irai vous chercher en auto.

Tout à vous.

Tancrède"

Martha lui, relut, comprit... elle lui dévoilerait le secret. Ils décideraient ensemble de la conduite à suivre. Ce serait mieux ainsi.

Elle s'enveloppa de son plaid, descendit. Le garde attendait dans la salle basse. Il se leva en apercevant celle qu'il avait si involontairement blessée:

— Oh! Mademoiselle vous êtes guérie! J'ai eu tant de chagrin!

— C'est fini, n'en parlons plus. Voulez-vous dire à Monsieur le Comte que j'irai chez lui, après le déjeuner, vers les deux heures. Micalou me conduira, il doit aller à la Coincée.

— Je sais, rapport au mouton enragé.

— Comment? Il y a un mouton enragé.

— Non. Tout de même on a eu peur que le chien l'ait mordu et M. le Comte l'a fait abattre. Micalou vient le chercher dans sa camionnette pour le mener chez le vétérinaire qui fera l'autopsie.

— Bien. J'irai avec Micalou. M. le Comte pourra me ramener. Je ne voyagerai pas avec le mouton. A-t-on revu le mauvais chien?

— Oui, le garde champêtre l'a tué. Si Mademoiselle avait la bonté de me montrer sa main...

— Voilà, c'est fini. Vous en faites pas, mon ami.

— Tout de même, ce que j'ai pu être maladroit! Heureusement que ça n'a pas été trop grave, je ne m'en serais pas consolé. Au revoir Mademoiselle.

— Au revoir. Surtout que votre maître ne vienne pas me chercher.

Martha remonta procéder à sa toilette. Le café au lait, resté dans sa chambre, était tiède... elle l'avala quand même pour ne pas désobliger Catissou.

XXVII

TANCREDE, en haut du perron attendait son amie. Il s'élança pour lui ouvrir la portière:

— Enfin! je vous retrouve. J'ai été si malheureux, tant de jours sans vous voir!

— Bah! vous vous êtes bien amusé.

— Moi. Je n'avais qu'une idée. Vous!

Elle rit: — Et vous étiez à la noce! Régine de Nantia est bien jolie, le lieutenant de Valencourt charmant. Le Comte de Luzac admirable dans son bel uniforme de spahi.

— Comment! Qui vous a raconté cela?

— Personne.

— Vous n'êtes pourtant pas venue au mariage?

— Mais si. Logée, nourrie à l'hôtel de la Paix par les soins de la Marquise de Nantia.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit?

— Je ne savais pas que vous étiez le témoin du jeune héros.

— Et vous, vous êtes parente des nouveaux mariés?

— Nullement.

Ils entraient dans le petit salon embaumé de roses, dont la fenêtre donnait sur un parterre fleuri.

Il faisait asseoir Martha sur le divan, se plaçait auprès d'elle. Il prenait sa main encore enveloppée et y posait ses lèvres.

— Vous ne souffrez plus?

— Non. Rarement un petit engourdissement du bras.

— Alors vous avez fait un bon voyage. Vous m'avez vu... Et moi qui ne pense qu'à vous, j'ai passé sans vous voir. Je ne m'explique pas ce mystère. Nous aurions dû nous rencontrer. Quelle belle occasion j'ai perdue!

— Vous n'avez pas perdu qu'une occasion.

— Quoi encore?

— Ceci.

Elle lui tendait son bouton de manchette.

— Ah! décidément vous êtes magicienne... J'ai posé cet objet sur la table à toilette, il est tombé, j'ai voulu le ramasser, je ne l'ai pas retrouvé, j'étais pressé, je suis parti.

— Je l'ai trouvé moi.

— Vous! Alors dites-moi la vérité.

— Oui, mon ami, je vais vous la dire. Prions pour qu'en sortant du fond de son puits cette vérité ne vous fasse pas trop de mal.

Martha très grave ne souriait plus. Il s'effara:

— Grand Dieu mon amie, qu'avez-vous? Vous savez à quel point je vous suis dévoué.

— Et moi, Tancrède, j'ai pour vous beaucoup d'estime et de sympathie. Je me demande avec angoisse, quel sera l'effet de ma révélation sur votre conscience.

— Vous m'avez avoué qu'aucun lien d'attraction ne vous rapprochait de votre père, que votre mère ne vous montrait pas la douce tendresse maternelle.

— C'est vrai. Où voulez-vous en venir? J'ai peur...

— De quoi? Avez-vous réfléchi quelquefois? Ne vous êtes-vous jamais demandé: pourquoi ces anomalies?

— Je me le suis dit souvent et j'en ai bien souffert.

— Mais vous n'avez pas conclu?

— Que pouvais-je conclure? "qu'on m'avait changé en nourrice, c'est du roman cela.

— Aucun roman ne saurait égaler les drames de la réalité.

— Votre père, après avoir vu mourir sa fille aînée, puis les deux jumelles que lui donna sa femme, était désespéré de n'avoir pas de fils pour continuer sa lignée. Le docteur qui soignait votre mère lors de la naissance de ses enfants, ne lui avait pas caché qu'une autre grossesse serait dangereuse. Néanmoins cette éventualité se présenta. Là était le dernier et passionnant espoir du marquis.

— Ah! je devine, s'écria Tancrède très pâle. Continuez.

Il avait saisi la main de Martha, éperdu il la pressait contre son cœur.

Votre père avait parmi ses tenanciers, un homme âpre au gain, capable de s'en procurer par n'importe quel moyen. Sa femme était enceinte. Il convint avec lui que s'il avait une fille et la fermière un garçon, ils échangeraient les deux enfants. Or ce fut ce qui arriva. Quelques complicités furent achetées.

— Mon Dieu! gémit Tancrède, que sont devenus mes véritables parents? Ceux qui auraient dû m'aimer sont des bandits...

— Des criminels oui, le point de vue qu'ils adoptaient était de voir leur fils grandir heureux, riche... D'ailleurs votre père est mort aujourd'hui, votre mère est une digne et honnête créature qui a souffert le martyre, expié sa faiblesse envers un mari qu'elle redoutait.

— C'est une pauvresse, une misérable...

— Elle n'est ni l'une ni l'autre. Elle habite une jolie villa, j'en viens.

— Oh! Martha, Martha! dites-moi où c'est pour que j'y cours, que je sente contre le mien battre le cœur d'une mère!

— Patience. Tout ceci est tellement grave! Avant que je ne continue mon récit, jurez-moi de ne rien dire ni faire, sans que nous ayions adopté une ligne de conduite pour éviter tout scandale.

Des larmes qu'il ne pouvait retenir, montaient aux yeux du pauvre garçon. Il demanda: — Et l'autre? celle que j'ai remplacée... qu'en a-t-on fait? Est-elle heureuse au moins? Je veux lui rendre ce qui lui appartient.

— Attendez. Ne me faites pas regretter ma confidence.

— Mais comment savez-vous ce que tout le monde ignore?

— C'est une mission providentielle, trop longue à vous expliquer. Voici un papier sur lequel j'ai transcrit les incroyables circonstances qui ont entouré le mystère d'Ambazac. Vous allez le lire seul, réfléchir, vous prendrez ensuite connaissance d'une lettre de votre mère — la vraie — qu'elle m'a chargée de vous remettre. Ensuite, nous causerons, nous conviendrons de la conduite à suivre. Je partirai demain pour Paris et vous m'y rejoindrez chez ma grand'mère, la baronne d'Orval.

— Auparavant, je veux voir ma mère.

— Oui. Mais promettez-moi de rester calme, de ne prendre aucun parti sans que la famille ait décidé du meilleur plan à suivre. Votre mère, intelligente, pondérée, gardera la plus grande discrétion, je suis tranquille de ce côté. Maintenant je vous abandonne à vous-même. Je vais me promener au parc, dans une heure je reviendrai et vous me reconduirez à Ambazac. Mon intervention extraordinaire vous sera expliquée par votre lecture.

Elle se leva et sortit sans que Tancrède ne fit un mouvement. De grosses larmes tremblaient à ses yeux.

La jeune fille alla s'asseoir dans un bosquet. Très bouleversée, elle se disait: — Tancrède est bien ce que je pensais: un homme loyal, tendre, juste. Se réveiller pauvre, dénué ne l'impressionnait guère. Amour passe richesse dans son cœur. Ce que j'ai vu de sa mère explique un peu ce caractère qui, heureusement, ne tient pas de son père, le fatal ivrogne.

Et la Marquise maintenant comment prendra-t-elle la substitution... lui enlever Tancrède qu'elle n'aime pas et lui donner Marie-Louise, dite Marilou, dévouée et bonne qui l'aimera de tout son cœur. Elle ne détonnera même pas dans le milieu où on va la jeter. Grand'mère l'a élevée, instruite, elle est encore jolie. Le bonheur l'a enfin atteinte un peu tard, mais il efface si vite la souffrance avec laquelle on l'a payé.

Une chose très heureuse, c'est que la fortune de la Marquise n'est atteinte en rien, lui venant de sa famille et de sa part d'héritage à la mort de son mari.

Quant à la rectification d'état civil, ce serait une affaire bien compliquée, je pense qu'en s'arrangeant entre soi, on l'évitera. En tous cas, mon rôle est fini, j'ai réparé ce que mon père chéri appelait son inertie, je n'ai plus qu'à jouir de la vie française et au bout de l'année à m'en aller à St-Michel du Lac où je me fixerai. Je veux y recevoir mes parents et mes amis. Je n'habiterai plus New-York où j'ai connu la plus grande douleur de mon séjour sur la terre: La perte de mon père.

Martha se remit en marche. De loin elle apercevait Tancrède qui devait la chercher.

Il était si ému, si impressionné par la révolution de son existence qu'il ne songeait pas à l'inconvenance de prendre Martha dans ses bras et de l'embrasser follement.

LE COIN DES ENFANTS

Les aventures d'Alma

Par ARIANE

Elle releva pour la première fois sur ses yeux d'un brun doré, ses paupières ornées de longs cils, en quelque ville d'Allemagne dont j'ignore le nom. Elle se vit entourée de plusieurs milliers de ses sœurs.

Quelques-unes avaient comme elle de lourdes paupières qui dans le sommeil dérobaient leurs prunelles ambrées et une opulente chevelure brune et ondulée; d'autres, avaient des yeux bleus qui paraissaient emprunter leur nuance azurée à quelque coin du ciel et leurs cheveux étaient couleur de blé mûr; d'autres enfin, se paraient de boucles d'un roux ardent qui mettaient sur leur front et sur leurs yeux d'un vert d'émeraude comme un reflet de soleil.

Peu de temps après elle prit place avec ses compagnes sur un navire marchand en partance pour l'Amérique; celui-ci débarqua ses passagères dans le port de Montréal. Les voyageuses se dispersèrent... Les unes partirent en chemin de fer pour les provinces de l'Ouest; les autres, au nombre desquelles était Alma, furent dirigées vers l'entrepôt d'un grand importateur où elles furent rangées en ordre sur des tablettes, car vous l'avez sans doute déjà deviné. Alma, comme ses sœurs, était une poupée!

Elle vécut là, plusieurs mois, dans la boîte de carton qui l'abritait de la poussière jusqu'à ce qu'un marchand l'achetât qui ne la connaissait pas autrement que par une sommaire description. Elle ne fut pas longtemps au village où on l'avait expédiée car une dame, une bonne marraine, la trouvant jolie, l'acquit pour sa filleule.

Celle-ci, qui s'appelait Jeanne, vint un jour la chercher et une joie étonnée se lut sur son visage lorsqu'on enleva le couvercle qui dérobait à ses yeux cette merveille de beauté: une poupée aux cheveux frisés, plus jolie que toutes celles qu'elle avait vues jusque-là, une poupée parée d'une robe de soie et, chose inouïe, qui dormait! c'est-à-dire que lorsqu'on la couchait, ses paupières s'abaissaient sur ses grands yeux de topaze.

Mais soit que celle à qui on l'avait confiée n'eût pas mérité pareille faveur car... il paraît qu'elle n'était pas toujours docile; soit qu'on jugeât plus prudent de ne pas la mettre tout de suite entre les mains de la petite fille, Alma dormit quelques mois encore au fond d'une armoire, d'où, un jour, on la tira enfin, fraîche et pimpante dans sa toilette rouge coquelicot garnie de dentelles. Une grande capeline assortie à sa robe, coiffait ses cheveux ondulés et ses pieds moulés dans des bas chair, chaussaient des souliers vernis noirs. En un mot, Alma était une très élégante poupée à qui sa jeune maîtresse ne trouvait qu'une chose à reprocher: son origine allemande!

Car on était alors à l'époque de la guerre et la fillette qui entendait chaque jour commenter par ses parents les nouvelles apportées par les journaux ne professait pas une grande estime pour les Boches, ce qui ne l'empêcha pas d'aimer sa fille de tout son cœur.

Ce n'est pas de son propre choix que sa petite mère l'avait appelée Alma car, l'eût-elle baptisée elle-même, qu'elle ne lui eût probablement jamais donné ce nom, mais la poupée le portait gravé sur la nuque. Alors que faire, sinon lui laisser le prénom qu'elle avait apporté "en naissant"?

Cependant Jeanne eut un jour la velléité de la rebaptiser. Elle l'appela Alice, puis Sabine, et puis je ne sais plus de quels autres noms adoptés par caprice d'un moment et vite oubliés. Mais chaque fois que la petite fille faisait sa toilette à Alma, la vue du nom gravé sur le cou de celle-ci lui était comme un rappel importun de ses origines. Alors, avec le temps, elle en prit son parti et Alma reprit et garda son nom.

Elle coula plusieurs années heureuses auprès de sa jeune maman!... Jeanne était très coquette pour sa fille et lui confectionna maintes toilettes... J'ai souvenance de tel petit chapeau de satin noir sur lequel une étroite retaille de fourrure blanche tenait lieu de... plume d'autruche! La fillette avait quelquefois aussi recours à l'habileté d'une compagne plus adroite qui tailla un jour, dans un vieux foulard de soie mauve à carreaux, une robe ravissante!...

Mais la petite mère sans cœur qu'était alors cette Jeanne, que je ne voudrais pas vous citer en exemple, n'hésitait pas à vendre ses autres enfants pour mieux parer sa fille chérie. Eh! oui! Une voisine de son âge qui faisait de l'œil à une autre poupée, moins jolie qu'Alma mais beaucoup plus mignonne, offrit en échange un beau manteau de flanelle rouge fait sur mesures pour la grande poupée. Et, horreur sans nom! Jeanne accepta ce troc ignoble et n'en éprouva même pas de remords!

Mais on est toujours puni par où l'on a péché! Jeanne devait expier durement son amour exclusif pour Alma.

Le père de la fillette avait décidé de reconstruire sa maison. De nombreux matériaux étaient pour cela réunis dans la cour. Briques et pierres s'empilaient au pied de l'escalier de service.

Or, un jour que Jeanne avait joué longtemps dehors avec sa poupée, elle résolut de rentrer. Etait-ce fatigue ou négligence?... Elle tenait en tout cas sa fille fort mollement sur son bras, aussi celle-ci lui échappa et alla se fracasser la figure sur une large pierre.

Je ne vous décrirai pas le désespoir de la fillette de neuf ans. Elle versa toutes ses larmes jusqu'à ce qu'une cousine charitable lui assurât qu'elle remettrait sa fille en état de vivre; évidemment, elle porterait des cicatrices le reste de ses jours... Alma vécut encore quelques années et mourut, vous le devinez, des suites de son accident.

Mais celle qui l'avait aimée si exclusivement ne voulut pas que sa poupée connût la destruction complète. Je sais qu'elle a conservé quelque part, parmi ses souvenirs d'enfance, une relique de la brune Alma: ses yeux de topaze...

(Extrait de "Contes d'autrefois... et d'aujourd'hui")

NOTRE CONCOURS

REPONSES

1° *En quelle année eut lieu le siège de Québec par Phipps? En* 1690
2° *En quelle année mourut M. de Frontenac?* .... *En* 1698
3° *En quelle année eut lieu le massacre de Lachine par les Iroquois?* .... *En* 1689

* * *

4° *Quel est le nom véritable de la bête puante?* .... — *La mouffette*
5° *Quel est le nom véritable de la belette?* .... *La fouine ou l'hermine*
6° *Quel est le vrai nom du loup cervier?* .... — — .... *Le lynx*

* * *

7° *Quel est l'auteur du volume "Contes à la lune"?* .... *Fadette*
8° *Quel est l'auteur du roman pour enfants: "Le petit page de Frontenac"?* .... *Maxine*
9° *Quel est l'auteur de l'ouvrage: "Dollard raconté à la jeunesse"?* .... *J. Soulanges*

* * *

Pour répondre au désir exprimé par un jeune lecteur (Raymond D.) au nom d'un groupe d'amis, le genre de nos concours a été changé le mois dernier.

Les réponses sont venues moins nombreuses et pas une seule de la part des requérants. Nos petites lectrices seules et un petit lecteur s'y sont intéressés. Je les en félicite et tout particulièrement:

Mlle LISE TREPANIER
C. P. 538 — Farnham, P. Q.

qui a donné sept bonnes réponses sur neuf questions, comme le petit lecteur Maurice St-Pierre, et qui, favorisée par le tirage, recevra l'album illustré offert comme prix.

Nous reprendrons donc le mois prochain, les concours à la portée d'un plus grand nombre de nos petits lecteurs et petites lectrices.

Vous serez alors en vacances, petits enfants. Je vous les souhaite joyeuses, reposantes et "bonnes".

MARJOLAINE

Métagramme

Sur un navire est mon premier.
Chaque enfant apprend mon deuxième.
D'un lièvre on rôtit mon troisième.
Puis on le sort sur mon dernier.

Il s'agit de trouver pour réponses quatre noms dont la première seule diffère, comme par exemple: crèche — brèche où il n'y a que la lettre initiale qui change. Cherchez bien, le métagramme n'est pas difficile.

Les bonnes solutions seront tirées au sort et j'enverrai un souvenir à celui ou à celle qu'aura favorisé la chance.

Adresser à:

Marjolaine
LA REVUE MODERNE
320, rue Notre-Dame est
Montréal, P. Q.

•

Une belle réponse

Un ami de Michel-Ange était venu visiter ce grand artiste pendant qu'il achevait une statue. Quelque temps après, le voyant travailler à la même statue, il lui dit:

— Vous n'avez donc rien fait depuis ma dernière visite?

— Vous vous trompez. J'ai retouché cette partie, poli cette autre, adouci ce trait, fait ressortir ce muscle, donné plus d'expression à cette lèvre, plus d'énergie à ce bras.

— Très bien; mais ce sont là des bagatelles.

— Sans doute, reprit Michel-Ange; mais rappelez-vous qu'il ne faut pas négliger les bagatelles pour atteindre à la perfection, et que *la perfection n'est point une bagatelle.*

Relisez quelquefois cette anecdote, petits amis et petites amies de la Page, pour vous rappeler vous aussi qu'il ne faut pas négliger les bagatelles pour bien accomplir son devoir et que *le devoir n'est point une bagatelle.*

MARJOLAINE

•

La fin de Satan

— Le diable est mort, déclare avec un air de grande importance un petit garçon en arrivant à l'école.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire? demande le professeur, étonné.

— C'est mon père qui l'a appris, répond avec assurance l'enfant. J'étais avec lui dans la rue, hier, quand un cortège funèbre a passé. Il me dit alors: "Pauvre diable! Il est mort!"

Le Flambeau se Rallume

Elle parvint à le calmer, essayant d'en revenir à la normale de leurs jours et elle dit avec un sourire:

— Quel étrange garçon vous êtes, au lieu de maudire celle qui vous ruine vous la remerciez.

— Oh! oui et du fond de mon âme. Je comprends à présent pourquoi j'étais toujours mal à l'aise avec ceux que je croyais mes parents, ici j'avais aussi l'impression d'un poids sur ma conscience, je n'éprouvais qu'indifférence pour eux.

— Alors, mon ami, puisque tout s'arrange, reconduisez-moi à l'auberge. Demain je file directement à Paris.

— Et moi à Vichy.

— Oui. Allez-y en auto, car pour s'y rendre d'ici en chemin de fer, il faut faire le tour de France en vérité.

— Ensuite j'irai vous rejoindre à Paris. Je ne sais pas comment je pourrai m'habituer à ne plus vous voir.

— En répondant à mon invitation de venir à St-Michel du Lac passer quelques mois.

Ils se séparèrent tous deux: lui bouleversé de ce qu'il venait d'apprendre; elle peinée du mal nécessaire qu'elle avait dû causer.

La Belle Limousine avait gros chagrin de voir s'en aller sa pensionnaire, elle la reconduisit à la gare, l'embrassa et rentra chez elle toute émue.

XXVIII

MARTHA n'avait pas annoncé l'heure de son arrivée pour éviter à sa Grand'mère — qui n'y aurait pas manqué — la fatigue de se rendre au devant d'elle à la gare. Partie à midi, elle était chez elle à 19 heures. Son coup de sonnette fit accourir à la porte du hall sa grand'mère, Roland et Marilou.

— Ah! enfin, pourquoi ne nous avoir pas prévenus. On t'aurait attendue pour dîner, ma chérie, fit l'aïeule.

Roland enlevait le manteau de sa sœur et s'écriait en apercevant sa main:

— Qu'as-tu? une blessure?

— Rien, une simple écorchure.

— Es-tu contente de ton voyage?

— Ravie. Je vous assure qu'il n'a pas été banal.

— Tu as eu des aventures, fit Roland.

— Elles n'ont pas fait défaut. Je vous conterai d'ailleurs des choses qui ne doivent pas sortir d'ici. Nous irons dans votre chambre grand'mère et je parlerai.

— Tu m'intrigues, dit Roland.

Tout trois s'installèrent dans la chambre de Mme d'Orval.

Et comme Marilou entrait apportant le tilleul de la Baronne, Martha dit à sa grand'mère et à Roland:

— Je vous présente Marie-Louise de Luzac.

— Martha, objecta l'aïeule, c'est une méchante comédie.

— Non. C'est l'exacte vérité grand'mère. Avec l'aide de la Providence, des recherches m'ont permis de reconstituer le passé. L'enfant trouvée dans une corbeille à l'abandon dans le rapide de Toulouse à Paris, a été placée là par un Limousin nommé Pierricou X... Il venait de l'enlever au château de la Roche-aux-loups, près d'Ambazac d'où j'arrive.

Marilou, les mains jointes, était tombée à genoux éperdue. Mme d'Orval fit remarquer:

— Quand je l'ai prise à l'Assistance publique, on m'a bien raconté son abandon dans un wagon, mais par quel miracle as-tu pu savoir d'où elle venait?

— C'est vraiment par miracle. Il serait trop long de tout vous raconter, aussi vais-je vous prier de lire le résumé de cette étrange aventure que j'ai transcrit. Pendant ce temps, j'irai dans ma chambre préparer mes affaires. Je jure, au nom de ma mère que je n'ai pas connue, mais qui certainement m'inspire, que tout ce qui est écrit a la plus grande exactitude. Relève-toi, Marie-Louise de Luzac et remercie Dieu.

La pauvre fille semblait en extase, elle se laissa placer sur le divan par sa protectrice et pendant que de grosses larmes coulaient de ses yeux, elle écouta la série invraisemblable des événements qui en avaient fait une enfant trouvée.

Martha, rentrée dans sa chambre, se mit tout de suite à téléphoner à la Marquise de Luzac pour lui demander un rendez-vous à l'heure qui lui conviendrait le lendemain.

— Toute la journée, répondit la vieille dame, mais j'aime autant vous voir à quatorze heures. M'auriez-vous trouvé par hasard une dame de compagnie.

— Mieux que ça madame. A bientôt.

Elle raccrocha et rejoignit les siens dans la salle à manger. Roland, la voix enrouée d'émotion achevait la lecture. La baronne pleurait. Marilou, au contraire, les yeux étincelants fixés sur le papier que tenait le jeune homme, était transfigurée et tout comme Tancrède, au lieu de manifester sa joie d'être riche, elle s'écria:

— Oh! pouvoir dire: Maman!

— Ma foi, dit Roland, c'est presque invraisemblable.

— Maintenant Martha, demanda la baronne d'Orval, qu'allons-nous faire?

— Je ne vois qu'une solution, fit Roland, marions nos deux héros.

Cette proposition fut acceptée d'emblée.

XXIX

LA marquise de Luzac, en charmant négligé blanc, attendait la visite de Martha. Elle dit, après l'avoir saluée:

— Vous arrivez de voyage. Moi aussi j'aurais dû partir, mais au dernier moment, j'ai redouté la fatigue et je ne me suis pas déplacée.

— Les voyages sont souvent fatigants.

— D'où venez-vous ma jeune amie?

— Du Limousin.

— Juste où je devais aller! Ma cousine de Nantia mariait sa fille Régine. J'aime assister à un mariage. Celui-là devait être superbe. Le marié est officier d'Afrique, l'évêque a donné la bénédiction nuptiale, le Saint père avait envoyé la sienne et le duc de Guise s'était fait représenter.

— Et les jeunes époux ont passé sous la voûte d'acier.

— Oui, je l'ai lu dans les mondanités. Il y avait beaucoup de monde, l'église était comble. Ma cousine doit venir me voir, peut-être dès aujourd'hui, elle laisse son château à sa fille et ne veut pas y aller troubler la lune de miel.

— Elle y est cependant.

— A Nantia?

— Oui. Je lui ai envoyé un colis à cette adresse, elle m'a reçue confortablement à l'hôtel de la Paix à Limoges dont elle avait loué tout un étage.

— Je ne vous savais pas en relation avec ma cousine.

— Relations récentes. Le comte Tancrède dans son uniforme de Spahi fut très remarqué.

— Il n'est pas mal, mais il n'a pas l'air martial de son père. Je ne savais pas qu'il était allé en Limoges, il m'écrit rarement. Il n'a pas une nature très affectueuse. Ah! si j'avais une fille!

— Oui. Elle serait près de vous.

— Et dire que j'en ai eu trois qui ont à peine vécu.

Elle eut un lourd soupir. Heureusement, il me reste un fils. Mon mari y tenait tant! J'ai failli mourir à sa naissance.

— Vous étiez à la Roche-aux-loups?

— Oui. Dans ce vieux château triste où l'on entend les chouettes et les chats-huants. Je l'avais en horreur, je ne voulais pas que mon enfant y vint au monde, mais mon mari était inflexible. Oh! chère petite amie, choisissez bien votre associé pour la vie. Je ne suis heureuse que depuis que...

Elle s'arrêta. La fin de la phrase était facile à deviner. Martha qui ne savait comment aborder son sujet, se rendait compte de l'ignorance de cette mère à qui on avait pris sa fille sans qu'elle le soupçonnât. Elle dit:

— J'ai appris au cours de ce voyage d'étranges choses, qui vous intéresseront au plus haut point.

— Oh! oui. J'aime les histoires surtout les vraies.

— J'ai transcrit celle dont je vous parle. Voulez-vous la lire? J'ai une petite course à faire près d'ici. Je reviendrai dans une heure.

— Vous voudrez bien prendre le thé avec moi, je ne sors pas aujourd'hui. Ne soyez pas trop longtemps absente.

Au retour, Martha aperçut la marquise allongée sur un divan, les feuillets du manuscrit épars autour d'elle. Quand elle s'approcha la marquise lui sourit.

— Pourquoi avez-vous inventé cette histoire Mademoiselle? Est-ce pour me consoler ou vous moquer de moi?

— Madame, au nom de Dieu, je jure avoir écrit la vérité. Aucune preuve ne me manque, vous en êtes convaincue.

— Pas du tout. Des tours de ce genre ne sont pas du siècle où nous sommes.

— Précisément, on ne les invente pas. Madame, rappelez-vous. Vous étiez si malade à bout de forces, inerte. On vous a dit: — "C'est un garçon". Un peu plus tard, on vous l'a apporté emmaillotté enrubané, on a approché sa petite figure rouge de vos lèvres, vous étiez si faible qu'on ne l'a pas laissé près de vous.

— Qui vous a dit tout cela?

— Une petite enquête que j'ai menée. Votre mari est mort, emportant son secret. Il ne montrait à son fils aucune vraie tendresse. L'a-t-il même embrassé! La voix du sang, le cri du cœur, ne pouvaient se traduire en caresses, en amour, ni chez vous ni chez lui.

La Marquise anxieuse réfléchissait. Que de fois, elle-même s'était étonnée de la dissemblance absolue de son fils avec les siens. Elle finit par répondre:

— Tancrède avait-dix-huit mois quand sa nourrice, une forte femme de Bourgogne le laissa. Je lui donnai alors une nurse irlandaise, expérimentée qui l'éleva selon les règles de l'hygiène. Notre docteur surveillait la croissance et la santé resplendissante de l'enfant. Je le voyais presque tous les jours, on me l'amenait le matin.

Quand je voulais le prendre sur moi, il criait, les bras tendus vers sa bonne. A sept ans, nous lui donnâmes un précepteur français qui le conduisait au Lycée. Il aimait l'étude et son gouverneur. Pendant les vacances ils entreprenaient de beaux voyages qui étaient des leçons utiles et agréables. Son père voulait qu'il entrât à St-Cyr. Cela lui fut facile, il possédait, grâce à son précepteur, une solide instruction.

— Qu'est devenu le précepteur? quels rapports avait-il avec vous?

— Il était très réservé. Quand mon fils venait près de moi, il s'ennuyait visiblement.

— Et vis-à-vis de son père?

— Il le redoutait. Il vivait dans la maison sans en être. A cause de nos devoirs mondains, de nos relations, il avait un service à part avec M. Montval. La seule chose qui nous rapprochait quelquefois, était une promenade à cheval au bois, où à la suite d'une chasse. Mon mari, plusieurs fois chargé de missions diplomatiques à l'étranger, était longuement absent. Notre vie de famille qui aurait dû être intime, affectueuse, était monotone sans agrément.

— Pendant que Tancrède était à St-Cyr, je dus admettre chez moi une jeune parente. Ismène, orpheline sans fortune que me léguait une cousine avec laquelle j'avais toujours eu les meilleures relations. J'agissais généreusement avec elle, je continuai avec sa fille. Elle avait cinq ans de moins que Tancrède.

— Entre eux naquit une bonne amitié. Mon fils sortait tous les dimanches de St-Cyr. Il trouvait chez moi cet enfant, ils se plaisaient ensemble, sortaient, allaient au spectacle, au cirque, se promenaient à cheval. L'été, aux vacances que nous passions à la Roche-aux-loups, les deux amis ne se quittaient pas, nous ne les voyions qu'aux repas. Après deux ans à St-Cyr, Tancrède en sortit dans les premiers. Il se passa "lors de la fête du triomphe", une chose qui aurait dû m'ouvrir les yeux. Au nombre des jeux qu'exécutent les élèves devant l'assemblée choisie de leurs parents et amis, il y a la course à la Rose que les jeunes gens se disputent au galop effréné de leur monture.

— Tancrède conquit la fleur et l'offrit à Ismène.

— Le soir de ce jour, je donnais un grand bal en clôture de saison. Mon mari désirait le mariage de son fils, il avait décidé avec le duc de L... de le marier avec la jeune et jolie Armande, fille de son ami. Ce bal devait réunir les deux candidats, après quoi, on célébrerait les fiançailles.

Martha, tout oreilles, n'interrompait pas la marquise, elle suivait attentivement le récit. Sœur Ismène lui avait parlé de ce bal, fin de son idylle. La Marquise semblait hypnotisée dans ses souvenirs, sans regarder son interlocutrice, les yeux perdus, elle revivait les phases du passé, comme un film de cinéma qui se déroulerait à rebours. Cette fête brillante, eut une fin tragique.

— Quand mon mari et moi voulûmes que Tancrède admit l'idée d'union avec Armande, il refusa net.

— J'aime Ismène et n'épouserai qu'elle, dit-il.

— La scène fut violente, il demanda un poste aux colonies. Je renvoyai ma nièce au couvent. Tout fut rompu entre eux.

— Vous savez le reste Mademoiselle.

Mme de Luzac se tut. Martha respecta le silence de la marquise.

XXX

DEUX jours s'écoulèrent, Martha s'inquiétait, Marilou priait le bon Dieu, encouragée par sa chère protectrice qui maintenant la traitait en égale, l'admettait à sa table, tandis que Martha lui offrait un trousseau en rapport avec sa nouvelle position.

Le matin du troisième jour, la sonnerie du téléphone se fit entendre. Le valet de chambre, Félix se hâta de répondre. Madame de Luzac demandait Mlle Fauvel. Celle-ci vint aussitôt.

— Allo, c'est moi Madame, vous êtes bien j'espère?

— Non, j'ai la fièvre, je ne peux plus dormir, venez me voir tout de suite, je vous en prie. Amenez votre protégée.

— Oui Madame, nous partons à l'instant.

— Enfin! se dit Martha.

Elle appela Marilou, envoya Félix chercher un taxi et prévint sa grand'mère. Un quart d'heure plus tard, elle arrivait à l'hôtel de l'avenue du Trocadero avec sa compagne qui tremblait d'émotion.

La première personne qu'elles aperçurent en entrant fut Tancrède qui guettait leur arrivée.

— Vous! s'écria-t-il en tendant les deux mains à Martha. Puis il s'inclina profondément devant Marilou. Il était tellement impressionné qu'il avait peine à parler.

Martha lui dit:

— Mon cher ami, je suis contente de vous rencontrer, vous avez vu la Marquise?

— Oui, je suis arrivé hier au soir de Vichy.

— Heureux...?

— Pleinement. Ah! mon amie, quelle œuvre vous avez accomplie!

— Tout c'est bien passé entre Mme de Luzac et vous?

— Vite et bien. Celle que j'appelais ma mère était étendue sur sa chaise longue, visiblement fatiguée. Je me suis agenouillé près d'elle et j'ai dit:

— Madame, je vous remercie de tout ce que vous m'avez donné. Vous et moi croyions qu'un lien du sang nous unissait, mais la nature parlait et jamais nos cœurs ne se sont rapprochés. Aujourd'hui, je vous dis du fond de l'âme Madame, merci! Je vous reste reconnaissant et dévoué.

— J'avais pris sa main et l'approchait de mes lèvres. Deux larmes coulaient de ses yeux. Elle dit:

— Je vous conserve mon estime et mon amitié.

— Elle a fermé les yeux, je suis sorti de sa chambre et je suis monté à l'appartement qui était jadis le mien. J'y ai passé la nuit. Ce matin, le valet de chambre, sur l'ordre de la Marquise, m'a prié de vous attendre ici.

La camériste ouvrait la porte du salon, la Marquise, toute vêtue de blanc, assise dans un fauteuil, regardait approcher le groupe silencieux. Elle dit:

— Martha, vous avez bouleversé mon existence... nos existences. Vous avez voulu qu'avant de paraître devant Dieu, je connaisse les devoirs auxquels j'ai manqué... par ignorance. J'en demande pardon à celle que je devais nommer ma fille et qui a tant souffert de cet abandon.

A ces mots, Marie-Louise éperdue tomba aux pieds de sa mère.

— Oh! Maman! Maman! ne vous faites aucun reproche. Cette heure bénie rachète tout le passé. Je n'ai jamais été malheureuse, grâce à ma bienveillante protectrice.

— Votre Grand'mère, Martha, je veux aussi, Martha, la remercier, dit la marquise toute émue.

— Grand'mère, Madame, est si heureuse d'un pareil dénouement!

— Mes chers amis, nous allons avoir à parler de choses graves, asseyez-vous près de moi. Mon enfant, ajouta-t-elle avec un sourire en caressant la joue de sa fille, quelle joie d'avoir une fille comme toi!

Tancrède avança un fauteuil à Martha. Marie-Louise se laissa glisser sur un coussin, Tancrède prit un pouf. Il dit:

— Ce que vous déciderez, Madame, je l'accepte.

— Moi aussi, dit Marie-Louise.

— Quant à moi, conclut Martha, mon rôle est terminé et je n'ai plus voix au chapitre.

— Voici ce que j'ai pensé mes enfants, depuis la révélation stupéfiante de cette triste affaire. J'ai réfléchi, jour et nuit, sans repos. Je n'ai rien confié à qui que ce soit, aucun de mes hommes de loi connaît le drame intime qui vient de se jouer ici. Je voudrais éviter le scandale. Voyez-vous un moyen possible à cela? Hélas! moi, je n'en découvre aucun hormis de nous expatrier... et je suis bien vieille.

— Moi, dit Tancrède j'accepte à l'avance toutes vos décisions Madame. Je puis disparaître du pays, je me nommerai désormais simplement Tancrède. Je viens de voir ma mère, je lui proposerai de venir avec moi aux Colonies où j'ai vécu ma carrière de soldat.

— Martha, fit la Marquise, vous avez dirigé la pièce...

— Oui Madame, je voudrais bien que le rideau tombe et se relève au dernier acte sur du bonheur. La solution, reprit-elle, est très simple: Tancrède et Marie-Louise sont du même âge, libres tous les deux, irréprochables, généreux, bons et loyaux...

— Qu'ils se marient ensemble! s'écria celle-ci.

— N'est-ce pas, acheva Martha, le dénouement heureux de notre pièce.

Tancrède et Marie-Louise se regardèrent stupéfaits de l'étrange conclusion. La jeune fille continuait:

— Marie-Louise a reçu de ma grand'mère une éducation parfaite elle est restée charmante, elle est encore relativement jeune. Enfin, elle tient de vous l'art de ne pas vieillir. Le bonheur qui lui sourit à présent la rajeunit encore. Quant à Tancrède, il est dans la force de l'âge.

— Mais vous rêvez... osa celui-ci médusé.

— Comprenez bien, chers amis, l'avantage de cette décision. Madame ne le concevez-vous pas?

— Si.

— Et vous l'approuvez. Voyez comment se présentent les événements: Tancrède conserve son titre, Marie-Louise, en devenant la comtesse de Luzac par son mariage, reprend son rang de la société. Elle va jouir de la fortune paternelle. La Roche-aux-loups lui appartient. Marie-Louise n'est connue de personne en Limousin, ni de vos relations. Ses nombreuses qualités font d'elle une femme supérieure. Tancrède ne la connaît pas, mais il l'appréciera bien vite. Maintenant, chers amis, je vais me retirer et vous laisser.

— Vous me permettrez de vous suivre Mademoiselle, fit Tancrède implorant.

— Oui. Et quand vous aurez épousé Marie-Louise, vous pourrez redire à Madame de Luzac: *Ma mère* et cela bien légitimement.

La Marquise eut un sourire. Elle tendit la main à la jeune fille.

— Tout ce que vous faites, mon amie, est merveilleux. Partez donc avec Tancrède, mais vous me ferai grand plaisir en revenant demain. Je garde ma fille, elle demeurera ici désormais.

Marie-Louise radieuse se jeta au cou de Martha. Tancrède silencieux après avoir salué, sortait bouleversé.

Le Flambeau se Rallume

XXXI

QUAND ils furent dehors, il sembla à Tancrède de n'avoir jamais vu les choses comme il les voyait à présent, il ne savait plus son chemin. Il marchait près de Martha qui héla un taxi. Elle y monta.

— Venez près de moi, mon ami, je vous emmène déjeuner chez ma grand'mère.

— Emmenez-moi où bon vous semblera, je ne sais plus où j'en suis, si la terre tourne à rebours, comment je m'appelle, et où je réside. A qui appartient l'argent que j'ai dans ma poche? Je viens de changer de mère. Je suis tout bouleversé, égaré dans l'existence, je ne sais plus où est ma place, si j'en ai une.

— Vous raisonnez mal, pour le moment vous devez être très fatigué, vous n'avez pas dormi, où avez-vous dîné hier soir?

— Hier soir? Je ne sais pas. En descendant du train je suis venu avenue du Trocadéro. Ma mère, non la Marquise m'a aperçu un instant comme je vous l'ai dit. Après j'ai été errer dans le jardin du Trocadéro, puis au bord de la Seine. Je suis rentré, je me suis couché, et n'ai pu fermer l'œil. Je n'ai pas le souvenir d'avoir dîné. Ce matin, on m'a apporté le petit déjeuner comme d'habitude, je ne me souviens pas d'y avoir touché. Je crois devenir fou, si ce n'est déjà fait.

— Mais non, mon ami. Vous êtes simplement fatigué. Vous allez d'abord vous reposer ensuite vous verrez que tout ira bien. Nous arrivons, je vais vous présenter à ma grand'mère et à mon frère.

— Je voudrais être seul au fond des bois.

Elle haussa les épaules. La voiture s'arrêta. Tancrède voulut payer la course, mais sa compagne tenait la petite somme prête dans sa main et la remit au chauffeur. Il murmurait:

— Je ne suis plus un gentilhomme.

— Si vous tenez à mon amitié Tancrède, vous allez cesser ces manières. Montons.

La baronne et son petit-fils attendaient déjà dans la salle à manger. Roland s'empressait au-devant de sa sœur.

— Ah! pardon, Monsieur, dit-il surpris.

— Grand'mère est là? fit Martha. Veuillez entrer mon ami.

La Baronne s'avançait, Martha présenta le nouveau venu: — Grand'mère, je vous présente le comte de Luzac chez qui j'ai reçu en Limousin le meilleur accueil. Et se tournant vers Tancrède:

— La Baronne d'Orval et mon frère, Roland Trémont.

Bien que très aimablement accueilli par la baronne d'Orval et son petit-fils Roland, le pauvre Tancrède se disait: "si je suis si bien reçu ici, c'est que l'on ne me connaît pas, Martha ment en me présentant sous le titre de comte de Luzac et elle ment encore lorsqu'elle prétend qu'elle a reçu au Limousin le meilleur accueil, alors que nous l'avons reçue à coups de fusil."

On se mit à table. Bien qu'il fut très abattu, Tancrède, en appétit, fit honneur aux mets savoureux qu'on lui servait. Au cours du repas la conversation ne roula que sur des faits divers, ce qui mit à l'aise le pauvre homme... Martha se contenta de dire que Marilou était demeurée à l'hôtel du Trocadéro pour tenir compagnie à la marquise de Luzac.

Les intéressés comprirent que Marilou avait enfin retrouvé sa mère. On servit le café au salon et Martha mit les siens au courant des derniers développements. Tancrède comprenait mieux maintenant la sagesse de la proposition qui lui était faite de marier Marilou. La baronne d'Orval lui parla des hautes qualités morales de Marie-Louise de Luzac et l'assura qu'il ne regretterait pas ce mariage.

La baronne d'Orval et son petit-fils se retirèrent laissant seule Tancrède et Martha. Celui-ci, regardant tristement la jeune fille, lui dit:

— J'avais fait un rêve fou... Je vois qu'il est irréalisable.

— Tancrède, mon ami, ne recherchez pas le bonheur où il n'est pas. On croit souvent que la réalisation d'un rêve nous l'apportera, mais les rêves s'oublient vite et puis il n'en reste qu'un vague souvenir... Vous devez regarder l'avenir en homme de cœur que vous êtes et accepter l'inévitable, vous ne savez ce qu'il vous réserve... Pour le moment ne songez qu'à votre mariage avec Marie-Louise de Luzac que vous allez replacer à son véritable rang social. Grand'mère et Roland seront vos témoins et les Montaigu ceux de Marie-Louise. La célébration de ce mariage se fera dans la plus grande intimité, ensuite vous irez tous les deux passer quelque temps au château de la Roche-aux-loups. Vous verrez que votre femme sera vite appréciée des gens du château.

— Je veux bien le croire, mais la femme que vous m'offrez si généreusement veut-elle seulement de moi? On ne le lui a pas même demandé!

— Elle a dit qu'elle acceptait la décision de sa mère. Elle souhaite autant que vous que tout s'arrange. Et puis vous savez, mon cher ami, il n'est pas si difficile que cela de vous aimer.

— Oh! Martha!

— Vous verrez que Marie-Louise vous aimera bien... allons, il faudra arrêter demain, chez madame la marquise les plans du mariage et faire les quelques démarches nécessaires, ce qui ne sera pas très compliqué.

— Vous croyez que c'est tout simple...?

— Mais oui. Vous épousez la fille adoptive de la baronne d'Orval. Vous demeurez le comte de Luzac et tout est dit. Il faut maintenant vous procurer une bague pour votre fiancée.

La sonnerie du téléphone se fit entendre. La marquise de Luzac invitait les d'Orval à souper pour célébrer les fiançailles de sa fille.

— Vous voyez, dit Martha à Tancrède, tout s'arrange, je vous reverrai ce soir.

Lorsque Tancrède fut parti, Martha demeura songeuse, elle s'était quelque peu attachée, peut-être un peu trop,à ce bon ami. Il ne fallait plus.

* * *

Une semaine s'est écoulée depuis le soupé donné chez la marquise de Luzac à l'occasion des fiançailles de sa fille. Les nouveaux époux sont installés au château de la Roche-aux-loups pendant qu'au milieu de l'océan, sur le pont d'un paquebot, une jeune fille, étendue sur une chaise de repos, regarde avec tristesse les vagues qui viennent se briser sur les flancs du navire... Sa pensée erre là-bas, au château de la Roche-aux-loups, où: "Le Flambeau rallumé brille".

FIN

Les Enquêtes de LA REVUE MODERNE

Une omission dont nous nous excusons a fait sauter à l'impression, dans notre dernier numéro, une des meilleures réponses, et peut-être la meilleure, à laquelle nous ayons attribué un prix.

★

C'est la lettre signée "Une Matapédienne" et envoyée par Mlle Andréa Deschênes, de Sayabec, Comté de Matapédia.

On se rappelle les deux questions que nous avions posées à nos lecteurs et à nos lectrices:

1. *La jeune fille d'aujourd'hui doit-elle choisir le mariage ou une carrière?*
2. *Quels sont les meilleurs moyens aujourd'hui d'être heureux en ménage?*

Nous réparons l'omission en publiant ci-dessous la double réponse de notre correspondante matapédienne. Ainsi nos lecteurs n'auront rien perdu pour attendre.

CARRIERE OU MARIAGE?

Avec la promotion toujours croissante de la femme dans le monde moderne, la jeune fille en est arrivée à se poser la question: dois-je choisir une carrière qui me rendrait indépendante, ou dois-je tout simplement attendre qu'un homme daigne me choisir pour sa compagne.

Afin de vivre pleinement sa vie, et d'éviter les vains regrets, ne serait-il pas préférable pour elle d'opter pour les deux solutions. La jeune fille peut assez facilement employer les années réservées autrefois à l'attente du mariage pour essayer de se créer une position assez avantageuse dans le monde artistique, politique ou économique.

Et si, plus tard, ses devoirs de maîtresse de maison ne la tiennent pas trop captive, elle pourra continuer à se vouer à sa carrière.

Ainsi la jeune fille qui aura étudié le monde dans lequel elle vit, et qui aura acquis son indépendance par le travail, prendra le temps de se choisir un compagnon qui lui conviendra. L'inexpérience et la nécessité de la vie ne la jetteront pas dans les bras du premier venu.

Et qui sait si la femme, par son intelligence et son coeur, par les qualités qui lui sont propres, ne pourra pas contribuer largement au progrès dans les différents domaines où, jusqu'à présent, on n'admettait que l'homme.

Peut-être objectera-t-on que la jeune fille intéressée à la vie publique s'éloignera de plus en plus de l'idée de la vie conjugale, et que le nombre des mariages en sera grandement diminué. Les siècles après les siècles peuvent surgir avec leurs idées nouvelles, ils peuvent transformer la face du monde, mais ils ne changeront jamais le coeur de l'homme qui a été créé pour aimer.

ETRE HEUREUX EN MENAGE

Depuis toujours, l'humanité s'est acharnée à la recherche du bonheur. Cette recherche du bonheur semble avoir été le mot d'ordre donné à notre siècle. Est-il plus heureux que les générations qui l'ont précédé?... Même les optimistes hésitent à se ranger du côté de l'affirmative.

Pourquoi le bonheur est-il si difficile à saisir? C'est qu'on croit pouvoir posséder sur la terre le bonheur parfait, et qu'on ne se contente pas du bonheur relatif, lequel, seul, peut être le partage des hommes sur la terre.

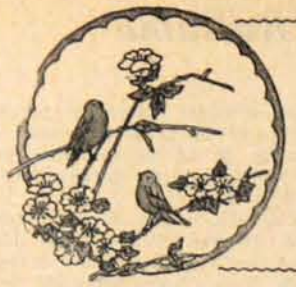
Ainsi la jeune fille et le jeune homme croient que le mariage peut leur apporter un bonheur propre à satisfaire les aspirations de leur esprit et de leur coeur. Et que de désillusions... Un moyen infaillible pour ne pas avoir de désillusions est de ne pas se faire d'illusions.

Tous les hommes, comme toutes les femmes, ont des défauts. Or, une femme doit s'attendre à trouver chez l'homme des défauts qu'il lui faudra supporter; elle doit se rendre compte qu'elle assume une lourde tâche; celle d'élever une famille.

Que l'homme, à son tour se persuade que pour vivre à deux, il faut savoir marcher sur son égoïsme de temps en temps. Qu'il se prépare lui aussi à supporter les défauts de sa compagne, et qu'il n'oublie pas que l'homme a la charge de pourvoir aux nécessités matérielles de la famille.

Que les futurs époux ne se laissent pas induire en erreur par les suggestions de leur imagination alimentée par tout ce que le modernisme offre pour subjuguer et tromper ses victimes. Qu'ils fassent la lumière sur la vie dans laquelle ils veulent entrer, et le bonheur destiné aux humains pourra luire sur leur foyer de demain.

UNE MATAPEDIENNE



Le Courrier du Mois

Par MARJOLAINE

MINOU GRIS. — Cette demande ne s'adressait qu'au nom qui la précédait. Mais je ne regrette pas l'erreur qui m'a valu votre bon billet. — Ma malade faiblit tous les jours, et pourtant, tant de prières sont adressées au ciel pour elle! Merci de votre large part, mon amie. Je vous la rends pour votre malade et j'espère que vous me donnerez bientôt de rassurantes nouvelles. Je prie pour que vous soyez épargnée et vous salue affectueusement.

ANNETTE. — Ma santé est bonne, ma petite fille, mais j'ai une soeur gravement malade, et c'est bien triste. Priez pour elle, voulez-vous? et un peu pour moi aussi. — Je comprends le plaisir que vous éprouvez; à moi aussi vos lettres sont douces, n'hésitez pas à revenir. — Je savais que les lettres de Fadette vous intéresseraient, et c'est une lecture tellement saine, tellement réconfortante! Vous en retirez sûrement un bénéfice moral. — J'accepte votre amitié, Annette, la mienne en retour.

MARIE-BLANDINE. — Votre souhait de quiétude... que je le voudrais réalisé! Mais vous êtes peut-être plus que nous impuissante à soulager ma chère malade. Tant de prières sont faites à son intention néanmoins, que je m'accroche quand même à l'espérance. — Pour votre question, vous pourriez peut-être essayer, mais je crois qu'il vaudrait mieux vous fournir de plus amples détails. — Je vous félicite de vos succès et je comprends que vous soyez encouragée. Cela ira de mieux en mieux, je n'en doute pas, et vous atteindrez votre but. — Je ne vous oublie pas, petite amie, et nos pensées se rencontrent près du bon Dieu. Au revoir.

PETITE EVE. — Parce que vous avez de la volonté, vous arriverez à votre but. Vous saurez vaincre votre antipathie, couper "les ailes" au défaut qui est commun aux humains ,et "être heureuse" en ne pensant pas à vous. C'est une perspective consolante, une espérance réconfortante, et le tout paye bien les sacrifices consentis. Gardez votre ligne de conduite, petite Eve; les jours difficiles passeront vite, et quand se produira l'accalmie, vous goûterez la paix parce que vous ignorerez les regrets. — J'aime beaucoup les traditions et celle que vous mentionnez m'est chère. Je vous remercie du bonheur que vous désirez pour moi; l'horizon est bien sombre... mais j'espère que Dieu vous exaucera. On ne prie jamais en vain, et il vient des jours où j'ai une lueur d'espérance. — J'ai compris l'impossibilité, ne vous inquiétez pas, et j'accepte l'amitié que "n'altère pas votre silence". Au revoir, petite amie.

POURQUOI PAS? — J'ai tout de suite reconnu votre écriture et j'ai souri à l'auteur des pages. J'ai vite deviné le motif, et sincèrement, j'ai regretté de ne pouvoir vous faire plaisir qu' "à moitié". Un coin, c'est chose possible. Mais un coin "enrichi" d'un adjectif, ce ne l'est plus. Ca, c'est le présent; l'avenir est inconnu et on a le droit de tout espérer de lui. Pour le moment, je ferai comme d'habitude, n'est-ce pas? et je vous souhaite, pour plus tard, la réalisation de votre cher désir. D'ici-là, travaillez bien, Pourquoi pas; vous rencontrerez bien des ornières en chemin. Il vous faudra être capable de passer quand même et savoir être maîtresse de la situation. — Les mots ne valent pas grand chose s'ils ne "parlent" pas dans un sens profond; vous faites bien d'être difficile, sans excès toutefois, car alors il y aurait confusion. Au revoir et bonne chance.

FROUFROU. — On prend tout de la vie, avec une insouciance incroyable. On oublie hélas! qu'un jour elle nous demandera compte de notre attitude et que cette heure sera celle de la justice. Mais il vient un temps où l'expérience a raison de notre faiblesse; des horizons nouveaux s'ouvrent, il semble qu'un voile se lève, et le devoir prend un sens jusqu'ici ignoré. On comprend soudain que notre bonheur est fait "de celui que l'on donne aux autres". Je devine ce qui s'agite en vous dans les circonstances, je devine votre angoisse. Vous êtes en face de l'irréparable.... rien ne peut vous faire "revivre" des jours réparateurs, aucun regret ne peut effacer l'amertume des souvenirs. Votre consolation aujourd'hui, c'est la pensée du bonheur complet de cette âme que ne peut atteindre aucune douleur terrestre, et la foi en l'amour parfait et sans ombre qu'elle porte là-haut, à tous ceux qu'elle a aimés sur la terre. Priez, priez beaucoup, Froufrou; c'est l'unique moyen de combler le vide de votre coeur et de ne pas vous laisser écraser par la tristesse. Il vous faut réagir et payer votre dette moralement. Faites-le avec courage, avec tendresse, avec générosité, et la paix reviendra. — Je ne garde aucune lettre; je déchire aussitôt la réponse donnée... mais j'ai bonne mémoire. — Je vous remercie de votre bon souhait... on ne me donne plus d'espérance, mais votre sympathie me fait du bien. — Cette correspondante a dû me donner son adresse, je ne saurais vous dire cependant, je ne suis pas au bureau. Je pourrais lui faire parvenir la lettre que vous m'enverriez pour elle. Cela vous va-t-il? — Que la Vierge vous vienne en aide, Froufrou, et bon courage.

SUZY. — Il n'y a pas de raison pour hésiter, rien n'est plus facile que d'avoir une place au courrier, et j'ai grand plaisir à vous accueillir. Non moins à vous lire, croyez-moi, votre style est si naturel! Puis, nous ne sommes pas étrangères; j'aime bien celle qui vous est chère et cette amitié est un lien entre nous. Alors, je vous compte au nombre de mes petites amies et vous aurez toujours votre place chez nous. — Je remets votre enveloppe à qui de droit. — La maladie fait continuellement des progrès, et malgré tous les voeux formés pour son rétablissement, ma malade affaiblit! Merci pour votre sympathie, elle m'est bonne. — Au revoir, Suzy, que Dieu vous garde longtemps ma "sincère petite amie".

ELLEN. — L'épreuve qui s'en vient ne peut affaiblir l'espérance que je porte dans mon coeur. Au contraire, elle l'anime, car sans elle, sans cette certitude que l'éternelle réunion succédera à la cruelle séparation, je ne sais comment je la supporterais. Et il faut aimer la vie qui nous permet de gagner le bonheur immuable de l'éternité. Merci, petite amie, de nos bonnes paroles; j'espère que l'heure venue, grâce aux prières de chacune de vous, le bon Dieu soutiendra mon courage. — Je comprends vos réflexions, elles sont naturelles à votre âge et il est impossible que vous ne songiez pas à plus tard. Mais croyez-vous que vous aurez tant donné aux vôtres pour que le bon Dieu vous oublie? Non. Vous passez par ce chemin parce que c'est sa volonté, vous accomplissez le devoir qu'Il vous impose. Aujourd'hui tout vous paraît sombre et incertain — nos vues humaines sont tellement bornées! — mais vous verrez dans quelques demains avec quelle sagesse Il vous a dirigée. Le bonheur que vous donnez, la quiétude que vous assurez, Il vous les rendra, et venus de Lui, vous verrez comme ils vous seront doux! Rien n'est perdu, Ellen. Continuez votre oeuvre, restez la joie des vôtres, et ce que vous attendez viendra "quand ce sera le temps", le bon Dieu ne se trompe pas dans ses comptes. — Ne craignez pas d'abuser ni de jaser trop longtemps; je saurai agrandir le coin au besoin. — Merci de vos dernières lignes, petite amie; j'accepte la gerbe, mon amitié en retour, et à bientôt.

MYONNE. — J'ai bien reçu journaux et album; ils font les délices de ma malade qui les garde près d'elle et les feuillette souvent. Merci, petite amie, du double plaisir que vous me donnez. — Je passe votre essai à Pascalia qui a plus d'espace dans ses pages que n'en ai dans les miennes. Votre essai sera bien logé, soyez-en assurée. — Je ne puis vous accuser d'exigence, j'ai moi aussi éprouvé autrefois ce désir. Seulement, je vois aujourd'hui qu'il faut "pour cela" du temps que nous n'avons pas. Et que faire en face de l'impossible? — Vous ne me donnez aucun trouble, et je ne demande qu'à vous lire plus souvent. Revenez, Myonne, votre "sincère amitié" m'est douce.

RENEE. — Que votre lettre m'a émue! J'ai pleuré en la lisant et ça m'a été une détente. Je ne veux pas laisser voir ma peine à ma malade, je la ferais souffrir davantage, et les larmes que je refoule m'étouffent. Merci, madame, de votre profonde sympathie qui allège le fardeau qui m'écrase, merci de vos communions et de celles de vos fils à notre intention. Si vous saviez quelle belle lueur d'espérance m'a ébloui en vous lisant et avec quel sourire confiant ma malade a écouté ce passage de votre lettre! Vos derniers mots me disent qu'une douloureuse séparation vous a fait souffrir et que la plaie n'est pas guérie. Nous nous comprenons par la douleur et à mon tour je prierai à vos intentions. — J'ai été peinée moi aussi de "ce" départ et je comprends vos regrets. Nous en parlerons quelquefois si vous voulez bien et cela me fera plaisir. — Merci de votre geste sympathique, il est gravé dans mon coeur. Au revoir, n'est-ce pas?

REJANE D'ARLY. — Vous n'aviez pas fait ce rêve... la vie s'est chargée de vous y conduire parce que votre mission ici-bas devait être de lumière et de foi, et les circonstances ont servi le plan divin, puisque telle était la volonté du Maître Suprême. Il est ainsi des choses qui "s'arrangent" de la façon la plus inattendue et qui nous déconcertent. Savez-vous que la meilleure expérience est celle de la sincérité? Avec elle tout est droit et loyal, franc et juste, parce que la source vient du coeur, et je crois que les aînées ne se trompent pas quand elles se réjouissent de constater cette qualité chez leurs soeurettes. — Que Dieu veuille exaucer vos souhaits, ce serait infiniment bon! Je garde votre pensée réconfortante et je vous remercie. Que la vie vous soit bonne à toutes "deux".

GEORGES FRANC. — Ma santé est bonne et l'hiver ne m'a pas maltraitée physiquement, mais à mesure qu'il fuit, l'angoisse est plus lourde et le mieux ne veut pas se manifester. Pourtant, comme chacune de vous prie! Merci de votre pensée pieuse pour ma chère malade et de vos bons souhaits. — Vos études m'intéressent, mon amie; je vous avoue que je vous trouve bien courageuse de mener ces deux choses de front, j'ajoute que je vous admire, car c'est un travail considérable. Mais c'est le chemin du succès et vous l'aurez pleinement, j'en suis convaincue, vous ne luttez pas en vain. Vous avez en plus un "avantage" assez rare et je comprends que cela vous encourage. — J'aime beaucoup votre "manière" de goûter un concert; "s'isoler" pour se "recueillir", c'est descendre dans son coeur pour écouter son âme, on n'y pense pas assez souvent... heureux qui en prend le temps! Le retour à la réalité nous surprend peut-être un peu, mais on y a puisé une force étonnante, n'est-ce pas? Au revoir, Georges Franc, je désire pour vous tous les succès et les meilleures surprises.

ROSETTE. — L'espace a été en effet mesuré quant aux renvois, et c'est bien la raison. J'espère que je pourrai bientôt glisser quelques réponses dans un coin quelconque des pages. — Le soleil est un peu capricieux ce printemps; je l'attends impatiemment pour ma malade qu'il semble ranimer lorsqu'il l'égaye de ses rayons. Je comprends les projets joyeux qu'il peut susciter et je souhaite que les vôtres aient leur pleine réussite. — Oui, je le savais; vous m'en avez déjà parlé. Les forces viennent à s'épuiser si on en abuse, et ce n'est pas être "paresseuse" que de désirer un peu de repos. — Je crois que dans les circonstances, vous avez bien fait. Le premier avantage à considérer, c'était votre bonheur, et il était passablement "menacé" dans ces conditions: le coeur se donne, il ne se vend pas. Tant qu'aux leçons, vous n'en avez pas besoin tant que cela, croyez-moi. — Ces "mille petits riens" m'intéressent toujours, et puisque cela vous "fait du bien", soyez assurée que je vous lis en toute sympathie. Merci de votre confiance, petite Rosette. Je vous demanderais une intention spéciale pour ma soeur et une petite pensée pour moi. Je vous laisse mon meilleur souvenir.

LINE. — Je vous ai envoyé les informations demandées. Vous sont-elles satisfaisantes? Le but que vous voulez atteindre est bien légitime, et vous n'êtes nullement importune en vous informant; je voudrais bien pouvoir faire plus. Je vous souhaite le double de la chance de l'an dernier. — Au revoir, petite Line, mes amitiés.

PETITE MOUETTE. — Demandez, petite Mouette, vous n'abusez pas et il me fait plaisir de vous être utile. Je vais m'occuper de votre demande et transmettre votre adresse à une petite amie d'outre-mer qui, étant sur les lieux, vous donnera des renseignements plus précis que je pourrais le faire. Pour ce que j'en pense, voici: telle que présentée, votre demande n'offre aucun danger et peut même être une distraction intéressante tant que vous vous en tiendrez là. Je crois comprendre que votre but est bien tel que je l'entends et je vous en félicite. — Oui, vous aurez toujours un coin à mon courrier et je vous lirai toujours avec plaisir. Revenez-moi Petite Mouette.

COEUR AIMANT. — Vous êtes toujours cordialement accueillie et votre gai message me fait plaisir. Que je voudrais tout le monde heureux! — L'état de ma malade ne s'améliore pas et j'ai peur de chaque jour qui commence. Il faut le secours d'en-haut pour pouvoir "vivre" quand même près d'une vie chère qui s'éteint, et pour ne pas écraser en entendant la voix aimée parler doucement d'espérance: "Quand je serai mieux..." Merci de vos prières, mon amie, c'est l'aide suprême qui réconforte et ce que je dois à vous toutes pour ce divin secours! Non, tel n'est point le cas de ma soeur, cas excessivement rare qui a résisté à la science et qui ne veut pas livrer les causes de la maladie. Les souffrances sont horribles et sans remèdes hélas! Merci tout de même d'avoir pensé à cela; je suis certaine que ma malade va apprécier votre bonne intention et me dire de vous remercier en son nom. — Votre souhait de double résurrection me touche... si le bon Dieu voulait! Que les cloches de Pâques chantent dans votre coeur, mon amie.

GEORGES FRANC. — En reprenant mon courrier cette après-midi (14 avril) c'est votre lettre que j'ouvre la première. Je relis — comme en un besoin d'en ressentir la douleur — vos souhaits de rétablissement à ma malade. Petite amie, il n'est plus besoin que de prières; ma soeur est partie et tout est fini, il ne me reste plus qu'une tombe et le souvenir! Continuez-lui — continuez-nous — vos prières, j'ai besoin de courage.

MOURON ROUGE. — HUMBLE VIOLETTE. — ANNETTE. — YVONNE. — Sincère cère merci pour vos cartes qui m'apportent vos bons souhaits et votre souvenir fidèle. J'en suis profondément touchée.

BERENGERE. — Toutes les "belles et bonnes choses" que vous me souhaitez sont endeuillées, et je ne sais pas comment retenir ma pensée au travail. Elle est comme "ensevelie" là-bas dans le petit cimetière où "elle" dort. Vous me comprenez, ma petite amie, et vous ne tiendrez pas compte du décousu de ma réponse, n'est-ce pas? — Les souvenirs que vous évoquez m'ont fait revivre le bonheur de ces années, alors que le chez nous était égayé et réchauffé d'une présence chère que je n'aurai plus jamais. Que de douces choses à jamais finies! Mais je n'oublie pas que nous avions fait toutes deux notre sacrifice et que je dois comme ma soeur accepter la volonté de Dieu. Tout ce que nous perdons ici-bas nous sera rendu au ciel et les épreuves de la terre s'effaceront dans l'éternel bonheur. C'est la consolation de l'espérance. — Je vous souhaite des semaines de doux repos au milieu des vôtres et des jours joyeux entre tous, pour ensuite reprendre votre plume comme autrefois. Cela "pourrait" revenir et très vite, je vous l'assure, si vous vous y remettiez pour tout de bon. — Dans le moment, je ne trouve rien, je suis désemparée, mais je n'oublierai pas votre demande et vous en reparlerai. — J'ai remis à qui de droit et qui sait? Que de surprises parfois. — Je ferai votre message. — Vous aviez hâte de lire ma réponse... Bérengère, ma petite amie, j'aurais voulu venir à vous avec des mots réconfortants et stimulateurs, je ne puis rien trouver, il fait trop noir! Mais croyez bien que mon amitié, elle, reste la même pour vous.

JEANNE DE LA VALLEE. — "Toutes" vous vouliez me garder celle que je pleure et chacune a demandé fervemment, je le sais; Dieu n'a pas voulu. Il est venu et Il a pris la moitié de moi-même, c'est le vide et l'absence sans retour! Pourtant, l'union des âmes n'est pas brisée, je le sens, et en lisant vos lignes consolantes, il me semblait qu'"elle" les lisait avec moi. Merci, Jeanne, ma petite fille; votre sympathie est bien un nouveau lien d'amitié et il m'est doux de savoir que nos pensées se rencontrent à l'heure de la prière. Demandez que l'apaisement se fasse, que la lumière brille plus pure que jamais, que mon courage tienne, voulez-vous?

Nous regrettons que le manque d'espace nous oblige à remettre la balance du courrier au mois prochain.

MARJOLAINE

Remerciements

Du fond de mon coeur, j'adresse mes plus sincères remerciements à toutes celles qui, à l'occasion de ma douloureuse épreuve, m'ont offert leurs sympathies, ont partagé ma peine et donné la consolation de leurs ferventes prières.

Les mots me manquent pour exprimer mes sentiments, mais mes correspondantes comprendront tout ce que renferme le merci *profondément reconnaissant que je leur dis ici.*

MARJOLAINE

AUTOUR D'UNE TOMBE

A Marjolaine, en témoignage de sympathie

Elle n'est plus! Le dernier sommeil a clos ses paupières fatiguées et, en des rêves lointains et merveilleux, a plongé son esprit las des choses de la terre. Au pays lumineux d'où l'on ne revient pas, elle est allée... laissant ici-bas un coeur qui pourtant l'aima, une âme vraiment soeur de la sienne. Et la main fraternelle, si longtemps tendre et dévouée comme des doigts de maman, en vain cherche encore à soulager et à guérir: le front malade a reçu la cure suprême, et, aux lèvres pâles, une coupe mystérieuse a versé à pleins bords le nectar de vie... de l'autre vie!

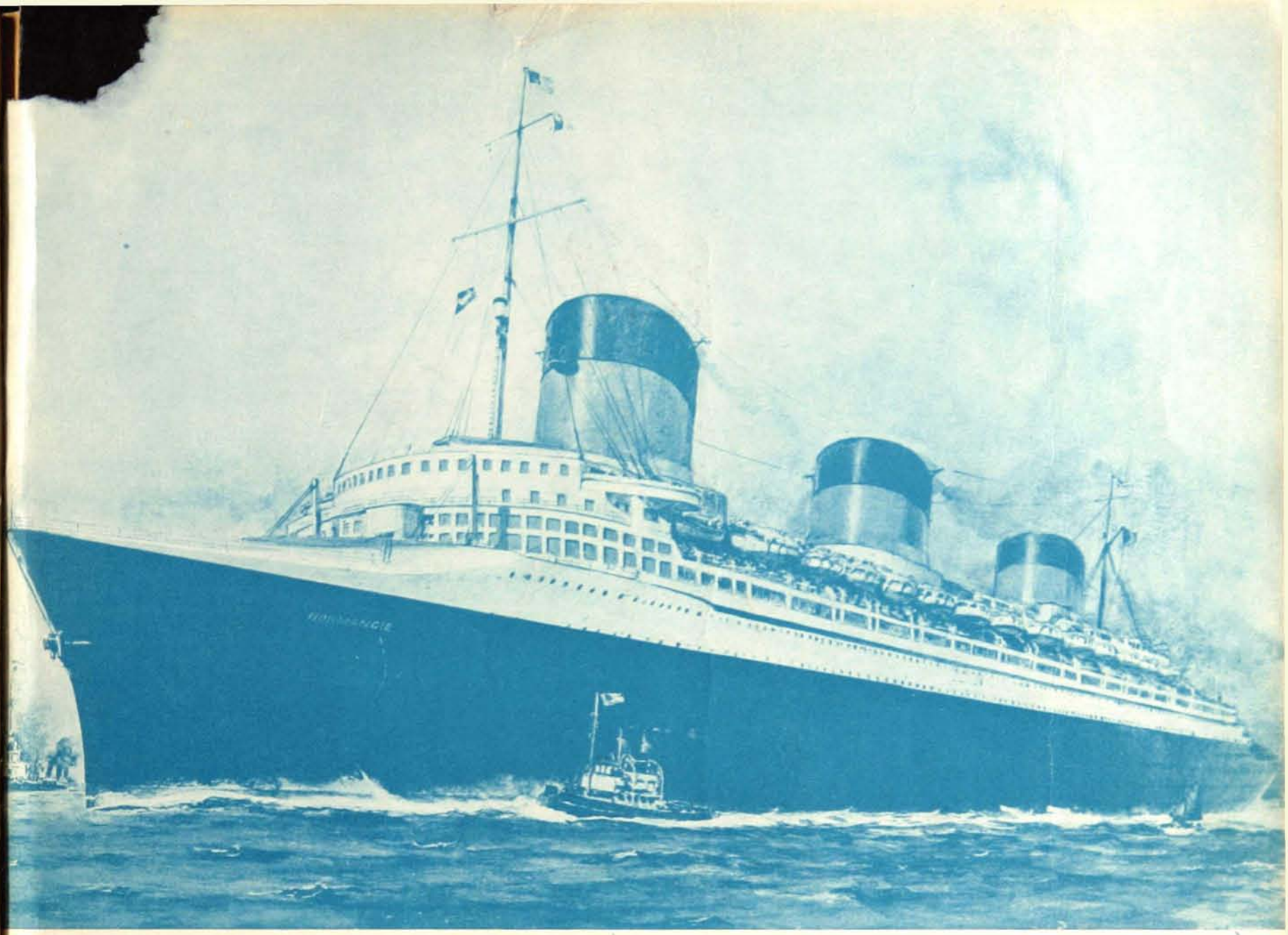
Sur cette tombe à peine fermée, sur cette fosse encore humide, une douleur rôde, et des doigts se joignent, impuissants et éplorés: la douleur muette des âmes fortes, le geste sublime des coeurs profondément atteints et pieux. Autour de cette douleur, sur les doigts qui prient, est-il quelque chose d'humain capable d'apaiser et de consoler? Pouvons-nous seulement baiser avec une sympathique dévotion les yeux encore inconsolés et offrir, comme gage de notre sympathie, tous les dévouements, l'entière abnégation et le complet abandon de celle-là même qui, hier encore, les semait à pleines mains sur la route de la disparue.

Avoir largement aimé ceux que nous pleurons, n'est-ce pas déjà consolant? Et les êtres qui ne sont plus, ne sont-ils pas toujours là, toujours vivants, auprès de ceux qui, ici-bas, adoucirent leur sentier et y versèrent généreusement de la lumière et de la joie? L'Astre divin ne permet-il pas à ces âmes ainsi choyées de venir à leur tour égayer les solitudes et éclairer les nuits denses des deuils?

Autour de la douleur des coeurs désunis, autour des vides et des espaces blancs, l'âme qui se souvient des tendresses de la terre erre longtemps et, tendrement, vers les doigts qui prient, pose à son tour le baiser de jadis, ainsi qu'un avant-goût du suave baiser de l'au-delà.

R. RANTE

22 avril 1936.



S. S. "NORMANDIE"

● Le "NORMANDIE" offre une excellence de service, d'installation, de confort et de sécurité qui resteront le summum, au point de vue trafic maritime, pour des années à venir. Il est le plus gros navire du monde (82,799 tonnes) mais cela ne signifie nullement qu'il transporte plus de passagers que les autres. Au contraire, chacun des passagers jouit de plus d'espace. Sa salle à manger est incontestablement la suprême réalisation de l'art français. Son *sun deck* sans obstructions s'étend sur une longueur jusqu'ici irréalisable. Ce navire a à son bord un théâtre permanent d'une capacité de près de 400 personnes, ainsi qu'une magnifique chapelle. La dimension de ses cabines apporte un confort que seule la "Ligne Française" sait offrir au voyageur. La forme spéciale de sa coque lui permet d'affronter sans heurt les plus grosses mers tout en maintenant sa grande vitesse régulière. Ses appareils de t.s.f. restent en contact permanent avec les deux continents. Est-il nécessaire de dire que la cuisine est de nature à accroître, chez les passagers, leur appréciation des chef-d'œuvres de l'art culinaire de France? Consultez votre agent de tourisme pour plus amples informations ou communiquez avec les bureaux de la Cie Générale Transatlantique à

TORONTO — WINNIPEG — **MONTREAL** — VANCOUVER — HALIFAX

Le plus grand et le plus rapide des navires modernes, le "Normandie", de la Ligne Française vous assure le summum de l'excellence au point de vue transport maritime.

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITE DEPUIS 146 ANS

Cette revue est imprimée par La Revue Moderne Inc. — 320 est, rue Notre-Dame, Montréal